

F
R
A
N
Ç
O
I
S

L
É
V
E
S
Q
U
E

UNE MORT COMME RIVIÈRE

ALIRE

Page Copyright

Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Illustration de couverture : Bernard Duchesne

Format epub



EAN 978-2-89615-745-7

© 2012 Les Éditions Alire inc. & François Lévesque

Prologue

2010

- 6. Le syndrome de l'enfant prodigue*
- 7. Ça reste dans la famille*
- 8. Quelques adieux*
- 9. Élémentaire, mon cher Parent*
- 10. Les fantômes des automnes passés*

1995

- 1. Bâtir maison*
- 2. Le quartier des spectacles*
- 3. Acclimatation désordonnée*
- 4. Quoi de neuf, docteur ?*
- 5. Vortex*
- 5.1. Métempsychose*

Hors du temps

- Briser maison*
Épilogue

Biographie

À Ginette, Sébastien, et au petit Félix déjà bien grand...

À André, qui a retrouvé cette vieille histoire...

À Benoît, toujours...

Merci à Valérie Bédard pour la nouvelle « The Juniper Tree »,
un cadeau inspirant.

Comme dans un rêve, je me vois remonter le boulevard, dépasser les voitures et les gens, englués sur l'asphalte ; le cinéma ; la boutique du marchand de vin ; les grilles du parc ; puis, au-delà des limites de la ville, [...] des forêts profondes avec des enfants perdus, des sentiers balisés de miettes de pain et des maisons en pain d'épice ; des villes où personne ne me connaissait et ne savait qui j'étais.

Peter Straub, *Le Genévrier*

*Il n'y a pas d'endroit impossible
Ni de rêves qui s'achèvent
Seulement parfois
La tête
S'arrête*

Robin Aubert, *Néant*

Prologue

On devinait à peine la présence de la lune enfouie au creux d'un écrin cotonneux. La nuit s'était pointée à Saint-Clovis un peu plus tôt que la veille. Personne n'avait vraiment remarqué. Depuis la fin juin pourtant, les heures de clarté perdaient quelques secondes, quelques minutes, au profit de l'obscurité. Bientôt, le manque à gagner se compterait en heures.

— Francis ?

Le silence retomba sur le pont ferroviaire. Francis l'avait entendue, debout, tout près de lui, mais il ne savait pas quoi lui dire, quoi lui répondre. Ces derniers temps, il ne savait jamais quoi lui répondre.

— Francis, s'impatienta Geneviève, j'te parle !

— Quoi, Geneviève ?

Il ne l'avait pas regardée. Il ne la regardait plus guère. Depuis le mois de juin que le comportement de sa meilleure amie (qui ne l'était plus guère) l'inquiétait ou, plus exactement, l'agaçait.

— J'ai pensé à ça pis... j'pense que j'vas déménager avec toi, à Montréal.

Francis ne broncha pas. Il n'était pas surpris. Geneviève n'arrivait plus à le surprendre.

— Pardon ? demanda-t-il tout de même, puisque c'était probablement là la réaction que l'on se devait d'avoir en pareilles circonstances.

— Ça serait cool, hein ! ? Toi pis moi, en appart'. J'en ai parlé à ma mère... ben, parlé... pas tout à faite. « Chère maman, tu ne seras pas surprise d'apprendre que je ne suis plus capable d'habiter ici. Je ne serai jamais comme toi. Ma vie n'est pas à Saint-Clovis. » Pis fais-toi-z'en pas, précisa-t-elle en aparté, j'y dis pas que j'pars te rejoindre. Elle va ben s'en douter, mais ça changera rien. Écoute ben ça : « Je t'appellerai quand je serai installée, mais ne t'inquiète pas en attendant et n'essaie pas de me chercher ou de me ramener. Je... » Qu'est-ce que j'dis après ça, don' ? tenta de se souvenir Geneviève.

Après une hésitation, elle rit toute seule puis reprit :

— « Je ne voudrais pas être obligée d'amener ça en cour, mais je le ferai si tu essaies de m'empêcher de vivre ma vie comme je veux. » J'y ai écrit une lettre, tantôt, expliqua Geneviève en recommençant à parler normalement. Ben là, 'est dans ma chambre, mais j'vas y laisser sur le comptoir d'la cuisine quand j'vas aller t'rejoindre. Elle va lire ça en rentrant d'travailler, une bonne nuit dans pas longtemps. Elle va commencer par pêter sa coche, mais elle a pus grand-chose à dire, même si chu pas encore majeure. J'ai seize ans, c'est tout comme. J'peux m'faire émanciper, j'ai checké. *Anyway*, peut-être qu'elle va aller s'coucher direct aussi pis qu'elle va s'apercevoir que chu partie juste le lendemain. Ça serait encore plus drôle. Quand la soirée est mauvaise à 'taverne Chez Mené, elle va s'coucher direct en rentrant d'son *shift*. *Anyway*... ça fait que c'est ça. T'es-tu content ?

L'épaule appuyée contre une des poutres verticales de métal noirci, Francis prit le temps de la réflexion. Devant eux, la lune peinait toujours à percer la voûte nuageuse. Sans mot dire, il agrippa la poutre et, après s'être prudemment accroupi, s'assit à califourchon au bout d'une des traverses qui supportaient les rails de la voie ferrée, les jambes ballantes au-dessus du vide opaque au-delà duquel, tout en bas, seul un lointain clapotis annonçait la Matshi.

Francis n'avait pas détaché ses yeux du point luminescent où se terrait l'astre prisonnier.

Il ferma un œil, le rouvrit, ferma l'autre. La lune paraissait toute proche, ainsi. Comme un enfant étranger à la notion de perspective, Francis plaça sa main droite devant son visage en faisant mine de

gratter quelque chose.

— Qu'est-ce tu fais là ? s'enquit Geneviève derrière, appuyée de l'autre côté des poutres biseautées.

— Je gratte les nuages pour voir la lune, répondit-il sans se soucier de l'étrangeté de l'entreprise.

— Tu vas pas... recommencer à être *weird*, hein Francis ? J'veux dire... avec tes médicaments, t'es supposé être correct...

Un sourire, vague, indécis, se fit jour sur les lèvres du jeune homme.

— Tu m'as pas répondu, tantôt, revint à la charge Geneviève. Es-tu content qu'j'aille habiter avec toi à Montréal ?

— Est-ce que j'ai vraiment l'choix, Geneviève ?

— On a toujours le choix, répliqua-t-elle avec rancœur.

2010

6. Le syndrome de l'enfant prodigue

Par les persiennes closes filtrait une apaisante lumière orangée en provenance du stationnement de l'hôpital de Nottaway. La chambre, blanche du carrelage de linoléum aux larges tuiles du plafond suspendu, paraissait couleur saumon sous l'effet de l'éclairage indirect des lampadaires.

— J'vais vous laisser, dit Robert en posant la main sur l'épaule de son neveu. Si y a quoi qu'ce soit, j'vais rester dans l'couloir à côté, OK ?

Francis approuva d'un clignement d'yeux las en accompagnant son oncle du regard.

En plus de lui avoir survécu, le frère aîné du défunt père de Francis en était également l'antithèse. Robert était doux, prévenant, et sain d'esprit.

Son enfance durant, ce « mononc' » Robert n'avait été pour Francis qu'un interlocuteur invisible que son père invectivait au téléphone lorsqu'il était soûl, ce qui n'était pas rare [Voir *Un automne écarlate* (*Les Carnets de Francis – I*), Alire (Romans 122), 2009].

À l'époque, Francis ne s'était jamais demandé pourquoi c'était son père qui raccrochait toujours le premier, et pas son oncle. En y repensant, c'était pourtant logique : les insultes étaient le seul contact que Robert avait avec son petit frère et, à l'évidence, il avait à l'époque préféré cela à rien du tout.

Oui, Robert était on ne peut plus différent du père de Francis. Il lui ressemblait toutefois énormément sur le plan physique. À un point tel que cela avait initialement constitué un sérieux problème pour Francis. Mais il s'y était fait. À présent qu'il connaissait bien Robert, il arrivait à ne plus percevoir son père à travers lui. Au bout du compte, les deux hommes étaient tellement dissemblables, sur le fond, que leurs similitudes morphologiques s'en trouvaient étrangement atténuées.

— À quoi tu penses, mon bébé ? s'enquit sa mère dans un murmure râpeux.

— J'me disais juste que mon oncle Robert lui ressemble pas vraiment, au fond, répondit Francis sans chercher à inventer quelque mensonge inoffensif.

Il avait pensé à son père, à l'instant, et n'était pas redevenu fou : cela méritait d'être souligné. Et puis, il n'aimait pas mentir à sa mère.

Étendue sur le lit surélevé, l'aiguille d'un soluté enfoncée dans le bras et le corps bourré de morphine, cette dernière l'observait en silence, les yeux mi-clos. Un faible sourire éclairait encore son visage émacié par le cancer qui la rongait.

— Il est gentil d'être venu, Robert. J'suis contente... Il est venu d'loin... Francis ?

— J'suis là, maman, dit-il en prenant un cube de glace dans le gobelet de plastique posé sur la table de chevet. Tiens, dit-il en effleurant gentiment les lèvres de sa mère avec le glaçon. Ça va apaiser un peu ta gorge.

La glace parut lui faire du bien.

La main posée sur celle de sa mère, Francis lui rendit un regard empreint d'une tendresse pour lui très rare. Un peu plus tôt, le docteur avait parlé de quelques heures, tout au plus. De précieuses minutes au bout desquelles Francis se retrouverait orphelin. À trente-deux ans, avec de gros revenus et un train de vie à l'avenant, on pouvait difficilement évoquer Dickens. N'empêche, il ressentait une nette impression d'impuissance et de vulnérabilité.

Ainsi, avant le jour, sa mère s'en serait allée. Francis ne voulait pas qu'elle meure. Il trouvait cette mort-là obscène, injuste. N'avait-elle pas suffisamment souffert ? Ne méritait-elle pas de vieillir heureuse et sans souci ? Non, avait décidé l'Existence, le Destin ou le Vieux Barbu occupé à jouer aux dés avec l'univers. Francis n'avait jamais cru en Dieu, mais focaliser sa haine sur une

image précise aidait à faire passer la pilule amère. Et en matière de pilule, il avait gagné ses galons d'expert.

— Francis...

— Quoi, maman ? Veux-tu voir le médecin ?

Sa mère murmura quelque chose qu'il ne saisit pas. Il approcha son visage du sien, tout près.

— ... trop d'morts, mon beau. Trop d'morts.

Il ne comprit pas le sens des paroles. Une partie, bien sûr, car il savait bien quels « morts » elle évoquait, mais l'intention sous-jacente lui échappait. Il allait se redresser et la laisser dormir quand elle serra sa main, certainement au prix d'un grand effort.

— C'était elle, articula alors sa mère avec peine. Ç'a toujours été *elle*.

— Qui, maman ? De qui tu parles ?

— T'es arrivé, Francis, dit-elle en lui secouant doucement l'épaule. « Je vous prierais de retirer vos écouteurs s'il vous plaît, reprit-elle d'une voix qui n'était plus la sienne mais qui rappelait quelque chose à Francis – une voix cassée par un accent anglais. Nous avons amorcé l'atterrissage, monsieur. Il est présentement 9 h 45, heure locale... »

*

— À Saint-Clovis, dit Francis en prenant place sur la banquette arrière du taxi. J'vous donnerai l'adresse exacte quand on y sera, précisa-t-il en sortant son ordinateur portable du sac à bandoulière de cuir noir qu'il venait de poser près de lui avec son bagage à main, un sac de toile, noir aussi.

Court séjour.

— Saint-Clo, et c'est parti, annonça gaiement le chauffeur.

Se composant un masque à la fois distrait et préoccupé, Francis effaça un pli de son complet Armani noir sur mesure et se contenta d'un très bref acquiescement accompagné d'un sourire volontairement raide. Il voulait bien faire comprendre au chauffeur, sans le vexer, que son passager n'entendait pas papoter. L'homme parut saisir l'essence de la démonstration, du moins en donna-t-il tous les signes en s'engageant, en silence, sur la voie de sortie du petit aéroport de Nottaway.

Le vol avait été bref et exempt de turbulences. C'était la première fois que Francis revenait dans son patelin en recourant à ce moyen de transport. Il privilégiait généralement le train, une préférence acquise lors de son premier voyage de retour à Saint-Clo, seize ans plus tôt, à la fin de l'été 1994. Bien que plus long, le trajet lui plaisait ; le calme ferroviaire invitait à la réflexion, activité dont Francis ne se lassait pas.

Seize ans plus tôt... Lui-même avait alors seize ans. Fin octobre, dans un peu plus d'un mois, cela lui en ferait trente-trois, l'âge du Christ, se serait réjouie sa tante Lucie. Le vieillissement ne le dérangerait pas. Au contraire, il préférerait sa vie de maintenant.

Sans un regard pour le bâtiment gris et plat d'où il avait émergé la minute précédente, Francis mit ses écouteurs dans ses oreilles puis les brancha à son portable posé sur ses cuisses. Il cliqua ensuite sur l'onglet de sa bibliothèque musicale et sélectionna sa liste de lecture de prédilection, celle contenant ses trames sonores favorites, certaines rares, toutes instrumentales.

Les premières mesures de la partition composée par Pascal Estève pour le film *Confidences trop intimes* emplirent les oreilles de Francis alors qu'il reprenait la lecture du roman numérique qui avait plus tôt favorisé son sommeil et amené l'hôtesse de l'air à écourter la réminiscence de son dernier moment avec sa mère.

Francis eut un serrement inconscient de la mâchoire. Son agent avait insisté pour qu'il lise ce

roman de Maxime Simard – fabuleux, avait-il promis. Francis, de coutume un lecteur rapide, avait compris dès les premières pages que ce serait une corvée. Il en était au tiers et s’il espérait que le récit irait en s’améliorant, il savait d’expérience que le contraire était plus fréquent.

Le Voyage de pêche relatait les difficiles retrouvailles entre un fils et son père, respectivement un psychologue et un avocat à la retraite, qu’une affaire avait jadis opposés. *I Never Sang for My Father* rencontre *Class Action*, s’était dit Francis en parcourant la quatrième de couverture du roman qui s’était jusqu’ici révélé extrêmement prévisible dans l’agencement de ses épisodes et convenu au possible dans sa manière de mettre la table en vue de la résolution cathartique. Mais il s’agissait d’un best-seller, ce qui expliquait l’enthousiasme de son agent. Tirer un scénario d’un pareil sirop s’avérerait un jeu d’enfant, mais la question était de savoir si Francis avait ou non envie de jouer. Bof ! constituait la seule réponse qui lui venait pour le moment.

Francis avait acquis une liberté de choix absolue par rapport aux projets qu’on lui soumettait. Qu’il se fût agi de scénarios originaux ou de ceux des autres qu’il « doctorait », il écrivait toujours sous le couvert de l’anonymat en usant de différents pseudonymes, et tous ses pseudonymes livraient la marchandise, une marchandise qui trouvait de surcroît preneur auprès du public. Et par conséquent, tous ses pseudos étaient en demande.

À tel point que Francis avait retenu les services de trois agents et d’autant d’avocats. Toute la paperasse passait par eux. Personne dans le métier ne connaissait sa véritable identité ou ne soupçonnait que Mario Beaudin, Antoine Jutra, ou encore Max Brault, n’étaient qu’une seule et même personne. Il en allait de même aux États-Unis, et ailleurs dans le monde, où les noms Shelley Altman, Paul Benton ou Colin Jordan s’arrimaient à des personnes invisibles mais distinctes. Dans le merveilleux monde du cinéma, qu’y avait-il de plus invisible qu’un scénariste ?

Évidemment, certains critiques avaient suggéré des recoupements entre des œuvres réalisées par des cinéastes de sensibilités très variées, en signalant similitudes de construction narrative et autres thèmes récurrents, mais sans se rendre compte que cela ne relevait pas d’un courant ou d’une mode, mais bien d’un seul scribe particulièrement prolifique.

À ce jour, personne n’était parvenu à remonter jusqu’à Francis ou ne s’en était donné la peine. Le risque que cela se produisît un jour était faible, Francis s’assurant à chaque projet d’un contrat avec clauses de confidentialité en béton à chaque palier concerné. Et ses collaborations étaient de moins en moins québécoises.

L’année précédente, par exemple, il avait pratiquement réécrit un *blockbuster* pour Sony Pictures, même si les noms des deux premiers scénaristes avaient été les seuls à figurer au générique. Les lois américaines en la matière favorisaient les préoccupations de Francis. Et il y avait la France. La maison Europa de Luc Besson l’avait engagé, sans connaître son identité réelle, pour trois scénarios. Francis recevrait le premier synopsis par courriel d’ici deux mois. Juste le temps pour lui de pondre d’ici là une adaptation anonyme d’un mélodrame à trois sous ? *Le Voyage de pêche*...

S’il était parfaitement honnête vis-à-vis de lui-même, Francis devait admettre que ce ne serait pas le pire projet auquel il se serait attaché. De la guimauve, il en avait grillé, et de la bien dégoulinante, pour le compte. Ce n’était pas comme si quelqu’un saurait qu’il avait une fois de plus opté pour la facilité en ramassant le cash ; qu’il s’était encore vendu, lui, la pute à mots.

Lui saurait. Sauf qu’il l’avait su chaque fois sans que cela ne le gênât le moins du monde. Du moment que son nom avait été protégé, il ne s’était jamais fait de cas de conscience des commandes qu’il acceptait. Son nom n’était rattaché qu’à sa pratique artistique : la peinture et le dessin.

À l’inverse de l’écriture, il ne mettait pas une grande discipline dans sa production personnelle. Cette absence d’efforts n’avait pourtant pas suffi à garder Francis loin des projecteurs puisque, ces

derniers temps, sa réputation jusqu'ici confidentielle semblait vouloir décoller.

Loin de l'emballer, cette éventualité l'ennuyait. Francis ne pouvait s'empêcher de peindre et ne souhaitait pas s'arrêter, mais la notoriété l'horripilait. C'était d'ailleurs pour cela qu'il employait une panoplie d'alias dans son métier de scénariste. Il aimait gagner beaucoup d'argent, mais il ne voulait rien savoir de la célébrité. Il avait été assez connu comme cela, à petite échelle, certes, mais c'était bien suffisant. Voilà pourquoi le monde du cinéma continuerait de tout ignorer de lui.

À l'époque où il avait quitté Saint-Clovis après une année passée sous les projecteurs, une année qui faisait suite à sept autres vécues avec la loupe grossissante d'un pédopsychiatre collée sur lui, Francis cherchait avant tout à fuir le regard d'autrui et à se fondre dans la masse. Montréal s'était imposée et, avec la ville, l'exaltation d'un monde de possibles.

D'abord très chaotique, cette nouvelle vie s'était révélée à la hauteur des attentes de Francis. Vrai qu'une fois inscrit aux Beaux-Arts, tout s'était enchaîné assez rapidement.

Étrange, comment l'esprit fonctionnait... Francis venait de rêver à son oncle, et voilà que sa réflexion décousue enclenchée par ce fichu bouquin dont il repoussait la lecture le ramenait précisément à Robert. En effet, c'était lui, Robert, qui se trouvait à l'origine de la profession de Francis. Et c'était justement lors de son vernissage à titre de finissant des Beaux-Arts que Francis avait fait sa connaissance – Robert était un habitué de l'événement, avait-il appris par la suite. Comme Robert partageait une ressemblance troublante avec le défunt père de Francis, celui-ci avait cru être de nouveau la victime d'hallucinations, ce qui ne survenait pourtant plus puisque Francis se montrait désormais bon élève avec ses médicaments.

Il s'agissait là, sans qu'il l'eût alors réalisé, de la seconde fois qu'il croisait son oncle. La première était survenue peu après son arrivée à Montréal. En rapportant des films au club vidéo, il avait un jour croisé Robert sans le savoir, le prenant *littéralement* pour son père. Ce qui n'avait pas aidé, c'est que Francis était alors plongé dans une de ses fameuses périodes de privation involontaire de médicaments – anicroche ponctuelle à laquelle quiconque vivant esclave de drogues d'ordonnance était vulnérable.

Le désarroi que Francis avait ressenti en apercevant cet homme qu'il avait pris pour son père ! Et comment aurait-il pu savoir puisqu'il n'avait jamais rencontré Robert auparavant ? En effet, le père de Francis avait renié son frère alors que Francis était encore tout bébé. Ce dernier n'avait compris sa méprise qu'*a posteriori*, une fois remis.

Or, bien qu'il refusât encore de l'admettre, lui-même ressemblait également beaucoup à ce père-monstre. Du coup, Robert avait-il lui aussi été quitte pour un choc nerveux. Sa surprise passée, l'oncle de Francis avait été le premier à s'approcher. En voyant les deux face à face, un étudiant candide avait formulé le commentaire que Francis était indéniablement le fils de son père. À cet instant, Francis avait ardemment souhaité la mort de l'indiscret.

Et donc, son oncle Robert était venu se présenter, de toute évidence conscient que ce jeune homme devant lui ne pouvait être que ce neveu qu'il n'avait pas revu depuis les couches et dont les dernières nouvelles le concernant n'étaient pas bonnes, pas bonnes du tout. De voir Francis là, bien en santé, avait grandement remué Robert, ému aux larmes.

Ils n'avaient pas échangé de poignée de mains, ne s'étaient pas embrassés ou serrés dans les bras l'un de l'autre. Francis était demeuré stoïque mais avait souri, avec chaleur, avec sincérité.

Il se trouvait que Robert œuvrait dans le milieu du cinéma à titre de directeur artistique. *Grosso modo*, il aidait le réalisateur à trouver le look de son film en travaillant en étroite collaboration avec les gens des décors, des costumes et, surtout, le directeur photo. Toujours en demande, Robert gagnait très bien sa vie et se voyait presque systématiquement confier les plus grosses productions

américaines tournées, en partie ou en entier, à Montréal ou à Toronto. Quelques années auparavant, il avait reçu une nomination à l'Oscar dans sa discipline.

C'était finalement leur amour commun pour le septième art qui avait fait que Francis avait accepté l'existence de Robert dans la sienne. En prime, en gardant son oncle dans sa vie, Francis demeurait en contact avec le reste du monde, par extension. Il y avait cela, et aussi l'homosexualité affichée de Robert que Francis lui enviait tout en la trouvant rebutante. Question sexe, Francis en était alors au même stade qu'à l'époque de son hospitalisation : branché bite, mais horripilé par l'idée d'engagement, de stabilité, voire d'intimité. Et comme le reste, il tenait à garder son orientation sexuelle par-devers lui. Peut-être la présence de Robert obligeait-elle Francis à travailler là-dessus. Peut-être était-ce ce qu'il voulait, inconsciemment ?

Travailler là-dessus, se répéta Francis. Une bibitte à la fois.

Avec son oncle qui s'était mis en tête de le prendre sous son aile, Francis avait graduellement été amené à fréquenter les plateaux à titre « d'observateur ». Sa présence ne gênait personne, au contraire. Avec la régularité d'un métronome, des agents de casting lui faisaient la cour car il était, du moins le lui répétait-on, très, très beau garçon. « Magnétisme animal avec un supplément d'intellect », avait décrété, la lèvre mouillée, l'une d'entre eux. Non, merci, se contentait-il de répondre à fréquence égale.

Sans savoir pourquoi, Francis éprouvait toutefois déjà la certitude qu'il avait sa place là, non pas dans le milieu mais dans le domaine. La profession de son oncle, fascinante, n'éveillait cependant rien d'autre que de la curiosité de dilettante, *idem* pour la réalisation, la direction photo...

Un nid-de-poule dans la chaussée le sortit violemment de ses réminiscences.

— Es'cusez, marmonna distraitement le chauffeur en essayant de syntoniser une autre chaîne de radio.

Où en était-il ? se demanda Francis en se soumettant de nouveau à la contemplation passive du roman numérique. Agacé, il desserra sa cravate couleur charbon au lignage ton sur ton. Ah, oui, Robert...

C'était lui qui, un jour, sans avoir prémédité quoi que ce fût, avait permis à Francis de mettre le doigt dans l'engrenage de la merveilleuse machine à rêve, appareil complexe que, à l'instar des gens et des événements qu'il croisait, Francis s'était appliqué à déconstruire rouage par rouage afin d'en comprendre chaque mécanisme. Et alors, le rôle qui lui convenait davantage s'était imposé de lui-même : scénariste.

Le scénariste était celui qui racontait au premier chef, tirant les ficelles narratives dans l'ombre. C'était tout lui, ça. C'était tout Francis. Et de fait, les histoires s'écrivaient toutes seules depuis qu'il s'y était mis. Invariablement celles d'autrui, il allait sans dire, qu'on lui confiait comme des enfants malades à un pédiatre et qui trouvaient entre ses mains un second souffle.

Une fois passées par le filtre de son imagination dont le foisonnement n'avait d'égal que l'infailibilité de sa logique, les intrigues prêtes à tourner se bousculaient au portillon. Elles étaient tour à tour grasses, inquiétantes, émouvantes, subtiles ou pas, selon la commande, mais toujours rigoureuses. Cela lui venait si facilement que Francis pouvait sans peine mener de front quatre scénarios tout en étanchant sa soif de voir le plus de films possible. Car il était toujours atteint de cinéphilie aiguë. Cela, ça n'avait pas changé.

Et le succès populaire qui était presque systématiquement au rendez-vous. Et les commandes qui affluaient. Et les pseudonymes qui s'activaient. Scénarios à numéros, histoires IKEA.

Même lorsqu'elle était de bonne foi, la critique qui ne trouvait pas à chipoter sur la logique du récit et qui traçait parfois des parallèles entre les films pouvait, cela dit, varloper mise en scène ou

interprétation, voire les deux.

Là-dessus, Francis n'avait rien à dire. La chose, il devait bien l'admettre, commençait cependant à lui peser. Cela étant, il ne pouvait se résoudre à tenter sa chance derrière la caméra. Même si l'attention des médias et du public se détournait rarement des acteurs, des vedettes, un cinéaste qui réussissait s'attirait inmanquablement quelques photos, quelques papiers. Un seul aurait suffi à ce que fût déterré, et subséquemment exhibé, le passé de Francis.

À l'heure où Internet décidait du droit ou non à la vie privée, Francis savait que toutes les ordonnances de non-publication de jadis ne suffiraient pas à empêcher la vérité de filtrer, ne serait-ce qu'une parcelle embarrassante de celle-ci. Dès lors qu'il se montrerait à la télé, quelqu'un parlerait. Quelqu'un s'empressait toujours de parler, question d'être vu, question d'exister. Un témoignage, une vie, un livre, plus de télé ; étirer autant que possible les proverbiales quinze minutes de gloire. Francis entendait bien ne pas faire les frais de la voracité pathétique des vautours appâtés par la charogne médiatique.

Rester dans l'ombre, là où personne ne pouvait voir les ficelles. Voilà pourquoi, en définitive, Francis l'adapterait, ce foutu bouquin. Et voilà pourquoi, aussi, il savait qu'il en serait ainsi bien avant de se poser la question.

Sa belle liberté de choix, il ne la mettait jamais en pratique.

Le Voyage de pêche ! Le titre même pue le bon marché, se dit-il en paraphrasant le personnage de Dianne Wiest dans *Bullets Over Broadway*.

Résigné, Francis reprit là où il s'était arrêté. Jérôme, le fils idéaliste, était sur le point de dire ses quatre vérités à son père, homme jadis froid et ambitieux aujourd'hui rongé, et donc transformé, par la maladie, détail qu'ignorait – pour le moment, se dit Francis – Jérôme. Sortez les violons, pensa-t-il en roulant des yeux, mais ce furent plutôt les accents sinueux de la musique de Pascal Estève qui prirent possession de son esprit enclin à la fugue.

Sans chercher à demeurer concentré sur le texte qu'il devrait se farcir bien assez tôt, Francis permit à son regard de vagabonder.

Le paysage n'avait guère changé : dominance de conifères de part et d'autre de la route où l'on ne percevait les feuillus que le milieu de l'automne venu, alors qu'ils exhibaient leurs brûlants coloris. Le changement de couleurs s'en venait, mais on n'y était pas encore tout à fait. Dans quelques jours, quelques semaines tout au plus... Pour l'heure, chênes et bouleaux présentaient un entre-deux déprimant.

La forêt avait regagné en densité derrière la lisière qui bordait la route. Les sous-bois étaient fournis. L'industrie du bois battait de l'aile depuis des lustres. La nature avait eu gain de cause, aurait-on dit. Par cette froide matinée de la fin de septembre, elle paraissait même presque hostile, ténébreuse, son manteau d'aiguilles vertes aussi sombre qu'un ciel lourd ne se décidant pas à cracher l'averse qui mûrissait en son sein.

Non, rien n'avait trop changé depuis l'automne précédent, date de la dernière visite de Francis. Il était pour l'occasion resté un moment, deux mois durant lesquels il avait tout laissé en plan. Accompagner sa mère dans la mort avait fait appel à des ressources qu'il ignorait posséder. Cancer du sein, du rein, du foie... Libérée, la petite créature chétive, aimante et apeurée. Libérée, enfin.

Elle était partie doucement, sereine de le savoir près d'elle. Il le savait. Elle le lui avait dit.

Et comme on pouvait souvent l'observer chez les couples de longue date, le conjoint survivant s'en était allé dans le cours de l'année suivante. Hormis que sa mère ne s'était jamais remariée. Elle avait toutefois reformé avec sa sœur, sur le tard, le même couple que lorsqu'elles étaient petites filles. Aujourd'hui, Francis venait donc veiller la dépouille de sa tante Lucie, morte lundi après-midi,

le 20 septembre. L'enterrement aurait lieu samedi, le 25. On était le jeudi 23.

Fidèle à ses principes, la sœur de sa mère n'avait pas jugé bon de le prévenir de sa maladie, préférant endurer seule la souffrance. Eût-elle été assise à côté de lui en ce moment qu'elle lui aurait expliqué ne pas avoir voulu le déranger. Mais elle n'était pas assise à côté de lui. Personne ne partageait la banquette arrière avec lui, et cela durerait : ses médicaments y veillaient.

Dans l'éventualité où Lucie l'eût informé de son état, Francis se serait-il déplacé comme il l'avait fait pour sa mère ? Avec le même empressement, la même dévotion ? En son temps, Lucie avait de son plein gré couru de grands risques pour couvrir son neveu – son filleul, prenait-elle toujours soin de préciser. Francis lui devait beaucoup, mais... comment dire ? Jamais cette conscience de lui être redevable ne s'était muée en autre chose qu'une reconnaissance mâtinée de curiosité. L'amour filial ne s'était jamais manifesté.

S'il avait su que Lucie souffrait de problèmes cardiaques liés à l'hypertension depuis une dizaine d'années et que les derniers mois avaient vu la santé déjà précaire de sa tante périliter dangereusement, Francis serait-il accouru pour veiller à ce que tantine pût se la couler douce dans ses derniers mois de vie ?

Rien n'était moins sûr, songea-t-il sans émotion particulière alors que défilait sous ses yeux un panorama d'une imposante majesté qui, Francis le réalisait et l'acceptait pour la première fois, l'indifférait au plus haut point.

*

Saint-Clo non plus n'avait pas changé, s'avéra-t-il, quand, peu avant l'heure du lunch, le taxi pénétra l'enceinte de la petite ville, prospère « 'fut-un-temps-jadis ». Locaux commerciaux à louer, maisons à vendre – plus encore que lors de son retour du Centre Normande-Carle, en 1994... La récente crise économique avait achevé ce que la récession d'antan avait entamé.

Saint-Clovis ne correspondait plus aux souvenirs d'enfance de Francis qu'en des termes quasi abstraits. Seules les grandes lignes demeuraient ; formes grossières à peu près reconnaissables. Saint-Clo était une ville fantôme en devenir. C'était inéluctable.

Francis savait, lors de l'achat en ligne de son billet d'avion, qu'il effectuait cette transaction pour la première et la dernière fois. Après les funérailles, il ne reviendrait ici ni par voie aérienne, ni par voie terrestre. Avec Lucie disparaissait toute raison de remettre les pieds à Saint-Clovis. Cela aussi, c'était inéluctable.

Bon vent ! se dit-il en reportant son attention sur son ordinateur.

— Prenez à droite à l'intersection, lâcha-t-il en éteignant à contrecœur son portable. De là, vous continuerez jusqu'à la voie ferrée.

Il se gratta le poignet gauche en rajustant machinalement son bracelet de montre : 11 h 41.

— À droite pis tout droit jusqu'à' voie ferrée, répéta le chauffeur avec une agressive bonhomie. Pas d'trouble. Pis après ?

Francis rechignait à donner les indications complètes, non qu'il crût le chauffeur incapable de s'en souvenir, mais plutôt parce que cela confirmerait qu'il était vraiment là et qu'il séjournerait une fois encore à Saint-Clo. Il honnissait le lieu, ses maisons, ses gens, spectres inconscients d'habiter un cimetière dont les maisons faisaient dorénavant office de mausolées.

— À la troisième rue passé le chemin d'fer, prenez encore à droite. Ce sera la maison au bout du cul-de-sac.

Francis jeta un coup d'œil au compteur et tendit cinq billets de vingt avant que le chauffeur de taxi n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Ça ira comme ça, dit Francis en replaçant le revers de la bandoulière de son sac.

— Merci, merci ben. J'vous aide avec vot' bagage ?

— Non, merci, dit Francis en sortant du véhicule, son sac de cuir à l'épaule, celui de toile à la main.

Il claqua la portière et se dirigea vers la porte d'entrée. En entendant le taxi reculer dans la cour, puis s'éloigner, Francis se prit à rêver de l'en empêcher. « J'ai changé d'idée », aurait-il déclaré en se rasseyant à bord comme on le faisait parfois, comme lui l'avait déjà fait autrefois... Mais pas cette fois.

Un vent frais charriant humidité et promesse de pluie se leva alors, balayant le feuillage au-dessus de la tête de Francis et effaçant un rictus qui, d'office, manquait de conviction.

Mettant son ennui de se retrouver là en veilleuse, il gravit la volée de marches qui le séparait de la galerie couverte, de la porte et, ultimement, de la maison. Au passage, son regard fit un détour par la cour arrière ; gazon taillé, cabanon cadénassé et bagnoles entassées envahies par la vigne sauvage, le chiendent et les branches des buissons qui faisaient barrage au ravin ; des arbres, presque, constata Francis en testant la poignée.

Les meurtres de 1986 et le massacre de 1994 n'avaient pas suffi pour qu'on se mît à verrouiller les portes, à Saint-Clo.

En refermant derrière lui, il fut étonné de trouver les lieux propres. Seule une odeur persistante d'alcool trahissait la présence quotidienne de Réjean entre ces murs.

— Mon oncle ? J'suis arrivé !

Aucune réponse ne vint troubler le ronron du réfrigérateur, le tic-tac de l'horloge et le bruit du vent qui sifflait, plus insistant. L'orage était imminent.

Sans se formaliser de ce que son oncle ne fut pas là pour l'accueillir – il préférerait cela –, Francis déposa son bagage à main et son sac à bandoulière le temps de suspendre son imper sombre et de retirer ses chaussures. Il traversa le vestibule, puis la cuisine, et gagna l'escalier.

Il le gravit en évitant de faire craquer les marches traîtresses, les points sensibles de chacune étant demeurés gravés dans sa mémoire. Les monter et les descendre ainsi relevait maintenant du réflexe.

À l'étage, même constat : quelqu'un avait pris soin de faire le ménage et ce quelqu'un ne pouvait être Réjean. Il y avait contradiction dans les termes. Sans doute son oncle avait-il embauché une femme de ménage. L'odeur de la poudre à tapis monta alors au nez de Francis, doucereux agent révélateur de mémoire. Combien de fois, pendant sa dix-septième année, avait-il arpenté ce couloir alors qu'il aurait dû se trouver endormi, dans sa chambre, au fond, à droite ?

Il se frotta encore le poignet, comme tout à l'heure dans le taxi, en proie à une certaine nervosité. Il venait de refaire ce trajet-là dans sa tête seulement. Dans les faits, il se trouvait toujours planté en haut des marches, les yeux dirigés non pas vers son ancienne chambre, là-bas, au fond, mais plutôt sur celle qu'avait occupée sa mère au début puis à la fin de sa vie, juste devant lui.

En proie à un trouble auquel il s'était attendu et pour lequel il s'était préparé, Francis posa une fois de plus ses sacs, tourna la poignée et poussa la porte.

L'air ici dégageait une impression de... de pesanteur, comme si les particules en suspension dans

cette chambre, bien qu'aussi microscopiques qu'ailleurs, affichaient un poids démesuré. Pour un peu, Francis aurait été porté à courber l'échine.

Le lit de sa mère était là, soigneusement fait sous sa bâche de plastique transparent. Afin d'éviter de s'imaginer sa mère couchée dessous, suffocante, il détourna le regard. Au-dessus de la porte, l'antique branche de rameau tenait le coup. Durant les premières années du retour de sa mère en ces lieux, Francis s'était attendu à ce qu'elle décrochât le reliquat, tôt ou tard.

En dépit du fait qu'elle l'avait élevé dans ce qui se voulait de l'athéisme, soit le catholicisme mou typique du Québec blanc francophone contemporain, Francis avait constaté que vers la fin de sa vie, bien avant qu'elle se sache condamnée, sa mère s'était remise à la foi. Paradoxalement, celle de Lucie avait décliné un brin, juste un peu, cela dit, cette dernière continuant d'assister à chaque service dominical. Son Église lui rendrait-elle la politesse ?

Francis était effectivement curieux de voir quel genre de service la paroisse réserverait à sa tante, Lucie ayant des années durant travaillé bénévolement à la gestion de celle-ci. Enfin... il serait vite fixé puisque l'enterrement ne traînerait pas, tenta-t-il de se rassurer en quittant la pièce avec un soulagement teinté de tristesse.

De retour dans le couloir, il récupéra son maigre bagage et se dirigea vers sa chambre, celle qui, jadis, avait accueilli Hortensia, cette grand-mère qu'il n'avait jamais connue. Il n'avait connu aucun de ses aïeuls, tant qu'à cela. Dure hérédité.

En arrivant au fond du couloir, Francis regretta que ce dernier ne se fût pas étiré à l'infini, effet visuel surexploité mais toujours efficace, cher au cinéma d'horreur. Mais non : Francis était déjà devant sa porte, déjà devant sa chambre.

Ancienne chambre, se corrigea-t-il.

Comme il l'avait contemplé, ce plafond, pensa-t-il en se laissant tomber sur le lit. Ici, Lucie s'était permis d'apporter quelques changements : elle avait affiché sur les murs une dizaine de dessins de Francis ; des portraits trafiqués, un art qu'il peaufinait alors en maître. Rangé dans le coin nord-ouest de la pièce, le chevalet où Lucie ne peindrait plus...

Le plafond de son ancienne chambre était en définitive plus intéressant. Toutes ses aspérités qu'on ne détectait qu'après un long examen... Toutes ses zones d'ombres changeantes... hypnotique berceuse de l'esprit...

*

Le sous-sol chez Francis était silencieux. Geneviève et Éric le fixaient avec une attention respectueuse. Leur ami allait en effet leur raconter une histoire effrayante ; une histoire comme celles qu'il inventait sur la maison de pierre, sise sur le terrain d'à côté, et dont Geneviève et Éric s'enquéraient périodiquement de ce qu'elles étaient bel et bien inventées.

Celle qu'il s'apprêtait à leur conter s'annonçait différente. Celle-là était la première qu'il leur racontait depuis que Nancy, sa gardienne, l'avait laissé écouter un film d'horreur. La nouvelle avait fait grand bruit, du moins dans leur cercle restreint d'amis.

Ainsi, à sept ans presque et demi, Francis pouvait-il se targuer d'en connaître, côté frissons, un rayon de plus que ses deux voisins et compagnons de jeu. Mais, doté d'une bonne nature, Francis entendait partager son savoir avec eux.

La semaine durant, il avait échafaudé son premier récit ne se rapportant pas à la maison voisine. Il était plutôt content de lui. Il en avait même rêvé, signe qu'il y avait là matière à donner la frousse à

Geneviève et Éric, ces deux-là encore inexpérimentés en ce qui concernait les arcanes de la terreur et ses florilèges.

— Ben, tu la contes-tu ton histoire ? s’impatiente Éric.

Un sourire malicieux éclaira le visage de Francis qui, évidemment, prenait tout son temps. Conscient qu’il avait tendu au maximum l’élastique, il consentit à relâcher lentement la tension.

— C’était dans l’temps qu’les parents de nos parents étaient jeunes, commença-t-il d’une voix solennelle. Dans ce temps-là, la ville était plus petite ; y avait moins d’monde, moins d’maisons...

... mais il y avait un sentier. Courant en ligne droite dans la forêt, l’étroite bande de terre battue encaissait les piétinements fréquents des enfants qui l’empruntaient afin de se rendre chez les uns et les autres. C’était un raccourci. C’était Le raccourci.

— C’est le nom d’mon histoire, ça, précisa Francis.

Ses deux copains opinèrent du chef de conserve.

— Il s’en est passé des choses, sur ce sentier, reprit Francis en sentant une délicieuse bouffée d’orgueil lui monter aux joues. Oui, des choses...

... Oh ! rien de bien grave ! Enfin, pas au début... Un objet qui disparaît, puis un chien... Puis un enfant, un premier. Une petite fille qui se rendait chez son amie. Pourquoi emprunter la route quand il y avait le raccourci ? Une si belle journée d’automne...

Mais tout avait commencé bien plus tôt, bien avant la naissance de la fillette et de ses parents. À cette époque lointaine, une vague ligne serpentait en plein bois. Un homme étrange pouvait y être aperçu de temps en temps, peu après la brunante. Oui, on aurait pu l’y apercevoir, mais personne, hormis lui, ne connaissait l’endroit où il se rendait en ces occasions, quand il s’engageait sur le sentier qui n’en était pas encore un mais que lui connaissait pourtant.

C’était pour les enfants, pour les enterrer, que l’homme étrange s’enfonçait ainsi dans la forêt à l’abri des regards de ceux qui ne savaient pas encore qu’une nouvelle disparition serait bientôt signalée.

Or, l’homme étrange avait ceci de particulier qu’il n’était étrange qu’au dedans. Du dehors, nul ne pouvait soupçonner sa nature profonde, à commencer par ses amis et ses voisins. Certains racontent même qu’il était un père de famille.

Mais un jour, un enfant échappa aux griffes de l’homme étrange qui n’en avait pas l’air. L’enfant courut, courut encore, courut chez lui comme si sa vie en dépendait, car, à la vérité, c’était le cas.

On ne retrouva jamais l’homme, l’homme étrange qui emporta avec lui le secret du lieu où il enterrait les enfants. Le sentier, seul, savait. Et l’homme disparut donc par une belle journée d’automne...

... Une journée en tous points semblable à celle où, des années plus tard, la petite fille se pressait de rejoindre la ferme de son amie.

En cet après-midi ensoleillé, l’enfant serrait contre elle sa poupée neuve sur son cœur. Elle avait si hâte de la montrer à son amie...

Son amie qui avait décidé de la surprendre et qui était elle aussi partie à son extrémité du raccourci afin qu’elles se rencontrent à mi-chemin. Au bout d’une minute ou deux, l’amie entendit un faible rire, comme un ricanement, tapi, là, proche et lointain. Elle tourna les talons et courut, courut comme si sa vie en dépendait, et peut-être en dépendait-elle, en fin de compte.

Par une belle journée d’automne, le vent balaya les feuilles mortes qui jonchaient le raccourci où les deux fillettes ne se rencontrèrent jamais. Du sort de la première, nul n’est certain.

Parfois, à l’orée des bois, on entend des rires. Des rires d’enfants qui en invitent d’autres à venir les rejoindre, quelque part, quelque part sous la terre longeant le raccourci...

Geneviève et Éric demeurèrent silencieux un long moment puis, fidèle à ses instincts prosaïques, le second voulut en savoir plus.

— Mais y'était où, ce raccourci-là ?

— Personne le sait, maintenant, répondit un peu trop hâtivement Francis, vexé que ce fût là tout ce que son meilleur ami trouvât à demander.

— Mais ça s'peut pas, insista Éric. Le monde, ils le sauraient si y avait eu plein de disparitions de même !

Francis était tellement déçu de la réaction d'Éric... Ce dernier ne réalisait-il pas qu'il était bien plus effrayant de ne pas savoir ? de se dire que, peut-être...

— ... peut-être qu'il est pas loin d'ici, le raccourci, insinua Francis. Peut-être qu'il était dans l'coin du vieux cimetière...

Éric ne parut guère convaincu.

— En tout cas, cette histoire-là, c'est sûr qu'est pas vraie, Francis. Mais 'est un peu épeurante quand même, consentit-il gracieusement.

Geneviève qui, jusque-là, n'avait pipé mot, se prononça finalement.

— Moi, j'ai eu peur, Francis.

*

Francis rouvrit les yeux en sursaut. La porte, au rez-de-chaussée... Réjean, se souvint-il. Ce n'était que Réjean qui rentrait. Encore un peu confus, Francis s'assit dans le lit en se frottant les yeux. Il s'était encore assoupi, à l'évidence, lui qui n'avait pourtant jamais été porté sur les siestes. Le vol, l'atmosphère de la maison, peut-être. M'enfin...

— Francis ?

Sans plus attendre, il se leva et alla ouvrir la fenêtre qui donnait sur la cour arrière, côté sud, avec la rivière Matshi en contrebas, le motif le plus stable de toute son existence. Francis quitta ensuite la chambre en prenant soin de garder la porte ouverte afin de favoriser une bonne circulation d'air et descendit l'escalier en se demandant dans quel état il trouverait son oncle.

— Ah ! Te v'là, fit ce dernier en finissant de se verser un verre. J't'ai pas entendu arriver.

Attablé dans la cuisine devant une bouteille neuve de whisky, Réjean semblait s'être ratatiné depuis leur dernière rencontre. Ridé, sa carrure autrefois rebondie et ventripotente désormais dégonflée, flasque.

— Oui, répondit Francis en s'approchant de la table sans toutefois y prendre place. En fin d'avant-midi. Est-ce que tout...

— Oui, coupa Réjean sans quitter son verre des yeux. Tout est réglé. J'ai vu l'notaire avant-hier. Elle... t'hérites de rien comme tel, c'est pour ça qu'y avait juste moi. Tu comprends ? Comme elle te savait aisé pis tout ça...

— C'est normal, Réjean. T'es son conjoint. Et elle a eu raison : j'ai plus d'argent qu'il m'en faut. Pis, d'ailleurs, ça me ferait très plaisir de me charger des frais de l'enterrement. Connaissant ma tante, elle a dû faire ses pré-arrangements en choisissant le moins cher pour pas avoir l'air de se prendre pour une autre. J'me trompe ?

— Tu la connais ben, admit Réjean en avalant son whisky d'un trait.

— Je serais heureux d'lui faire arranger des belles funérailles, poursuivit Francis. Il doit pas être trop tard ?

Réjean eut un sourire qui n'avait rien de gai en se versant un autre verre.

— Elle m’a fait promettre que non. Que ses dernières volontés devaient être respectées à la lettre même si tu t’offrais. Tu vois, Francis, ta tante aussi, elle te connaissait ben.

Après une première rasade, puis une deuxième aussitôt après, Réjean posa son verre sur la table de mélamine d’un blanc passé.

— Elle est partie lundi, murmura-t-il.

— Le cœur, hein ? dit Francis. Au moins, ç’a dû être rapide...

— En faite, ta tante est morte de complications cardiaques provoquées par un empoisonnement alimentaire.

— As-tu été malade aussi ? s’enquit Francis.

— Non. Moi j’ai pas... Elle, c’est surtout sa condition qui l’a affaiblie...

La voix de Réjean se brisa. Il se tut, le regard lointain, témoin à nouveau d’une scène qui avait dû être horrible pour lui.

— Ç’a pas été trop pénible, chez le notaire ? s’enquit Francis à dessein.

D’une part, il n’éprouvait nul désir de consoler son oncle et, d’autre part, il n’aurait su dire pourquoi, mais il avait l’impression que Réjean n’en avait pas terminé avec le chapitre des dernières volontés de la défunte.

— Lucie... commença le veuf.

Nous y voilà, pensa Francis.

— J’ai dit que Lucie t’avait rien laissé, mais c’est pas tout à fait vrai. Rien de valeur, j’aurais dû dire. Elle voulait absolument qu’tu récupères son matériel d’artiste. Elle a mis tout ça ensemble dans une malle, dans notre chambre. Pis y a son chevalet, dans ta chambre, évidemment. Elle... elle s’était refaite un atelier, là. Comme tu venais pu vraiment, la pièce servait pas. Es-tu bon pour transférer la malle dans ta chambre ? Tu vas être plus à ton aise pour regarder ça. ‘Est pesante. Si tu veux, j’peux...

Non, Réjean ne « pourrait » déjà plus grand-chose, bourré comme il était. Car, à en juger par la lourdeur de ses paupières, tonton n’en était pas à ses deux premiers verres de la journée.

— Ça ira, mon oncle, promit Francis en regagnant l’escalier.

L’idée de pénétrer pour la première fois dans la chambre de son oncle et de sa tante, étonnamment, ne le titillait pas plus que cela. À l’époque, il n’avait jamais violé l’intimité de Lucie autrement que par inadvertance, et ce qu’il avait alors découvert la concernant, de vieilles coupures de journal, lui avait permis d’aborder autrement sa propre... condition.

Malgré la mise au jour d’un squelette dans le placard de feu sa marraine, Francis n’avait toutefois pas jugé opportun de pousser plus avant des recherches généalogiques qu’il n’avait même pas sciemment entamées. Et il y avait sa mère, fraîchement sortie de sa démence, fraîchement sortie de leur horreur à tous deux... Déterrer les cadavres d’autrefois n’aurait pu que leur nuire, à ce moment-là.

C’était à cela, précisément, que pensait Francis en posant le pied dans le sanctuaire matrimonial qui n’avait jamais été, à sa connaissance, le témoin d’ébats conjugaux. Il frissonna de dégoût quand des images, très vagues mais éloquentes, tentèrent de se former dans son esprit.

La pièce, pas plus que les deux autres chambres de l’étage ni la salle de bain, n’avait joui d’aucun renouveau décoratif récent : l’arrière-plan d’un papier peint jauni peinait à convaincre de sa blancheur jadis, avec ce filigrane – au motif floral pâlot – qu’on devinait à peine ; commodes, tables de chevet et coiffeuse en acajou devaient être des cadeaux de mariage de la génération précédente. Un crucifix massif était accroché entre les deux fenêtres plein sud par l’une desquelles, il y avait bien

des années de cela, Lucie avait surpris les vadrouilles nocturnes de Francis.

La malle mentionnée par Réjean trônait au pied du lit. Francis fit quelques pas dans la pièce et s'agenouilla devant le grand coffre qui aurait été suffisamment grand pour dissimuler un corps. Celui de Lucie ?

Réjean qui entre en trombe dans la pièce, abat une hache sur le crâne de son neveu indiscret...

Francis fit sauter les deux fermoirs, un peu raides mais barrés d'aucun cadenas, et souleva le lourd couvercle. Un sourire désillusionné se dessina sur ses lèvres. La malle ne contenait aucune dépouille, juste des tubes de peinture acrylique, des pinceaux, des bâtons d'aquarelle, des chiffons, et, dessous, quelques canevas et de grands carnets à croquis entassés les uns contre les autres.

Francis plissa soudain les yeux : il reconnaissait l'un des carnets, un cahier plutôt, un cahier à couverture rigide qu'il avait déjà parcouru à l'insu de sa tante peu avant que n'arrivassent à leurs dénouements respectifs la vengeance de Chantal Létourneau et la cavale de sa mère à lui [Voir *Les Visages de la vengeance (Les Carnets de Francis – 2)*, Alire (Romans 133), 2010].

Lucie avait donc voulu s'assurer qu'il prît connaissance du contenu de son album-souvenir, ignorant que c'était chose faite ? Intéressant... et embêtant. Les passages le concernant, il ne tenait pas plus que cela à les parcourir de nouveau.

Francis était arrivé à une forme de paix avec son passé. Il avait accepté qu'il ne pouvait en avoir raison puisqu'il était impossible d'effacer l'indélébile sans s'arracher une part de soi. Il avait bien essayé, maladroitement, en arrêtant périodiquement sa médication, mais cela s'était chaque fois conclu de manière catastrophique. *Nevermore*, comme l'avait écrit Poe.

Les yeux braqués sur le mur devant lui, sur le crucifix trop gros, trop complaisant dans sa représentation de la souffrance, Francis lâcha le couvercle du coffre qui retomba avec fracas. Les languettes des fermoirs tintèrent violemment.

L'air obscurément ennuyé, il contempla la grosse malle un instant. Enfin, il se releva, glissa la main dans l'une des poignées latérales et tira le coffre vers le couloir. Une fois son legs transféré dans la pièce d'en face, il ferma la fenêtre de sa chambre devant l'imminence avérée de l'orage puis revint sur ses pas afin de fermer la porte de celle de Réjean et de Lucie.

Sur la moquette brune, épaisse, le poids du meuble avait dessiné un large rectangle aplati. Au centre de celui-ci s'était retrouvée coincée une photographie, un polaroid, en fait, s'aperçut Francis en allant ramasser le cliché plaqué au pied du lit de sa tante.

On y avait croqué une femme d'âge mûr au visage trop maquillé qui fixait un point situé hors du cadre. Elle avait le visage osseux et ses yeux écarquillés occupaient tout l'espace des orbites ; pupilles dilatées, iris pâles. Non sans un effort d'imagination, Francis reconnut sa grand-mère maternelle. Il n'avait vu d'elle qu'une seule photo, plus ancienne encore, que sa mère avait conservée dans un album. Lequel avait dû se perdre dans le déménagement de leurs biens et la liquidation des autres au temps des premiers ennuis de Francis.

La photo était sinistre, même selon ses standards, trancha-t-il en la glissant néanmoins dans la poche de sa chemise de soie gris clair.

*

Assis au salon, oncle et neveu contemplaient le vide, muets par choix et reconnaissants que l'autre n'éprouvât pas le besoin de rompre le silence. Sa femme disparue, Réjean gardait près de lui sa bouteille de whisky sans se soucier que son alcoolisme fût exhibé à la face de Francis. Du reste, celui-ci n'avait jamais été dupe et s'en était toujours contrefoutu.

L'après-midi finit par passer, non sans que la pensée de déménager ses pénates au chic motel La Falaise – le seul que la ville comptât encore – ne lui eût traversé l'esprit. À n'en pas douter, la maison était demeurée bien tenue, mais quelque chose n'ayant rien à voir avec la propreté continuait de mettre Francis à cran, sourdement.

L'atmosphère résultant de décennies de non-dits, de petits et de grands secrets coupables... voilà de quoi il s'agissait. Et lui captait tout cela, hors du temps, comme la foutue soucoupe de son oncle captait autrefois illégalement des signaux satellites. Cela ne devait pas se produire, mais cela se produisait néanmoins. Pour peu qu'il y eût de la merde en suspension dans l'air, Francis était certain de la canaliser. Malgré lui, mais quand même. Aujourd'hui, il se contrôlait mieux. *On* le contrôlait mieux, prit-il soin de préciser pour sa propre gouverne.

— Quel est le programme, mon oncle ? s'enquit-il soudain, préférant pour une rare fois le badinage à la symphonie facétieuse de ses méninges. C'est toujours pour samedi après-midi ?

— Oui. Elle va être exposée à partir de 10 h demain matin. Je... Ça fait mon affaire que tu l'demandes parce que, en faite...

Réjean laissa sa phrase en suspens, la bouche entrouverte, comme en proie à un épisode de catalepsie.

— Oui, mon oncle ? le pressa doucement Francis afin de mettre fin à une pause qui s'étirait.

— ... En faite, ils ont besoin de son linge. De son linge pour...

— Oui, j'comprends. Mais tu disais qu'elle a tout planifié. Elle a pas précisé dans quel ensemble elle voulait être enterrée ?

Réjean parut désarçonné par la manière très flegmatique de Francis d'aborder la question.

— Oui, dit-il enfin, mais... C'est pas pour choisir son linge. C'est juste que...

Le quinquagénaire rougeaud retenait en ce moment ses larmes devant un Francis médusé. Ma parole, pensa-t-il, mais c'est qu'il l'aimait en fin de compte, sa Lucie !

— Tu voudrais que ce soit moi qui aille leur remettre les vêtements en question, c'est ça, mon oncle ?

— Ferais-tu ça, Francis ?

— Bien sûr. De quoi il s'agit ? C'est dans votre garde-robe ?

— Oui. C'est la housse de toile. Y en a juste une, tu peux pas la manquer. Y a juste une chose, par exemple. Ils en auraient besoin...

— J'm'en occupe tout de suite, le coupa Francis en se levant, heureux d'avoir trouvé une activité justifiant qu'il sortît de la maison.

Le rectangle plat était encore nettement discernable sur la moquette de la chambre des maîtres. Francis l'observa longuement depuis le pas de la porte en essayant de détecter les contours carrés qu'aurait éventuellement pu y laisser la photo.

Lorsqu'il se décida à entrer, Francis nota mentalement les grandes lignes d'une future scène de film où le personnage, de retour chez lui après une longue absence, se retrouverait face à une hantise. Il découvrirait une photo sous une malle, comme lui, et, comme lui encore, la glisserait dans la poche de sa chemise. Plus tard, après des événements à déterminer, le protagoniste reviendrait sur les lieux de sa trouvaille et ressentirait une brûlure à la poitrine à l'endroit où se trouverait la photo. Dès lors, il comprendrait que l'aïeul qui y était immortalisé cherchait à entrer en contact avec lui.

Entité bienveillante ou malveillante ? se demanda Francis en se dirigeant vers la penderie. À déterminer aussi, conclut-il en ouvrant les portes à persiennes.

Il repéra rapidement la housse de toile beigeâtre et la décrocha avant de la poser sur le lit, bien à

plat. Dès qu'il fit glisser la fermeture éclair de la membrane protectrice, Francis flaira l'odeur de la naphthaline. En prenant soin de ne pas froisser son contenu, il écarta les deux pans de la housse afin d'avoir une meilleure appréciation de l'ensemble que Lucie avait choisi de porter dans l'au-delà.

Il ne se souvenait pas de l'avoir déjà vue dans ce tailleur lavande de coupe sobre. Des galons au motif elliptique récurrent brodés au niveau du col de la veste ainsi qu'à l'ourlet de la jupe conféraient à l'ensemble un supplément de classe. Une blouse écrue et un foulard tirant sur le fuchsia complétaient le tout. Et les chaussures ? On ne les verrait pas, bien sûr, mais Lucie aurait été contente de se savoir convenablement chaussée. Elle n'avait jamais été du type bohémienne aux pieds nus.

Tant qu'à faire les choses, autant les faire correctement, se dit Francis en regagnant la garde-robe afin d'y passer en revue les différentes paires de souliers qui s'y trouvaient rangées. Sans surprise, Lucie ne se révélait pas avoir été une fétichiste de la godasse. Aucune, au surplus, pour s'assortir convenablement au tailleur...

Levant la tête vers la tablette du haut où se trouvaient entassés différents cartons, Francis repéra une boîte à chaussures prometteuse, qu'il tira à lui en prenant garde de déranger l'équilibre des cartons voisins.

Il allait l'ouvrir quand, à rebours, il ramena son attention sur le trou laissé par la boîte. Au fond, Francis reconnut le sigle et même les décolorations d'une boîte qu'il connaissait bien. Après avoir placé les chaussures de Lucie, qui effectivement étaient celles qui convenaient, près de la housse sur le lit, Francis revint au placard, d'où il exhuma la seconde boîte. Celle-ci contenait la correspondance que Geneviève lui avait autrefois adressée [*Ibid.*] sans la lui envoyer, pendant qu'il moisissait en institution.

Il ne fut pas le moins du monde surpris de trouver entassées à l'intérieur toutes les lettres de Geneviève. Avant son déménagement à Montréal, Francis les avait pourtant jetées. Ainsi, Lucie était passée derrière lui et avait examiné le contenu des grands sacs verts qu'il destinait à la décharge municipale... Il aurait dû y penser : il n'y avait pas plus curieux que ceux qui prétendaient ne pas l'être. Mais bon, aucun tort n'en émanerait puisque, cette fois, il se chargerait lui-même de se débarrasser de tout ça.

Après avoir refermé les portes de la garde-robe, Francis quitta la chambre la housse sur le bras et les deux boîtes à chaussures, dessous. Il fit une brève halte dans sa propre chambre, où il abandonna le courrier de Geneviève sur son lit, près de ses bagages, puis redescendit au rez-de-chaussée en appelant aussitôt Réjean.

— Mon oncle, ça va si je t'emprunte ta voiture ?

— Oui, répondit ce dernier depuis le salon. Les clés sont dans ma veste.

En traversant la cuisine, Francis fit inconsciemment la grimace en flairant un effluve aigre fugace. Sans y prêter attention, les bras chargés, il se dirigea vers l'entrée. Il fouilla d'abord la poche droite de la veste et y trouva tout de suite le trousseau. Après avoir vérifié qu'il n'oubliait rien, il alla trouver son oncle qui, il le constata, roupillait par à coups, complètement paf.

Sans bruit, Francis enfila ses souliers puis, après une hésitation, décida de laisser son imper là où il se trouvait.

Une faible bruine vint lui piquer le visage lorsqu'il quitta l'abri couvert de la galerie. Après avoir suspendu la housse à l'arrière, côté passager, Francis s'assit derrière le volant, une place qu'il n'occupait pas souvent.

Son oncle Robert avait insisté à l'époque pour qu'il suivît un cours de conduite, ce que Francis n'aurait probablement jamais jugé pertinent de faire autrement. Même si depuis il avait très, très peu conduit, certaines occasions, comme celle-ci, lui avaient permis d'apprécier la prévoyance de

Robert.

Francis passa la marche arrière en même temps qu'il activa les essuie-glaces ; les gouttelettes timides venaient de se muer en une pluie rageuse. En s'engageant dans la rue résidentielle déserte, il eut un bref coup d'œil en direction du siège du passager qu'avait occupé Lucie jusqu'à tout récemment.

Entité bienveillante ou malveillante ?

Juste avant d'arriver à ce qui n'avait plus guère d'un centre-ville que l'appellation, Francis prit à droite en direction du viaduc et, passé l'ancien cinéma reconverti en bowling au milieu des années 1980, prit cette fois à gauche avant de se garer presque tout de suite devant un édifice de briques blanches : J.-C. Deraspe et fils, annonçait-on en lettres de bronze vissées à la devanture.

L'averse ne semblant pas être à la veille de cesser, Francis entreprit de chercher un éventuel parapluie laissé sur le plancher du véhicule en cas de situation comme celle-ci. Heureusement, il en trouva un sous le siège voisin, celui de la morte.

Entité bienveillante, trancha Francis en sortant de la voiture sous la protection de la toile cirée.

Si la façade avait profité d'un ravalement récent – comprendre, au cours des quinze dernières années –, le vestibule du salon funéraire n'avait pas dû changer d'un poil depuis... Hormis sa visite forcée l'année précédente, à quand remontait son dernier passage ici ? Jamais, prit soudain conscience Francis. Non, jamais sa mère ne l'y avait amené. Ni pour Éric, ni pour les autres. Quant aux victimes de l'enseignante psychopathe, Chantal... Francis étant considéré comme suspect au moment des faits, il avait eu le bon goût de ne pas venir leur présenter ses respects, factices, en l'occurrence.

Son expérience de la mort demeurait avant tout brutale et, pour l'essentiel, les prémisses du deuil lui échappaient encore. Oh, il éprouvait un chagrin réel sitôt que les traits doux de sa mère se dessinaient dans son esprit, comme en ce moment d'ailleurs, mais cette peine-là, il avait commencé à la ressentir très tôt, bien avant le trépas de sa mère. Comme si elle était morte plusieurs fois et que lui, conséquemment, la pleurait depuis toujours. Comment mettait-on un terme à ce qui n'avait pas de commencement ?

En découvrant le point d'origine, justement ? Oui, le point d'origine...

— Bonjour.

Francis sursauta. Debout en plein milieu du vestibule sombre, tapis rouge, murs marron, il n'avait pas vu l'homme s'approcher. Ce dernier était pourtant demeuré tout du long dans son champ de vision.

Francis était loin, à l'instant, très loin.

— Bonjour, répondit Francis au volet « fils » de J.-C. Deraspe et fils qu'il avait eu l'occasion de rencontrer l'année précédente.

La quarantaine jeune mais apathique, le copropriétaire ne dégagait rien de particulier, sinon qu'il se trouvait à sa place dans cet environnement glacial pourtant paré de couleurs chaudes.

— C'est moi qui me suis occupé de votre tante. Il s'agit de ses vêtements, je suppose ?

L'entrepreneur en pompes funèbres s'exprimait sur un ton neutre avec un débit affecté. En cela, il ressemblait en tout point à son père, que Francis avait également eu l'occasion de voir peu après le décès de sa mère. Elle aussi avait tout arrangé de son vivant, avec l'aide de Lucie. Peut-être avaient-elles profité d'une promotion ? Achetez un cercueil, obtenez-en un deuxième à moitié prix ?

Francis effaça de son visage, avant qu'il ne s'y formât, un sourire sans joie.

— Oui, confirma-t-il en tendant au croquemort la housse et la boîte à chaussures. Avez-vous besoin de moi pour autre chose ? crut-il bon de s'enquérir.

— Non, vous pouvez rentrer l'esprit tranquille. Votre tante sera très belle demain.

Alors qu'il avait la main sur la poignée, Francis, jugeant opportun de préciser un détail, se retourna vers l'homme.

— Pas trop, quand même.

— J'vous demande pardon ? demanda Deraspe fils en se retournant lui aussi, un peu surpris.

— Pas trop belle. Je veux dire par là : ne la pomponnez pas trop. Ma tante était une femme très pieuse pour qui l'orgueil et la vanité étaient de très, très grands péchés.

— Ils le sont pour nous tous, abonda l'homme d'une voix onctueuse.

Peu désireux de s'embourber dans un débat œcuménique, Francis se fit plus directif.

— Dans son cas, il s'agissait d'un absolu. Elle ne s'maquillait jamais. Essayez de préserver ça, dans les limites du possible. Ah et n'oubliez pas les chaussures, s'il vous plaît. Entendu ?

— Bien sûr, monsieur, répondit l'autre avec étonnement, visiblement peu habitué à ce qu'on coupât court à la *bullshit* de circonstances.

— Bonne fin d' journée, dit Francis en poussant la porte.

Il regagna la voiture de Réjean en trois larges enjambées et jeta sur le tapis « sauve-pantalon » du passager le parapluie qu'il n'avait pas pris la peine d'ouvrir au retour. Il démarra, assez satisfait de sa sortie. Il devait bien cela à Lucie.

Tout dépourvu d'un système émotionnel cohérent fût-il, Francis avait en revanche, à sa façon, le sens de la famille. L'être humain qu'avait été Lucie l'indifférait, mais ce qu'ils avaient partagé et auquel Lucie semblait avoir accordé plus d'importance que lui, cette filiation sanglante, valait que le neveu s'assurât que sa tante fût mise en terre comme elle avait vécu : sans afféterie ni coquetterie.

Mais peut-être n'avait-il tout simplement pu résister à la tentation d'affirmer son ascendant sur autrui, en l'occurrence le croquemort ? S'il était parfaitement honnête avec lui-même, Francis ne devait-il pas admettre qu'il était, aujourd'hui comme hier, pourri jusqu'à la moelle ?

À une autre époque, peut-être sa tante lui serait-elle apparue, assise bien droite sur le siège du passager, passant des commentaires sur la température, la présence de poussière sur le tableau de bord... l'absence d'une larme au coin de l'œil de son filleul.

La mine impassible, Francis refit le trajet jusqu'à la maison familiale alors qu'au dehors les premiers éclairs commençaient à zébrer le ciel.

— C'est fait, annonça-t-il en rentrant, la couette mouillée.

Demeuré affalé dans son fauteuil, Réjean se réveilla en marmonnant.

— Oh. OK, merci, balbutia-t-il en ayant l'air de celui qui se demande ce qui se passe.

Puis il s'en souvint. Francis repéra la tristesse qui revenait dans le regard cireux de son oncle ; toute sa personne qui s'affaissait un peu plus, se ratatinait davantage.

— Y va être l'heure de souper bientôt, annonça Francis en retirant ses souliers. J'peux nous commander une pizza, un peu plus tard.

— Les amies d'ta tante ont rempli l'congélateur.

— OK. As-tu... fait décongeler quèqu'chose, mon oncle ?

— Heu... non.

Ce serait donc une pizza, décida Francis en montant à sa chambre.

L'ombre d'un loup solitaire se dessinait dans l'aspérité numéro un tandis qu'une infime lézarde

évoquait à côté un cours d'eau sur une carte... Le plafond de sa chambre eut tôt fait de l'ennuyer.

Sans se relever tout de suite, Francis parcourut la pièce d'un regard circulaire. Poursuivre la lecture du *Voyage de pêche* était au-dessus de ses forces. Dessiner ici ne lui disait rien non plus, déjà qu'il devait se retenir afin de ne pas arracher du mur ses œuvres de jeunesse que Lucie avait cru bon d'afficher.

Comme si la Providence avait pour une fois été sensible à la cause de Francis, son téléphone cellulaire se mit à vibrer dans la poche de son veston, qu'il n'avait pas encore pris la peine de retirer. Après avoir vérifié l'identité de la personne qui appelait, Francis répondit, doublement décontracté.

— Salut mononc' Robert, dit-il avec bonne humeur.

— Allô, mon grand. Pis, comment ça s'passe là-bas ? s'enquit son oncle avec dans la voix une empathie sincère.

— Bah... comme on peut s'y attendre, j'imagine. J'arrive du Salon. Elle va porter un beau tailleur lavande, demain.

— Francis, fit Robert d'un ton reproche. Essaie au moins d'avoir l'air concerné un minimum.

Amusé, Francis se redressa un peu sur le lit et s'adossa au mur.

— Je l'suis, mononc', assura-t-il en se dandinant sur le matelas afin d'être mieux installé. Mais tu m'connais : j'ai jamais été porté sur les effusions.

— Non, ça, je l'sais, confirma Robert qui, dans les faits, aurait donné le bon Dieu sans confession à son neveu.

Cette pensée fit sourire Francis davantage, lui qui devait ce retour imprévu à Saint-Clo au décès d'une sainte, laquelle, sachant pertinemment qu'il n'était pas un enfant de chœur, aurait néanmoins donné sa vie pour la sienne. Et à la fin des Temps, s'il s'avérait que Lucie avait eu raison de croire et qu'effectivement son dieu existait bel et bien, en agissant de la sorte, elle se serait elle-même privée de la raison d'être de sa foi : la vie éternelle et le paradis à la fin de ses jours. Ironie suprême.

— Francis, t'es toujours là ?

— Oui, oui. J'pensais à tous les sacrifices que Lucie a faits...

... pour moi, compléta-t-il dans sa tête, et je me demandais pourquoi ça ne me faisait rien, ça non plus.

— C'est l'image que j'garde d'elle, renchérit Robert.

— C'est vrai, vous étiez pas mal du même âge, vous deux.

— Presque...

Il n'acheva pas sa pensée. Lucie venait de mourir à l'âge de cinquante-sept ans. Robert était âgé de cinquante-neuf. Le père de Francis en aurait eu presque cinquante-huit, et nul doute que c'était à cela que Robert songeait en ce moment.

— ... J'ai le souvenir d'une p'tite fille maigre mais...

— Toute en nerfs ? compléta Francis.

— Oui, exactement. Et elle couvait ta mère, t'as pas idée. Ta mère était déjà une fichue d'belle fille, tu sais. À l'âge où les p'tits gars, ben ceux qu'ça intéresse, ils commencent à aimer les p'tites filles, mais que tout ce qu'y trouvent à faire pour le leur faire savoir, c'est d'les agacer, ben ta mère aurait dû s'faire taquiner à' journée longue. J'peux t'dire, mon neveu, que y a pas un p'tit gars qui a réussi à franchir le barrage Lucie pour faire damner ta mère.

— Sauf un, rappela Francis, mais c'était ben après la cour d'école, et Lucie était plus dans l'portrait.

— Francis...

— Désolé, mon oncle. Ça doit être parce que je suis ici. Pis toi, comment s’passe ton tournage ?

— Ça va, ça va. Tout l’monde fait comme si on s’rendait pas compte que ça va être un navet. Tu verrais l’réalisateur, mon grand ! Une ca-tas-tro-phe.

— À c’point-là ?

— Écoute, le gars fait des erreurs de raccord pas possibles. Pis il se couvre pas. Il fait à peu près pas d’*establishing shot*, toute du gros plan sans contexte. Bonjour le *reshoot*. Un autre *direct-to-video* que j’inscrirai pas sur mon CV officiel.

— Ton martyre dure jusqu’à quand ?

— Demain. On *wrap* en soirée.

— Gros party après ?

— Normalement oui, mais j’ai dit qu’j’avais d’la mortalité. J’vais être à Saint-Clo... Quel jour on est ?

— Jeudi, le 23. Mais mon oncle...

— Donc, j’pourrais être là samedi en fin d’avant-midi, poursuivit Robert par-dessus les protestations de Francis.

— Mon oncle, répéta ce dernier, si tu viens juste pour moi, c’est pas la peine, j’te jure. J’vais très bien et... honnêtement, j’ai juste hâte de repartir. Et puis de toute façon, Lucie est exposée demain toute la journée et l’enterrement va avoir lieu samedi matin. T’arriverais quand moi je serais prêt à repartir.

C’était faux. Réjean avait plutôt parlé au téléphone d’un enterrement en fin d’après-midi le samedi et, à cause de cela, Francis avait dû acheter un billet de retour pour le dimanche matin. Il y avait évidemment un vol samedi en soirée, mais Francis avait initialement anticipé que sa présence serait peut-être sollicitée pour quelque lecture testamentaire ou autre formalité. Il semblait bien que tel ne serait pas le cas, se réjouissait-il. Quant à l’enterrement, hormis la question des vêtements de Lucie, Réjean n’avait mentionné tout à l’heure aucun changement par rapport à ce qui avait déjà été entendu.

— Ouin..., fit Robert en soupesant les nouvelles informations. Dans ce cas-là... Mais ça va ? Tu l’jures à ton oncle préféré ?

— Juré. Bon, faut que j’raccroche. Je suis responsable pour une couple de jours du bien-être de l’oncle que j’aime le moins, ajouta rapidement Francis afin de ne pas laisser à son interlocuteur le temps de protester. J’ai promis d’nous commander une pizza et, de toute façon, je suis pas certain qu’il sache se servir du téléphone. Bon courage demain, mononc’.

— Toi aussi, mon grand. J’t’aime.

— Bye, dit Francis en appuyant sur le bouton « end ».

Pour une raison qu’il s’expliquait mal, Francis ne se trouvait jamais indisposé par les « je t’aime » de son oncle Robert, qui ponctuaient invariablement la fin de chacune de leurs conversations hebdomadaires.

Robert était la seule personne qui pouvait se targuer de faire partie de l’existence de Francis sur une base régulière. Peut-être celui-ci le lui permettait-il parce que Robert, un homme fin et intelligent, très versé rayon psychologie, n’attendait aucune réciprocité ou marque de tendresse en écho aux siennes ? Après les affronts répétés de son malade mental de frère, l’affection distante de Francis devait représenter pour Robert une véritable sinécure !

Plus encore, et Francis était parvenu à cette conclusion trois ans plus tôt lors d’un vernissage que son oncle avait tenu à lui organiser, il percevait, dans la nature enveloppante de Robert, quelque chose de sa mère et, dans le tempérament exalté mais toujours contrôlé de son oncle, l’image qu’il

aurait souhaité pouvoir garder de son père. Son père qui avait bien sottement renié son grand frère de son vivant pour cause d'homosexualité inacceptable. Venant d'un pédophile psychopathe...

Bref, Robert était là pour rester, avait alors unilatéralement décrété Francis en son for intérieur. Surtout qu'après le vernissage en question, où toutes ses toiles s'étaient envolées, Robert n'avait jamais plus cherché à mousser la carrière de son neveu. Le succès de l'événement aurait pourtant dû l'inciter à récidiver.

À la base, Francis avait accepté l'initiative à reculons mais n'avait rien laissé transparaître de son mécontentement. Un risque d'attention accrue sur sa personne ne lui souriait pas du tout. Or là résidait la force de Robert : repérer l'invisible dans le comportement des autres. Il avait perçu le trouble de Francis, un trouble plus fort que le plaisir que la vente de ses toiles aurait dû lui procurer. Depuis lors, le *statu quo* prévalait.

Robert avait-il été dupe de son mensonge concernant l'enterrement ? se demanda Francis. Probablement pas. Mais il n'insisterait pas, justement. De son mensonge... que disait-il là ! De ses mensonges, oui ! Il n'avait pas pris de libertés avec les faits qu'au sujet du moment de l'enterrement : quand son oncle Robert lui avait demandé s'il allait bien, Francis avait répondu par l'affirmative. Au contraire, plus la journée avançait et plus il sentait enfler en lui son malaise de se retrouver là, un malaise persistant, comme une nausée qui ne se décidait pas à se manifester pour de bon. Et tant que Francis n'aurait pas découvert la source du malaise, il devrait faire avec.

Au bout du lit étaient toujours posés son sac à bandoulière, son sac de voyage et le carton à chaussures contenant les lettres de Geneviève. D'un mouvement lent, Francis se leva, retira son veston froissé dans le dos et alla l'accrocher au dossier de la chaise de son ancien bureau. Un petit coup de fer avec un linge humide aurait raison des plis le lendemain matin.

Le sort de son veston réglé, Francis retira la chemise dans laquelle il avait transpiré lors du vol matinal en prenant soin d'en prélever le polaroïd, qu'il posa sur le bureau. De son sac de toile, il sortit un t-shirt blanc ajusté dont le devant était orné d'un « happy face » et au dos duquel était inscrit « *Eat shit and die* ». Francis n'avait pu résister quand il avait repéré l'estampe dans une boutique spécialisée. Il l'avait aussitôt fait imprimer sur un t-shirt. Francis ne portait le vêtement, qui attirait systématiquement le regard, que dans l'intimité de son foyer.

Sentir ce vêtement intrinsèquement lié à son chez-lui contre sa peau bardée de cicatrices lui fit du bien, car il n'avait jamais considéré la résidence familiale comme la sienne.

Songeant qu'en bas Réjean devait être sur le point de s'auto-digérer, Francis quitta la pièce. L'heure de la pizza avait sonné.

7. Ça reste dans la famille

Ils soupèrent en silence, cette fois sans que celui-ci revêtît un caractère prémédité. Lucie absente de la table, ni l'oncle ni le neveu n'avaient quoi que ce fût à se dire, voilà tout.

Réjean devait être sérieusement éprouvé car, contrairement à ce qu'avait prévu Francis, il ne mangea qu'une pointe de pizza, qu'il finit par finir pour la forme. Francis, lui, en avala trois sans complexe.

— Y'a arrêté d'mouiller, on dirait, lâcha Réjean en contemplant son assiette vide.

Lucie, sors de ce corps, pensa Francis en se levant pour débarrasser. Pour parer au silence, sa tante recourait généralement à des descriptions détaillées du temps qu'il avait fait, faisait et ferait. Une autre manie que Francis en était venu à ignorer en bloc, en mettant mentalement sa tante en mode silencieux, un vieux truc à lui.

— Oui, confirma-t-il pourtant une fois debout devant la fenêtre percée au-dessus de l'évier de la cuisine. Il pleut pu. C'est moi ou ça sent drôle dans la cuisine, mon oncle ?

Quand il se retourna pour demander à son oncle s'il voulait un café, Francis trouva la table désertée. Réjean avait dû regagner son fauteuil et, surtout, sa bouteille.

Grand bien lui fasse, se dit Francis en rinçant les assiettes.

Il remonta dans ses quartiers aussitôt la vaisselle séchée. Il n'était pas encore 19 h. Qu'allait-il foutre de sa soirée ? Il ne dormirait pas avant les petites heures, et c'était sans compter cette sieste inopinée, cet après-midi... En serait-il réduit à terminer l'édifiant *Voyage de pêche* ? Il le devrait bien, tôt ou tard, alors pourquoi pas plus tôt que tard ?

Parce qu'il n'en avait aucune envie ! ragea-t-il en se retenant de justesse pour ne pas claquer la porte de la chambre.

Debout devant son ancien bureau, Francis jeta un coup d'œil dehors, dans la cour arrière. Combien de fois y avait-il surpris Geneviève, les yeux levés vers sa chambre, attendant patiemment qu'il vînt à sa fenêtre ? À quand remontait la dernière fois qu'il l'avait vue, celle-là ? Plusieurs années. Plusieurs. Et c'était parfait ainsi.

Gentille Ge. Obsessive Geneviève...

L'alarme de sa montre l'empêcha de s'enfoncer plus avant dans ses souvenirs d'adolescence. Francis stoppa la sonnerie en se grattant machinalement le poignet. 19 h : l'heure des cachets du soir. Il s'agissait du moment où il soupait, habituellement.

Sa montre était réglée pour sonner à 8 h tous les matins et à 19 h tous les soirs. Ainsi, il ne pouvait négliger sa médication. Francis trouvait le procédé horriblement infantilisant, mais il ne connaissait que trop les conséquences d'oublis répétés et la rapidité avec laquelle il parvenait ensuite à se persuader qu'il pouvait se passer de ses pilules, avec des résultats généralement désastreux, pour ne pas dire sanguinolents.

Il aurait pu se procurer un de ces petits contenants à boîtiers multiples, avec les jours de la semaine indiqués sur chacun des couvercles, mais il ne parvenait pas à s'y résoudre. Il gardait cela pour ses vieux jours. Rendu là, peut-être que ce serait tout ce qu'il lui resterait...

Comme un automate, il extirpa de son sac une trousse de pharmacie d'où il sortit deux flacons qu'il posa sur le bureau. Il quitta la pièce un instant, le temps d'aller se remplir un verre d'eau dans la salle de bain voisine. À son retour, il enfila les deux pilules, qu'il fit passer avec une petite gorgée. Les médicaments avalés, il but d'un trait, debout devant la fenêtre sud.

Après un dernier regard en direction de la cour, Francis détourna les yeux, toujours incertain du programme d'une soirée qui s'annonçait d'ores et déjà longue.

Bon, au moins, il savait ce qu'il ne ferait pas ce soir. *Exit* le roman, et *exit* une promenade aussi, tant qu'il y était. Même si la pluie avait momentanément cessé et que la soirée était tiède, il n'éprouvait aucun désir de croiser l'un ou l'autre des habitants de Saint-Clo, connu de lui ou pas, lui étant depuis belle lurette connu de tous, pour son plus grand déplaisir.

Non, Francis n'avait envie de voir personne, ici. Personne.

À mesure que le spectre des activités se rétrécissait, celui de l'album de Lucie se rappelait à son bon souvenir avec de plus en plus d'insistance. Bah, tenta de relativiser Francis, il l'avait parcouru une fois et cela ne l'avait pas tué... pas lui, en tout cas.

Sa tante avait-elle réellement quelque chose à voir avec la mort jugée accidentelle du patriarche, ce grand-père fourbe qui avait fait subir à la mère de Francis les mêmes sévices que son père, à lui ? Et, le cas échéant, sa mère avait-elle été de mèche avec sa sœur dans la destruction du monstre ? Non, non, elle était bien trop jeune alors, bien trop jeune...

Pfft ! Qui essayait-il de convaincre ? Francis était la dernière personne à pouvoir se bercer d'illusions quant au potentiel homicide d'un enfant.

De guerre lasse, il s'accroupit devant le coffre qu'il avait abandonné au pied de son lit, l'ouvrit et y récupéra l'album. Et, comme il l'avait fait des centaines de fois au cours de sa dix-septième année, il s'assit directement sur la moquette en s'adossant au lit mais, plutôt que de regarder un film comme alors, il ouvrit le grand cahier rigide rempli de coupures de journaux, le coude gauche appuyé sur le coffre trônant tout à côté.

Il passa soigneusement en revue les premiers articles, ceux se rapportant au décès de son grand-père, en 1964, alors que sa mère n'était âgée que de huit ans. Une nuit d'ivresse, sa voiture avait plongé dans la rivière Matshi après que l'aïeul eut négligé de tourner dans sa cour et poursuivi plutôt sa route droit vers le ravin, à ce moment-là non pourvu d'un garde-fou, et qu'avait par conséquent dévalé le véhicule. C'était pour éviter une nouvelle tragédie qu'on avait ensuite installé un parapet.

Sur l'une des coupures de journaux, Francis revit la photo de sa mère et de sa tante prise peu avant le drame. Elles y souriaient toutes les deux avec, en toile de fond, la silhouette de leur mère, Hortensia, dont on ne montrait que le bas du corps.

Sur le plan symbolique, le cadrage se révélait intéressant dans la mesure où, aussi loin que remontassent les souvenirs de Francis, l'évocation même de grand-mère Hortensia relevait du tabou absolu. Tout juste si Francis avait entendu sa mère et sa tante se quereller à son sujet alors qu'on le croyait occupé à jouer dans une autre pièce.

De quoi s'agissait-il, déjà... ? essaya-t-il de se rappeler. D'une coïncidence, se souvint-il. Oui, elles parlaient d'une coïncidence sur laquelle elles avaient des points de vue divergents... C'était trop vague, trop loin.

Résigné, Francis revint aux articles se rapportant au décès de son grand-père. Il allait tourner la grande page en fibres rugueuses quand un détail attira son attention. Lors de sa lecture initiale de l'album, des années auparavant, Francis n'avait pas remarqué que le coin d'un autre article dépassait de sous le papier principal consacré à l'accident de voiture. Des détails de l'enquête, peut-être ?

Intrigué, Francis souleva le premier article, dont on avait scotché la marge à la page de l'album, afin de découvrir ce que Lucie avait caché dessous. Il ne s'agissait pas d'un autre article, mais de trois, un peu plus courts, et un peu plus récents ceux-là.

Lundi 7 juin 1976. Dans la municipalité de Saint-Clovis, on signale la disparition de

madame Hortensia Aubert, née Émond. La dame, âgée de quarante-deux ans, a quitté le domicile familial situé en bordure de la rivière Matshi dans la nuit de vendredi à samedi et n'a pas été revue depuis. La police a fait circuler une photo de la femme mais se refuse pour l'instant à confirmer ou infirmer la thèse de la noyade. Une possibilité d'autant plus envisageable que la fille aînée de madame Aubert, qui occupe la maison familiale avec son mari, aurait précisé que sa mère prenait des médicaments assez puissants à la suite d'une opération récente.

Mercredi 9 juin 1976. Toujours sans nouvelles de madame Hortensia Aubert, la police a une nouvelle fois tenté de draguer la rivière Matshi après qu'un promeneur eut découvert un bout de tissu correspondant à celui dont serait confectionnée la robe de chambre que portait la dame au moment de sa disparition.

On se souviendra qu'en 1964 le mari de madame Aubert, Adélard Aubert, un médecin respecté, avait trouvé la mort dans la rivière après que sa voiture y eut plongé par mégarde.

Connu pour ses forts courants et les nombreuses victimes qu'il a faites au fil des ans, ce cours d'eau est pratiquement impossible à sonder, nous a révélé monsieur Honoré Létourneau, dont la maison est sise non loin de la rivière sur la rive opposée à celle de madame Aubert.

Lundi 14 juin. Dans l'affaire de la disparition à Saint-Clovis de madame Hortensia Aubert, sur la foi des preuves dont elle dispose, principalement le lambeau de tissu ayant vraisemblablement été arraché à la robe de chambre que portait la victime lors de sa disparition, le bureau local de la Sûreté du Québec a conclu à une noyade. Sans doute confuse à la suite de la consommation de médicaments visant à atténuer la douleur découlant d'une opération, madame Aubert se serait levée en pleine nuit et, désorientée, serait sortie dans sa cour où, après avoir franchi les quelques pas la séparant du ravin qui domine la rivière Matshi, aurait fait une malencontreuse chute. Elle aurait alors pu errer, commotionnée. La famille a annoncé qu'un enterrement en l'absence de la dépouille aurait lieu le samedi 19 juin en l'église du Très-Saint-Père de Saint-Clovis.

C'était quoi déjà, cette expression anglo-saxonne ? se demanda Francis en détachant les yeux du dernier article. Ah, oui : « *Once is an accident, twice, a coincidence. The third time is a trend.* » Une fois, c'est un accident ; deux fois, une coïncidence. Trois fois, c'est une tendance. Lourde, ajouta Francis. Voilà qui s'appliquait parfaitement au cas de sa tante Lucie qui, comme lui, avait eu le chic pour se retrouver aux premières loges lors de... tragédies familiales.

« Elle m'a promis que tout irait bien, maintenant... que tout irait mieux. Comme quand on était p'tites... quand j'ai dit que papa m'faisait des choses... elle m'a promis que tout irait bien, qu'il recommencerait pas... » Avec un mélange d'amertume et d'écœurement, Francis se souvenait des paroles confuses de sa mère, tenues seize ans plus tôt après que Lucie l'eût recueillie, perdue mais pas complètement, pendant que non loin de la maison Francis se débarrassait du corps de Yoland Filiatreault en le précipitant dans la Matshi. Décidément...

Lucie avait-elle pris les grands moyens afin que la promesse faite à sa petite sœur soit tenue ? En admettant que Lucie eût effectivement quelque chose à voir avec le passage de vie à trépas du patriarche, Adélard, cela signifiait-il qu'elle était également responsable de la mystérieuse

disparition d'Hortensia ? Évidemment !

Francis revoyait sa tante, la nuit de la danse d'Halloween, lorsqu'il était rentré couvert de boue, la confession d'un meurtre à la bouche. Le premier réflexe de Lucie avait été de le couvrir et de trouver une justification à son geste. « Est-ce qu'y faut qu'on aille cacher l'corps ? » s'était-elle empressée de demander. L'incident avait été expédié avec l'efficacité d'une pro, la voilà, la vérité.

Le visage toujours penché vers l'album, Francis se demanda soudain quels griefs une Lucie adulte avait bien pu nourrir envers sa mère au point de la zigouiller, car c'était bien de cela qu'il était question. Le meurtre du père par Lucie s'expliquait par les abus perpétrés contre sa sœur, mais celui, hypothétique mais probable, de la mère douze ans plus tard, sur quoi reposait-il ?

Soudain, Francis regretta de ne pas avoir eu l'opportunité de veiller Lucie. Peut-être en aurait-elle profité pour se confesser à lui ? Faire en sorte qu'il héritât de l'album constituait une forme d'aveu, puisque la présence des coupures de journaux ainsi réunies ne laissait guère planer de doute quant à la culpabilité de Lucie. Sur le fond toutefois, ces articles ne fournissaient aucune explication quant aux motifs ayant conduit Lucie à un second homicide. Pourquoi la mère, douze ans après le père ?

Perdu dans ses pensées, Francis tourna la page et, avant d'avoir pu se reprendre, reconnut les grands titres, la photo en noir et blanc du cinéparc Belvédère, celle du champ où il avait découvert le cadavre de Samuel, le cousin déplaisant de Nancy, sa gardienne adorée...

Francis déglutit et voulut se lever, mais ses jambes n'obéirent qu'avec une seconde ou deux de décalage qui le virent retomber lourdement sur la moquette.

L'album lui avait échappé des mains.

Après avoir pris une bonne inspiration, Francis expira lentement et commanda à son cerveau de se calmer. En reprenant l'album, il fronça aussitôt les sourcils. Passée la moitié où il s'était ouvert en tombant, le grand cahier laissait voir des pages entières noircies par l'écriture fine et serrée de Lucie. Lors de son premier examen, seize ans plus tôt, ne se trouvaient là que des pages vierges.

Voilà une lecture qui serait assurément plus à son goût que *Le Voyage de pêche*, décida Francis en allant s'asseoir sur le lit, l'album à la main. À plus forte raison quand le texte lui était directement adressé :

Cher Francis, si tu lis ceci, c'est que Réjean a exaucé mes dernières volontés. D'abord, je veux que tu saches que l'année que tu as passée chez nous est la plus belle que j'ai vécue. Malgré les événements que tu connais, ou peut-être à cause d'eux, j'ai eu pour la première fois l'occasion de me rapprocher de toi et d'apprendre à te connaître. Nous sommes très semblables, toi et moi, dans le fond. Que tu sois rendu dans ces pages-ci de mon album signifie que tu as pris connaissance de ma petite collection. Il s'agit de souvenirs de famille que seul toi et moi sommes en mesure de comprendre. Comme tu l'as probablement déjà deviné, je me suis rendue coupable de parricide, un péché mortel que j'ai cependant commis pour de bonnes raisons.

Ainsi donc, il avait vu juste. Une sacrée cachottière, que cette Lucie, pensa Francis en refusant encore d'admettre qu'il se mourait de connaître la suite. Sa tante avait consigné tout ce volet choisi de ses mémoires sur trois pages où se succédaient les phrases en continu, sans espace superflu ni paragraphe, comme si elles avaient été écrites d'un même jet ininterrompu. Et c'est ainsi que Francis lut le reste : d'une seule traite.

Je suis confiante que le Seigneur me pardonnera mes crimes et je pense même que c'était Sa main qui guidait la mienne en ces deux occasions. Il y a d'abord eu mon père, en 1964. Ton grand-père Adélard était un médecin apprécié en société, car il présentait une nature joviale aux gens. Mais c'était en fait un homme très sévère en privé. Et il buvait plus que de raison. Ce que je vais t'apprendre maintenant risque de te faire beaucoup de peine, mais il faut que tu le saches afin de comprendre mon geste et, peut-être aussi, de comprendre pourquoi ce qui t'est arrivé a tellement atteint ta mère.

Oh, mais je le sais déjà, pensa Francis sans pourtant cesser de lire. Eût-il arrêté qu'il se serait mis à penser à sa mère et à toutes ces années qu'elle avait passées à l'hôpital psychiatrique de Nottaway, « La Bine ». Sa mère rendue folle par ce qui était arrivé à son fils, rendue folle parce qu'elle n'avait pas été capable de voir venir puis de reconnaître ce qu'elle avait elle-même vécu. Sa mère rendue folle qui s'était enfuie aux confins de contrées mentales dévastées, puis s'en était échappée... mais n'en était jamais tout à fait revenue. Et c'était afin de ne pas se frotter à tout cela que Francis n'interrompt pas sa lecture ; afin de ne pas voir le visage de sa mère convulsé par la peine et un sentiment de culpabilité dévorant, destructeur.

Cet été-là, ma petite sœur m'a confié un secret épouvantable. Dans ce temps-là, on utilisait le poêle qui est au sous-sol pour chauffer la maison au complet et notre père insistait pour que moi, l'aînée, je me charge de remplir le poêle à la cave. La bourrée du soir correspondait au moment où ma mère préparait le souper. Ce que je ne savais pas, c'est que mon père en profitait pour abuser de ma petite sœur, tranquille au salon. Quand elle m'a dit ça en me faisant promettre de ne pas le dire à notre mère, moi, je lui ai promis qu'il ne recommencerait plus. Je m'en souviens comme si c'était hier. Elle était couchée avec moi dans mon petit lit étroit parce qu'elle avait peur de dormir toute seule dans le sien, juste à côté. Le lendemain après-midi, on rentrait de jouer dehors quand j'ai fait semblant de m'être tordu le poignet pour que mon père soit obligé d'aller s'occuper lui-même du poêle. Évidemment, ça pouvait pas durer éternellement, sauf que le lendemain, notre mère prenait le train pour Sainte-Adèle pour aller au mariage d'une cousine. Mon père buvait tous les soirs, sans exception. Après le souper, il partait pour la taverne et rentrait fin soûl. Cette nuit-là, ta mère et moi on avait donc été laissées seules à la maison. J'ai raconté une histoire à ma petite sœur et je l'ai regardée dormir en me pinçant le bras pour pas m'endormir aussi. Quand j'ai été certaine qu'elle était partie pour la nuit, je me suis levée sans faire de bruit et je suis descendue pour surveiller l'heure sur l'horloge. À minuit, je suis sortie dehors en robe de nuit avec mes bottines dans les pieds. Je me suis postée dans l'entrée et j'ai attendu le retour de mon père. J'ai attendu longtemps, parce que je ne savais pas avec exactitude à quelle heure il avait l'habitude de rentrer. Tu comprends, on savait qu'il rentrait aux petites heures du matin parce qu'il nous réveillait en s'accrochant les pieds dans l'escalier, mais on ne savait jamais quelle heure il était au juste. Bref, il a fini par arriver et, avant qu'il tourne dans l'entrée, j'ai couru vers l'auto et je lui ai fait signe d'arrêter. Il a ouvert sa porte avec l'air de vouloir m'engueuler, mais j'ai été plus rapide et je lui ai dit en panique que ma petite sœur avait été somnambule et qu'elle avait déboulé la pente qui surplombe la rivière. Les yeux ronds, il a avancé sa voiture jusqu'à la limite du ravin, les phares allumés. Il est descendu de voiture en titubant un peu et il s'est penché pour essayer de mieux voir en bas. Il sentait fort le fond de tonne.

Je sens l'odeur en écrivant. Moi, j'étais restée derrière, près de l'entrée de la cour. Et puis j'ai couru vers lui aussi vite que j'ai pu et je me suis littéralement jetée contre lui. Comme il était accroupi, le choc a suffi à le faire basculer dans le vide et il a roulé, roulé et roulé dans le noir hors de la portée des phares. J'ai entendu quelque chose frapper l'eau, puis le silence. En tombant, il a juste poussé une espèce de petit cri de surprise et puis plus rien ; il avait dû se casser le cou. Il fallait qu'il se soit cassé le cou. Sans perdre de temps, je me suis relevée et j'ai abaissé le frein à main que mon père avait pris soin d'enclencher et, en laissant la porte du conducteur ouverte, je suis allée pousser derrière, d'abord avec les mains, puis finalement avec mon dos collé contre le coffre arrière. Je forçais avec mes jambes, en reculant. Je pense que j'ai jamais forcé comme ça de toute ma vie. À un moment donné, je pleurais parce que j'étais certaine que j'arriverais pas à faire bouger l'auto. Mais le terrain était déjà légèrement en pente à cet endroit-là et j'ai fini par sentir que la résistance dans mon dos diminuait. J'ai entendu le bruit de cailloux qui dévalaient la pente et puis ça a été très rapide.

Au loin, Francis entendit la porte d'entrée que l'on ouvrait puis que l'on refermait. Quelques secondes plus tard, la voiture démarra. Où diable Réjean allait-il se promener dans son état ? Sans doute à la taverne. Peu intéressé par la question, Francis se replongea dans sa lecture qui, contrairement au foutu roman de l'autre québécoise, aurait pu donner un bon film entre les mains d'un cinéaste compétent, un genre de *Dolores Claiborne*, tiens !

La voiture a roulé et piqué du nez à une telle vitesse dans mon dos que je suis tombée sur le derrière. Il y a eu un grand « plouch », mais j'étais déjà sur le perron, prête à rentrer. Je me suis recouchée sans réveiller ta mère. J'ai fait des cauchemars toute la nuit. Je voyais mon père remonter la pente abrupte, tout mouillé. Il venait me chercher pour m'emmener dans la rivière avec lui. Mais il n'est pas remonté. Le lendemain matin, c'est le voisin qui nous a réveillés en tambourinant à la porte de la maison. On a passé la journée chez lui. Sa femme s'est bien occupée de nous. Ils n'avaient pas d'enfants et je me souviens de m'être dit que c'était drôle qu'elle soit si bonne avec nous malgré ça. La police a passé la journée à essayer de remonter la voiture. Finalement, ils ont mis la main sur un long câble d'acier qu'ils ont relié au treuil d'une remorque et ils l'ont déroulé et c'est comme ça qu'ils ont réussi. Le corps de mon père avait déjà été remonté. Il n'était pas très loin de l'auto, face contre terre, le visage dans l'eau. J'ai entendu un policier dire au voisin que le médecin légiste était d'avis que la chute ne l'avait pas tué et qu'il s'était probablement noyé dans deux pouces d'eau. Ils ont conclu que mon père, qui avait bu comme chacun le savait, avait oublié de tourner dans son entrée et avait continué à rouler jusqu'au précipice. Trop tard, il avait sauté de sa voiture en marche et avait dévalé la pente, d'où il n'était jamais remonté. En descendant à la gare, ma mère a tout de suite été prévenue et est rentrée à la maison en catastrophe. En arrivant près du ravin, elle a perdu connaissance. Ma sœur et moi, nous ne l'avons pas revue avant le lendemain après-midi. L'enterrement a eu lieu deux jours plus tard. On a beaucoup pleuré mon père. Même ta mère a semblé avoir du chagrin. Je me souviens qu'à l'époque ça m'a surprise. Aujourd'hui, je comprends mieux. Ta mère a toujours eu une sensibilité et une douceur de tempérament que moi je n'ai pas. Pendant des années, je me suis demandé pourquoi notre père l'avait juste abusée elle, parce que je me sentais coupable, tu comprends, de l'avoir

laissée vivre ça toute seule. Puis j'ai compris que c'était probablement ça, justement, qu'il aimait tellement : sa sensibilité et sa douceur. Je n'ai jamais regretté ce que j'ai fait, Francis. Je soupçonne que, une fois adulte, ta mère a dû se poser des questions, mais elle ne m'a jamais demandé d'explications. On n'a jamais, jamais reparlé de notre père après son enterrement. Douze ans plus tard, ta mère commençait à fréquenter ton père. Elle avait fini son cours d'infirmière et j'étais bien fière d'elle. Mais j'aimais pas ton père, Francis. Les premières fois qu'elle nous l'a amené à la maison, je les regardais aller, Réjean et lui, et je voyais bien que l'amoureux de ta mère aimait un peu trop lever le coude. J'avais l'impression de revoir mon père et je ne voulais pas que ma sœur marie un alcoolique. Moi je venais de faire cette erreur-là. Comprends-moi bien : avec ton oncle Réjean, les premières années, ça a été un beau mariage. Il était fin, tu sais, et moi, j'avais déjà tout un caractère. En tous les cas, j'ai essayé de parler à ma sœur, de la convaincre de rompre, mais, comme de bien entendu, ça l'a juste poussée un peu plus dans les bras de ce monstre-là. Je savais pas à quel point mon impression était fondée et à quel point il était pareil, sinon pire, à notre père. Ta mère non plus, Francis, elle le savait pas. J'ai jamais eu le sentiment que tu en avais voulu à ta mère, mais si oui, c'est important que tu comprennes que, du moment où tu es venu au monde, tu es devenu et tu es resté pour ma sœur ce qu'elle avait de plus précieux. Je le sais et elle me l'a dit. C'est donc en 1976, un peu plus d'un an avant ta naissance, que ma sœur et moi on s'est mises à plus trop voir les choses du même œil. L'annonce des fiançailles est tombée un peu avant que notre mère entre à l'hôpital de Nottaway pour subir la grande opération. Elle s'était « donnée » à Réjean et moi à notre mariage, c'est-à-dire qu'elle nous avait offert la maison mais qu'elle continuait d'y habiter avec nous autres ; c'était comme ça qu'on faisait, dans le temps. Il y a eu des complications postopératoires et notre mère a beaucoup souffert. Quand ils lui ont donné son congé de l'hôpital, elle avait maigri et elle devait être surveillée de près parce que les médicaments qu'elle prenait pour son mal étaient vraiment puissants. Évidemment, il me revenait de m'occuper d'elle et je n'y voyais aucun inconvénient, sauf qu'à ce moment-là, je vivais beaucoup de stress par rapport à ta mère et à l'homme qu'elle s'était mis dans la tête d'épouser. On se chicanait souvent et, ensuite, on pouvait passer plusieurs jours sans se parler. Enfants, on était tellement proches que là, ça me rendait malade. Tu l'auras deviné, dans les circonstances, je n'étais pas à mon meilleur pour veiller sur ma mère. Sauf que ce qui s'est passé durant cette période-là m'a troublée encore plus que ce qui s'était produit en 1964. Ta grand-mère était alitée et je lui montais de la soupe et de l'eau à longueur de journée. Après sa sieste, je l'aidais à faire quelques pas dans sa chambre. Au bout d'une semaine après son retour, on parcourait aller-retour tout le couloir. Elle était encore confuse à cause des antidouleurs et elle avait tendance à radoter et même à être incohérente, par bouts. Ta mère venait prendre des nouvelles tous les jours, même durant ceux où on ne se parlait pas. Elle s'adressait alors uniquement à notre mère en faisant comme si je n'étais pas dans la chambre avec elles. Aujourd'hui, je repense à l'expression sur son visage et ça avait presque l'air de lui faire plus de peine à elle qu'à moi. Et c'est comme ça qu'un après-midi, après que ta mère ait été partie, je faisais marcher notre mère dans le couloir quand elle a commencé à me parler de ma petite sœur comme si elle ne l'avait pas vue depuis des années. Elle disait que ma sœur était une ingrate et que, sous des allures de sainteté, c'était une traînée. J'ai failli m'étouffer et j'ai essayé de la faire taire, gentiment, parce que je savais que c'étaient les médicaments qui la faisaient délirer.

Mais elle ne délirait pas tant que ça. En fait, c'est comme si les médicaments avaient enlevé un filtre et qu'elle disait sans inhibition ce qu'elle pensait vraiment. Rendues dans le milieu du couloir, comme elle ne s'arrêtait pas, je lui ai demandé pourquoi elle disait des choses comme ça en lui rappelant que ma sœur était là à peine une demi-heure plus tôt. C'est là que ma mère a craché le morceau. Je revois ses yeux fixes braqués sur moi ; ils avaient l'air trop gros après qu'elle ait autant maigri. Elle m'a serré l'avant-bras en me sifflant que ma petite sœur n'était bonne qu'à séduire les hommes, qu'elle avait même réussi à séduire son père et que c'était elle qui aurait dû se noyer douze ans auparavant. Elle l'avait vue, au salon, « tripoter son père », qu'elle m'a dit. Elle, notre propre mère, a traité ma sœur de pute. Elle a dit le mot. Le pire, c'est que ça n'avait même pas l'air de jurer dans sa bouche. Quand ma mère a enfin arrêté de parler, je pense que j'étais en état de choc. On a repris notre marche, tranquillement. Elle ne me serrait plus le bras. Elle avait l'air très paisible. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, peut-être rien du tout parce que je me souviens juste d'un trou noir, mais au moment où je l'aidais à faire demi-tour pour retourner à sa chambre, je l'ai laissée tomber dans l'escalier. Elle a roulé jusqu'en bas des marches en faisant un boucan terrible. C'était comme un sac d'os qu'on secoue trop fort et dont certains se cassent. Il y a eu au moins deux craquements secs avant que sa tête frappe le plancher du rez-de-chaussée. Lentement, j'ai descendu l'escalier. Elle essayait de se traîner vers la cuisine. Je l'ai prise dans mes bras. C'était facile parce qu'elle était tellement légère après l'hôpital. Je me suis dit qu'elle allait être mieux dans son lit mais, rendue en haut des marches, j'ai revu son air détaché après avoir admis sans le vouloir qu'elle avait toujours su pour les abus de notre père contre ma petite sœur. Et je l'ai littéralement jetée dans l'escalier, encore, mais cette fois-là avec violence. Quand elle est tombée, son pendentif s'est pris dans mes cheveux et m'en a arraché quelques-uns. Je les ai sentis s'arracher, mais j'ai pas ressenti de douleur. Le bruit qu'elle a fait en déboulant... Puis je l'ai entendue m'appeler ; c'était plus une plainte qu'autre chose. Je ne sais pas pourquoi, je me suis bouché les oreilles et je suis redescendue à sa suite, comme dans un état second, je vois pas d'autre façon de l'expliquer. Elle respirait encore. Elle avait du sang qui commençait à lui couler d'une oreille. Je me suis accroupie et j'ai placé mes mains autour de son cou et j'ai serré. Je crois que j'ai pleuré. Je crois aussi que je lui ai dit que ça ne ferait plus mal. J'ai serré longtemps, probablement beaucoup plus que nécessaire. J'ai fini par la laisser aller. Elle gisait par terre et le sang coulait des deux oreilles, du nez et de la bouche. Elle avait le même regard fixe que plus tôt, mais il était désormais vitreux. Elle ne respirait plus. Je l'ai enjambée et je suis allée au sous-sol pour partir une brassée de lavage. J'ai passé le reste de l'après-midi assise à la table de la cuisine à la regarder, comme pour être bien certaine qu'elle ne se relèverait pas. J'ai repensé au cauchemar que j'avais fait après la mort de mon père, en me disant que je ne voulais pas faire le même avec ma mère qui remonterait l'escalier. C'est comme ça que j'ai eu l'idée de la photo. J'ai nettoyé comme il faut le visage de ma mère et je l'ai maquillée parce qu'elle était très orgueilleuse et j'ai été chercher le polaroïd qu'on avait reçu en cadeau de mariage, Réjean et moi. C'est niaisieux mais je me suis dit que, comme ça, j'aurais toujours la preuve qu'elle était bel et bien morte. J'étais pas toute là, je crois. Puis, tranquillement, j'ai retrouvé mes esprits et j'ai pris la pleine mesure de la situation. J'étais calme, mais je savais pas du tout quoi faire. Si j'appelais l'ambulance, je devrais expliquer comment il se faisait que je n'avais pas appelé avant. J'avais lu assez d'Agatha

Christie pour savoir que c'était facile d'avoir une idée du moment d'un décès, alors que j'avais laissé filer les heures. Et on verrait forcément les marques sur le cou ; elles avaient viré au mauve. En regardant dehors, j'ai vu qu'il commençait déjà à faire noir. J'ai regardé la photo de ma mère sur la table : l'image s'était précisée et je ne la trouvais pas très rassurante, tout compte fait. Je me suis demandé comment j'allais pouvoir me débarrasser d'elle. Je me suis évidemment dit que je pouvais toujours lui faire subir le même sort qu'à son défunt mari, mais j'ai tout à coup eu peur que ça ait l'air louche, deux fois dans la même famille et deux fois en ma présence. J'ai failli m'y résoudre parce que je voyais rien d'autre. Je me suis dit que je la traînerais vers le fond de la cour et que c'était pas dangereux que les voisins me surprennent. En visualisant ça, j'ai soudain vu le cabanon et le sol de terre battue, les instruments de jardinage de ma mère, les différents formats de pelles... C'était un bien meilleur plan, parce que si on retrouvait le corps dans la rivière, même gonflé par l'eau, il y avait les risques qu'une autopsie conclue à une mort par strangulation. Pas d'eau dans les poumons. Pas besoin de s'appeler Hercule Poirot ou Miss Marple pour voir que ça clochait. Tandis que si tous les indices pointaient vers une noyade mais que le corps, dans les faits, ne risquait pas de revenir à la surface, d'être rejeté sur les berges ou d'être repêché... alors là, je pouvais être tranquille même si, peut-être, il y en aurait pour trouver que ça ressemblait à ce qui était arrivé à mon père. J'avais pas le choix. C'était le meilleur plan auquel je pouvais penser dans l'urgence. À la nuit tombée, je suis donc sortie et j'ai couru jusqu'au cabanon. J'ai creusé une fosse dans le coin supérieur droit en m'éclairant avec la lampe à l'huile accrochée au plafond. La première chose que j'y ai jetée, c'est le médaillon de ma mère que j'avais mis dans ma poche en me demandant si je ne voudrais pas le garder. Non, je ne voulais pas. Ensuite, j'ai traîné ma mère en m'assurant que la voie était libre, j'ai refermé les portes à battants et j'ai fait rouler le corps dans le trou. Le combler a été plus aisé que de le creuser. J'en ai eu jusqu'à pas très longtemps avant l'aube. En rentrant, j'ai aperçu un bout du tissu de la robe de chambre de ma mère qui s'était coincé dans un mince interstice entre une des marches et le mur en se déchirant. Je l'ai ramassé et j'allais le mettre à la poubelle quand je me suis dit que c'était inespéré. Ça pourrait établir hors de tout doute que ma mère s'était effectivement retrouvée près de la rivière. Il était tout à fait vraisemblable que, dans son état, ma mère ait erré dans la cour pour finalement trébucher et tomber dans la Matshi. Les gens ne pourraient qu'y voir un horrible hasard, mais un hasard plausible, je continuais très fort de l'espérer, vu l'emplacement de la maison et la condition de ma mère. Ce morceau de tissu-là me permettait de rendre le scénario crédible, de placer ma mère physiquement sur la berge, vivante et confuse. En me dépêchant afin d'agir avant le lever du soleil, je suis descendue jusqu'à la rivière et, après avoir marché un bout sur la berge en aval, soit vers l'est, j'ai accroché le tissu à un buisson. De retour dans la maison, j'ai fait tremper mes vêtements et j'ai lavé mon plancher à l'eau de Javel. J'avais pas encore eu le temps, avec l'histoire du trou. Vers 8 h du matin, j'ai appelé la police pour signaler la disparition de ma mère. Quand ils ont pris ma déposition, j'ai dit que je pensais avoir entendu la porte d'entrée pendant la nuit mais que j'avais cru avoir rêvé et que je m'étais rendormie tout de suite. J'étais hystérique et je pleurais, pas parce que j'avais de la peine, mais parce que je prenais conscience, à la faveur du jour, de quel genre de monstre j'étais même si j'avais agi pour des raisons justes. Parler à Dieu m'a fait beaucoup de bien, après ça. J'ai essayé d'être le plus proche possible de Lui le reste de ma

vie. Je sais que tu ne partages pas mes croyances. Ce n'est plus à la mode et je comprends. Mais j'aimerais que tu trouves l'équivalent pour toi. Moi, c'est ce qui m'a permis de continuer à vivre en demeurant saine d'esprit. Parce que je ne te cacherais pas qu'il y en a eu des nuits où ça tournait dans ma tête, tellement vite, sans arrêt, que je ne pensais pas passer à travers la nuit. Je suis certaine que toi, tu comprends de quoi je parle. Et si ce n'est pas le cas, si je me trompe sur toi, pardonne-moi s'il te plaît. Je ne t'en aime pas moins, au contraire. Avant la disparition de ma mère, ça allait bien avec Réjean. Je sais que tu nous as connus chicaniers, mais on avait du plaisir, dans ce temps-là. Plus après. Heureusement pour moi, quand ça s'est produit, il était en déplacement à Ottawa pour son travail. Quand il est rentré, j'étais différente. Il s'en est aperçu, mais moi, j'ai joué à celle qui comprenait pas de quoi il parlait. J'y ai mis tellement de conviction que j'ai fini par y croire moi-même. Normalement, y avait rien qui nous empêchait d'avoir des enfants sur le plan physiologique, tu sais. Mais tout à coup, j'ai commencé à avoir peur de transmettre ce que j'étais. Je voulais pas risquer de mettre au monde un petit être innocent condamné à devenir aussi monstrueux que moi parce que je lui aurais donné mes gènes. Alors j'ai arrêté net. Ça aussi, je sais que toi, tu peux le comprendre. Si on avait eu des enfants, peut-être que ça aurait été différent, avec ton oncle. Peut-être que ça aurait été meilleur plus longtemps. Pendant les premières années qui ont suivi, je m'attendais toujours à ce que Réjean demande le divorce. Il l'a jamais fait, j'ignore pourquoi. Même si ça allait contre ma foi, je le lui aurais accordé. Dans les circonstances, j'aurais été encore plus monstrueuse de refuser. Mais ça s'est jamais présenté et, moi, j'ai toujours été apaisée de le savoir pas loin. Je regrette juste de pas lui avoir dit ce que j'ai fait. Peut-être que toi, si t'en as l'occasion, tu pourrais le lui dire pour moi ? Sans le contexte, mais juste trouver un moyen de le lui dire ? C'est une vie solitaire que la nôtre, Francis, mais je te souhaite une existence plus heureuse que la mienne, une existence moins torturée. Pour ça, il faut que tu trouves ce qui te donne de la force, ce dans quoi tu es bien. Moi, je suis convaincu que c'est le dessin et la peinture qui peuvent te guérir de peu importe ce qui nous gruge l'âme. La peinture, c'est une des choses qui m'a aidée. Il n'est pas trop tard pour toi. Dans le fond, c'est juste ça que je voulais te dire, mais par écrit. C'est plus facile à dire par écrit. Il n'est pas trop tard pour toi. Tâche d'être heureux, Francis.

Ta marraine qui t'aime,

Lucie XXX

« Il l'a jamais fait, j'ignore pourquoi », se répéta mentalement Francis. Parce qu'on ne choisit pas qui l'on aime. Sa mère, par exemple, avait risqué la prison pour lui ; elle avait risqué, et perdu, son équilibre mental pour lui. Elle avait accepté de dormir des nuits durant dans un vieux sous-sol humide afin de le voir pendant quelques précieuses heures, chaque nuit... Et lui avait fait ce qu'il avait pu pour la protéger. Sa mère lui avait donné beaucoup de force, mais pas suffisamment. Pas assez pour chasser le mal ; l'engourdir, tout juste. Ce n'était pas sa faute : elle avait accompli sans l'ombre d'une hésitation plus qu'il n'était humainement demandable. Afin de le disculper, elle avait effacé les traces de la présence de son fils dans la maison de leur voisin Richard après que Francis eut fiché un pieu dans le cœur de ce dernier. Mais cela avait été trop peu, trop tard. Et ce n'était pas sa faute, cela non plus. Personne n'y pouvait rien. C'était la fatalité. C'était la nature tordue de Francis, héritée non pas de son père dérangé, il le découvrait avec soulagement, mais de cette grand-mère immonde, « monstresse ». Ce qui, finalement, était à peine moins terrible. Erreur de diagnostic

quant aux pathologies en présence et à leurs origines.

Leurs origines... Francis tenait sa réponse, réalisa-t-il alors qu'il répétait mentalement le mot. Oui, il était pourri jusqu'à la moelle, et il savait maintenant pourquoi ou, plutôt, à cause de qui.

À défaut de savoir, à présent qu'il était privé de sa mère, « ce qui lui donnait de la force » et « ce dans quoi il était bien », Francis venait de découvrir la racine du mal. Le point d'origine. Qui, sinon un monstre, laissait en toute connaissance de cause sa fille être abusée à répétition par un époux qu'elle couvrait en rejetant le blâme sur l'enfant ? Ainsi, Hortensia se trouvait-elle à la source de l'absence de remords, de morale, d'humanité de Francis... Sociopathologie transmise d'une mère à l'une de ses filles, puis à son petit-fils par le truchement de son autre fille, celle-là victime et non bourreau. Voilà qui éclairait sous un jour inédit l'existence tout entière de Francis...

À cet instant, Francis se sentit comme si un monteur ingénieux venait de réquisitionner les kilomètres de celluloid qu'il trimballait pêle-mêle dans sa tête et les avait assemblés en un film cohérent pour la première fois. Or, le film de sa vie s'avérait être un drame psychologique plus qu'un film d'horreur, réalisait Francis, non sans surprise.

En proie à une bouffée d'émotion aussi soudaine qu'inaccoutumée, il expira bruyamment, les épaules secouées par un bref soubresaut. Sans le savoir, Lucie avait pavé la voie à une véritable révélation. Une révélation porteuse d'une possibilité de libération que Francis n'espérait plus. Non qu'il accordât le moindre sérieux aux considérations spirituelles soulevées par sa tante, mais en lui dévoilant les événements de son passé à elle, Lucie avait permis à Francis de remettre en perspective ceux de son passé à lui.

À la lumière de ces nouvelles informations, de ces précieuses certitudes, denrées rares s'il en était, Francis se voyait en mesure d'envisager dorénavant une thérapie plus... personnalisée. Demain. Demain après le salon funéraire, oui. Pour l'heure, il devait dormir. Dormir et, avec un peu de chance, rêver. Rêver de quelque chose d'agréable.

Rêver de Nancy, pourquoi pas... avec un peu de chance... quelque chose d'agréable... pour une fois...

*

Francis ouvrit les yeux et attendit, immobile dans son lit. La maison n'était pas très causante, cette nuit. La voie devait être libre. Sans plus attendre, il se leva et gagna la porte entrouverte par laquelle il jeta un coup d'œil dans le corridor. En face, la porte de la chambre de maman était close. Pas un son n'en émanait.

Furtivement, Francis se glissa hors de la sienne et prit la route de la salle à manger où se trouvait le buffet à tiroirs, dans l'un desquels il prendrait du papier et des crayons avant de s'installer à la table pour dessiner. Quand il n'arrivait pas à dormir, il dessinait. Ça n'aurait pas fait plaisir à maman, mais à lui cela faisait du bien. C'était depuis quelque temps la seule chose qui parvenait à lui faire du bien.

Un truc clochait... la lumière ? Francis crut d'abord qu'on avait allumé dans la cuisine, mais il se rendit compte que c'était plutôt la lumière du jour qui s'était soudain manifestée. Ainsi, on était le matin et plus la nuit ?

Il devait recommencer à être mélangé dans sa tête, s'attrista-t-il en entrant dans la pièce.

— Salut, mon amour, dit gaiement Nancy.

Assise à la table de la salle à manger, la gardienne de Francis avait le nez plongé dans son manuel de mathématiques.

— C'est le matin ou le soir, Nancy ? s'enquit-il.

Un sourire bienveillant retroussant ses jolies lèvres, l'adolescente leva les yeux vers lui :

— Qu'est-ce que tu préfères, toi ?

Francis prit le temps de mûrir la question.

— Ben, si c'était le soir, ça voudrait dire que tu pourrais me border et me raconter une histoire.

— Alors, j'ai bien l'impression que c'est le soir, dit Nancy en claquant des doigts.

Aussitôt, la lumière ambiante se tamisa.

— As-tu brossé tes dents ? demanda-t-elle en se levant.

— Euh... oui, j pense.

Il n'en savait rien.

— Viens, dit-elle en lui prenant la main. On va aller mettre le p'tit prince au lit.

À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle remontait l'édredon sous le menton de Francis.

— Comment on est arrivés dans ma chambre ? voulut-il savoir.

— On a volé dans l'corridor. Chut maintenant, mon amour. C'est l'heure de ton histoire. Qu'est-ce qui te tente ?

— Une histoire épeurante. Comme un film d'horreur !

— Francis ! gronda Nancy. Tu vas faire des cauchemars et ta mère va m'chicaner, après ça. Et elle va avoir raison, en plus.

— C'est pas vrai, j'ferai même pas des cauchemars. Et si j'en fais, je l'dirai pas à ma mère. S'il te plaît plaît plaît !

— OK OK OK, face laite, abdiqua Nancy sans avoir opposé trop de résistance. Tu veux une histoire épeurante, j'vais faire mieux qu'ça. L'histoire que j'vais te raconter, elle est arrivée pour vrai. Et pas loin d'ici, à part de ça, à Nottaway.

— Pour vrai ?

— Vrai comme j'suis là, mon amour. Ça s'est passé y a une dizaine d'années, avant qu'tu sois né. C'était la fin de l'automne, comme maintenant. Il y avait une petite fille, à Nottaway, qui s'appelait Julie. Elle avait un grand frère, qui s'appelait Julien. Comme beaucoup de grands frères, Julien protégeait sa petite sœur si d'autres enfants essayaient de l'agacer, mais lui se privait pas de la taquiner. Même que, des fois, il perdait patience et il criait après elle. Fort. Mais il s'excusait toujours, après. Julien était pas mal plus vieux que Julie, en fait. Il devait avoir mon âge ou pas loin. Julie, elle, elle entrait à peine en deuxième année. Comme leurs écoles étaient voisines, Julien devait toujours attendre Julie pour qu'ils retournent ensemble à la maison. Julien aurait préféré aller se promener avec ses amis plutôt que de s'assurer que sa petite sœur rentre chez eux d'une seule pièce...

... Julie, elle, n'avait pas la même appréciation de la situation. Rentrer en compagnie de son grand frère costaud que personne n'osait enquiquiner lui plaisait beaucoup. Surtout que sa meilleure amie, Josée, qui était également leur voisine, faisait le trajet avec eux et que Julie avait alors tout le loisir de pavoiser du fait que *elle* avait un grand frère et pas Josée.

Jour après jour, ils quittaient l'école et piquaient par la lisière d'un terrain vague au-delà duquel se trouvait leur quartier. Il s'agissait d'une marche de sept ou huit minutes à peine mais, souvent, le retour à la maison pouvait s'étirer sur dix ou quinze minutes, Julien aimant bien donner la frousse aux deux fillettes en leur racontant toutes sortes d'histoires horribles ou, dès qu'elles avaient le dos tourné, en feignant de s'enfoncer dans le terrain vague. Cela ne manquait jamais de faire hurler les deux gamines, la faute au premier qui, l'année précédente, avait réussi à les convaincre qu'un mort-vivant s'y terrait.

Le terrain vague abritait les contours bétonnés d'un bâtiment jamais érigé, plantés au milieu d'un champ en friche troué de zones glaiseuses où rien ne poussait, hormis de la roche et des touffes de foin jaune. De grands arbustes avaient fini par entourer la structure et le coin possédait indéniablement une aura lugubre, surtout en fin d'après-midi quand les ombres s'allongeaient au sol et que l'endroit se muait en une tache sombre.

Non loin de ce qui devait, jadis, être l'emplacement de l'édifice demeuré à l'état d'ébauche, se trouvait une bouche d'égout creusée là à la même époque et qui ne servait pas à grand-chose, sinon à recevoir en permanence des détritiques. C'était dans ce trou d'homme que le mort-vivant habitait, selon Julien.

Oui, Julie aimait beaucoup être raccompagnée par son grand frère. Et quand elle tomba malade et qu'elle fit tellement de fièvre qu'on s'inquiéta pour elle, Julien fut très très gentil avec elle durant toute la semaine où elle dut garder le lit.

Et il avait toutes les raisons de l'être, car la pauvre Julie connaîtrait un grand chagrin lorsqu'elle serait guérie. En effet, elle ne sut qu'une fois la fièvre tombée que sa meilleure amie Josée était disparue pendant sa maladie. Julien s'en voulait beaucoup, car il n'avait pas pu raccompagner Josée étant donné qu'il avait eu la permission de manquer l'école ce jour-là afin de rester au chevet de sa petite sœur, leurs parents ayant épuisé leur maigre banque de congés.

Bref, un beau soir, Josée n'était pas rentrée chez elle.

Et les jours passèrent et Julie prit du mieux et retourna en classe sans qu'on ne retrouvât la trace de Josée. Dans l'intervalle, ce fut au tour de Julien de tomber malade. Ainsi, un après-midi, on le conduisit de l'école à l'hôpital. Julie prit peu après le chemin de la maison avant même que leurs parents n'aient pu être joints.

Julie n'était pas très rassurée de longer seule le terrain vague, mais elle connaissait tellement bien le sentier... Au moins, les averses des derniers jours avaient cessé. Elle marcherait au sec tant qu'elle éviterait les nombreuses flaques d'eau. Et si un inconnu lui offrait des friandises, elle hurlerait en prenant ses jambes à son cou !

Mais aucun inconnu ne se manifesta. En revanche, une voix familière s'éleva du terrain vague quand Julie arriva à sa hauteur. « Viens jouer avec moi. » Julie reconnut la voix de sa meilleure amie. « Josée ? » demanda-t-elle en se tournant vers le terrain vague, incrédule. « Viens jouer avec moi... », supplia la même voix. « Viens... S'il te plaît, Julie... J'me suis ennuyée de toi, moi. »

Sans plus hésiter, la petite courut vers les contours nus du bâtiment puis, n'entendant plus la voix de son amie pour la guider, s'arrêta en plein centre du terrain vague. « Julie... Ici », reprit Josée. « Où ça ? » s'enquit Julie en regardant autour d'elle. « Ici. »

Julie baissa les yeux. Juste à ses pieds se trouvait la grille circulaire qui recouvrait la bouche d'égout. Par les interstices, entre les barreaux de métal, l'enfant ne vit d'abord rien que de l'eau croupie, une vieille poupée à laquelle il manquait un œil, quelques branches... puis son regard croisa celui, fixe, de Josée. Son visage blême remontait à la surface, lentement, très lentement... Dès que ses yeux furent rivés à ceux de sa meilleure amie, Julie comprit, puis accepta simultanément, qu'elle ne rentrerait jamais plus chez elle, que jamais plus elle ne respirerait. À cet instant, Josée était la Mort, et Julie s'apprêtait à aller jouer avec elle de son plein gré.

Soudain, l'écolière sentit l'air ambiant s'appesantir et se gorger d'humidité. Julie avait l'impression de respirer de l'eau. Autour d'elle, le paysage devenait flou, s'assombrissait... Elle vit alors son frère passer près d'elle, mais il ne la remarqua pas, comme si elle était invisible. Puis Julie aperçut Josée qui rentrait chez elle, plus loin. Julien qui l'appelait... La meilleure amie de Julie qui s'approchait, l'air inquiet, mais quand même contente de trouver le grand Julien sur son chemin.

Julien qui avait profité de ce que sa sœur fiévreuse dormait pour sortir de la maison en douce... C'est alors qu'il...

Julie voulut regarder ailleurs, mais elle sentit deux petites mains froides et moites lui saisir la tête et la contraindre à regarder. « Il m'a dit qu'il voulait jouer », souffla Josée.

Les larmes de Julie se fondirent dans l'eau ambiante. « On va rester ensemble, Julie. T'es encore ma meilleure amie. » Dans les ténèbres mouillées, les yeux de Julie croisèrent à nouveau ceux de Josée. Mourir était indolore et... étrangement rassurant. Julie aimait l'idée d'être pour toujours avec sa meilleure amie.

Et bientôt, Julien viendrait les rejoindre dans la bouche d'égout, avec les branches et la poupée borgne. Bientôt, Julie appellerait son grand frère quand il s'aventurerait en bordure du terrain vague. Bientôt...

*

À demi réveillé, Francis tendit l'oreille. Était-ce la sonnerie du téléphone qu'il avait entendue juste avant que Nancy n'en ait terminé avec son histoire ? De toute évidence, conclut-il lorsque la sonnerie retentit de nouveau depuis le rez-de-chaussée ainsi que de la pièce voisine.

Après s'être levé précipitamment, Francis fonça dans la chambre principale, sans trop savoir depuis combien de temps le téléphone sonnait ainsi.

— Allô, fit-il en décrochant.

— Allô ? répéta une voix qui ne lui était pas étrangère mais que le brouhaha à l'arrière-plan l'empêchait de reconnaître. C'est Francis ?

— Oui, c'est moi. Qui pa...

— C'est Mike, à' Falaise. Y a ton mononc' qui est pas mal trop magané pour rentrer pis y veut pas qu'j'y *call* un taxi. Y'a dit qu't'étais chez eux, ça fait que...

— J'arrive, dit Francis en raccrochant.

Le motel La Falaise se trouvait à peine à cinq ou six minutes à pied de la maison. Cela, combiné au fait que la pluie n'avait pas repris, ne suffit pas à adoucir l'humeur de Francis, qui aurait volontiers continué de dormir auprès du souvenir de sa gardienne plutôt que d'aller jouer à être celle de son poivrot d'oncle.

Francis avait une bonne raison de vouloir se prévaloir d'une bonne nuit de sommeil. Et cela n'avait rien à voir avec le salon funéraire. Demain, une fois son oncle installé dans son coma éthylique pour la soirée, Francis comptait exhumer les restes d'Hortensia. La thérapie, ou plutôt le traitement, le dernier auquel il comptait se soumettre, commencerait à ce moment-là. Un traitement de choc.

Car lorsque la racine était pourrie, on ne pouvait pas se contenter d'arracher la dent : il fallait tout extraire, faute de quoi c'était l'organisme au grand complet qui risquait l'empoisonnement. Francis comptait donc... extraire la racine du mal, oui, une fois pour toutes. Et la détruire, symboliquement.

Les symboles pouvaient exercer une puissante influence sur le psychisme, et Francis comptait là-dessus. Il était pragmatique, il était calculateur, mais il savait que le cerveau répondait toujours favorablement à la logique. Même à ce genre de logique-là. À preuve, lui-même était prêt à tenter le coup. Et puis, en la matière, il ne partait pas tout à fait de zéro.

Selon les préceptes de la Biologie totale, les maladies, désordres et névroses seraient causés par un conflit psychologique traumatisant et ingérable. On appelait ce traumatisme un « surstress ».

Francis avait lu sur cette approche scientifique novatrice et contestée, qu'il avait jugée fort intéressante mais tirée par les cheveux. Dans son cas précis, il s'avérait qu'il y avait peut-être quelque chose à en tirer...

Selon sa nature, chaque surstress laisserait une empreinte physiologique sur une zone précise du cerveau. En conséquence, l'organe lié à cette zone se retrouvait attaqué. Parfois, pour se défendre, l'organe développait un cancer, une contre-attaque du corps contre lui-même.

En accordant du crédit à cette perception de la maladie, de ses origines et de ce qu'elle représentait, on pouvait par exemple déduire qu'un cancer du sein découlait de l'incapacité à concevoir un enfant, ou encore qu'il avait été engendré par une coupure brusque du lien maternel : décès de l'enfant, déménagement lié aux études...

Francis avait-il tué sa mère en n'habitant pas dans la même ville qu'elle ? Évidemment que non. Tout cela demeurerait beaucoup trop dogmatique pour lui. Il préférerait s'attarder aux aspects qu'il jugeait vraiment pertinents. Par ailleurs, c'était à un concept plus pointu issu de la Biologie totale, mais pas reconnu par tous ses praticiens, que Francis comptait recourir. Il s'agissait de la « psychogénéalogie ».

Était ainsi désignée l'étude des liens pouvant être tracés entre l'histoire psychologique d'un aïeul et le vécu émotif de l'un de ses descendants aux prises avec... une maladie, un désordre ou une névrose, « préprogrammé » à son insu dans son bagage génétique. Dans le cas de Francis, on parlait peu ou prou de sociopathologie. Le mot ne l'effrayait pas.

Le processus visant à découvrir l'élément perturbateur dans l'historique familial, une entreprise nommée « bio-décodage », pouvait s'avérer ardu si l'on connaissait mal son arbre généalogique. Or, ce bout-là, Francis l'avait déjà parcouru.

Le sentiment qu'il avait éprouvé en découvrant qui avait été sa grand-mère, il n'en avait jamais éprouvé de semblable ; jamais avec une telle force, une telle évidence n'avait-il ressenti que quelque chose le concernait aussi intimement.

Pour le reste, il n'aurait besoin de consulter aucun manuel, aucun thérapeute. La logique ne commandait qu'une seule chose : Francis devait à son tour tuer Hortensia, symboliquement, afin de tuer cette part de lui-même qu'elle lui avait léguée.

Et si tout se déroulait bien, si le « traitement de choc » qu'il envisageait fonctionnait, peut-être, peut-être, oui, les fantômes de Francis s'évanouiraient-ils tous, emportés à la suite du spectre originel, celui d'Hortensia. Au fond, c'était comme avec les vampires, ses vieux amis : en anéantissant le plus ancien, on affaiblissait tous les autres et on détruisait parfois même les plus jeunes.

Pressé d'en finir avec son oncle afin de pouvoir se remettre au lit, Francis gagna donc le salon, enfila son imper et sortit en jurant entre ses dents.

Il marchait d'un pas raide, à grandes enjambées. Rapidement, il aperçut le chemin de fer devant lui, le traversa, descendit l'avenue principale qui s'inclinait en pente douce à cet endroit puis la remonta un peu plus loin. Déjà, il pouvait repérer l'enseigne lumineuse du motel-bar-salon-TV-couleur La Falaise.

Construit à la lisière d'une « falaise », terme vastement exagéré, l'établissement qui tirait son nom de son emplacement dominait, comme bien des constructions de Saint-Clo, la rivière qui s'élargissait là en une fort jolie baie. L'été, il devait faire bon la contempler, attablé sur l'étroite mais longue terrasse qui longeait le flanc sud du bâtiment. Mais on n'était pas en été, et Réjean n'était pas davantage assis dehors.

En soupirant, Francis s'approcha de la portion bar qui possédait sa propre entrée. Adossés au crépi fatigué, non loin de là, deux jeunes gars à peine sortis de l'adolescence fumaient en silence, clope au bec, grosse bière à la main.

Francis tira la porte sans se soucier d'eux, certain qu'ils étaient trop jeunes pour savoir qui il était, et entra, pour la première fois de sa vie, dans l'un des rares lieux de perdution légalement tenus que comptait encore la municipalité sclérosée, l'autre étant la taverne Chez Mené où avait longtemps travaillé, et travaillait peut-être encore, la mère de Geneviève.

D'emblée, Francis fut étonné de trouver l'endroit bondé. Certes, il avait eu du mal à entendre la voix du type, tout à l'heure, mais il avait mis cela sur le compte de la musique, croyant à tort qu'aucun bar ici ne pouvait afficher complet un jeudi soir. Eh bien, c'était apparemment possible !

En fait, ça rigolait ferme, à l'intérieur, autant que ça picolait dur. Les tables étaient pour la plupart jonchées de verre à shooters vides et de cadavres de bouteilles de bière grand format ; soirée d'la grosse. Et soirée de karaoké, à en juger par la fougue hilarante avec laquelle une femme d'un âge certain tentait d'interpréter *Bobby McGee* avec encore plus d'intensité que Janis Joplin. Le résultat faisait sourire, à défaut de convaincre. Avec sa minijupe noire échancrée à la cuisse et son haut en limé doré qui moulait ses bourrelets autant que son abondante poitrine tombante, la femme accusait un triste refus de laisser aller une jeunesse sexy qui l'avait pourtant désertée depuis longtemps. Les regards intoxiqués mais encore capables de cruauté et de mépris racontaient cela, au mot près. Rien pour guérir Francis de sa misanthropie.

Il n'eut aucune peine à repérer Réjean dans la foule. Assis au bar non loin de l'appareil musical et de l'écran plat sur lequel défilaient les paroles, et donc à proximité de la chanteuse, son oncle cuvait, installé sur son tabouret. Il avait le dos presque aussi voûté qu'un bossu. Francis s'avança pour aller le cueillir afin qu'ils pussent rentrer sans plus attendre. Quand le barman qui jusque-là tournait le dos à la porte donnant sur l'extérieur se retourna, Francis s'arrêta net.

Derrière le comptoir, vêtu d'une simple chemise blanche aux manches retroussées, le Mike à qui il avait parlé quelques minutes plus tôt se révéla n'être autre que l'ex de Nancy. Celui-là même qui les avait conduits, un soir de septembre 1986, au cinéparc Belvédère où Samuel, le cousin de la gardienne de Francis, était devenu la première victime « officielle » de son père.

Francis ravala son inconfort et poussa jusqu'au bar, heureux, en son for intérieur, de revoir ce type qu'il avait beaucoup aimé, enfant. Blotti contre lui après que le cadavre eut été retrouvé dans le champ bordant le cinéparc, Francis avait ressenti l'espace d'un instant que rien ni personne ne pourrait l'atteindre tant qu'il demeurerait ainsi protégé par Mike.

Mais la police était venue, puis sa mère, et il avait perdu connaissance. Nancy s'en était allée, hospitalisée quelque part, et Francis n'avait plus jamais retrouvé la sécurité des bras forts de Mike. En fait, il ne l'avait plus revu par la suite, même pas lors de la dernière année du secondaire qu'il avait passée à Saint-Clo, en 1994-1995. Comme quoi, même dans un petit patelin, il était toujours possible d'éviter les indésirables, ce que Francis était incontestablement devenu pour nombre d'habitants du cru.

Était-il devenu un indésirable aux yeux de Mike ? Mike qui, il s'en désolait un peu, était moins baraqué que dans ses lointains souvenirs. Évidemment ! Il était alors lui-même tellement petit...

— Ah ! te v'là, lâcha Réjean en se retournant péniblement vers la salle.

Sans mot dire, Francis le rejoignit et se glissa entre son oncle et le tabouret voisin occupé par une armoire à glace qui tentait vainement de convaincre une toute jeune fille de se laisser raccompagner.

Sciemment, Francis évita de regarder de l'autre côté du bar afin de ne pas y croiser les yeux de Mike. Près d'eux, l'aspirante chanteuse entamait, le souffle court, les derniers « na, na-na, na-na » de

la chanson. De chiches applaudissements, et des ricanements surtout, accompagnèrent la sortie de la femme. Suivit un court instant de silence que rompit le barman en allant activer un iPod dissimulé entre deux bouteilles de fort. Les premières mesures de *Grand champion*, des Trois accords, emplirent la place.

— J'ai mes clés quèqu'part icitte, marmonna Réjean en faisant une vaillante tentative pour fouiller dans ses poches de pantalon. Voyons... bout d'criss... Ah !

L'air triomphant, il exhiba son trousseau cliquetant avant de le tendre à son neveu.

— Quin, l'filleu. Chu... hip ! ... pas complètement irresponsable. Juste assez, conclut-il avec une lueur étrange dans son regard autrement éteint.

— Pas d problème, répondit Francis en faisant mine d'aider son oncle à se lever. On va t'ramener à' maison.

— Tu prendrais pas un verre avec ton mononc' ? On n'a jamais pris un coup ensemble, astheure que j'pense à ça. Mike ! Mike, viens icitte ! répéta Réjean en faisant de trop amples moulinets avec ses bras.

— Du calme, du calme, mon Réjean, dit Mike en venant se planter devant le client expansif, un habitué, nul doute.

— J'bois pas, mon oncle. Tu l'sais, rappela Francis sans s'offusquer.

— Ah oui, c'est vrai, avec toutes tes pilules... Comme ta mère pis ta tante. Ciboire qui s'est avalé d'la pelule dans c'te maison-là...

Francis sentit son visage s'empourprer sous l'effet de la colère bien plus que de la gêne.

— Bon, t'as assez bu, là, mon Réjean, trancha Mike en s'accoudant sur le bar afin que son regard fût à la hauteur de celui de son client.

— Ben, sers-y une liqueur, d'abord ! Une liqueur douce, j'veux dire. Une liqueur, tu peux... beurp... bouère ça ! ?

Francis n'aimait pas du tout cette facette de son oncle dont il ignorait jusque-là l'existence. Soûl, chez lui, Réjean lui avait toujours donné l'impression d'avoir l'alcoolisme silencieux. Or en public, son oncle se révélait désagréable, insistant et « *loud* », trois traits de caractère communs à un autre alcoolique qui avait brièvement croisé sa route, enfant.

Comme le père de Francis en son temps, Réjean se révélait l'hôte d'un monsieur Hyde fort peu plaisant. Sa posture, son débit et son élocution donnaient littéralement à voir quelqu'un d'autre.

— Y'a dit qu'y voulait rien, cita très librement Mike.

Francis avait simplement dit qu'il ne buvait pas, nuance. Les traits durs, Mike fixait toujours son oncle, mais sa hargne soudaine le visait, lui, Francis l'aurait parié.

Indésirable : l'affaire était entendue.

— Viens, mon oncle. On va y aller, là. Tu vas vouloir être en forme demain matin pour le salon, tu penses pas ?

À ces mots, le corps de Réjean ploya un peu plus. Francis saisit de justesse son oncle qui menaçait de s'écrouler.

— Ça va, ça va, fit ce dernier en agrippant le comptoir. Je l'sais qu'elle haïssait ça, de m'voir de même... Lucie..., chiala-t-il doucement.

Derrière le bar, Mike s'était détendu et couvrait Réjean avec sollicitude.

— Y a pas d'mal, Réjean, dit le barman en s'étirant le bras pour lui tapoter le dos. Y'est encore temps d'rentre avec un peu d'classe. Tu vas ben faire ça, demain, j'crains pas.

Tout à côté, le colosse venait de se faire envoyer sur les roses. À la décharge de la fille, une adolescente pourvue de fausses cartes si Francis ne se méprenait pas, le type en question ne

partageait pas que les caractéristiques physiologiques du gorille, il en avait aussi les traits et les manières.

Contrarié, l'homme regarda à la ronde et trouva vite à se défouler sur la personne diminuée de Réjean.

— Bon, quessé qu'y a à brailler, lui ? demanda-t-il en se tournant dans leur direction. Ciboire, y'es-tu en train d'pleurer pour vrai ? Ostie ! 'Est bonne. Heille, bonhomme, t'as d'la grosse pepeine ?

— Bouboule, c'pas une bonne idée, l'avertit Mike en lui lançant un regard noir.

— Ah, *come on*, Mike ! J'fais juste rire un peu. Faut ben rire un peu, hein bonhomme ? ajouta-t-il à l'intention de Réjean.

— Y'enterre sa femme demain, reprit le barman. J'pense pas qu'y a envie d'rire. Pis moé non plus, tant qu'à ça.

— Mike, insista l'homme qui affichait une fin de trentaine burinée, faut pas tu seilles si *stiff* avec tes bons clients. Ça s'pourrait qu'y s'tannent pis qu'y r'viennent pu... Hein bonhomme ? fit-il en s'adressant de nouveau à l'oncle de Francis. Qu'est-ce t'en penses, toé ? Réjean, c'est ça ? Toé 'si, t'es un bon client. Hein, qu'est-ce t'en penses ? Ta femme, c'tait-tu une ricaneuse ou une fâchée ? Moé, j'les aime ricaneuses. 'Sont plus cochonnes d'habetude. La tienne, 'était-tu co...

Francis se retourna, posément, afin de faire face au trou de cul qui s'entêtait à importuner son oncle. Réjean, lui, pleurnichait toujours sans bruit. Francis approcha son visage à quelques millimètres de celui du gêneur qui, à l'évidence, n'attendait que cela. Le type était en rogne de s'être vu refuser une nuit torride, aussi se retrouvait-il avec de la testostérone à ne plus savoir quoi en faire. La seule exultation possible passait donc par une bagarre qu'il devait se croire certain de gagner considérant son gabarit. Costaud, mais moins que lui, Francis constituait l'alternative logique, d'où la routine de la causette-provocation. Fort bien.

— Ma tante était un modèle de vertu, lui souffla Francis au visage.

— Décolle ta face un peu, j'voudrais pas passer pour un fif.

Francis lui adressa un large sourire sans bouger d'un iota.

— J'ai dit décolle ta face de cul, répéta Bouboule. T'es-tu fif, coudonc ! ?

— *Sure*, répondit Francis. J'les aime grosses pis juteuses.

Surpris d'un tel aveu, l'autre demeura coi une seconde. Francis en profita pour finir de tendre sa toile.

— C'est dommage pour toi, dit-il à Bouboule. Avec toute la marde anabolisante que t'as dû ingurgiter pour avoir ces muscles-là, la tienne doit être rendue d'la taille d'une pinotte. Si c'était pas d'ça, on aurait pu avoir du fun, toi pis moi, insinua Francis en remontant son index le long du sillon abdominal du molosse prêt à exploser.

— T'es mort, ostie d'tap...

À la vitesse de l'éclair, Francis retourna le bras de Bouboule dans son dos en une clé classique et le fit remonter vers son cou en le contraignant, main sur la nuque, à se coucher sur le comptoir.

— AHHHHH !!!

Bouboule étant aussi souple qu'un 2x4, le hurlement de douleur ne s'était pas fait attendre.

— ... *grand champion, grand champion, internationaaaaaaaaaalllll... de course !* conclurent Les Trois accords.

Autour de Francis et de son prisonnier, personne ne broncha, curieux de connaître l'issue de l'altercation. Les clients devaient avoir l'habitude de voir l'instigateur de combats, Bouboule, triompher à répétition. C'était du moins ce que Francis déduisait après avoir été exposé à la

confiance suffisante que dégageait encore son opposant une minute plus tôt. À présent en fâcheuse posture, ce dernier ne chantait plus la même chanson. Ironie du sort, *Faut pas que je panique*, de Marie Carmen, suivit le succès des Trois accords.

Les naseaux dilatés, Bouboule ragea :

— Lâche-moé, mon tabar...

— Quand tu t’seras dûment excusé.

— *Fuck you !* T’es qui, toé, criss ?

Francis remonta le bras et sentit que l’épaule était sur le point de se disloquer. À peu de choses près, il avait autrefois servi la même médecine à Jonathan Pilon, dans les douches des gars, à l’école secondaire Des Saules. Francis revisita, avec un plaisir qui le surprit, la scène chargée d’homoérotisme.

— J’m’excuse ! J’m’excuse ! aboya Bouboule.

— Dis « Je m’excuse d’avoir sali la mémoire de votre épouse avec ma grande gueule sale », lui intima Francis en resserrant son emprise sans toutefois faire bouger le bras de Bouboule.

— Je... je m’excuse...

— Attends, le coupa alors Francis. J’ai peur que mon oncle entende pas.

Lâchant la nuque du type en sachant qu’il n’oserait pas remuer d’un cil à cause de son bras entravé, Francis étira sa main libre vers la droite et ramassa le micro abandonné sur le comptoir après le départ de la sirène fatiguée.

— Un-deux, fit Francis après avoir poussé le bouton sous le manche. Tiens, *bonhomme*, dit-il en plaçant le micro sous le nez du gars.

En une fraction de seconde, Francis sentit la haine, la colère et la honte se frayer un passage dans les grosses veines qui enflaient sur la tempe gauche de Bouboule, celle qui n’était pas appuyée contre le bar. Plutôt que de l’effrayer, ce coup de sang ragaillardit Francis.

— Je m’excuse d’avoir...

— Sali, l’aida Francis.

— D’avoir sali la mémoire de ton...

— Votre. Vous avez pas élevé les cochons ensemble.

— Je m’excuse d’avoir sali la mémoire de votre épouse, criss ! Lâche-moé astheure ! Tu m’as cassé l’bras, tabarnack, dit l’autre en se mettant à chialer.

— Ben non, lui promit Francis en le laissant partir. Tu vas juste avoir une tendinite au poignet. Je t’ai rien cassé et je t’ai rien disloqué.

Sitôt libéré, Bouboule se retourna, les poings fermés. Francis ne broncha pas mais sentit son oncle qui commençait à s’inquiéter, derrière lui.

— Viens, Francis. Y’a compris, là. Je... j’accepte ses excuses.

— Ça va faire, prévint Mike. Tous les deux, précisa-t-il en ne regardant toutefois que Bouboule. Vous m’arrêtez ça tu-suite ou vous allez finir ça dehors. J’ai pas envie d’faire v’nir la police icitte, sacrement !

— T’es mort, avertit Bouboule en fixant Francis. M’a t’artrouver, pis m’a t’tuer.

Francis eut alors un mouvement très lent du chef. Les yeux toujours rivés à ceux de son vis-à-vis, il tourna la tête de quelques degrés à peine en direction de Mike sans toutefois perdre sa focalisation. Comme si, ainsi, il entendait s’adresser à l’un par le truchement de l’autre.

— Mon propre père a déjà essayé. Tu m’as demandé qui j’étais, tantôt ? Si j’t’dis que je m’appelle Francis et que j’ai passé sept ans chez les fous, est-ce que ça sonne une cloche ?

L’afflux sanguin vers le visage de Bouboule cessa aussi sec. Francis reprit, très zen :

— D'expérience, et il s'agit absolument pas d'une menace, je l'précise, j'te dirais que ça porte malheur de chercher à m'faire du trouble.

Mais à l'évidence, Bouboule avait compris à qui il venait de se frotter : Francis le fou, Francis le *weirdo*, Francis qu'un chapelet de morts violentes accompagnait où qu'il allât.

— Mike, appelle-moé un taxi, demanda d'une voix blanche le géant à l'épaule tendre.

Bouboule, préférant attendre la voiture dehors, prit le chemin de la sortie, l'air hagard. Graduellement, au rythme des pas hébétés de la brute éconduite, les conversations reprirent sous la musique, basses ; chuchotements excités par un gros potin pour le lendemain.

Francis comprit alors. Il comprit ce qui lui avait valu une paix royale pendant qu'il donnait une leçon à Bouboule. Peut-être que, comme il l'avait d'abord cru, les autres clients s'étaient demandé qui aurait le dessus tout en étant secrètement ravis de voir un enquiquineur de première recevoir une raclée. Mais après coup, l'évidence qui frappait Francis était tout autre : parmi la clientèle, et contrairement au trublion local, plusieurs avaient dû savoir d'office qui il était. Nombre d'entre eux connaissaient fatalement la réputation de Francis, sa légende. Du vrai, du faux, mais une certitude : il s'agissait d'un fou, et il valait mieux se tenir loin de ce genre de fou-là. Un fou comme lui pouvait vous tuer et plaider la folie, justement. Oh, il n'avait tué personne, du moins rien n'avait jamais pu prouver sa culpabilité dans quelque affaire que ce fût, mais il avait si souvent été soupçonné que cela ne revenait-il pas au même, au fond ? Oui... on l'observait avec la crainte réservée aux instables.

Comment leur en vouloir ? Question qui, point positif, renforça Francis dans sa certitude qu'il ne s'était jamais si bien porté qu'en étant loin de Saint-Clo, pays du Bon-Vieux-Temps, là où les rumeurs d'hier prenaient aujourd'hui valeur de vérité.

Vivement le retour à Montréal, pensa-t-il. Vivement qu'il parvienne à oublier une fois de plus toutes ces paires d'yeux posés sur lui comme autant d'accusations.

— Viens, mon oncle. C'est l'heure.

Réjean se leva sans protester. L'épisode désagréable qui venait de se jouer l'avait dégrisé un peu et Francis n'eut guère à l'aider.

— Merci, dit encore Francis à Mike.

— Rends-moi service, répondit le barman en daignant le regarder pour la première fois. R'viens pas icitte.

— OK, acquiesça l'autre en entraînant son oncle vers la porte.

OK, répéta-t-il pour lui-même. OK.

La température avait chuté de deux ou trois degrés depuis son arrivée, constata Francis en refermant la porte du bar derrière lui.

— Où est ta voiture, mon oncle ?

— Juste ici, au côté. J'm'excuse, Francis...

— Ah non ! Pas toi aussi ! protesta-t-il. C'est correct, j'te l'ai dit. On va rentrer et on va être frais comme des roses demain matin, tu vas voir. On fait comme ça ? demanda-t-il encore pour la forme en rejoignant le véhicule de Réjean.

— Oui, soupira son oncle avec soulagement en suivant son neveu.

Francis avait failli oublier combien son oncle avait besoin d'être mené à la baguette. Ce n'était pas là le genre de manipulation dans laquelle excellait Francis. Lui était meilleur dans l'indirect, la suggestion. Gérer l'existence d'autrui en petit caporal lui paraissait horriblement vulgaire. Mais enfin, tel serait son lot d'ici samedi, alors autant en prendre son parti.

— T'as-tu faite du karaté ou des affaires de même ? demanda Réjean en s'asseyant du côté du

passager.

— Disons que je l'ai étudié, rétorqua Francis en suivant des yeux Bouboule.

Le fier-à-bras ivre claqua la portière de sa voiture puis, voyant que Francis l'observait, essaya de prendre un air bravache plutôt pathétique. Parce qu'il le fallait bien, il alla s'installer à bord du taxi garé tout près du véhicule qu'il laissait derrière lui.

Francis reporta son attention sur la voiture de son oncle alors que le taxi s'éloignait dans la nuit dans la direction opposée à la leur.

— Ça, et beaucoup d'autodéfense, poursuivit-il à l'intention de Réjean. Sept ans de théorie, dans les livres, et de pratique discrète, dans l'dos des infirmiers. C'était nécessaire, au centre Normande-Carle, précisa-t-il en se mettant derrière le volant après s'être assuré que Réjean y arriverait tout seul, de son côté.

— Ah, oui, ben sûr. Ben sûr. Mais y vous laissaient apprendre à vous battre ?

Certes, cela ne cadrait pas trop avec la mission d'un centre psychiatrique dévolu au traitement de jeunes délinquants dangereux.

— Tu sais, mon oncle, à la bibliothèque du centre, ils recevaient énormément de dons de livres et ils filtraient en priorité les romans. Rien de violent, rien d'horifique ou de potentiellement traumatisant. Après, c'était de l'ordre du libre-service. Personne vérifiait si on rapportait ou pas les bouquins. Et parfois, un vieux guide illustré de techniques de combat faisait son chemin parmi une caisse de manuels pratiques de jardinage ou d'acuponcture. J'étais un assidu d'la bibliothèque, et j'échappais pas ce genre d'aubaines-là.

Ce point réglé, Francis démarra.

Ils furent à la maison en moins de deux, ce qui n'empêcha pas Réjean de s'assoupir en chemin.

— On est rendus, mon oncle. Veuillez retirer vos écouteurs...

— Hein... ? Hum... j'dormais pas. Francis, c'est toi ?

— Non, répartit le conducteur en ouvrant sa portière. C'est George Clooney. J'ai décidé d'faire un croche par Saint-Clo entre deux tournages. Paraît que c'est magnifique, en automne. Allez, on est rendus, Réjean.

— George qui ? marmonna ce dernier en regardant autour de lui. Ah... oui. C'est pas lui qui vient au monde ben vieux, pis y rajeunit après ? C'tait pas qu'le film plate, ça...

Francis attendit près de la voiture que son oncle s'en fût extirpé et lui donna un coup de main pour gravir la volée de marches qui menait à la galerie.

— Enweye, mon oncle Brad dit Francis en laissant Réjean entrer le premier [Brad Pitt et non George Clooney est la vedette du film *L'Étrange Histoire de Benjamin Button*, de David Fincher].

Avant d'en faire autant, il resta sur le seuil quelques secondes puis eut un regard vers la cour arrière. Triste, jonchée de carcasses.

*

De retour dans sa chambre, Francis retira ses vêtements avant de se mettre au lit pour de bon tout en louchant du côté de la malle. Après avoir plié en deux son pantalon, il le posa sur son veston demeuré accroché au dossier de la chaise du bureau, puis revint au coffre. Sur le couvercle aux contours de métal cuivré se trouvait posé le carton à chaussures contenant les vieilles lettres de Geneviève qu'il devrait détruire sous peu.

Dans l'immédiat toutefois, son esprit avait jeté son dévolu sur un autre problème, plus complexe

celui-là car sans paramètres clairs : quelque chose le dérangeait dans les confessions de Lucie. Sur le coup, le contenu de celles-ci l'avait secoué et il ne s'était pas attardé à en questionner la teneur. Il était bien trop pris par le choc qu'avaient provoqué en lui ces ultimes révélations. Tout à l'heure, à force d'y repenser dans une optique « thérapeutique », Francis avait sans le vouloir fait craquer le vernis. Il ne parvenait toutefois pas à mettre le doigt sur ce qui le tarabustait exactement.

Francis ne remettait pas en cause les éléments saillants des confessions manuscrites, pas plus qu'il ne doutait que sa tante s'était rendue coupable d'un parricide et d'un matricide à douze années d'écart. Qu'est-ce qui clochait, alors ?

Lui-même était passé par toutes les étapes décrites par sa tante : planifier un meurtre, celui de son voisin Richard ; se débarrasser d'un cadavre encombrant, celui de Yoland Filiatreault, le père de Geneviève...

Lucie, Lucie, Lucie... Que me caches-tu encore ? se demanda-t-il.

Se débarrasser d'un corps était chose ardue, convint Francis en toute connaissance de cause. Mais plus il y réfléchissait, plus il prenait conscience que ce n'était peut-être pas tant les événements relatés par Lucie qui le gênaient, que sa façon de les conter. Quand avait-elle consigné tout cela dans son album-souvenir, au juste ? Sur son lit d'hôpital ? Ou avant, dans l'attente d'un décès imprévisible mais peut-être prochain, considérant sa condition cardiaque ?

Trop de questions demeuraient sans réponse, et trop de réponses étaient entourées d'explications trop étanches. Rien ne dépassait dans le récit de Lucie, or Francis savait que le meurtre n'était jamais aussi ordonné qu'on l'aurait souhaité ; quelque chose finissait toujours par dépasser. Toujours. Dans son cas à lui, Éric avait été ce quelque chose, puis Geneviève, qui avait été à l'insu de Francis le témoin silencieux de sa balade sauvage à l'automne 1994.

Francis était à présent convaincu qu'en ce qui concernait les confessions de Lucie, il y avait anguille sous roche.

Subrepticement, son regard s'était détaché de la grosse malle et s'était posé sur le bureau, la fenêtre... Dehors, la nuit était calme. Dans les cieux charbonneux, une pleine lune bien découpée luisait d'un éclat particulièrement brillant. En contrebas, la Matshi courait, noire et grasse, repue des pluies saisonnières. À la frontière inférieure de son champ de vision, Francis crut soudain apercevoir le visage blafard de Geneviève dissimulée dans les buissons, non loin des carcasses de voitures. Mais la cour était déserte, bien entendu, constata Francis en mettant l'illusion sur le compte d'une mémoire résiduelle.

Celle-là, il ne regrettait pas de l'avoir remise à sa place ! Il avait pris son temps, mais il avait fini par faire comprendre à Geneviève que, contrairement à ce qu'elle semblait croire et malgré tout ce qu'elle savait sur son compte, il ne la craignait pas. Elle ne le tenait pas sous sa coupe. Personne ne le tenait sous sa coupe.

D'ailleurs, Francis n'était pas très fier d'avoir mis si longtemps à s'en convaincre. Après qu'elle lui eut infligé, à lui, une salutaire leçon d'humilité, Geneviève avait été quitte pour la pareille. « Charité bien ordonnée... », aurait approuvé Lucie.

Francis n'avait pas rompu cette vieille amitié de gaieté de cœur, mais il s'en était rapidement trouvé l'esprit plus léger une fois passée la période critique des possibles conséquences de sa décision. Geneviève savait tellement, tellement de choses... D'un autre côté, elle lui avait toujours été fidèle. Une fidélité pas du tout désintéressée, mais cela, c'était une autre histoire.

Plus fatigué qu'il ne l'avait cru au moment de mettre Réjean au lit, Francis retourna se coucher et se rendormit dès qu'il posa la tête sur l'oreiller. Devant ses yeux clos, comme imprimé sur la face interne de ses paupières, le visage de Geneviève continuait de le hanter... La dernière pensée

consciente qui lui traversa l'esprit fut le souhait de ne jamais la revoir.

8. Quelques adieux

Francis se réveilla deux bonnes minutes avant que la fonction réveil de sa montre ne s'en chargeât. Vendredi matin, 24 septembre.

Sans se presser, il s'étira, bâilla, péta, puis se leva. Direction, la salle de bain, sa trousse de voyage à la main. Pilule, gloup ; pilule, gloup, prise deux. Après une douche rapide mais minutieuse, il se rasa, se « bauma », puis retourna dans sa chambre afin de revêtir son complet de deuil, le seul qu'il eût apporté avec lui.

Satisfait, il constata qu'il n'aurait pas à repasser le dos du veston : une nuit suspendu au dossier de la chaise avait suffi à en faire disparaître les vilains plis. De son sac, Francis sortit une chemise grise encore sous cellophane.

Une fois convenablement vêtu, il gagna l'escalier, prêt à affronter le climat de désespérance qui devait régner en bas. La photo de mère-grand avait regagné la poche de sa chemise du jour, comme si Francis souhaitait la garder à l'œil. C'était complètement irrationnel, bien entendu, et, d'une certaine manière, d'autant plus normal pour lui.

*

— Ça va aller, mon oncle ?

Assis en face de Réjean à la table de la cuisine, un café fumant posé devant lui, Francis en était à se demander si son oncle parviendrait à demeurer à peu près sobre jusqu'à leur départ pour le salon funéraire.

— J'boirai pas, aujourd'hui, dit-il sans lever le nez de sa tasse de café, comme si Francis venait de penser à voix haute. Elle aurait voulu que j'sois sobre.

Et depuis quand Réjean se souciait-il de ce que voulait ou non Lucie ? Juste depuis toujours. Réjean avait de tout temps fait ce que Lucie lui demandait. Il rouspétait, il gueulait même, mais il pliait ou, plutôt, il obéissait, chaque fois. Pourquoi ? L'avait-il donc aimée tant que cela ?

Quand Réjean releva la tête, Francis constata que le voile éthylique qui masquait en permanence son regard avait temporairement été levé. Ainsi, c'était parce qu'il était sobre que Réjean avait une mine de déterré. Sans mauvais jeu de mots.

— J'suis certain qu'elle aurait apprécié, crut bon de répondre Francis qui n'avait nulle envie, et nulle raison, de torturer un homme déjà plus bas que terre.

— As-tu... as-tu fait l'tour de ses couleurs pis d'ses pinceaux... tout ça ? s'enquit Réjean en redirigeant leur semblant de conversation vers un terrain moins émotif.

— Non, pas encore, mentit Francis. En fin de journée, peut-être. Au fait... Quel est le programme exact pour aujourd'hui ?

— Ah ! Ben oui... tu peux pas deviner, c'est sûr, répondit Réjean en s'excusant du regard.

Ses doigts épais étaient agités par ce léger tremblement caractéristique de la sobriété forcée. Il le camoufla en prenant sa tasse à deux mains puis, se raclant la gorge, reprit :

— Tu connais ta tante. Elle avait toute arrangé, comme j't'ai dit quand t'es arrivé. Ses pré-arrangements étaient faites. On va s'en aller au salon tantôt, pour neuf heures, pour voir à c'que tout soit correct. Elle préférerait ça à cercueil fermé... Y... y la mettent belle en dedans pareil, pis y l'habillent, mais...

— Mais c'est juste pour elle.

Lucie avait donc voulu partir en sachant qu'elle serait enterrée dans son plus bel ensemble, un

semblant de coquetterie dont personne ne serait témoin, ou plutôt qu'elle n'imposerait à personne. Ça lui ressemblait.

— C'est ça, confirma Réjean. Nous autres, on va pouvoir la voir avant que...

L'oncle de Francis se tut, ébranlé.

— Les gens vont venir à partir de neuf heures et demie jusqu'à midi, reprit-il. Pis de une heure à cinq heures, pis encore en soirée, de sept à neuf. Le service est prévu pour quatre heures demain après-midi. Ça aussi j'te l'ai dit, j'pense. Mes frères vont être porteurs.

Réjean avait quatre frères et deux beaux-frères que Francis aurait été bien en peine d'identifier dans une rangée de suspects. Il n'avait rencontré tout ce beau monde qu'en de rares occasions, et jamais tous ensemble. Réjean n'était pas très famille. Ou sa famille n'était pas très Réjean. Ou Lucie. Enfin...

Francis avala une gorgée de café noir en ayant un regard oblique vers sa montre : 8 h 32. Il se leva sans se presser, se dirigea vers le comptoir, prit le « silex » et vint réchauffer leurs deux cafés. Réjean se contenta de hocher la tête en silence, les yeux de nouveau baissés sur sa tasse.

*

Environ le cinquième de la population adulte de Saint-Clo vint présenter ses derniers respects à la défunte. Une foule en mode va-et-vient, plus que respectable, admit Francis en recevant indifféremment les condoléances de tout un chacun et de son voisin. À chaque coup d'œil à sa montre, l'écart jusqu'à l'heure du premier entracte paraissait s'être allongé.

Dès leur arrivée, Réjean avait suivi le croquemort jusqu'au cercueil. Francis était resté derrière. Lui ne tenait pas à voir la dépouille. Puis les gens avaient commencé à arriver, d'abord des personnes très âgées puis, graduellement, des hommes et des femmes un peu plus dans la tranche d'âge de Lucie. Visages familiers, visages endeuillés ; hypocrisie vénielle et vomitives bonnes intentions.

Et le cirque funèbre se poursuivait. Si au moins il avait fumé, Francis aurait disposé d'une excuse pour sortir du salon funéraire. Quoiqu'il venait de perdre l'une de ses dernières parentes... On comprendrait qu'il soit affecté ; qu'il s'enferme un moment dans la salle de bain, par exemple. Un moment de paix, oui.

Aussi discrètement qu'il le put, Francis, le corps étrangement raide, s'éloigna de la salle où n'était exposé qu'un cercueil fermé. Évidemment, sa sortie n'échappa à personne.

— En tout cas il a l'air ben mieux, astheure, minauda une voix féminine.

— J'y ferais pas mal...

Gloussements étouffés.

Francis referma la porte des toilettes et poussa le verrou. Il arracha un morceau de papier hygiénique, souleva la lunette de plastique noir et vomit son café du matin.

Vers 11 h 55, monsieur Deraspe fils invita la trentaine de personnes encore présentes à prendre congé et à revenir, si elles le désiraient, à partir de 13 h. Assis dans un coin, Francis observa les derniers retardataires contraints de sortir, comme déçus de ne pas pouvoir camper là. Mais à quoi s'attendaient-ils ? À une résurrection ? Elle était pieuse, la Lucie, mais il ne fallait pas charrier !

Se trouvant comique, ou peut-être était-il juste fatigué, Francis échappa un petit ricanement qu'il contrôla aussitôt.

Sur ces entrefaites, une ombre se profila dans le large cadrage : Réjean, qui revenait du dehors.

— On a l'temps d'renter un peu à' maison, dit-il en demeurant en bordure de la pièce. Y a pas... y a pas vraiment rien d'autre à faire.

— J'arrive, dit Francis en se levant de la chaise où il avait trouvé refuge. Veux-tu que j'conduise ?

— Non, ça va. Ça va.

Un crachin hésitant les accueillit à l'extérieur. Le large stationnement était déjà désert, à l'exception de leur voiture.

— C'est fou comme ça peut avoir l'air d'une ville fantôme en une fraction d'seconde, à Saint-Clo, fit remarquer Francis en ouvrant la portière du passager.

— Ç'a pas juste l'air, répliqua Réjean peu après en mettant la clé dans le contact. La ville tient pu à grand-chose. Des souvenirs...

Bon, démarre donc, pensa Francis en se retenant de soupirer. Quoiqu'à la réflexion, ce n'était pas bête. Pas bête du tout.

Le moteur ronronna. Marche arrière ; deux intersections pour autant de stops.

Quand ils arrivèrent en vue de la maison biscornue, Francis flaira immédiatement un danger. En s'engageant dans le cul-de-sac, ils aperçurent une voiture de patrouille garée tout au bout, non loin de la propriété de Réjean, près du garde-fou, à un mètre à peine du ravin.

— Veux-tu ben m'dire, pour l'amour..., commença ce dernier en ralentissant puis en tournant dans son entrée de cour.

Silencieux, Francis attendit que le véhicule se fût immobilisé avant d'en descendre, l'air stoïque. Ses plans pour cette nuit étaient-ils compromis ?

Son oncle et lui étaient sur le perron, prêts à rentrer, lorsqu'un second véhicule de police s'amena, suivi de près par le fourgon de la morgue.

Rapidement, deux hommes – un officier et son subalterne, en déduisit Francis – sortirent de la deuxième voiture de police tandis que le légiste demeurait dans son fourgon. D'où il se trouvait, Francis n'arrivait pas à voir ce que l'autre faisait.

— Voulez-vous ben m'dire c'qui s'passe ? interpella Réjean suffisamment fort pour être entendu.

Penchés au-dessus du garde-fou et regardant en direction de la rive, en contrebas, les policiers ne lui prêtèrent aucune attention. Puis, celui qui était le responsable tourna légèrement la tête vers eux sans cesser de donner des directives à son subalterne occupé à gribouiller des notes sur un petit calepin.

Francis reconnut aussitôt les yeux perçants du policier : le sergent officier Parent, le bleu qui l'avait conduit au poste, toutes sirènes dehors, lorsque le cadavre de Jonathan Pilon avait été découvert à l'automne 1994 dans les fameuses douches que Francis avait revisitées en pensée, la veille. Quel souvenir ! Et quelle année !

Visiblement, Francis n'était pas le seul à se le rappeler.

— Viens, mon oncle, dit-il en poussant gentiment Réjean à l'intérieur. On va aller dîner. Ils viendront nous voir ben assez vite s'ils pensent que ça nous regarde.

Au moment précis où Francis refermait la porte derrière eux, deux autres agents émergèrent des buissons plantés au fond du terrain derrière les vieilles bagnoles.

Sitôt à l'intérieur, Réjean gagna son fauteuil, s'y cala puis but une longue rasade de whisky au

goulot. Sans chercher à prétendre qu'il ne pensait pas à ce qu'il pensait, c'est-à-dire à l'évidence, il tourna la tête vers son neveu, la mine à la fois penaude et effrayée. Son filleul se ferait-il finalement épingler ?

— Pincez-moi ! soupira Francis en lisant sans peine les pensées peu subtiles de son oncle.

Retirant manteau et chaussures, il ajouta :

— Si Parent se décide à venir, envoie-moi-le. J'vais être en haut.

Que son neveu eût d'emblée reconnu l'un des flics ne parut pas rassurer Réjean.

Contrarié, Francis fila en secouant la tête et monta les marches deux par deux. Le dîner attendrait !

Arrivé dans sa chambre, il se dirigea vers la fenêtre sud et se pencha légèrement au-dessus du bureau. Les flics se tenaient tous dans la cour de Réjean. Ils étaient quatre et ils s'apprêtaient à redescendre la longue pente abrupte qui menait à la rivière. De sa tour de guet, Francis pouvait voir dépasser un bout de ruban jaune.

Avant de suivre ses hommes, Parent tourna la tête et la leva vers lui. Francis soutint son regard puis, quand le policier se décida à descendre à la suite des trois autres, il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent tous disparu de sa vue, trop tôt. Sur la rive, le légiste devait s'affairer autour d'un corps inerte, l'angle ne permettant à Francis que de le supposer.

Pour lui, tout cela ressemblait à une mauvaise blague.

Parent ne remontait pas du ravin. Posté à sa fenêtre, Francis attendait en vain depuis une bonne quinzaine de minutes. Or, tant que le flic ne venait pas les voir, Francis demeurerait dans le noir. Impossible de recueillir quelque information. D'où sa fébrilité et son agacement. Et avec le regard que Parent lui avait lancé, il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Francis qu'il serait personnellement concerné par la suite des choses.

Il en était à user l'email de ses dents lorsqu'il repéra un mouvement dans les buissons. Sans attendre, il redescendit et se dirigea vers la porte d'entrée. Affalé dans son fauteuil, Réjean tenta maladroitement de se redresser afin de voir ce que Francis fabriquait.

Ce dernier ouvrit alors même que Parent s'apprêtait à frapper, flanqué du subalterne avec qui il était arrivé tout à l'heure.

— On a trouvé la dépouille de Michel Lafleur, Mike, au bord d'la rivière, juste ici, en bas, annonça Parent de but en blanc.

— Et comment il s'est retrouvé là, selon vous ? demanda Francis sans s'émouvoir.

— C'est ce qu'on essaie de... d'éclaircir, répondit l'autre, déçu de son effet. Mais vous l'avez vu, hier soir, non ?

Parent s'adressait à Réjean, qui s'était approché, appréhensif, tout en continuant d'examiner Francis du coin de l'œil.

— Euh..., fit l'oncle complètement pris de court.

— C'est une question indirecte, mon oncle. Ni toi ni moi n'avons à y répondre. À l'évidence, le sergent officier Parent...

D'instinct, le deuxième flic détourna le regard.

— Sergent détective, corrigea Parent, piqué.

— ... le sergent détective Parent a déjà procédé à certaines vérifications.

— Pourquoi refuser de répondre, si vous avez rien à cacher ? insinua le policier.

— Vous savez où nous trouver, éluda Francis en commençant à refermer la porte, ce qui signifiait

son congé à Parent. Je suis à votre entière disposition, mais mon oncle n'est pas en état de répondre à vos questions, pour des raisons plus qu'évidentes. Et à la lumière de vos erreurs passées, sergent officier Parent, j vous suggère de vous en tenir à la plus grande rigueur procédurale.

Parent serra les maxillaires en décochant un regard mauvais à l'agent qui l'accompagnait. Comme si on réclamait ailleurs son attention immédiate, celui-ci décampa vers les arbustes, au fond de la cour.

Francis acheva de refermer la porte sur le visage crispé du sergent détective, qui ne tenta pas de s'interposer. Préoccupé, il y demeura adossé un instant, indifférent à la présence de Réjean près de lui. Passant en revue les données recueillies, Francis serra les mâchoires comme l'autre, dehors, avec son numéro de Columbo des pauvres.

À l'instant, Francis n'avait pas retourné Parent comme une crêpe uniquement pour asseoir son ascendant, mais aussi afin de couper court à un entretien qui menaçait de fissurer la façade de granite qu'il s'était taillée durant son attente, à l'étage.

Parent, Francis l'avait compris dès que le flic avait ouvert la bouche, l'avait sciemment laissé mariner dans l'ignorance à son arrivée. Dans l'espoir de mettre Francis à cran ? Afin qu'il commette une erreur ? qu'il se compromette ? que son visage se décompose à l'annonce brutale de la mort de Mike ?

Parce que l'affaire était entendue, évidemment ! Francis était de retour et, avec lui, la mort. Durant l'enfance... *an accident*. Durant l'adolescence... *a coincidence*. Et maintenant ? *Well...*

Pour Réjean, toujours traumatisé à côté de lui, la culpabilité de Francis n'avait pas paru faire de doute dès lors que le fourgon de la morgue s'était pointé, et ce, même si le premier ignorait encore de quel crime il retournait.

Mais s'il regardait en son for intérieur, Francis n'avait-il pas été énervé par l'attitude de Réjean pour la simple raison qu'elle faisait écho à ses propres craintes refoulées ? N'étaient-ce pas ces mêmes craintes que le flic avait tenté de repérer sur le visage de Francis, à l'instant ?

Non ! Im-pos-sible ! Pas cette fois. Pas cette fois... On ne pourrait rien retenir contre lui, car il n'y avait rien à retenir, point à la ligne. Du bluff, insista Francis. Demeurer pragmatique. Pragmatique.

— Viens, mon oncle...

Les soupçons, il avait l'habitude, quoiqu'il s'en serait volontiers passé. Ce qui l'irritait, c'était la certitude acquise de devoir reporter ses projets d'excavation. Et il ne disposait pas de beaucoup de temps ! Bien entendu, il aurait pu rester un peu plus longtemps, la question du coût du billet d'avion ne se posant pas, mais la possibilité de passer ne serait-ce qu'une journée de plus à Saint-Clo suffisait à lui lever le cœur.

— ... je..., poursuivit-il, pensif.

Mais il n'en était pas là. Pas encore. S'énervé en amont d'une situation pour l'heure hypothétique ne servirait à rien, sinon à gaspiller du temps de réflexion que Francis pourrait assurément mettre à profit autrement.

— J vais nous préparer à dîner, conclut-il fermement.

Business as usual.

Un peu rasséréné, Francis se dirigea vers la cuisine afin de grignoter quelque chose et, incidemment, de veiller à ce que son oncle s'alimente aussi. Ce serait de la soupe en boîte, décida Francis en ouvrant le garde-manger. Diète liquide : Réjean ne serait pas trop désorienté.

Cette drôle d'odeur flottait encore dans la cuisine, remarqua Francis en attaquant la conserve avec l'ouvre-boîtes. Comme un fond aigre, diffus, qui se manifestait tardivement une fois qu'on

humait l'air ambiant depuis un moment...

— J'ai pas ben ben faim, dit Réjean en entrant dans la pièce à sa suite et en interrompant la réflexion de son neveu.

— 'Faut manger un peu, mon oncle, décréta Francis en mettant la soupe à chauffer. Juste une p'tite soupe, question d'avoir quelque chose dans l'ventre jusqu'au souper.

Réjean ne protesta pas et vint s'asseoir à table. On aurait dit un androïde en attente d'instructions. Il aurait été parfait dans *Les Maris de Stepford* [Suite inférieure du film *Les Femmes de Stepford*, de Bryan Forbes, adaptation d'un roman d'Ira Levin dans lequel les femmes d'une banlieue cossue sont remplacées, au vu et au su de leurs maris, par des clones serviles et dépersonnalisés.].

Durant la demi-heure qui suivit, les policiers poursuivirent l'examen de leur scène de crime ou d'accident. Les deux hypothèses devaient leur apparaître aussi valables à ce stade, estimait Francis, et Parent s'était bien gardé d'indiquer s'il privilégiait l'une plus que l'autre. D'ailleurs, il ne revint pas frapper à la porte de Réjean.

Quand Francis et lui eurent terminé leur soupe, le premier lava les bols et les cuillères, le chaudron, et laissa le tout à sécher dans l'égouttoir placé dans l'évier jumeau.

— Voudrais-tu un dessert, mon oncle ? J'ai vu des biscuits...

— Non, merci. On va faire un boute. Le Salon va rouvrir. Je... J'comprends pas c'qui s'passe, Francis, dit soudain Réjean en ayant un mouvement du menton en direction de l'arrière-cour. Quessé qu'y est venu faire là, Mike ? Tu parles d'un plan d'nèg' !

En entendant cette expression, Francis ne put s'empêcher d'envoyer un regard réprobateur à son oncle.

— C'est juste une expression, dit Réjean, piteux. J'pas raciss'.

— On devrait être fixés assez vite, pour Mike, se contenta de répondre Francis. J'vais aller m'brosser les dents et je serai prêt à partir.

Une fois dehors, une idée lui vint. Plutôt que de monter en voiture, il se dirigea vers le fond du terrain sous l'œil perplexe de Réjean.

Francis allait atteindre le ravin sur lequel débouchait la muraille de buissons quand il s'arrêta. Tel un ultime avertissement à ne pas aller plus loin, le traditionnel cordon jaune du périmètre de sécurité, aperçu plus tôt, avait été déployé. Le ruban était maintenu en place ici et là par quelques branches piquées à travers la mince membrane de plastique.

Sans s'en soucier, ou plutôt en se donnant l'air de n'y accorder aucune importance, Francis s'en approcha, tout près, et regarda en bas. Accrochés de part et d'autre à leurs clôtures respectives, les voisins en faisaient autant. Pour une fois, Lucie ne se serait pas plainte de ce que son mari ne leur en avait pas érigé une, car seul Francis jouissait d'une vue imprenable sur la zone qu'on avait circonscrite à l'aide de paravents – de toile ou de plastique, il n'aurait su dire – visant justement à empêcher les curieux de trop en voir.

Et des curieux, il n'y en avait pas qu'à gauche et à droite. Sur l'autre rive, un petit attroupement s'était formé. Des effets de réflexion révélaient la présence de longues-vues. Certaines choses ne changeaient pas, comme la curiosité morbide. Et la technologie servait bien ces bas instincts, téléphones intelligents à caméra intégrée pointés vers la berge tragique à l'appui. « Le iPhone de la mort », pensa Francis, qui avait vu défiler des titres de films plus ringards encore. Son propre téléphone demeura dans sa poche, car contrairement aux autres manants, lui jouissait d'un coup d'œil direct.

Rapidement, il étudia la scène en glanant autant de données visuelles que possible. Sa position n'était certes pas optimale, mais ça pouvait aller pour les grandes lignes.

Étendu sur le dos, la tête vers la rivière, Mike portait la même chemise blanche que la nuit dernière. L'une des manches avait été arrachée durant la chute. Et il y en avait eu une, de chute, en témoignait un très net sillon vertical creusé dans les gravats là où le foin avait été arraché. Cette donnée-là, Francis ne pouvait la manquer puisqu'un petit drapeau jaune avait été planté dans la terre en guise de repère. La partie supérieure du sillon était relativement profonde et avait dû accueillir une roche ; elle s'étirait vers le bas jusqu'à n'être plus qu'une vague trace. Mike avait perdu pied à cet endroit après que la pierre se fut délogée et avait ensuite tenté de s'agripper à une racine saillante qu'il tenait toujours dans sa main droite, si la vue de Francis était bonne, et elle l'était. Quant à la cause du décès, la nuque, la tête : impossible de le dire.

La question qui le turlupinait en ce moment n'était pas de savoir ce que Mike fichait là, contrairement à Réjean un peu plus tôt, puisque cela, Francis l'avait immédiatement compris, mais plutôt : avait-il chuté accidentellement vers la fin de son ascension ou était-ce quelqu'un qui, surgi des buissons, l'avait poussé ? Lui, il dormait. Car l'incident s'était à coup sûr déroulé la nuit dernière et pas au cours de l'avant-midi, la lividité de la peau, même d'où se tenait Francis, était en ce sens éloquente.

Récapitulons, se dit Francis. Mike avait gravi la pente très abrupte dont il ne connaissait pas les particularités, contrairement à lui. Il avait pris appui sur une pierre de surface qui s'était aussitôt délogée, entraînant un brusque et inattendu transfert de poids sans point d'assise. Naturellement, Mike avait essayé d'agripper la première chose qui lui était tombée sous la main : une branche ou une racine. La clarté lunaire était adéquate, la veille. Manque de chance, la branche/racine n'était rattachée à rien. Mike avait dévalé, dévalé, pour finalement se fracasser le crâne sur l'un des nombreux rochers qui bordaient les berges. Ou alors, Mike avait dégringolé, dégringolé, et s'était rompu le cou durant sa chute. Les deux scénarios étaient aussi acceptables l'un que l'autre.

Selon un troisième, et celui-là devait plaire au sergent détective Parent, Mike avait gravi la pente, toujours très abrupte, et dont il n'avait aucune expérience. Parvenu à un mètre environ du sommet, soit à peu près là où se trouvait Francis en ce moment, quelqu'un avait surgi du feuillage sombre ; quelqu'un qui l'avait repéré ou suivi ; quelqu'un qui, soit l'avait fait sursauter trop fort par sa seule apparition, soit l'avait poussé, avec pour résultat commun de précipiter Mike de par le bas. La roche de surface s'était délogée et la racine ou la branche lui était restée dans la main. Crouch le cou, crac le coco. Mais à cause de qui et pourquoi ?

— Heille ! cria enfin Parent.

Enfin, car Francis ne s'était pas pointé là seulement pour prendre des notes mentales, il était aussi venu pour parler au détective. En quelque sorte...

— Y faut respecter l'périmètre !

Francis haussa ostensiblement les épaules en laissant ses mains parcourir la surface du ruban sans la toucher, à la manière d'une hôtesse de jeu télévisé. Le périmètre n'avait pas été violé.

— Je sais. J'avais juste quelque chose à vous dire, désolé, s'excusa-t-il en faisant un pas en arrière en signe de retraite alors qu'il n'avait pas la moindre intention de rebrousser chemin.

— Oui, euh... Non ! C'est correct ! corrigea Parent en entamant l'escalade un peu à l'ouest de la portion de terrain placée sous scellés. J'arrive !

Une fois accomplie son ascension, le policier se glissa sous le ruban jaune et vint se planter devant Francis, l'air défiant.

Quel twit, se dit Francis, le suspect de convenance.

— Bon, c'était quoi qu'vous vouliez m'dire ? La mémoire vous est rev'nue ?

— Ma mémoire va très bien, j'vous remercie. En fait, j'voulais juste pas qu'vous pensiez qu'on se sauve, mon oncle et moi. Là, on doit retourner au salon funéraire. On va y être jusqu'à cinq heures, et après de sept à neuf. Pas de fuite vers la Suisse à l'horizon.

Avant que Parent n'ait pu manifester son outrage d'être remonté pour rien, Francis poursuivit :

— Voulez-vous m'interroger quand on va revenir tout à l'heure, vers cinq heures ? J'ai été déçu que vous insistiez pas, ce midi, le taquina-t-il.

— Cinq heures, répéta l'autre sans desserrer les dents avant de tourner les talons et de repartir d'où il était venu.

Content de lui, Francis alla rejoindre son oncle demeuré près de la voiture, inquiet. En voyant revenir son neveu comme si de rien n'était, Réjean se détendit et monta à bord.

Pauvre homme, se dit Francis en posant la main sur la poignée sans l'ouvrir. Ça lui en faisait beaucoup à absorber en peu de temps. Eh bien, c'était comme ça ! Ce n'était pas plus rigolo pour Francis. Son précieux anonymat adulte était menacé, d'où la nécessité de contrôler la situation et de maintenir une avance sur le travail des forces de l'ordre. Il ne pouvait se permettre d'être inquiété par cette nouvelle tuile. L'idée d'être exposé une fois de plus lui était insupportable. Il s'était construit une vie adulte exempte d'attention non sollicitée et il entendait bien que cela demeure ainsi.

Eh merde ! Qu'est-ce qui lui avait pris, à Mike, de venir ainsi crever sous sa fenêtre ! ? Francis devait bien l'admettre : elle était pertinente, la question de Réjean.

Depuis l'habitacle de sa voiture, prêt à partir, ce dernier étira le bras et frappa doucement contre la vitre du passager.

Pas tout à fait sorti de sa rêverie, Francis s'installa à côté de son oncle et boucla sa ceinture. Malgré le numéro du gars au-dessus de ses affaires qu'il venait de jouer à Parent, Francis était profondément perturbé par la situation. D'autant plus qu'il était maintenant établi que son projet d'exhumation devrait attendre.

Réjean eut la bonne idée de ne pas lui poser d'autres questions « pertinentes » et se contenta de démarrer en silence.

*

Les visiteurs de l'après-midi furent beaucoup plus nombreux que ceux du matin. Et pour cause ! Francis n'était pas sitôt revenu qu'on comptait déjà un premier mort ! *Once is an accident*, se répétait-il, *twice, a coincidence...* Passé la douzaine, avait-on droit à une prime ? à un mort gratuit ? Murmures, regards entendus. Quand allait-on se décider à l'enfermer pour de bon, ce Francis ?

Bande de ploucs ! pensa-t-il suffisamment fort pour être entendu.

— Mon oncle, chuchota Francis à l'oreille de Réjean alors que celui-ci discutait avec un ancien collègue du chemin de fer, je t'emprunte l'auto. J'vais revenir te chercher à cinq heures, c'est beau ?

— Tiens, dit simplement Réjean en lui tendant les clés.

Francis se faufila dehors en maintenant une digne figure, un air confiant mâtiné d'un brin de tristesse de bon aloi pour l'heure solidement collé à son visage. Cela ne changea rien au concert de doutes et d'accusations à peine voilées qui se jouait en sourdine.

Lorsque la porte du salon funéraire se referma derrière lui, Francis prit une profonde inspiration en faisant fi des fumeurs éparpillés çà et là, non loin de l'entrée.

Assis dans la voiture de son oncle, il tâcha de se détendre un peu. Il devait vraiment faire

attention à ne pas se laisser happer par ce surcroît de stress. Maintenir les deux pieds bien ancrés dans le réel, prendre ses médicaments et, surtout, garder à l'esprit qu'aucune accusation ne serait portée contre lui puisqu'il ne s'était rendu coupable de rien.

— De rien, marmonna-t-il en regrettant aussitôt de s'être parlé à voix haute.

En était-il certain ?

Respire, se commanda-t-il. Respire. Calme...

Francis ferma les yeux un instant, les rouvrit, puis démarra.

La route droite à la sortie nord de Saint-Clo avait acquis quelques nids-de-poule tout neufs, quelques dépressions nouvelles depuis l'an dernier. Et bien davantage depuis quinze ans.

Le cimetière municipal avait accueilli de nouveaux locataires. Il en compterait une de plus demain. La mine préoccupée, Francis s'éloigna de la voiture qu'il venait de garer le long de l'entrée bordée de hautes futaies.

En habitué des lieux qu'il était, il serpenta entre les stèles et les monuments trop récents pour dégager quelque histoire, puis s'arrêta devant une pierre tombale de marbre blanc, très sobre mais non moins élégante. Marie Aubert, 1956 – 2009.

En silence, Francis contempla la dernière demeure de sa mère. Au bout d'une minute ou deux, il s'accroupit afin d'épousseter du plat de la main la poussière grise qui s'était accumulée sur la surface lisse et claire. Le plus gros de la saleté essuyée, Francis cessa son geste mais resta ainsi prostré, la tête penchée, son bras immobile prenant à présent appui sur la pierre.

Un premier sanglot secoua ses épaules. Il n'essaya pas de s'y opposer. Au contraire, il accueillit le second comme une délivrance.

Il était en train de craquer, pas de doute.

Cette constatation aurait dû l'emplir d'un farouche désir de prendre sur lui, de combattre. Après tout, il venait de se démontrer à lui-même qu'il n'avait pas perdu la main avec les flics... Dans les circonstances, Francis aurait dû se rebiffer une fois encore, une fois de plus. Il aurait dû, mais il ne savait plus trop, à cet instant précis, s'il en avait encore envie. Si cette fois de plus n'était pas une fois de trop.

En quittant la maison tout à l'heure après avoir parlé à Parent, ce n'était pas clair. Toute superbe dehors, il avait tendu sa toile comme il l'avait fait des tas de fois auparavant. Rien n'annonçait que Francis aurait peine à se tirer de cette affaire-ci. Rien. Alors pourquoi cet abattement soudain ? En avait-il assez de se défendre, de survivre ?

Était-il las de... de vivre ? Il s'était toujours brillamment tiré des situations inextricables dans lesquelles il s'était retrouvé comme s'il les provoquait du seul fait qu'il respirait, et voilà que, pour une fois qu'il n'avait *strictement* rien à voir avec un possible homicide, même pas à titre de témoin complaisant comme jadis, il risquait peut-être une inculpation ?

Il exagérait, évidemment, mais si peu. L'ennui – comprendre : la raison profonde de son désarroi –, c'était qu'à l'instar de la populace, lui non plus ne se faisait plus confiance. Il... il n'aurait pu jurer, malgré sa promptitude à essayer de croire le contraire, qu'il était blanc comme neige dans cette nouvelle histoire. Aucun souvenir coupable ne l'assaillait, mais il avait déjà tué en état de *blackout*. Yoland Filiatreault. Bien qu'il l'eût indubitablement tué, Francis, à ce jour, aurait été incapable de décrire la scène. Ce fait, à lui seul, justifiait la plus grande prudence. La plus grande prudence...

Avait-il tué Mike ?

— J'fais quoi maintenant, maman ?

Francis gardait les yeux rivés sur la pierre tombale comme s'il attendait une réponse. Sa mère

n'avait pas été la balise la plus solide de son existence, mais elle avait été la plus constante. Et la plus généreuse, généreuse jusqu'à l'oubli de soi.

Que lui disait-elle, tout petit, lorsqu'il était effrayé, ce qui ne manquait pas d'arriver ? C'était avant sa dépression et ses cachets, avant qu'elle demandât le divorce, avant qu'elle comprît que l'homme qu'elle avait épousé s'était transformé en une silhouette noire qui, la nuit venue, et chaque fois qu'elle n'était pas à la maison, rendait visite à leur fils Francis. Francis qui s'était mis à avoir peur à cette époque-là et qui, bien que déjà fou de films d'horreur, n'avait jamais vraiment eu peur avant cela. Et que lui disait sa mère, alors ? Elle lui disait qu'elle laisserait la porte de sa chambre entrouverte, d'abord toute grande, puis de moins en moins jusqu'à ce que Francis se sentît confiant. Le plus important, avait insisté sa mère, c'était que Francis déciderait lui-même du moment où elle pourrait fermer la porte complètement. La porte resterait entrouverte tant et aussi longtemps que Francis le désirerait. La décision appartenait à Francis.

Elle lui appartenait toujours. À l'époque, préférant l'obscurité, il avait fermé la porte complètement lorsque sa mère avait commencé à fréquenter leur voisin Richard. Il aurait dû la laisser grande ouverte, car c'était un possible bonheur qui courtoisait sa mère. Le mal résidait ailleurs. La silhouette noire n'était pas Richard mais le père de Francis.

Mais lui ne voulait ni s'en souvenir, ni l'admettre. Aussi avait-il tué Richard, préférant projeter sur lui les crimes de son père. Prférant l'obscurité.

Cette fois, Francis ne fermerait pas la porte. Pas tout de suite. Pas encore. Oui, cette décision-là lui appartenait. À lui seul.

Bon, se reprit-il en se séchant les yeux du revers de la main. Quels étaient les faits ? À présent qu'il avait convenu de se battre – contre qui ? contre lui-même ? –, sur quelles certitudes pouvait-il croquer l'ébauche de son raisonnement ?

Il se releva lentement, très droit. Devant ses yeux ne se trouvaient plus alignées les centaines de pierres tombales, mais le ravin, le sillon qui y avait été creusé et, en contrebas, Mike, la peau de la même couleur que sa chemise.

Sa chemise ! Mentalement, Francis revint en arrière. Mike était presque arrivé au sommet. Suivant le troisième scénario selon lequel quelqu'un était sorti des buissons (lui ?) afin de le renvoyer d'où il venait en lui causant le plus de dommage possible, car une telle action impliquait intrinsèquement un dessein létal, se pencher pour pousser Mike constituait une manœuvre beaucoup trop risquée.

En effet, Mike aurait facilement pu agripper la main de son assaillant et l'entraîner avec lui dans sa chute. Ou pire, en tirant suffisamment fort, faire basculer la personne s'étant imprudemment rendue vulnérable côté équilibre en assurant ainsi le sien propre. Pas les mains. Restaient les pieds.

Ainsi, la proposition la plus logique, si l'on considérait ce scénario-là comme conforme à la réalité, voulait que l'hypothétique meurtrier de Mike se fût servi de ses pieds pour le pousser. Mike avait monté, monté, pour se retrouver face à une paire de pieds qui l'avaient propulsé en arrière. La force de ce genre d'impact expliquait qu'il eût suffisamment « reculé » pour ne pas avoir prise sur son meurtrier. Lequel, assis au sol, ne risquait pas de tomber.

Or justement, avec tout ce foin mouillé et cette terre humide, des empreintes de chaussures auraient facilement été visibles sur la chemise blanche de Mike, au niveau du torse, selon toute vraisemblance. Parent n'avait fait allusion à rien de tel, mais même sans la mentionner, leur présence aurait confirmé hors de tout doute la thèse de l'homicide. Et dès lors que celle-ci était établie, Parent aurait joui de beaucoup plus de latitude quant à l'interrogatoire des ou, plutôt, du suspect. Sans jouer des muscles ni même d'intimidation, le sergent détective aurait légitimement pu insister auprès de

Francis, par exemple en exigeant une déposition. Il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas obtenu de mandat pour examiner ses chaussures, leur taille, les motifs de la semelle...

En soi, cela attestait qu'on était pour l'instant incapable de démontrer qu'il y avait eu meurtre.

L'air songeur, Francis regagna la voiture en se demandant si l'aisance avec laquelle il s'était projeté un film mental de son plus récent scénario pouvait suggérer un souvenir bloqué. Peut-être que oui, peut-être que non. Chose certaine, son petit pèlerinage lui aurait au moins permis de prendre une décision : si le sergent détective Parent comptait régler un quelconque contentieux avec le passé, Francis lui opposerait le même genre de résistance cognitive qui avait coûté la vie à Yoland Filiatreault, son ancien supérieur dont nul ne savait avec exactitude ce qu'il était advenu, sinon que Chantal Létourneau l'avait probablement tué et jeté à l'eau ou enterré quelque part dans la forêt entourant sa maison. Une maison située en face de chez l'oncle et la défunte tante de Francis, sur l'autre rive de la Matshi. Charmant voisinage.

La situation apparaissait tout à coup limpide à Francis. Comme un sprinter qui s'était laissé devancer mais qui rattrapait ses concurrents au fil d'arrivée, il venait de reprendre la tête du peloton. Parent et ses hommes resteraient derrière, désormais, décréta Francis en esquissant un sourire carnassier. Et qu'importe si c'était parce qu'il en savait peut-être plus qu'il n'était en mesure de l'admettre.

Le jeu était le même qu'auparavant, au fond, venait-il de réaliser. Seul son adversaire avait changé. Et, en l'occurrence, Francis était au jeu du meurtre ce que Bobby Fisher était aux échecs : un virtuose s'exerçant depuis sa plus tendre enfance.

Si les autorités se montraient pour l'heure incapables de prouver qu'il y avait eu homicide, Francis, lui, ne comptait pas exclure cette possibilité pour autant. Aucune empreinte de chaussures n'avait été relevée sur la chemise de Mike, soit, mais peut-être était-ce parce que le tueur avait pris la peine de les retirer au préalable. Des bas propres n'auraient laissé aucune trace. Et s'il advenait que c'étaient les siens, Francis ferait face à la musique. Mais seul, comme toujours, comme d'habitude. Ni vu ni connu. S'il s'avérait qu'il avait tué en état de *blackout*, qu'il en était encore capable, c'est-à-dire que cela pouvait encore se produire, alors il... il remédierait à la situation.

Le légiste saurait-il faire la différence entre une ecchymose acquise durant la chute et une infligée avant celle-ci ? Francis était bien conscient de ne pas évoluer dans un épisode de *CSI*, n'empêche...

Il claqua la portière, mit le contact et regarda devant lui quelques secondes avant de démarrer et de passer la marche arrière.

Rien ne lui servait dans l'immédiat de broser une œuvre au noir. Avec tout cela, Francis en avait presque oublié qu'une lueur était apparue au bout du tunnel sous la forme des confidences posthumes de sa tante. Il avait entrevu sa propre guérison. Elle se trouvait à sa portée pour la première fois de sa vie.

Francis devait gérer avec diligence le dossier Mike tout en demeurant concentré sur l'essentiel : son bien-être permanent. Cet enjeu-là non seulement était plus important, il était fondamental. Une percée capitale, aurait déclaré, pour une fois à raison, son ancien pédopsychiatre, le docteur Barbeau. En comparaison, Mike, c'était la routine, les affaires courantes. *Business as usual*, rien de plus.

Même jeu, adversaire différent.

*

Francis mûrit le cas Michel « Mike » Lafleur pendant encore une heure. Au volant de la voiture

de Réjean, il compléta plusieurs tours de ville en évitant le quartier de son oncle. Avec une obstination méthodique, il assembla, décomposa puis réassembla les faits dont il disposait tout en tâchant de décider de l'approche à adopter dorénavant envers le sergent détective Parent.

La résistance passive ne lui avait pas réussi. Peut-être le mieux consisterait-il à feindre avec conviction une collaboration totale et candide ?

Francis contempla avec scepticisme la perspective de faire émaner de sa personne une parcelle d'angélisme. Gros mandat, concéda-t-il en se garant dans le stationnement du salon funéraire à 16 h 58.

Réjean devait l'attendre près de la porte, à l'intérieur, car il sortit du bâtiment avant même que Francis n'eût coupé le contact.

— J'ai hâte que ça soit fini, dit son oncle en s'asseyant avec lassitude du côté du passager. Le monde me fatigue. J'ai d'la misère à les croire quand y'm'parlent d'elle. Lucie aimait pas les démonstrations. Elle aurait pas aimé ça... J'aurais dû m'en tenir à qu'est-ce qu'elle voulait.

— C'est pas l'cas ? s'enquit Francis, non sans étonnement.

— J'ai laissé l'salon m'convaincre d'étirer en soirée. Lucie avait juste demandé pour la journée, pas la soirée. C'est pas grand-chose, mais...

— Mais elle l'avait précisé. Oui, j'comprends, mon oncle, dit Francis en s'arrêtant au premier stop. Écoute... j'pense pas qu'elle va t'en tenir rigueur quand tu vas aller la retrouver de l'autre bord.

— Tu penses ?

Francis fut un peu pris de court par la littéralité avec laquelle son oncle avait pris sa boutade.

— Évidemment, réitéra-t-il tout de même. Elle va sûrement t'attendre avec son fameux pâté chinois.

L'espoir de guérison te ramollit, mon Francis, se dit-il en accélérant.

Ils descendirent de voiture alors que le médecin légiste procédait finalement à la remontée du corps. Tout ce qui se trouvait dans sa proximité immédiate avait dû être finement examiné, photographié, répertorié et prélevé avant d'être altéré par le déplacement de la dépouille. Cela faisait environ cinq heures. C'était un tantinet long. Pas inhabituel, mais quand même.

Un tel délai pouvait s'expliquer de deux façons. Soit il y avait une quantité très grande de prélèvements à effectuer (sur des surfaces pas évidentes comme de la vase et du foin ; peut-être avait-on procédé à des moulages ?), soit quelqu'un avait décidé de faire du zèle.

Considérant que le cadavre avait été découvert là où il avait été découvert, cette dernière explication était sans doute la bonne.

Sans se formaliser de l'activité en cours – la remontée dudit cadavre –, Francis suggéra à son oncle de rentrer dans la maison tandis que lui se dirigeait déjà vers le groupe de policiers massés autour d'un treuil qu'on avait placé au fond de la cour. Il résulterait de toute cette activité un beau trou dans la végétation, se dit Francis en arrivant à leur hauteur. Au premier flic qui lui tomba sous la main, il s'enquit :

— Est-ce que le sergent détective Parent est toujours en bas ? Il voulait m'voir pour...

— Oui, y vous attendait, dit le sergent officier en décrochant son émetteur. Boss ? Y'est arrivé...

Francis n'entendit pas le reste. Il était déjà debout près de la démarcation du périmètre qu'on avait maintenu en place à la lisière du ravin. Le marqueur jaune était toujours planté dans le sol près du sillon et on en avait ajouté un second, un peu plus haut, là où la racine – c'était une racine, pas une branche – avait été arrachée du sol. Ils avaient dû soigneusement repasser cette section de la pente au

peigne fin avant d'y remonter le cadavre.

Pour l'heure, c'était Parent qui la gravissait. Sa démarche plus lourde qu'en début d'après-midi indiquait que ses muscles ischio-jambiers et probablement ceux des mollets le faisaient souffrir. Il ne serait que plus heureux de trouver Francis réceptif et tout disposé à collaborer.

— Bon, fit Parent un peu essoufflé. Vous êtes prêt à coopérer ?

Francis sourit par-devers lui.

— Mais bien entendu, sergent détective. Vous et moi savons que j'ai l'habitude de coopérer, ne put-il s'empêcher d'ajouter par référence à leur toute première rencontre alors que Francis n'avait que seize ans et Parent... guère plus, maintenant qu'il y repensait.

Ça lui faisait quoi, au gaillard, trente-six, trente-sept ? Un peu plus ?

— OK, dit ce dernier en échappant une grimace de douleur au moment de se redresser. Connaissez-vous une raison qui aurait justifié que Michel Lafleur ait voulu vous rendre visite, à vous ou à votre oncle – vous voyez que j'suis pas *bucké* – en pleine nuit en passant par un chemin aussi détourné ?

Apparemment fier de la tournure de sa question, le sergent détective attendit. Son sourire en coin tressautant rendait compte d'une évidente surexcitation.

Et il est sérieux ! se désola Francis en ressentant presque de la compassion pour le flic, qui en était peut-être à son premier accident suspect camouflant potentiellement un homicide.

— Ne trouvez-vous pas que poser la question, c'est y répondre ? hasarda Francis, bon prince.

— Je suis pas... Vous refusez d'y répondre ?

— Mais pas du tout, au contraire. Je dis juste que vous répondez vous-même à votre question. En tout cas partiellement.

— C'est-à-dire ? s'enquit Parent dont le teint passa du rose au fuchsia.

— Et si vous posiez la question autrement ? suggéra Francis. Par exemple, vous pourriez me demander pourquoi, selon moi, Michel Lafleur s'était mis en tête de venir m'assassiner la nuit dernière.

Parent parut surpris, puis son visage se referma.

— Méditez ça, ajouta Francis. J'dois m'occuper du souper d'mon oncle avant qu'on retourne au salon funéraire. Et non, je n'ai toujours pas l'intention de quitter la ville avant dimanche matin, réitéra-t-il en tournant les talons.

Derrière lui, Parent ne broncha pas. On ne disposait d'aucun élément l'incriminant, c'était confirmé, comprit Francis. On n'aurait jamais rien contre lui, se répéta-t-il en montant les marches du perron. En attendant, que Parent ronge l'os qu'il venait de lui jeter !

Francis gagna la cuisine et alla directement au réfrigérateur. Trônait sur le comptoir l'un des nombreux plats congelés préparés avec soin par une des bonnes âmes que comptait la paroisse et qu'il avait sorti du congélateur avant de partir pour le salon funéraire en début d'après-midi. Macaronis à la viande. N'y manquait que le fromage et Francis leur ferait gratiner tout ça.

À sa grande surprise, Parent ne se manifesta pas. Réjean et lui mangèrent donc en silence en attendant de retourner une dernière fois affronter la douceuse duplicité locale.

— Y a comme une odeur, dans la cuisine, déclara soudain Francis en humant de nouveau ces émanations aigres qui avaient gagné en persistance.

— Ah... ça s'peut, répondit Réjean sans le regarder. J pense que c'est des vieilles patates, dans l'bas d'une des armoires. J'ai pas... C'est Lucie qui s'occupait d'ça.

Quand même ! Était-ce une raison pour sombrer dans l'insalubrité ? Réjean allait-il cesser de se

laver, avec ça ? Et se rouler dans la fange, tant qu'à y être ! ? Pouvait-on vraiment être aussi dépendant d'autrui ?

Bah ! Bientôt, Francis ne serait plus là pour se rendre compte du laisser-aller de son oncle. Et s'il consentait à veiller sur lui le temps que dureraient les obsèques de Lucie, Francis refusait en revanche de devenir la torcheuse de substitution. Les patates continueraient donc de pourrir dans leur armoire, et tant pis si l'odeur finissait par asphyxier Réjean !

— J'vais aller m'étendre un peu, dit Francis en desservant. Je serai en haut si...

— OK. J'ai juste hâte qu'y décrissent, eux autres. J'imagine que... J'imagine que s'y' avaient...

— J'ai rien à voir là-dedans, affirma Francis en déposant les assiettes dans l'évier après les avoir rincées. J'les laverai plus tard, reprit-il en se dirigeant vers l'escalier.

— C'est pas ça que... J'voulais pas...

— C'est correct, mon oncle. C'est normal. Fais-toi-z'en pas avec ça.

Il n'attendit pas la réaction et gravit les marches avec en tête le seul désir de faire une bonne sieste, une nouvelle habitude, décidément ! Les événements de la journée l'avaient épuisé.

*

Il rouvrit les yeux brusquement. Il n'avait pas le sentiment d'avoir dormi du tout, mais éprouvait en même temps l'impression d'être passé tout droit. Un coup d'œil du côté de la fenêtre ouest confirma cette crainte. Il faisait déjà nuit. Merde ! Réjean avait dû s'endormir aussi. Et dans son état...

Francis consulta sa montre : 3 h 30 du matin ! L'alarme aurait dû le réveiller à 19 h pour sa pilule. L'avait-il désactivée dans son sommeil ? Voilà pourquoi il détestait rompre avec sa routine. Il se leva en se forçant à saliver et avala ses deux cachets « à sec ». Du moment qu'il les prenait...

Les pots cassés en voie d'être recollés, il descendit au rez-de-chaussée afin de s'assurer que son oncle n'était pas en train de s'étouffer dans une flaque de vomi ou quelque chose du genre. À cette pensée, il eut un réel élan d'empathie pour Lucie.

Il trouva Réjean avachi dans son fauteuil, endormi, sa bouteille renversée sur le sol à côté de lui. Le niveau de whisky restant était si bas qu'il n'y avait aucun dégât.

Le regard de Francis se posa sur la fenêtre du salon. Le cabanon cadénassé sous lequel reposait la vile grand-maman Hortensia, les baignoires vétustes, les hauts arbustes...

En moins de deux, Francis se retrouva dehors, marchant à pas mesurés en direction du passage piétiné à répétition par les policiers l'après-midi durant.

La cour était déserte et la nuit, silencieuse ; une légère brise, tout juste...

Francis écarta les branches de son visage en courbant un peu le dos à l'approche du ruban jaune que les flics avaient laissé derrière eux. Lentement, il s'approcha du bord du ravin.

Son regard croisa celui de Geneviève, en pleine ascension, son visage pâle en partie dissimulé par de courtes mèches noires agitées par le vent de la rivière.

Francis se réveilla en suffoquant. Il toussa, reprit son souffle et regarda aussitôt dehors. Le soir venait à peine. Il se frotta le poignet puis consulta sa montre : 18 h 32.

OK, se dit-il en se levant. Les prochaines heures seraient cruciales, car bientôt le « rituel » allait enfin pouvoir commencer. Francis exécuterait bientôt la première étape de ce qui serait une forme de... d'exorcisme. Oui, l'idée d'un exorcisme lui plaisait. Ce serait symbolique, mais, si tout se passait bien, puissant.

Debout devant le coffre qui trônait toujours au bout de son lit, il en sortit l'album de Lucie et le

considéra une seconde. Puis il retroussa la partie arrière de sa chemise, desserra sa ceinture, appuya le cahier rigide entre son postérieur et son dos et rentra sa chemise dans son pantalon. Il reboucla sa ceinture, fit quelques tests de mobilité, rajusta la ceinture, puis enfila son veston.

Dans la salle de bain, il s'examina sous tous les angles dans la glace et, arrivé à la conclusion que le subterfuge passerait inaperçu, gagna le rez-de-chaussée, non sans éprouver une désagréable impression de déjà-vu. Comme pour empirer le phénomène, il découvrit Réjean assoupi dans son fauteuil de prédilection. Afin de mettre un terme à cette succession de concordances, Francis alla le réveiller.

— C'est l'heure, mon oncle. 'Faut y retourner.

Réjean, la bouche pâteuse, grommela.

— Veux-tu aller t'rafraîchir un peu avant ? offrit Francis en allant passer ses chaussures et son manteau dans l'entrée.

— Non, non. J'dormais pas vraiment, là...

— Je t'attends dehors, dit Francis en sortant.

Il ne ferma pas complètement la porte et fit quelques pas sur la galerie. Parent et ses hommes étaient partis.

Francis ne poussa pas jusqu'au fond de la cour et alla plutôt s'asseoir dans la voiture.

*

Il n'était pas au salon funéraire depuis dix minutes que, déjà, une dame âgée butait contre lui en s'excusant.

— Mon doux, qu'est-ce que vous avez là ? demanda-t-elle en désignant son dos.

Son ton plein de sollicitude offrit une parade toute faite à Francis.

— C'est mon orthèse. J'ai des problèmes de dos.

— Pauvre vous, si jeune. J'comprends tellement ! Moi, c'est mes genoux. J'pourrai pas rester longtemps à cause de ça. C'est bien souffrant, 'savez. Connaissiez-vous bien la défunte ? Moi, j'ai fait du bénévolat avec elle, pour la levée d'fonds des p'tits Noirs. Y a bien des années d'ça. Ils mouraient d'faim, dans c'temps-là, en Afrique. Tout un pays, ça, l'Afrique... Connaissiez-vous bien la défunte ?

— Assez peu, répondit Francis en éteignant l'alarme de sa montre avant de s'éloigner.

Avait-il pris ses cachets avant de partir ? En se levant, oui... ne les avait-il pas avalés à sec ?... C'était confus.

Il repéra un coin inoccupé et alla s'y planter, le dos collé au mur. L'arête de l'album lui labourait le haut du postérieur. Il s'en serait donné, du mal !

Il en était toujours à se soucier du bien-être de sa chute de reins lorsqu'il aperçut une paire d'yeux plus ouvertement braquée sur lui que les autres. Tout le monde le regardait, mais tout le monde essayait de ne pas en avoir l'air.

Ces yeux se fichant de la bienséance appartenaient à Johanne Laure, une ancienne soubrette de feu Sophie Malo. Répondant à son sans-gêne par la pareille, Francis entreprit de fixer Johanne sans expression aucune. Elle détourna aussitôt les yeux, la mine plus craintive qu'embarrassée. Elle avait toujours cet air... comment dire... quelconque. Ni moche ni belle. Sa « beigneur » expliquait pourquoi Sophie l'avait gardée à ses côtés, à l'époque de l'école secondaire. La banalité de la première soulignait la beauté de la seconde.

À propos d'école : Francis prit soudain conscience que plusieurs de ses anciens « camarades »

de classe s'étaient déplacés. Et la dépouille de Lucie, paix à son âme, n'avait strictement rien à voir là-dedans.

Damnée curiosité de village ! râla-t-il en roulant des yeux avec plus d'ostentation qu'il ne l'aurait voulu.

— Mes sympathies, Francis.

Il reconnut aussitôt Simon. Simon-Quelque-chose qui, à l'école primaire, lui en avait fait voir de toutes les couleurs au cours du règne de terreur de Sophie. Simon-Quelque-chose qui, pris de remords sept ans plus tard, lui avait consenti un « T'es correct, toé » assorti d'un « J't'aime ben » alcoolisé. C'était de circonstance, puisqu'ils se trouvaient alors tous réunis dans le spacieux chalet de Sophie pour un party qui s'était avéré mémorable pour toutes les mauvaises raisons.

— Merci, Simon, répondit Francis en serrant la main molle que lui tendait l'autre.

Simon resta là une seconde de trop, la bouche entrouverte, puis, réalisant qu'ils n'avaient rien d'autre à se dire, il prit congé.

Francis observa la silhouette trapue de Simon alors que ce dernier disparaissait parmi la masse de visiteurs agglutinés en plusieurs petits groupes compacts. Tous, ou presque, s'intéressaient à Francis et non à sa tante, constata-t-il. La soirée risquait d'être longue !

Refrénant un second roulement d'yeux, Francis les tourna plutôt vers le cercueil.

*

Le bourdonnement des voix en mode chuchotement décrut puis se tut. Il n'était pas trop tôt. Debout au milieu de la salle désertée, Réjean et Francis contemplèrent le cercueil fermé un moment.

— Aimerais-tu que j'te laisse seul avec elle ? offrit Francis.

— Non. On s'est déjà faite nos adieux, répondit Réjean sans détacher ses yeux de la boîte de chêne verni où reposerait à jamais feu son épouse.

Le caquet bas, le veuf tourna la tête de quelques degrés vers son neveu.

— Prends l'temps d'en faire autant, dit-il sans regarder directement Francis. J'vas aller leur dire d'attendre deux-trois minutes avant d'venir la chercher.

Déjà, Réjean se dirigeait vers le couloir central. L'une après l'autre, il tira sur les deux portes coulissantes dissimulées dans les parois du cadrage mais, avant de les refermer complètement, ajouta :

— Elle t'aimait gros, ta tante.

Une fois seul, Francis s'approcha du cercueil en regardant de temps en temps par-dessus son épaule. À vrai dire, il avait proposé à Réjean de se recueillir une dernière fois dans le seul but de pouvoir prétexter vouloir en faire autant ensuite. Mascarade inutile, son oncle ayant anticipé son souhait. Vrai que toute personne normalement constituée aurait tenu à agir ainsi. À sa manière à lui, Francis commençait à se rapprocher de cela : une forme de normalité ; la sienne, en tout cas.

Car bien qu'elle revêtît une part de préméditation, sa manœuvre relevait aussi d'un désir réel de... de dire au revoir. Elle s'inscrivait dans le rituel devant mener à son émancipation mentale et psychique (il préférerait cela à « guérison », tout compte fait). C'était donc un au revoir à Lucie, mais surtout à cette partie de lui-même qu'elle seule avait été en mesure de reconnaître, aidant ainsi Francis à s'en libérer. Il s'apprêtait d'ailleurs à procéder à la première étape de cet affranchissement tardif en se délestant de l'album de Lucie, mais sans le détruire, car ce qu'il contenait était trop riche d'histoire. Comme une pharaonne, Lucie irait au tombeau en emportant ses plus précieuses reliques : le tailleur qu'elle avait dû acheter pour sa lune de miel, ses jolies chaussures assorties, et son album.

Vérifiant encore qu'il était fin seul, Francis testa le couvercle de bois et le souleva, non sans efforts. Il le maintint ainsi d'une main tandis que, de l'autre, il relevait le bas de son veston et de sa chemise et dégageait l'album de sa cachette devenue un tantinet moite. Sans regret, il plaça l'album sur le ventre plat de Lucie.

Même s'il ne la regarda pas, car il préférait garder d'elle le souvenir d'une femme nerveuse mais en santé, son cerveau capta dans son champ visuel périphérique quelques détails aussitôt transférés dans la conscience de Francis. Maigreur extrême, peau parcheminée... Il ferma les yeux en même temps que le couvercle du cercueil.

— Dors bien, ma tante... Cette nuit, j'vais aller présenter mes respects à grand-mère Hortensia.

Le polaroïd n'avait pas bougé de sa poche de chemise. Mamie resterait avec lui encore quelque temps.

9. Élémentaire, mon cher Parent

Réjean jura en repérant le sergent détective Parent qui faisait le pied de grue dans son entrée. Au moins, il avait utilisé une voiture banalisée.

— C'est correct, mon oncle, dit Francis. Il a probablement juste besoin d'informations complémentaires. C'est normal.

Ce mot, magique entre tous, suffit à atténuer le stress de Réjean.

Quand ils se garèrent, Parent vint se placer du côté de Francis. En descendant de voiture, ce dernier adressa au flic un sourire entendu dans lequel on ne décelait pas l'ombre d'une inquiétude.

— J'vais veiller un peu sur l'perron avec le sergent détective Parent, annonça-t-il. Ça va aller, mon oncle ?

— Ben sûr, ben sûr, fit Réjean en rentrant sans demander son reste.

Dès que la porte se referma, Francis revint au policier, qui se tenait tout près de lui.

— Avez-vous réfléchi à ma question ? demanda le suspect, qui éprouvait l'agréable sensation de ne plus en être un et d'avoir inversé les rôles, dans la mesure où il était à peu près certain d'avoir élucidé l'affaire au cours des dernières heures.

Il serait vite fixé, et cela devait se sentir, car Parent soupira, résigné à jouer le jeu de Francis.

— Pourquoi vous pensez qu'Michel Lafleur venait ici pour vous tuer ?

Rien qu'au ton, Francis voyait bien qu'il n'aurait pas à le convaincre. Parent n'était pas venu l'interroger. Il était venu comprendre. Soit.

— Si vous avez interrogé certains clients d'La Falaise comme je crois qu vous l'avez fait, vous n'êtes pas sans savoir que Mike a formulé le souhait que je n'revienne plus sur son lieu de travail. Bref, poursuivit Francis en faisant mine de se mettre en marche tout en pointant du menton l'arrière-cour afin qu'ils se missent à l'abri des oreilles indiscrètes, il ne voulait pas m'revoir. Jamais. Or quelques heures plus tard, sans doute après avoir fermé le bar, il entreprend de longer la berge et de remonter jusqu'à la maison d mon oncle où il sait que je loge. Il veut à tout prix éviter d'être vu, c'est la seule explication justifiant pareille équipée. Pourquoi veut-il éviter d'être vu ? Parce qu'il s'apprête à faire quelque chose de répréhensible. Veut-il vandaliser la voiture de mon oncle ? dévaliser la maison pendant qu'on dort ? déféquer sur le perron ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il veut ?

Le sergent détective Parent buvait les paroles de Francis, l'agacement de l'après-midi ayant laissé place à l'attention complète. À défaut d'être très futé, il était curieux. Peut-être Francis l'avait-il trop hâtivement jugé.

— On revient en arrière, poursuivit Francis. Je suis au bar. Mon oncle est pris à parti par un certain Bouboule qui cherche de toute évidence à provoquer une bagarre avec moi...

— Oh, pas nécessairement, coupa Parent. C'est pas à vous qu'il a parlé. Pourquoi il aurait voulu s'battre spécifiquement avec vous ? C'est un peu fort...

— Parce que l'adolescente qu'il *cruisait* venait de... « l'ar'virer d'bord », comme on dit ici, répliqua Francis sans se démonter. La soirée est plus qu'avancée, il pourra pas baiser ce soir, il est fâché, il veut se défouler sur quelqu'un et moi, je suis juste à côté d lui. Mon gabarit est invitant : il ne s'déshonorera pas en m'assommant.

— Vu d'même...

— Donc, je maîtrise Bouboule sans rien casser dans l'bar, sans blesser personne...

— À part l'amour-propre de Bouboule, corrigea Parent.

— Certes. À part l'amour-propre de Bouboule, consentit Francis, qui crut discerner là l'ébauche d'une remarque complice.

Difficile d'en être certain toutefois, la pénombre du soir l'empêchant de voir quel genre de regard avait accompagné celle-ci.

— Or donc, reprit Francis, j'évite bien des désagréments à Mike en réglant tout ça proprement. Et qu'est-ce qu'il me répond quand j'le remercie d'avoir pris le parti de mon oncle ivre dont je suis par ailleurs sur le point de le débarrasser ? « Rends-moi service. R'viens pu jamais icitte. » Le ton est froid et très, très dur. Et ça n'a rien à voir avec ce qui vient d'se passer.

— Non ?

— Non, répéta Francis en arrivant à la hauteur des carcasses de voitures. Saviez-vous que je connaissais Mike de longue date ou, plutôt, que lui me connaissait de longue date ?

— Euh... non. Comment vous vous connaissiez ? demanda Parent d'un ton d'où n'émanait plus nulle suspicion.

— Vous prendriez pas un café ? Moi, j'prendrais un café, dit Francis en rebroussant chemin.

Parent le suivit. Il n'avait pas le choix.

— Ç'a pas l'air de vous énerver pantoute, observa le policier à la remorque aussi bien de Francis que du récit. Et c'est chien d'me laisser niaiser d'même.

— Déformation professionnelle, dit Francis. On appelle ça la gradation de la tension, ou juste faire durer le suspense, si vous préférez. Pour l'absence d'énervement, vous connaissez un peu mon parcours, sergent détective. J'ai vu pas mal pire.

L'autre ne trouva rien à répondre. C'était après tout la pure vérité. Pour une fois que Francis pouvait y avoir recours !

En poussant le porte-filtre dans la cafetière électrique, Francis constata que son invité était demeuré debout près de la table de la cuisine. Dans le salon, Réjean faisait – pitoyablement – semblant de roupiller.

— Asseyez-vous, j'vous en prie, dit Francis en désignant l'une des chaises.

D'abord en sourdine, puis plus fort, le bruit d'égouttement monta de l'appareil. Francis ouvrit une armoire et en sortit deux tasses, qu'il posa près de la cafetière. Ce faisant, il repéra encore les relents de cette odeur désagréable de pommes de terre pourries. Rapidement toutefois, les effluves de café prirent le dessus.

Francis ne s'en souciait déjà plus lorsqu'il se ravisa soudainement. Il s'accroupit devant l'armoire où il se souvenait que Lucie gardait ses patates dans un grand bol, l'ouvrit et plissa aussitôt le nez. Curieux, il tira le bol vers lui et en étudia soigneusement le contenu.

— Solanine, murmura-t-il.

— Pardon ? s'enquit Parent depuis la table.

— Rien. Je m'parlais.

Après avoir rangé le bol sans en jeter le contenu et refermé l'armoire, Francis ramassa le sucrier sur le comptoir, prit une cuillère dans le tiroir à ustensiles, puis vint rejoindre Parent à table.

— Ah, j'ai oublié, prenez-vous du lait, sergent détective ?

— Non, juste du sucre.

— Préférez-vous que j'attende le café, avant d'poursuivre ?

Parent retroussa un sourcil, mouvement qui aurait échappé à Francis s'ils étaient restés dehors. Et Parent avait apparemment de l'humour, preuve supplémentaire que l'affaire devait pour ainsi dire être classée.

— Bon, OK, consentit Francis en s'asseyant. Alors comme j'vous disais, je connaissais Mike depuis longtemps même si je l'avais pas revu depuis... attendez... vingt-quatre ans.

— Pardon ? fit Parent interloqué.

— Plus précisément depuis l'automne 1986. Quand mon père a assassiné un p'tit garçon, le premier d'une série, dans un champ. Vous habitiez la région ?

— Oui, oui, au cinéparc, j'm'en souviens, dit Parent. J'venais d'avoir quatorze ans. On s'tenait là pas mal, dans l'temps. Mon grand frère m'amenait avec ses chums...

— Alors vous n'êtes pas sans savoir que Mike était sur place et qu'il est, ou plutôt était, un de ceux qui ont découvert le cadavre après moi.

— Oui, je... je suis familier avec certains éléments de l'affaire parce que...

— Parce que les gens jasant, crut bon de compléter Francis en une intervention favorable à son interlocuteur.

Car si le policier avait admis, comme il s'apprêtait spontanément à le faire, qu'il avait eu accès au dossier confidentiel de Francis, un mineur au temps de l'enquête de 1994 à laquelle Parent avait participé, il aurait avoué du même souffle que la procédure n'avait pas été respectée et que le scellé sur l'affaire de 1986-1987 avait été brisé. Ce n'était pas souhaitable que Parent suggère une telle chose. En se faisant ainsi signaler, sans perdre la face, qu'il avait failli compromettre sa fratrie, Parent serait plus prudent désormais. Et il n'en serait en activité que plus longtemps. Et il serait reconnaissant. Francis avait sous la main une bonne pâte qui pourrait lui être fort utile advenant des développements fâcheux dans cette affaire-ci (même si c'était peu probable dorénavant, si sa lecture de la situation s'avérait correcte) ou si jamais le sort qu'il réservait aux restes de sa grand-mère engendrait des complications imprévues. Avoir à sa disposition un policier qui lui en devrait une ne pouvait pas nuire. Francis avait conservé l'habitude de sortir doublement couvert.

— Oui, c'est ça. Les rumeurs, approuva gauchement Parent.

— J'y étais allé avec Mike et ma gardienne Nancy, qui sortait avec lui. Samuel, la victime, nous accompagnait. C'était le cousin d'ma gardienne. Après ce soir-là, elle a été hospitalisée de manière, disons, prolongée. Son père était militaire, ici, sur l'ancienne base, et il a obtenu un transfert. La famille a déménagé avant même que Nancy quitte l'hôpital. Elle est jamais revenue ici. Et Mike en était très, très amoureux. Tout l'monde était amoureux de Nancy, j'imagine.

— Vous aussi ? s'enquit Parent en blaguant à peine.

Francis réfléchit une seconde.

— Oui, je suppose. Autant qu'on peut l'être à huit ans. Que j'pouvais l'être. Mais Mike... Mike, il l'aimait comme au cinéma. Le *bum* qui habite du mauvais côté d'la *track*, la fille de bonne famille : vous avez vu l'film, j'imagine.

— Quelques-uns, admit le policier en opinant du chef. Ça résume une couple de films, oui.

— La plupart du temps, les gens cherchent quelqu'un à blâmer, poursuivit Francis. Mon père est mort depuis longtemps, mais moi, j'suis là. J'vous l'donne en mille que la rancœur de Mike à mon égard, elle découle, découlait, de là. Je suis plus un enfant, et haïr un homme, c'est facile. Mon existence même lui a fait perdre l'amour de sa vie.

— Vous dites que vot' gardienne s'appelait Nancy ?

— Pour c'que j'en sais, c'est encore son prénom, répartit Francis en se levant afin de servir le café qui avait fini de couler. Pourquoi ?

— Parce que Michel... Mike Lafleur portait un tatouage au biceps droit. Un cœur avec...

— ... Nancy écrit au milieu, devina Francis en prenant les deux tasses fumantes. C'est un peu... cliché, comme image, ajouta-t-il en posant une tasse devant Parent avant de se rasseoir avec la sienne. Mais ça concorde avec le reste, avec son histoire à lui.

— C'était pas un gars compliqué. Ça cadre, conclut Parent.

Vrai. Perdu qu'il était dans ses raisonnements alambiqués, Francis avait mis un long moment à reconnaître la simplicité de la situation. Il n'avait compris que tout à l'heure, au Salon. Nancy aime Mike, Mike aime Nancy. Un cœur, un nom. Un gros chagrin d'amour : il n'en fallait pas plus pour souhaiter la mort d'un homme.

De son côté, Parent était loin de disposer d'une radiographie claire des événements. Humble, il s'enquit :

— Mais comment vous faites pour...

— Comment j'tisse les fils pour en fabriquer une corde solide ? coupa Francis en portant sa tasse à ses lèvres.

— C'est une métaphore pour vos déductions, ça ?

— Oui. Déformation professionnelle, ça aussi, admit Francis. Multiplier les formules et les images pour éviter d'se répéter. Ça dynamise le récit et ça garde le cerveau stimulé. Je suis scénariste. Mais chut, fit-il en plaçant son index devant sa bouche, j'écris sous pseudonyme !

Les flics n'étaient pas tenus au secret professionnel comme les médecins et les avocats, après tout. Mollo, les confidences, se dit Francis en résistant à l'envie d'ajouter : « Et si vous le dites à quelqu'un, j'vous tue. » Même si Parent avait de l'humour, il n'apprécierait peut-être pas celui, très noir, de Francis.

— Écoutez, reprit celui-ci, c'est... c'est comme je viens d'vous l'expliquer : tout le raisonnement que j'viens de partager avec vous, je m'le suis fait dans ma tête toute la journée. C'est... c'est d'la logique, pas d'la magie.

— C'est presque embarrassant, confessa Parent, qui n'avait pas cessé de remuer son café depuis qu'il y avait plongé une cuillère à thé de sucre une bonne minute plus tôt.

— Le sucre doit s'être dissous, suggéra Francis. J'vais vous confier un secret, au sujet des déductions.

— Oui ? fit Parent avec une lueur d'intérêt dans le regard.

— J'ai lu tous les Sherlock Holmes.

— Très drôle.

— J'suis sérieux ! insista Francis. J'écris à la chaîne, pour mon travail. Et sur le plan d'la construction, Conan Doyle, c'est simple et efficace. Et il y a beaucoup d'vrai dans ce qu'il fait dire à Holmes : quand on a écarté toutes les solutions contredites par les faits, celle qui demeure, même invraisemblable, est la vérité.

— Mais Lafleur aurait pu vouloir vous voir pour une autre raison...

— Il a clairement énoncé son désir de ne pas m'revoir, rappela Francis.

— Alors il aurait pu vouloir s'adonner à un délit mineur, comme ceux qu'vous avez vous-même évoqués...

Parent n'allait pas à la pêche. Il était capable de traiter toute cette information et, Francis en demeurait convaincu, l'avait déjà traitée. Le flic faisait-il lui aussi... durer le suspense ? Ou le plaisir ?

Intéressant...

— Il se serait donné tout ce mal ? reprit Francis sans laisser paraître sa curiosité naissante. Il aurait risqué de se casser l'cou, littéralement, juste pour m'être désagréable ? C'est risquer gros pour pas grand-chose, non ?

Le sergent détective Parent garda le silence.

— Évidemment, continua Francis, vous en savez plus que moi. Vous avez examiné l'corps.

— Oui.

— Et après tout ce que j’viens d’vous dire, vous commencez à mettre en place les dernières pièces du casse-tête. Des pièces auxquelles moi, je n’ai pas eu accès.

Parent lui répondit par un sourire satisfait.

— Le corps ne portait pas d’ marque de violence, n’est-ce pas ?

Silence.

— Et il était armé, j’me trompe ? avança Francis.

— Peut-être bien, dit le policier en prenant une gorgée de café.

— Et le fait qu’il ait été armé confirme qu’il était habité par des desseins violents au moment de longer la rivière jusqu’ici. Arme blanche ?

— Peut-être un couteau d’chasse.

— Quoi d’autre ?

— Le légiste a trouvé deux reçus d’carte de crédit pliés dans la poche de son pantalon. Ils étaient au fond d’une double poche, c’est pour ça qu’le légiste les a trouvés juste une fois rendu à’ morgue.

— Et ces reçus de carte de crédit sont intéressants parce qu’ils n’appartenaient pas à Mike. Ai-je raison ?

— Effectivement, confirma Parent.

— Appartenaient-ils, par le plus grand des hasards, à un gars dont le surnom est Bouboule ? Un gars qui aurait porté l’chapeau pour mon meurtre, preuve à l’appui avec ces p’tits papiers tombés non loin de ma dépouille « par inadvertance ». Et mon oncle aurait rien entendu dans son état. Ou alors il aurait fini comme moi. Avez-vous examiné la voiture de Bouboule ? Il est rentré chez lui en taxi. Son véhicule est resté dans le station...

— Jean-Paul Côté, ça c’est Bouboule, nous a autorisés à examiner son char quand j’lui ai expliqué la situation, coupa Parent. Ça évite le tataouinage de demander un mandat. On a relevé les empreintes de Lafleur un peu partout sur la portière, la boîte à gants, tout ça. Il a fouillé la voiture, oui. Si Mike avait ressuscité, j’pense que Bouboule l’aurait tué une deuxième fois drette-là.

— L’occasion fait le larron, lâcha Francis, philosophe. Bouboule a menacé d’me retrouver et d’me tuer. Mike a dû s’dire que les planètes ne seraient jamais aussi bien alignées. J’ai été très chanceux qu’il se casse la gueule.

— C’est certain. Mais d’un autre côté, vous savez vous défendre.

Évoquait-il uniquement l’escarmouche qui avait coûté quelques points d’orgueil à Bouboule ? Parent venait-il à nouveau de lancer sa ligne ?

Attention, papillon de nuit, se dit Francis. Si tu voles trop près de la lumière...

— Mieux que lui savait faire de l’escalade, on dirait, répliqua-t-il.

— Lafleur avait consommé. Le rapport de toxicologie indique qu’il avait une bonne quantité de cocaïne dans l’sang. Ça lui a peut-être donné du courage, mais ç’a pas dû l’aider à avoir le pied solide. Les fractures sont toutes conformes avec la chute, les ecchymoses aussi.

Quand il entendit ces paroles, Francis sentit un immense poids quitter ses épaules. Il fit néanmoins un effort pour ne rien laisser paraître de son soulagement. Il n’avait donc bel et bien rien à se reprocher. Il n’avait pas rechuté. Il n’avait pas eu de *blackout*.

— En tout cas, ç’a été rapide, comme autopsie, dit Francis avec un entrain qui frôla presque la fausse note.

— Mettons qu’y a pas grand’ décès qui nécessitent une autopsie, à Saint-Clo, offrit Parent en guise d’explication.

À présent que je n’y habite plus, ne put s’empêcher d’ajouter Francis pour son seul bénéfice.

— C’est un authentique accident, conclut le policier. L’affaire est classée depuis 20 h 48.

— Ça veut dire que vous êtes revenu ici...

— Peu après, tenta de relativiser le flic. J'voulais...

— Comprendre ? hasarda Francis. Comprendre au-delà d'la preuve médico-légale ? Comprendre ce qui a placé Mike là ? Au point d'me révéler des éléments d'enquête ?

— L'enquête est close, rappela l'autre. Et y a rien que j'veus ai dit à' soir qui sera pas dans les journaux demain. Ça doit déjà être sur Twitter. On a émis un communiqué. Et oui, j'voulais comprendre. Y restait des zones... pas claires. Et si j'peux m'permettre, dit le policier en se grattant le menton, vous auriez dû essayer d'entrer dans la police. Vous auriez fait un sapré bon détective.

— J'fais un bien meilleur suspect, vous trouvez pas ?

Parent rougit. Francis se leva, ouvrit le garde-manger, en sortit la bouteille de brandy que Lucie y gardait en permanence et qu'elle ne touchait jamais, prit le pot-verseur et réchauffa leurs cafés.

— J'imagine que vous avez fini votre service, dit Francis en retirant le bouchon de la bouteille de brandy.

— Oui, oui mais... c'est l'café que j'suis moins sûr. À cette heure-ci, ça risque de m'empêcher d'dormir.

— Mais j'y compte bien, répondit Francis en versant, les yeux plantés dans ceux du flic cramoisi et apparemment curieux à plus d'un égard.

Francis se retourna dans son lit en poussant un léger grognement. Il ne dormait pas même s'il en avait l'air. La manœuvre lui permit de voir, en écarquillant à peine les yeux, ce que faisait Parent.

Contrairement à ce à quoi il se serait attendu, celui-ci n'était pas en train de se rhabiller nerveusement en essayant déjà d'oublier que ce qui venait de se passer s'était passé. Debout devant la fenêtre sud, son torse velu et sombre faiblement éclairé par la lune, le *one-night* de Francis examinait sa scène de crime sous un angle inédit. Même une, non, deux baisers torrides ne suffisaient pas à lui faire oublier le boulot. Francis en fut vexé.

— Non, sergent détective, c'est impossible de voir d'ici si quelqu'un est en train d'graver la pente. Les buissons cachent la vue. Y a longtemps qu'ils cachent la vue.

Parent ne sursauta pas.

— 'Faut qu'j'y aille, dit-il en revenant vers le lit où il ramassa ses vêtements et les enfila sans donner l'impression qu'il y avait le feu.

Fin de la récréation. Francis n'avait de toute façon aucune intention de l'inviter à passer la nuit – pourtant déjà bien entamée, lui souffla une petite voix narquoise. Et mamie ?

— Qu'est-ce que tu vas dire à ta femme ? s'enquit Francis en se retournant sur le ventre, conscient de présenter à l'autre le magnifique derrière rebondi qu'il lui avait refusé plus tôt.

— Que j'ai pris une bière avec des chums, répondit Parent en regardant furtivement son alliance.

— Tu prendras une bière dans l'frigor, en bas. Une ou deux gorgées, pour avoir l'haleine qui va avec ton histoire, conseilla Francis en jouant celui qui se rendort. Moi, c'est c'que j'ferais faire à mon personnage...

Il entendit Parent avancer vers la porte puis s'arrêter.

— J'm'appelle Vincent.

Francis grogna tout bas en agitant doucement ses pieds.

La porte se referma sans bruit.

Francis rouvrit les yeux.

Vincent parti, il ne trouva pas le sommeil. *Vincent Parent...*, se répéta Francis. Papa et maman ne

s'étaient pas forcés !

Après s'être tourné et retourné dans son lit, il se redressa en se frottant les yeux. Au passage, il sentit les poils hérissés de sa barbe de deux jours lui piquer le bout des doigts. Il avait dû érafler la peau de Vincent durant leurs ébats. Sa femme repérerait-elle des rougeurs suspectes ? Baisaient-ils encore ? Souvent ?

Peu enclin à fouiller la question, Francis se leva sans trop savoir encore comment il comptait meubler son insomnie. Un frisson l'encouragea à enfiler sa chemise, qu'il récupéra sur le dossier de la chaise du bureau. Son regard se posa alors sur son ordinateur portable. À tout hasard, il l'ouvrit et cliqua sur l'onglet du logiciel Skype. Un seul nom figurait dans sa liste de contacts. Il sourit en constatant qu'il n'était pas tout seul à être snobé par le sommeil.

Francis acheva de boutonner sa chemise et s'assit devant son portable en cliquant sur l'adresse de Robert. La sonnerie numérique retentit. Francis baissa le volume d'un cran puis attendit. Peut-être son oncle s'était-il endormi en laissant son ordinateur allumé ?

Un rectangle noir apparut en même temps que la sonnerie se tut. Francis entendit d'abord Robert, puis le vit ensuite lorsque l'écran virtuel s'alluma.

— Francis ? Est-ce que tout va bien ?

— Oui, inquiète-toi pas, mononc'. C'est juste un peu d'insomnie. Pis toi, c'est quoi ton excuse ? Il est onze heures passées, dit-il après avoir jeté un coup d'œil à l'horloge dans le coin de l'écran. D'habitude, tu te transformes presque en moine, pendant tes contrats.

— M'imagines-tu en moine ! ? rigola Robert. J'te revirerais la congrégation à l'envers ça serait pas long !

— J'te fais confiance, acquiesça Francis en souriant. Mais sérieusement, t'as passé ton heure, mononc'.

— Heille, à croire que tu t'adresses à un vieillard ! protesta Robert en jouant l'offusqué. Vas-tu me demander si j'ai pris mes cachets, un coup parti ?

— Les cachets, c'est moi qui les prends, rappela Francis.

Les prenait-il ?

— Toi pis ton humour noir, soupira Robert en se replaçant devant son ordinateur. Faudra que j'te présente David Cronenberg. Vous êtes faits pour vous entendre, vous deux.

Sans doute, approuva mentalement Francis, l'esprit à moitié dans la conversation et l'autre...

— J'avais une conférence virtuelle avec le producteur, le DP pis un des *executives* de L.A., expliqua Robert. Ils viennent de renvoyer le réalisateur. C'est le directeur photo qui va finir la job. ... ailleurs.

— Qu'est-ce qu'y a, mon grand ? demanda soudain Robert.

L'oncle de Francis avait retrouvé son sérieux. Il observait son neveu par écrans interposés, la mine soucieuse.

— Excuse-moi, dit Francis. J'étais juste distrait, avoua-t-il.

— C'est normal. La politicaillerie de plateau, c'est pas ce qu'y a de plus passionnant.

— Hum... Y a quelques revues à potins qui seraient pas d'accord avec ça, mononc'.

— Pour le moment, c'est pas les potins qui m'intéressent, mais mon neveu. Ça fait que vas-tu m'dire c'qui te tracasse ?

— Tout va...

— OK, OK, coupa Robert sans insister. « Tout va bien. » J'vais t'croire.

Francis eut un air vaguement désolé, mi-contrit, mi-impuissant, avant même de pouvoir s'en empêcher. Avec Robert, ses vieux trucs de dissimulation fonctionnaient rarement. Ce relâchement

cognitif devait être imputable au fait que Robert respectait vaille que vaille le très vaste jardin secret de Francis qui, se sentant à peu près en sécurité, abaissait parfois sa garde, comme en ce moment.

Mine de rien, ces brefs instants pendant lesquels il s'oubliait un brin et laissait poindre un début de commencement de vulnérabilité, lui procuraient toujours une forme de répit. Lorsque Francis parvenait à lâcher prise de la sorte, il vivait une trêve vis-à-vis de lui-même.

Courtes, fugaces, ces petites délivrances survenaient à l'improviste. Francis ignorait comment les provoquer. Il savait qu'elles se manifestaient en présence de Robert, mais par quel mécanisme psychoaffectif, il n'aurait su le dire.

Robert était un homme bien et Francis était lié à lui par le sang. Peut-être le phénomène ne tenait-il qu'à cela. Mais il y avait plus. Oui... il y avait plus...

Robert était le seul modèle masculin positif de son existence, prit tout à coup conscience Francis.

— Quand est-ce que tu vas t'faire un chum qui va prendre soin de toi, mononc' ? s'enquit Francis, encore à moitié perdu dans ses pensées.

Pris de court, et surtout inopinément touché, Robert bafouilla :

— Bon, dis-moi pas que j'vais finir par faire un jeune homme romantique de mon neveu ! Tu sais que j'pourrais t'retourner la même question. Mais j'le ferai pas. J'vais ménager tes réserves de sarcasme.

— Elles sont inépuisables, assura Francis en recouvrant ses bons vieux réflexes.

Ou pas tout à fait ?

— Mononc' ? demanda-t-il encore. Crois-tu aux fantômes ?

Robert, se doutant peut-être que la question avait à voir avec le trouble qu'il devinait chez Francis, sembla la prendre très au sérieux.

— Oui, répondit-il après mûre réflexion. Je crois... Je crois qu'on peut être hanté. Par des souvenirs, par des... événements.

Robert fit une pause, pesant soigneusement ses mots.

— Je crois qu'on fabrique nos propres fantômes. Et je crois aussi que, par conséquent, on est seul à pouvoir les faire disparaître.

— Comment ? souffla Francis en fixant son écran sans le voir.

— Je sais pas, admit Robert à regret. Mais j'dirais que de commencer par admettre qu'ils existent, c'est un maudit bon début, mon grand.

— Merci, mononc'. Bonne nuit, ajouta-t-il en s'appêtant à rompre la communication.

— Francis ! fit Robert en s'avançant.

— Quoi ?

— Accorde une faveur à ta vieille tarlouse d'oncle, veux-tu ? Regarde-moi dans les yeux, pis dis-moi si j'dois m'inquiéter ou pas.

Francis appuya ses avant-bras sur le bureau en approchant un peu plus son visage de la caméra miniature incrustée dans la partie supérieure de l'écran. Il fixa Robert puis, au bout de deux ou trois secondes supplémentaires, lui dit :

— Ça pourrait aller mieux, mais ça va.

— Merci. Bonne nuit, mon grand.

— Quoi, c'est tout ! ? s'étonna Francis. J'ai fini par admettre que ça va pas *parfaitement* bien pis tu grattes pas ?

Un large sourire éclaira les traits ciselés de son oncle.

— T'es coincé à Saint-Clovis, Francis. Je... Je l'sais tout c'que ça représente, tout c'que ça peut pas manquer de réveiller. Pis c'est normal. Si tu m'avais encore répété que tout va bien, là, je me

serais inquieté pour de bon. Pour le reste, j'te fais confiance. La preuve : tu m'as appelé.

— Bon, dis-moi pas que j'vais finir par faire un jeune homme sarcastique de mon oncle !

— Va don' t'coucher. J't'aime.

— Bonne nuit, mononc', dit Francis en cliquant sur la fonction « raccrocher ».

Toujours assis à son ancien bureau, il s'étira puis, plutôt que d'éteindre son ordinateur, entreprit de fureter parmi ses documents.

*

Scène 80. Ext. Fin PM :

Le père et le fils marchent en forêt. Le père paraît particulièrement affaibli mais essaie encore de le cacher. Le fils lui laisse croire qu'il ignore toujours sa maladie.

Guillaume (ton faussetement badin)

Ah ! papa, j'oubliais. J'resterais une couple de jours de plus, si ça te dérange pas. Ma conférence a été déplacée à la fin du colloque. Ils avaient mal planifié leurs affaires...

Charles (bourru)

Ben non, ça n'me dérange pas ! Penses-tu ! (plus doux :) Je... Je demanderai à Constance de s'ajuster en conséquence, pour la cuisine.

Insert : Flashback où on voit Charles décrocher le téléphone et surprendre par mégarde un bout de la conversation entre son fils et le dirigeant du colloque tenu dans la Scène 74. Charles sait donc que son fils est au courant de sa maladie et que le jeu de dupes est triple.

Note : Le spectateur comprendra alors pourquoi le père a déjà donné des consignes à Constance dans la Scène 77.

Guillaume (incertain)

Papa ? Penses-tu que...

Charles (après un temps)

Que quoi ?

Guillaume

Non, rien. J'me demandais juste si la chaloupe était encore en état, dans le hangar à bateau.

Charles

On l'a étrennée en masse, quand t'étais p'tit. J'ai jamais vu un enfant aimer la pêche de même.

Charles prend alors appui contre le tronc d'un arbre. Il feint d'observer le lac à travers le feuillage automnal, mais son expression révèle qu'il éprouve une grande douleur. Son fils est derrière lui et, même s'il ne voit pas le visage de son père, il comprend.

Guillaume (cachant son inquiétude)

Bon, j'ai perdu l'habitude des marches en forêt, moi. J'commence à avoir mal aux jambes.

Charles (soulagé)

OK, mon gars. On va rentrer.

Note : C'est la première fois depuis le début du film que Charles appelle son fils « mon gars ».

Charles (toujours appuyé à l'arbre)

Ça sert à rien.

Guillaume

Quoi, papa ?

Charles

J'vais mourir.

Guillaume (sans conviction)

On va tous mourir un jour, pa...

Charles (autoritaire puis radouci)

Guillaume ! Tu... t'es fin, mon gars, mais tu fais aussi mal semblant qu'moi.

Guillaume (après une pause)

'Faut bien que j'tienne quelque chose de toi.

Les deux hommes rient ensemble. C'est une autre première. Au bout d'un moment, Guillaume s'approche afin de soutenir son père pour le retour. Charles ne proteste pas.

Charles

Tu... qu'est-ce que tu dirais qu'on la ressorte, la chaloupe ? Demain matin, de bonne heure... J'ai gardé tout notre attirail, tu sais.

Guillaume

Oui. Oui, j'aimerais ça, p'pa.

Le père et le fils remontent le sentier en direction de la propriété de Charles. Au détour d'une courbe, Constance, la cuisinière, surgit avec un des fusils de chasse de son patron et le pointe dans la direction de Guillaume. Elle a l'air très perturbé.

Constance (à Charles)

Tu m'avais dit que j'pourrais m'occuper d'toi. Qu'on serait ensemble, qu'astheure, y avait juste moi...

Charles (médusé)
Constance ! Tu comprends pas...

Constance (elle hurle)
Ben oui, j'comprends ! Y a vingt ans, c'était ta femme, pis là, c'est ton fils ! Pis moi ! ? Pis moi ! Pourquoi y'a fallu que vous vous réconcilieez ? Pourquoi !!!

Sans crier gare, elle tire sur Guillaume qui, ayant prévu que son père tenterait de prendre la balle, l'écarte brusquement.

Par terre, le fils agonise. Charles tombe à genoux, éploré. Il prend le visage de son fils entre ses mains en pleurant.

Constance (étrangement calme)
Tu vas comprendre c'est quoi, d'être tout seul. Malgré tes belles promesses, moi, j'ai été toute seule toute ma vie.

Brusquement, elle enfonce le canon de la carabine dans sa bouche et tire. Charles observe la scène, incrédule, puis revient vite à son fils. Guillaume est mort.

Charles (en état de choc)
On va aller à la pêche demain matin, mon gars. Demain matin. Dors, là. On va s'élever de bonne heure. Dors...

Francis pouffa en sélectionnant toute la chute macabre de la scène à l'aide du curseur. Une fois la portion de texte concernée surlignée en bleu clair, il appuya sur la touche « effacer » de son clavier. Après avoir récrit la conclusion – Charles et Guillaume regagnaient la maison de campagne sans encombre et étaient accueillis avec chaleur par la douce et enveloppante Constance qui leur avait mitonné un bon ragoût de saison –, il abaissa le couvercle de son portable en étant certain que l'approche sirupeuse serait plébiscitée par la production.

Encaisse le chèque et ferme ta gueule, se dit-il en s'étirant sur la chaise droite du bureau. Il écrivait pratiquement depuis qu'il avait raccroché avec Robert. Il se connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il ne se rendormirait pas de sitôt et attaquer de front le scénario lui avait semblé une activité soporifique idéale.

Francis avait d'abord terminé la lecture du bouquin. Édifiant, surtout en diagonale et en sautant quelques pages. Et surprise, plutôt que de l'endormir, l'activité rédactionnelle l'avait au contraire requinqué et il avait pondu l'ébauche des quatre-vingts premières scènes en... – il consulta sa montre – Oh ! En trois heures, tout de même. Ce qui le menait à tout près de 5 h du matin.

Toujours assis devant la fenêtre, il leva les yeux vers le ciel mais le trouva sombre. L'aube était pour l'heure asymptotique. Quand il se leva, Francis ressentit les effets d'une mauvaise posture d'écriture et s'étira de plus belle. À son retour chez lui, il se mettrait au yoga ; le gym, ça ne suffisait pas.

Avant de regagner le confort de son lit, Francis eut un dernier regard dehors, cette fois en direction de la cour et du cabanon gardé sous verrou depuis des temps immémoriaux.

Mener à terme son entreprise d'excavation cette nuit aurait été mal avisé, si tôt après le départ des flics ; si tôt après le départ du sergent détective Parent. Francis irait y voir de plus près demain

soir. Après l'inhumation, l'exhumation. Samedi soir, veille de son départ, veille de son *nouveau* départ, il irait enfin faire coucou à grand-mère Hortensia.

10. Les fantômes des automnes passés

En se recouchant après sa séance de travail impromptue, Francis avait espéré pouvoir dormir tout son soûl jusqu'en fin d'avant-midi, histoire de cumuler les huit heures de repos nécessaires à son fonctionnement cognitif et moteur optimal. Il dut malheureusement se contenter de quatre misérables heures. À 9 h en effet, il fut tiré d'un profond sommeil par un boucan terrible en provenance de la cuisine.

Réjean devait s'être réveillé quand lui s'était couché. Et comme personne ne se levait pour lui préparer à déjeuner, il devait avoir décidé de s'y risquer après avoir attendu aussi longtemps que possible. Francis n'aurait su dire si son oncle venait d'échapper un poêlon ou une batterie de cuisine complète. En tout cas, le vacarme le fit se dresser dans son lit.

Dans la confusion cérébrale accompagnant ce réveil brusque, Francis se demanda soudain si son oncle n'avait pas plutôt été victime d'un malaise et ne s'était pas effondré lourdement sur le linoléum en entraînant quelque pièce de mobilier à sa suite, d'où le raffût.

Dans le doute, Francis se précipita en bas, nu comme au jour de sa naissance. En voyant l'air embarrassé de Réjean, planté au milieu de la cuisine, une assiette dans une main, une poêle à frire en fonte dans l'autre et une seconde, à ses pieds, Francis rebroussa chemin dans l'escalier, presque aussi mal à l'aise que son oncle. La journée commençait bien !

Francis prit sa douche, déjeuna et se remit au travail d'adaptation. L'avant-midi passa ainsi. Il en était à la scène 103 – témoignages émus, adieux mouillés – quand il redescendit, habillé, afin d'aller préparer le repas de l'heure du lunch.

Réjean n'était nulle part en vue, constata Francis. Un regard à la fenêtre de la cuisine lui révéla que la voiture de son oncle était bien garée dans l'entrée. Un bruit attira alors son attention, un bruit en provenance du sous-sol dont la porte close était située sous l'escalier menant à l'étage.

Sans plus s'en soucier, Francis alla fureter dans le frigo afin d'évaluer les possibilités de repas. Il pouvait réchauffer le copieux reste de macaroni à la viande ou encore leur préparer des sandwiches. Il y avait un paquet de jambon tranché scellé sous vide dont la date de péremption n'était pas encore dépassée.

— Mon oncle ? cria-t-il en direction de la porte de la cave.

Aucune réaction.

— Mon oncle ! répéta-t-il en s'y dirigeant.

Réjean émergea tout à coup du sous-sol, essoufflé et transpirant. Quelques marches et le tonton était au bord de l'affaissement pulmonaire ! C'était conforme avec son mode de vie. Que son foie eût continué de tenir bon relevait selon Francis de la science-fiction pure. Peut-être son oncle était-il un extraterrestre que la découverte de la boisson avait empêché de rentrer chez lui ? Hum... il y avait potentiellement là de quoi créer un personnage dans une comédie américaine débile, si on lui en commandait de nouveau une.

Ça ne manquerait pas d'arriver. Les comédies débiles constituaient le pain et le beurre des multiplex.

— Pour dîner, préfères-tu le reste de macaroni ou un sandwich au jambon ?

— Le macaroni. On va pas gaspiller.

Voilà bien l'une des phrases fétiches de Lucie. Réjean parut s'en rendre compte en la disant. Le regard distant, il referma la porte du sous-sol et passa près de son neveu comme s'il ne le voyait plus. Il monta à l'étage et Francis entendit bientôt le bruit de l'eau dans le lavabo de la salle de bain.

— Il aurait pu s'laver les mains ici, dit Francis en retournant vers le réfrigérateur, dont la porte était restée entrouverte.

Pendant qu'il la refermait, l'air absent, il tourna la tête vers l'escalier en un mouvement ascendant, comme s'il revoyait son oncle le graver. Francis n'avait pas relevé la chose sur le coup, mais Réjean avait les mains très sales en arrivant du sous-sol. D'où sa réflexion, à l'instant.

L'avait-il énoncée à voix haute ? Non. Non, il ne se parlait plus tout seul depuis des années. Des années ! Il n'était pas en train de rechuter puisqu'il n'avait rien à voir avec la mort de Mike. La mort de Mike... Voilà ce qui le déstabilisait – l'avait déstabilisé, car il ne l'était plus. C'était inattendu. Il n'avait pas vu venir cela et c'était arrivé dans un moment non pas de vulnérabilité, mais en tout cas pendant que ses défenses étaient un peu abaissées du fait de son retour à Saint-Clo et tout ça. Il devait vite rentrer à Montréal. Chez lui. Chez lui à Montréal. Rentrer. Vite.

— Arrête, gronda-t-il.

Qu'est-ce que Réjean pouvait bien fabriquer à la cave à quelques heures de l'enterrement de Lucie ? se demanda Francis en envoyant ses pensées dans une autre direction. Il n'y avait rien comme d'aller constater *de visu*, décida-t-il.

Ouf ! se dit-il en s'engageant dans l'escalier. À quand remontait sa dernière visite dans ces contrées sombres et poussiéreuses ? Et humides... Oui, Francis se souvenait de l'odeur d'humidité qui avait imprégné leurs anciens meubles, à sa mère et à lui, ceux que son oncle et sa tante avaient remisés là en attendant. En attendant quoi, d'ailleurs ? L'improbable guérison de Francis et de sa mère ? Il y avait encore huit, neuf ans, Francis n'aurait même pas parié sur lui-même !

Mais Lucie, malgré toutes ses tares cachées ou visibles, avait ceci d'admirable qu'elle prêchait par l'exemple quand cela comptait, en tout cas chaque fois que sa famille immédiate était concernée. Bonté, charité, générosité, abnégation, alouette ! En cela, elle avait toujours été conséquente. Elle n'avait jamais cessé de miser sur son filleul.

En descendant les marches dont le bois avait été poli par l'usure du temps, Francis éprouva le même sentiment d'étouffement que lorsqu'il était venu au sous-sol la dernière fois. Il sortait à peine de ses sept années d'internement. Il avait récupéré en bas son vieux magnétoscope et leur téléviseur. Il avait fait comme s'il ne ressentait rien de spécial, bien qu'il se trouvât alors seul et donc que personne ne pût être témoin de son trouble. Il ne s'était pas attardé et n'avait par la suite jamais remis les pieds à la cave.

C'était le territoire de Lucie de toute façon, continua-t-il de se souvenir en atteignant la dernière marche. Il balaya les lieux d'un regard circulaire à la recherche d'indices témoignant de la présence récente de Réjean et de ses activités. Rien. Curieux...

L'image du passé exhumée de sa mémoire se superposait parfaitement à celle du présent. D'un côté, il y avait ce grand débarras à aire ouverte et, de l'autre, la « salle de lavage » qui n'était en réalité fermée par aucune cloison. Le sous-sol n'était pas fini ; sol et murs de ciment égrainaient sournement une fine poussière grise qui, conjuguée à l'humidité ambiante, n'était probablement pas très saine pour les poumons. Un vieux poêle à bois venait rappeler un mode de chauffage que Francis n'avait pas connu, la maison ayant été équipée depuis longtemps de calorifères électriques.

Était-ce possible ? Les meubles... la boîte contenant ses vieilles cassettes VHS... Tout ce qui avait été rapatrié de la maison de Francis lors de sa vente au printemps 1987 était demeuré là. Il s'approcha, fasciné, de son fauteuil berçant. La somme de crasse que le velours usé devait avoir emmagasiné ! Cela n'empêcha pas Francis de s'y asseoir, conscient qu'il jouait peut-être avec le feu. Mais au fond, que risquait-il ? Son père ne l'y surprendrait pas, en sifflant son nom tel un serpent ; sa

mère ne l'y découvrirait pas, ensanglanté et s'apprêtant à s'enfuir dans les bois avec un ami non pas imaginaire, mais trépassé...

— Éric...

Ce prénom, Francis fut conscient de le prononcer ; de le conjurer, aurait sans doute été plus exact.

Les ressorts du fauteuil grincèrent quand il amorça une poussée arrière. Ils avaient dû rouiller, depuis le temps, surtout dans ces conditions d'entreposage. Ici, la température était maintenue au-dessus du seuil de congélation, mais pas beaucoup plus. Bon, c'était peut-être exagéré, mais pas tant que cela.

Faisant fi du son désagréable, Francis se berça un moment, l'esprit étonnamment dégagé. Il avait oublié tout le bien que lui procurait cette activité si simple. Comment avait-il fait pour s'en passer depuis lors ? Sitôt rentré chez lui, il écumerait les ateliers d'ébénisterie et se ferait fabriquer une chaise berçante à son goût. Le bois, ça ne grinçait pas.

La tête ailleurs, il contempla ses mains posées sur les accoudoirs au tissu élimé. Au milieu de l'un d'eux, dépassant de sous son avant-bras, Francis aperçut une toute petite tache sombre, puis une autre, très près.

Il cessa son mouvement de va-et-vient et souleva son bras, la gorge nouée. Même s'il ne voulait pas vraiment voir, Francis pencha la tête afin d'examiner les marques de plus près.

L'empreinte était à peine discernable pour qui ne la cherchait pas. Le sang était délavé à cause de la pluie sous laquelle s'était tenu Francis, ce matin-là. Mais il s'agissait bien de sa petite main, imprimée dans le textile synthétique, avec la trace du bout de l'index et du majeur un peu plus apparente. Le sang de Richard...

Francis se releva, raide, chancelant. En regagnant l'escalier, il crut percevoir un mouvement à l'extrémité gauche de son champ de vision. Les traits durs, il regarda droit devant lui, soudain pressé de remonter. Ce qu'il allait d'ailleurs faire lorsqu'un détail attira son attention : une nouveauté, en fait, dans un décor sinon parfaitement préservé.

Sous l'escalier, entre les marches et un vieux chauffe-eau que son oncle avait gardé pour Dieu sait quelle raison, peut-être la même qui le poussait à conserver ses vieilles autos au fond de la cour, étaient adossés des dizaines et des dizaines de canevas. Il ne pouvait s'agir que des toiles de Lucie, faiseuse de clowns, chanter du paysage naïf. Intrigué sous son voile de condescendance, Francis s'approcha des tableaux, dont la partie peinte était tournée face au mur de ciment.

Il se souviendrait toujours de l'horrible clown au rictus trop large qui avait orné le mur de leur salle à manger à sa mère et à lui. Le tableau n'était pas mal exécuté, mais ce qui y était peint faisait frissonner Francis sans qu'il sache trop pourquoi. Si ses souvenirs étaient exacts, et peu l'étaient, sa mère n'en raffolait pas non plus. Elle l'avait accroché là par politesse, et afin de ne pas être prise en défaut par sa sœur dans l'éventualité d'une hypothétique, et jamais matérialisée, visite surprise.

Combien de ces clowns Lucie avait-elle bien pu peindre ? se demanda Francis en soulevant un premier canevas afin de le retourner. Du temps où il avait habité ici, sa tante se consacrait aux paysages, qu'elle entrecoupait d'une occasionnelle nature morte.

Comme celle-ci, tiens, observa-t-il en contemplant le bol de fruits. Lucie s'était essayée à une lumière ocre et à un clair-obscur à la Rembrandt. Le résultat donnait plutôt l'impression de denrées avariées.

Francis remplaça la peinture et en retourna une deuxième. Un clown. Non, à bien y regarder... Perplexe, il sortit le polaroïd de sa grand-mère de la poche de sa chemise et le plaça dans le coin supérieur droit du tableau.

Lucie avait peint un portrait assez ressemblant de sa mère. Ce qui frappait surtout Francis, c'était

la justesse avec laquelle sa tante était parvenue à traduire la vie qui logeait encore quelques secondes plus tôt dans les yeux trop écarquillés d'Hortensia. Et cette grimace amplifiée par un surcroît de rouge à lèvres rubis ; cette peau fardée...

Sans lâcher le canevas qu'il tenait par le coin avec la photo, Francis entreprit de passer en revue les dizaines de peintures appuyées les unes sur les autres en les regardant d'abord d'en haut, puis en les étudiant de plus près, au besoin.

Il en sélectionna ainsi huit, de formats variés, qu'il disposa sur le sol en une sorte de ligne du temps, Lucie ayant eu la bonne habitude d'accompagner sa signature de l'année d'exécution de l'œuvre. La plus ancienne, celle représentant Hortensia, datait de 1977, année de la naissance de Francis. Elle était suivie par un second portrait, plus stylisé celui-là, plus... maquillé, grimaçant, et ainsi de suite, les six autres affirmant un lent virage vers le clownesque. Lent parce que, de toute évidence, cet exorcisme par la peinture auquel s'était soumise sa tante, consciemment ou non, s'était échelonné sur huit ans. Le premier clown où ne subsistait plus trace d'Hortensia que Francis avait repêché datait de 1985. Le leur s'inscrivait d'ailleurs dans cette série-là.

Après avoir soigneusement étudié les tableaux, Francis entreprit de les ranger en respectant le désordre que leur avait assigné Réjean. Car il ne faisait aucun doute que son oncle les avait entreposés là avant son arrivée. Après son départ pour Montréal en 1995, Lucie avait en effet transféré ses pénates créatifs de sa chambre à celle de Francis, la mère de ce dernier occupant alors la première chambre de l'étage.

Il se demanda si sa mère avait vu les premiers tableaux. Peu probable. Lucie avait dû soigneusement garder les plus... malaisés à regarder, hors de la portée de sa sœur.

Quelle fascinante progression, ne put s'empêcher de se répéter Francis en achevant de replacer les toiles. Ainsi, Lucie s'était-elle acharnée à expier sa faute, à s'en libérer, en la couchant sur la toile rugueuse. Elle n'était pas la première à agir de la sorte, à « sortir le méchant » par l'art, mais c'était au premier chef la naïveté butée dont témoignait chaque coup de pinceau qui forçait l'admiration de Francis, lui qui était en mesure de se sentir interpellé par la technique et, surtout, le sujet.

Ce séminaire improvisé de langage visuel l'avait un peu calmé, constata-t-il en s'engageant dans l'escalier. Occupé par un problème intéressant, son esprit ne se souciait pas de lui jouer des tours.

À mi-chemin, au moment où les poutres soutenant le plancher du rez-de-chaussée lui masquèrent la plus vaste portion de la cave, comme pour le faire mentir, Francis aperçut distinctement la partie inférieure d'une paire de jambes vêtues d'un jean et chaussées de souliers de sport boueux.

De retour dans la cuisine, il referma la porte du sous-sol derrière lui en s'y adossant. Pourquoi avait-il vu cela ? Pourquoi ! ? Il ne lui servait à rien d'essayer d'accuser les ombres de la cave. C'eût été vain et contreproductif. Francis possédait suffisamment d'expérience en la matière pour savoir reconnaître les signes avant-coureurs de... d'épisodes potentiellement psychotiques.

— *Fuck.*

Machinalement, il frotta son poignet gauche. En même temps, il prit conscience qu'il s'agissait d'un nouveau tic. Depuis son arrivée à Saint-Clovis, il avait tendance à se gratter ainsi le poignet. La chair commençait à y être un peu irritée, s'aperçut-il en repoussant le bracelet de sa montre. Oui, la peau commençait à montrer des signes d'eczéma, dessous.

Agacé, il retira sa montre et l'enfouit dans la poche de son pantalon. Il l'entendrait quand même sonner, ce soir. L'alarme... L'avait-elle réveillé, ce matin ? Évidemment, il lui était déjà arrivé, après une nuit d'insomnie, de se lever, de prendre ses pilules puis de se recoucher en ne gardant

aucun souvenir de la chose au moment de se réveiller pour de bon une heure ou deux plus tard. Dans ces cas-là, il allait prendre ses flacons, les vidait et comptait les cachets. La date de délivrance du médicament apparaissant sur l'étiquette, il était en mesure de voir s'il était à jour ou en retard.

L'air ronchon, il prit le même chemin que son oncle un peu plus tôt. Quelque chose lui disait qu'il n'aimerait pas le chiffre auquel il arriverait...

Trois. Francis avait oublié trois prises, pour un total de six pilules excédentaires. Il avala donc, avec quelques heures de retard, celles du matin. Quant aux autres, il devrait composer avec les conséquences, il l'espérait, relativement bénignes. De vagues impressions de repérer l'intangible, d'être épié, de recevoir la visite des fantômes des Noël passés...

Francis ne pouvait pas juste avaler tous ces cachets d'un coup ; trop imprudent. Bien que son organisme s'y fût habitué, ils étaient redoutablement puissants, ces médicaments psychotropes qu'il consommait. L'impression que rien de particulier ne se produisait dans son organisme lorsqu'il les ingérait était trompeuse, Francis ne le savait que trop. Au contraire, ceux-ci faisaient justement en sorte qu'il se sente à peu près normal. Béquille invisible mais nécessaire, admit-il en remplaçant ses deux flacons sur la table de chevet.

— Faudrait qu'tu r'mettes ta montre, Francis. Ben oui, Éric, j'la remets, dit Francis en reprenant sa propre voix.

L'air pénétré, il récupéra sa montre au fond de sa poche et la rattacha à son poignet rougi.

— Francis ? appela Réjean du couloir.

— Quoi, mon oncle ?

— À qui tu... ? Je... tu sais-tu comment faire ça, un nœud double ?

— Oui, répondit-il avec un soulagement démesuré par rapport à la requête.

Francis quitta sa chambre avec reconnaissance et trouva son oncle debout au milieu de la sienne, l'air penaud, une cravate défaite pendant à sa nuque.

— C'est Lucie qui m'les faisait. Moi, j'ai toujours faite des nœuds simples.

— Donne, dit Francis.

Réjean lui tendit la cravate à larges rayures noires et bourgogne. Francis la plaça autour de son cou et, en un tournemain, exécuta le nœud un peu plus compliqué dont la parfaite symétrie conférait un supplément de classe à qui l'arborait.

— Tiens, essaie-le pour voir si la longueur est bonne.

Son approximation s'avéra exacte.

— Viens, j'vais nous faire réchauffer le macaroni, reprit Francis en regagnant le corridor.

Arrivé au chambranle, son oncle l'arrêta en lui touchant maladroitement le bras.

— Tsé si... si tu veux, tu peux récupérer d'autres affaires. À part le coffre, j'veux dire. Lucie a agi comme ça pour pas t'encombrer, c'est toute. Si... si y a des souvenirs que t'aimerais rapporter, gêne-toi pas.

Francis allait décliner d'office quand il se ravisa.

— Est-ce que j'pourrais prendre le... le portrait ?

La requête déconcerta Réjean.

— J'ai vu les tableaux, expliqua Francis. Je l'aime bien, celui-là. Vois-tu duquel je parle ? Le portrait ? C'est le seul qui ressemble vraiment à... à quelqu'un. Comme une vieille femme...

— Oui oui, coupa Réjean. J'vois c'est lequel. Tu l'trouves pas... morbide ?

— Non, pourquoi morbide ?

— Pour rien, éluda nerveusement son oncle. Oui oui, tu... tu peux l'prendre. C'est certain qu'moi,

je l'accrocherai pas.

Francis acquiesça en se dirigeant vers l'escalier. À la vérité, il n'avait nulle intention d'emporter le portrait de sa défunte aïeule. Il avait simplement voulu vérifier la réaction de son oncle. C'était chose faite. Et il pouvait d'ores et déjà affirmer que Réjean connaissait la vérité au sujet de la « disparition » de feu Hortensia. Pourquoi sinon taxer de morbide le portrait de quelqu'un mort de cause accidentelle ? Pourquoi cette nervosité instantanée à la simple évocation dudit portrait ? Décidément, Francis avait sans le savoir cohabité avec des gens pleins de surprises...

Ainsi donc, Réjean avait sciemment partagé sa vie avec une meurtrière. Intéressant. Francis aurait été curieux de savoir quand, au juste, Lucie s'en était ouverte à son époux. Peut-être une confession sur son lit de mort ? Qu'importe. Lui, ce qui l'intriguait à cet instant précis, c'était cette capacité qu'avaient certaines personnes de demeurer auprès d'êtres qu'ils savaient intrinsèquement dérangés. Lucie avait eu son Réjean, et Francis, sa Geneviève.

Perdu dans ses pensées, Francis faillit manquer une marche à mi-chemin mais se rattrapa de justesse en agrippant fermement la rampe. Il regarda en bas, dans la cuisine, et, pendant une longue seconde, contempla son propre corps secoué de convulsions affalé au pied de l'escalier. Lucie s'avança, se pencha en prenant doucement son visage entre ses mains, puis elle ramassa une petite trousse de maquillage apparue en même temps qu'elle et entreprit de maquiller le visage figé de son neveu.

Francis posa le pied sur la marche suivante et le temps qui paraissait s'être dilaté reprit son cours normal. Il n'y avait rien, en bas. Rien que le linoléum ciré du plancher de la cuisine.

Son oncle et lui mangèrent rapidement. Après le lunch, Réjean retourna au sous-sol et Francis, qui ne manqua pas de se demander ce qu'il pouvait bien fabriquer là tout ce temps, retourna travailler à son adaptation. Il était 13 h 13. Ils partiraient pour l'église dans un peu plus de deux heures.

*

Le curé loua avec emphase la piété de Lucie et son dévouement exceptionnel envers la paroisse que des obligations familiales l'avaient obligée à délaisser ces dernières années. Et dans ce domaine aussi, elle s'était acquittée de ses responsabilités avec un oubli de soi exemplaire. Un modèle pour la communauté...

Un modèle, je veux bien, pensa Francis en s'agenouillant par mimétisme en même temps que le reste des paroissiens. Mais pas du genre que le curé avait en tête, et encore moins pour *qui* il avait en tête. Mine de rien, elle lui aurait inculqué une ou deux leçons, la Lucie. Au fond, c'était cela, son legs à Francis, bien plus que ses confessions écrites. Se reconnaître et s'accepter, pour ensuite s'émanciper de... de soi, voilà.

Francis savait depuis longtemps ce qu'il était. En revanche, même s'il avait presque réussi à se convaincre du contraire, il ne s'était jamais accepté. Jamais complètement. Jamais pour de vrai. Alors l'émancipation n'était pas venue, puisqu'on ne pouvait se libérer de chaînes que l'on refusait de voir. Les pilules, seules, palliaient cet aveuglement engendreur de névroses, d'hallucinations. De fantômes.

Avec entêtement, Francis avait essayé de se débarrasser des médicaments, de surmonter leur nécessité, se croyant plus fort qu'eux. Lamentables échecs, chaque fois. Rien d'étonnant à cela, comprenait-il maintenant qu'il avait accepté tous les inconvénients liés à sa condition. Comment, en effet, se départir du remède quand on n'avait aucune idée du mal qu'il endormait ? Un mal prénommé

Hortensia.

Devançant la fin de la gèneuflexion, Francis se releva puis se rassit juste un peu avant les autres, sans se soucier de ce que son comportement n'épousât plus parfaitement celui de ses voisins.

*

Le cortège funèbre, chiche parvenu à ce stade, roula lentement vers le cimetière municipal où Lucie serait inhumée à côté de sa sœur. Avant longtemps sans doute, Réjean irait les rejoindre, le teint aussi jaune que le blanc de son œil. Quoique, en définitive, Francis n'aurait pas été surpris outre mesure qu'il vécût centenaire. N'importe qui buvant ce qu'il buvait aurait succombé depuis des lustres.

De conserve, les portières des véhicules s'ouvrirent puis se refermèrent. On roula le cercueil hors du corbillard. Six hommes couvrant l'éventail de la quarantaine à la soixantaine s'en saisirent et l'emportèrent jusqu'à sa destination ultime : un trou dans la terre. Un trou noir comme la terre.

Tapis de faux gazon autour de la fosse, tapis de faux gazon recouvrant le tas de gravats voué à recouvrir le cercueil : le vert industriel agressait les yeux de Francis. Pour cette raison, une larme roula sur sa joue. Pour cette raison seule, objecta-t-il à sa conscience.

— Nous te prions d'accueillir, Notre Père...

Pendant un inconfortable instant, Francis se demanda s'il avait bâillé ou juste eu l'impression de l'avoir fait. Un furtif regard alentour le tranquillisa.

Le cercueil descendait inexorablement. Inutile de craindre que Lucie se réveillât enterrée vivante comme dans la nouvelle de Poe. Sa tante était on ne peut plus morte. On ne peut plus. Et Hortensia ne se creuserait pas un passage jusqu'à elle pendant l'éternité à venir. Non, Hortensia ne viendrait pas déranger le sommeil de ses filles. Francis y veillerait.

Quand il s'éloigna avec Réjean, qu'il dut soutenir par le bras, Francis eut un ultime regard derrière lui et vit deux employés du cimetière qui s'approchaient de la fosse, pelles en mains. Vautours en col bleu, pensa-t-il en aidant son oncle à regagner la voiture.

*

Ce fut lui qui conduisit pour le retour à la maison. Avec sagesse, Réjean n'avait pas invité, la soirée d'avant, les gens à une veillée, pas plus qu'il ne les avait conviés à un goûter en l'honneur de la morte après l'enterrement. En fait, tout le non-verbal de l'oncle de Francis hurlait : « Laissez-moi tranquille, viarge ! » Message reçu cinq sur cinq : personne ne se pointa.

Dans la cuisine, Francis jouait pour la dernière fois les Martha Stewart de province. Demain matin, il quitterait Saint-Clo pour ne plus jamais y revenir, libéré, si tout se déroulait comme il l'espérait, du mal qui lui tenaillait le cerveau non pas depuis l'enfance, il le savait maintenant, mais depuis toujours.

Avachi dans la pièce adjacente, son oncle reprenait le temps perdu avec force détermination. Coude en haut, goulot en bas, coule le whisky ; endort la peine, repousse la douleur. Francis comptait là-dessus.

Bien que conscient que Réjean n'avalerait probablement pas grand-chose de solide, il entreprit néanmoins de mitonner le repas du soir pour eux deux.

Vers 19 h, Francis composa un plateau incluant couverts, plat de pâté chinois et, en guise de décoration, un verre d'eau, et apporta le tout à son oncle. Lequel dormait à poings fermés, constata Francis en déposant quand même le plateau sur la table basse placée non loin du fauteuil de Réjean. Voilà qui était parfait, se réjouit Francis en retournant à la cuisine où il s'installa pour souper, seul.

Pendant qu'il mangeait, il entendit de légers ronflements monter du salon, puis ceux-ci gagnèrent en intensité, en force. Oui, c'était parfait, se répéta Francis en enfournant sa dernière bouchée.

Il se leva, rinça son assiette, puis appliqua une feuille de papier d'aluminium sur le plat rectangulaire qui contenait encore une bonne quantité de pâté chinois. Il décida de le laisser encore refroidir avant de le mettre au frigo et se dirigea vers le vaisselier, dont il ouvrit un à un les tiroirs. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Soudain, son regard s'éclaira et il traversa dans la pièce voisine.

Réjean dormait toujours du sommeil du soûl. Francis prit quand même soin de ne faire aucun bruit et passa en revue les manteaux suspendus dans le vestibule connexe. Son oncle y avait remis celui de Lucie, ou peut-être le manteau n'avait-il pas bougé de là si sa tante avait été transportée à l'hôpital en ambulance. De toute façon, l'important était que Francis dénichât dans la poche droite le trousseau de clés de Lucie. S'y trouvaient attachés son double des clés de voiture, ceux des deux portes de la maison, le double, plus petit, de leur casier postal et, enfin, une cinquième clé dont l'aspect argenté s'était depuis longtemps mué en gris charbonneux, mais dont les dents, étonnamment, paraissaient avoir été taillées la veille. Cette clé-là n'avait pas servi. Car cette clé-là, Francis en était certain, était celle du cadenas empêchant l'accès au cabanon, dont Lucie ne s'approchait pas pour des raisons à présent évidentes. Francis aurait parié que, par opposition, celle de Réjean accusait une bien plus grande usure.

Sa tante lui avait toujours dit que le cadenas était une idée de son oncle, qui craignait qu'on lui volât sa tondeuse, sa souffleuse ou quelque outil. Peut-être y avait-il du vrai là-dedans, mais dans une ville où personne ou presque ne verrouillait ses portes, les véritables motifs expliquant la présence du cadenas devaient se rapporter davantage à la tranquillité d'esprit de Lucie. Un sentiment prononcé de culpabilité pouvait vous pousser à déraisonner ; à croire que votre mère allait sortir de terre et monter l'escalier afin de vous infliger une ultime punition, par exemple. Parfois, un sentiment exacerbé de culpabilité pouvait vous amener à croire que votre meilleur ami, décédé par votre faute, était toujours en vie.

Francis enfouit le trousseau dans la poche de son pantalon et alla réveiller son oncle.

— Hein ! Quoi ? fit Réjean en émergeant péniblement.

À vue de nez, il devait avoir descendu les vingt onces que contenait son biberon du soir. Où était-elle... ? Ah ! voilà ! Francis tira sur la bouteille – vide – qui s'était coincée entre le flanc de son oncle et l'accoudoir du fauteuil.

— Allez, mon oncle. J'veis t'aider à t'mettre au lit.

— Y'est quelle heure ? s'enquit Réjean en essayant sans succès d'arracher l'information à sa montre.

— Il est onze heures passées, mentit Francis. T'as eu une grosse journée, mon oncle. Viens.

Sans attendre la réponse, Francis se pencha et passa la main gauche de Réjean par-dessus son épaule à lui et glissa son bras droit dans le dos de son oncle afin de l'aider à s'extirper de là.

Un corps mou était toujours plus difficile à déplacer.

En cette nuit humide et nuageuse, la lune gibbeuse s'était voilé la face. Le froid gorgé de microscopiques molécules d'eau transperçait la peau de Francis. Il n'avait rien enfilé d'autre que son t-shirt au « happy face » sarcastique. Il transpirerait bien assez vite...

Arrivé au cabanon, Francis enfonça la clé dans la serrure et l'y tourna sans difficulté. Il retira le cadenas et fit sauter la languette du fermoir avant de raccrocher le cadenas à l'anse. Il ouvrit le battant juste assez pour se faufiler à l'intérieur.

Il ne distingua d'abord rien à cause de la noirceur ambiante puis, ses yeux s'y habituant, et aidé par le faible rai bleuté émanant du dehors, Francis repéra une lampe de travail qui pendait du plafond. À tâtons, il trouva le bouton et appuya dessus. La lumière crue lui fit mal aux yeux.

Il referma la porte et passa les lieux au crible. Une pelle ? Oui. Une boîte ou un récipient... Mieux : de grands sacs-poubelles noirs et robustes destinés au ramassage du gazon coupé et autres feuilles mortes, en saison. Le reste de l'équipement de son oncle lui serait inutile. Inutile, mais potentiellement encombrant.

Lucie avait écrit avoir enterré sa mère dans le coin supérieur droit. Par chance, ne se trouvait remisee dans cette portion du cabanon que la toile roulée de l'abri « Tempo » à l'intérieur duquel ils garaient leur voiture, en hiver. Les tuyaux de métal de la structure étaient là aussi, appuyés contre le mur ouest.

Francis saisit la pelle près de l'établi qui occupait tout le mur est, se faufila entre la souffleuse et la tondeuse garées en plein centre du cabanon puis alla examiner de plus près la zone à excaver. Il prit le large rouleau de toile imperméable et le déplaça dans le coin inférieur droit. Avec la souffleuse et la tondeuse qui formaient un écran, l'éclairage au sol ici n'était pas très bon.

Francis revint sur ses pas et décrocha la lampe reliée à un fil branché à une extension qui, elle, était connectée à une prise fichée au bout d'un tuyau de métal qui sortait de terre. Il tira sur l'extension afin de gagner du jeu et alla accrocher la lampe à l'une des poignées de la souffleuse. C'était beaucoup mieux ainsi.

Sans plus attendre, il commença à creuser, d'abord en se gardant une petite gêne par crainte d'abîmer le squelette – il tenait pour acquis que Lucie n'avait pas été capable de creuser très profondément considérant sa carrure chétive, mais surtout son état d'alors.

Il dut vite revoir ses idées préconçues, car après avoir excavé le sol en deux points sur une profondeur d'environ quarante centimètres, Francis n'avait encore dégagé aucun ossement. Or il n'avait pas toute la nuit. Enfin, si, mais il avait hâte d'en finir. Pour la première fois de sa vie, il entrevoyait la possibilité de passer à autre chose de manière définitive. Du coup, il se retrouvait gagné par l'impatience, un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps ; depuis l'annonce de son congé du Centre Normande-Carle.

Contrarié, Francis enfonça violemment la pelle entre les deux trous afin de n'en faire qu'un. Il creusa, creusa. La machinerie de son oncle et tout ce qui se trouvait dans un rayon rapproché de la fosse se retrouva bientôt couvert de terre.

Francis ne se souciait plus de faire attention. Réjean ne pourrait rien dire. Il n'en aurait probablement ni la force ni l'envie.

Rien. Pas de cadavre. Pas l'ombre du début d'un crâne, d'un tibia... Debout au milieu d'un cratère qui lui arrivait aux genoux, Francis contemplait le théâtre de sa déconvenue.

Ses maxillaires se contractaient et se relâchaient de manière complètement autonome. S'il avait lâché la pelle, il savait que ses mains auraient tremblé comme des feuilles.

— Francis...

Francis fit brutalement volte-face, prêt à asséner un coup de pelle à quiconque l'avait surpris. Adossé à l'établi, tout près de la porte entrouverte, son oncle demeura tétanisé. Francis abaissa l'instrument en essayant de se recomposer un air à peu près rassurant.

— Sacrament, Francis, lâcha Réjean après avoir dégluti, les yeux ronds. Qui c'est qu'tu pensais qu'c'était ? demanda-t-il encore.

— Veux-tu des noms ? répondit laconiquement Francis.

Ils se regardèrent sans mot dire, lui attendant la réaction de son oncle, et celui-ci essayant de se remettre les idées en place.

— Elle avait l'même air, quand j'suis rentré, ce soir-là, dit Réjean en rompant le silence. Le même air, répéta-t-il en esquissant du bout des doigts, à distance, un portrait imaginaire par-dessus le visage de Francis.

— Mon oncle, je sais que c'est beaucoup te demander, mais... j'ai besoin du squelette d'Hortensia.

— Pour l'amour..., souffla Réjean, à la fois écoeuré et résigné.

Mais pas surpris.

— J'en ai besoin pour... pour m'en libérer, mon oncle. Comprends-tu ? Ça remonte à elle. Tout remonte à elle. Le mal, dans nos veines... La folie... Je l'sais qu'tu comprends, mon oncle. Lucie avait pas d'secrets pour toi, j'me trompe ?

— Pas d'secrets, répéta Réjean, la tête basse. Non, elle me faisait pas d'cachettes, dans c'temps-là. On était encore heureux souvent. Pas trop malheureux, en tout cas. Quand j'suis rentré d'travailler pis qu'je l'ai trouvée assise à' table d'la cuisine, l'air complètement partie, avec sa mère, sur le plancher...

Réjean releva soudain la tête en fixant son neveu droit dans les yeux.

— Je l'sais qu't'as vu pis vécu ben des affaires qui s'racontent pas, Francis, mais... mais moi, j'étais pas équipé pour *dealer* avec ça, pour voir c'que j'ai vu...

— Personne l'est vraiment, mon oncle.

— Ç'a sorti tout croche... s'cuse.

— C'est correct. Mais tu dis que tu l'as vue ? J'pensais que t'étais parti...

— À Ottawa ? J'avais pas d'formations pis d'perfectionnements à Ottawa, dans c'temps-là. Ta tante l'a inventé, c'boute-là.

Voilà ce qui avait semé le doute dans l'esprit de Francis. Quelque chose avait effectivement dépassé, quelque chose que Lucie avait essayé de gommer.

— Alors t'as lu sa confession, dit-il. Mais j'suis pas certain d'comprendre pourq...

— Comprendre ? coupa Réjean avec dans le regard une note de pitié qui dérangerait Francis. C'est pourtant évident. Lucie a réarrangé ça pour pas m'impliquer. Même si c'était juste à toi qu'elle l'écrivait.

— C'est toi qui t'es débarrassé du cadavre ?

— Était pas en état. Mais elle m'a regardé faire tout l'temps que j'creusais. Elle se tordait les mains. Elle a continué à faire ça, après. C'est juste quand elle s'est mise à peindre pour la peine qu'elle a perdu c't'habitude-là.

— Elle devait être confuse, concéda Francis en sortant de son trou. Elle m'a indiqué le mauvais emplacement.

Il ramassa la lampe et balaya la fosse, l'air piteux, quand la lumière frappa une petite surface réfléchissante. Francis sauta dans le trou et se pencha pour récupérer l'objet : un médaillon suspendu à une chaînette en argent ; parures délicates, féminines. Sans aucun doute le pendentif qui s'était

accroché dans les cheveux de Lucie !

— Où – elle – est ? articula froidement Francis.

Réjean soupira en se détournant de lui.

— Pourquoi t'as changé l'corps de place ? demanda Francis en essayant de radoucir le ton. C'était risqué pour rien de faire ça, mon oncle. Non ?

— Si tu l'avais vue, ta tante. Elle... Écoute, si y faut vraiment avoir cette conversation-là, verrais-tu un inconvénient qu'on continue ça dans' maison ?

Francis ressortit de la fosse, raccrocha la lampe à sa place originelle, l'éteignit et suivit Réjean dehors.

Une fois à l'intérieur, Francis alla directement au réfrigérateur et en sortit deux bières qu'il décapsula. Il en posa une sur la table à la place habituelle de Réjean et s'assit à la sienne, l'autre bière à la main.

— J'pensais qu'tu touchais pas à' boisson, toi ? remarqua son oncle en l'imitant.

— C'est une nuit spéciale.

— Tu disais qu'tu vas te... te libérer, c'est ça ? Par quèqu' magie noire... ? Remarque, ça doit ben valoir les bondieuseries de ta tante...

— C'est du symbolique appliqué au cognitif. J'ai mis au point une approche thérapeutique personnalisée. J't'expliquerai, mon oncle, si tu veux. Mais avant ça, j'aimerais qu'tu finisses ton histoire.

— Ouin. Bon... euh... T'as lu c'qu'elle t'a laissé ? Oui, forcément, se reprit-il en se frottant les yeux. Donc tu sais c'qui s'est passé.

— Et pourquoi ça s'est passé, oui, compléta Francis.

— Quand j'suis arrivé d'travailler et que j'l'ai trouvée là, à veiller la belle-mère... Lucie m'a tout expliqué d'une traite, comme une p'tite fille sage prise en défaut qui s'dépêche de tout dire parce qu'elle a pas l'habitude du mensonge...

Hum, interprétation discutable, se dit Francis en continuant d'écouter Réjean.

— ... Je... J'suis désolé pour ta mère, Francis. Tu comprends, Lucie m'a expliqué... tout. Toute l'histoire. Du début.

— Elle a eu raison, approuva Francis en essayant de jauger son oncle.

Oui, sa tante avait eu le bon réflexe en s'en remettant à son époux... aimant, Francis devait en convenir, et dont l'instinct de protecteur s'était mué au fil des ans en servilité non assumée. D'où les coups de gueule de Réjean jamais accompagnés de représailles.

— Elle était effrayante à regarder, la Hortensia, poursuivit Réjean pour lui-même. Lucie l'avait toute maquillée... J'devrais dire grimée... Elle était pas hystérique, elle était juste... terrorisée. Elle avait tellement peur que ta mère apprenne toute l'histoire et qu'elle se... qu'en apprenant qu'elle avait été trahie comme ça par sa propre mère, qu'elle fasse une niaiserie ou je sais pas quoi...

— Qu'elle se sente comme une moins que rien, résuma Francis, qui s'était pour sa part construit d'encombrantes chimères afin d'éviter précisément ce sentiment-là.

— C'est ça, approuva Réjean. Oui, c'est en plein ça qu'elle a dit. Et moi, j'ai... Elle m'a rien demandé comme tel, Lucie. Mais elle avait pas besoin. Pour le meilleur et pour le pire, comme ils disent. Aujourd'hui, ça veut pu dire grand-chose pour le monde, mais moi, j'ai pas prononcé ces vœux-là à la légère. Et j'les ai honorés jusqu'au bout.

Il se tut, ému. Le spectre de Lucie planait toujours sur la maison, plus présent encore ici, dans la cuisine, son domaine. S'il tournait la tête vers le four, Francis était presque certain de l'apercevoir,

s'affairant, détendue uniquement dans l'action.

— Pendant la nuit, j'me suis occupé de sortir le corps pis de l'amener dans l'cabanon. C'était l'idée d'Lucie. Elle avait pensé à toute, en m'attendant... à toute. J'avoue qu'ça m'a fait un peu peur.

— Ma tante a toujours été la reine de l'organisation, rappela Francis. Un esprit cartésien applique ses raisonnements à toutes les sphères de l'existence, mon oncle. Dans toutes les circonstances. C'était donc... normal.

— Peut-être ben, concéda Réjean. Mais moi, j'connaissais pas cet aspect-là d'ma femme.

Et ça ne t'a pas déplu, répliqua mentalement Francis. Ça ne t'a pas déplu, car sinon tu serais parti aussitôt après. Une fois le forfait camouflé, tu l'aurais quittée, ta folle de femme. Quelque chose a dû te séduire, là-dedans. La capacité de meurtre chez autrui recèle un pouvoir de fascination auquel certaines personnes sont sensibles. Et toi, mon oncle, tu t'y es brûlé les ailes. Et tu n'es allé nulle part après.

— ... Et comme j'te disais tantôt, j'ai enterré la belle-mère Hortensia. Quand on est rentrés, Lucie a trouvé le bout d'tissu. Elle s'est remise à... à babiller, à m'expliquer c'que la police penserait ou pas, comme si elle...

— Comme si elle envisageait tous les scénarios possibles.

— Vous deux, vous avez toujours été un peu trop pareils à mon goût, se contenta de répondre Réjean. Ça fait que j'suis ressorti dehors et j'ai descendu au bord d'la rivière. J'aurais pu m'casser l'cou, comme l'autre avant-hier, quand j'y pense...

Voilà un autre des aspects des notes de Lucie qui avait gêné Francis : la manière dont sa tante avait décrit la deuxième portion du récit. Se débarrasser d'un cadavre n'était en soi pas une mince affaire, et descendre cette foutue pente non plus, surtout quand on n'était pas rompue à ce type d'exercice. Francis avait eu la puce à l'oreille en lisant, mais sans pouvoir définir clairement les raisons de ses doutes. Tout s'éclairait maintenant : Lucie s'était décrite dans une action qu'elle n'avait pas vécue, d'où la dimension expéditive et désincarnée de ce volet-là.

— ... Lucie m'avait fait promettre d'aller accrocher le tissu déchiré assez loin d'la maison pour qu'on pense qu'Hortensia avait marché un bout avant de s'noyer. Y'a fallu que j'promette trois fois. Après c'que j'venais d'faire pour elle, elle m'a fait promettre trois fois !

La paupière triste et humide, Réjean porta le goulot de sa bouteille à ses lèvres et but d'un trait la moitié de sa bière.

— Où t'as mis l'corps, mon oncle ? Et pourquoi tu l'as déplacé ? tenait à savoir Francis.

— À cause de ta tante. Elle... C'était en train d'la rendre folle...

Plus folle qu'elle ne l'était déjà ?

— ... À un point tel qu'une nuit, je l'ai trouvée à quatre pattes dans l'cabanon à gratter la terre en pleurant. Elle délirait. Elle... elle disait qu'sa mère était sortie d'là et qu'elle était venue la voir dans not' chambre.

Hortensia, au second stade de la décomposition, penchée au-dessus de sa fille aînée endormie... Hortensia la morte-vivante, son maquillage barbouillé de terre ; ses chairs maigres et flasques rongées par les asticots ; ses fluides corporels saumâtres écumant par sa bouche entrouverte, par ses yeux gélatineux...

— Et toi, dit Francis en revenant à la cuisine et à son oncle, tu t'es dit qu'une couple de frasques du même genre finiraient par attirer l'attention des voisins.

— Oui. C'était pas sa faute. Elle... Elle était pas elle-même.

Au contraire : elle était elle-même, sans masque, sans béquilles. En cette occasion, Réjean avait eu un aperçu de la vraie Lucie. Et il avait réagi comme réagissaient la plupart des gens : par le déni.

— Je l'ai ramenée à la maison et j'ai passé le reste d'la nuit à raisonner avec elle. Elle était intelligente, ma femme. Elle savait très bien qu'elle faisait pas d'sens, dans l'cabanon, juste avant... Et là, assis icitte, dans' cuisine, c'est elle qui m'a promis quèqu'chose. Elle m'a promis qu'elle mettrait ça derrière elle. Elle a vu un psychiatre. Évidemment, elle lui a rien dit de...

— De compromettant.

— Rien d'compromettant, c'est ça. Pis lui, il a diagnostiqué une dépression, c'qui était pas faux. Les antidépresseurs lui ont fait du bien. Elle en a toujours pris, après ça... Elle est tranquillement redevenue elle-même...

Non. Elle est tranquillement redevenue celle que tu estimes qu'elle était. Masque, béquilles...

Francis se souvenait que sa tante lui avait confié avoir fait une dépression, à son retour à Saint-Clo, en 1994. Elle avait beaucoup insisté là-dessus, maintenant qu'il y repensait.

— ... sauf que moi, j'voulais pas risquer qu'en cas de rechute elle retourne déterrer sa mère. Dieu sait c'qui serait arrivé si elle avait exhumé Hortensia... Elle était fragile...

— Où tu l'as mise ? répéta Francis en faisant tourner sa bouteille pleine, posée sur la table, entre ses index.

— Lucie est allée à Montréal, pour son évaluation. Elle voulait pas aller à Nottaway parce que tout l'monde aurait su. On a prétexté une tante en convalescence. Elle s'est fait admettre à l'hôpital de son plein gré, entendu qu'elle passerait une fin d'semaine sous observation, à rencontrer un médecin pour déterminer c'qui allait pas, c'qui fallait faire... J'suis allé la porter pis la rechercher. Mais entre-temps...

— Tu es revenu à Saint-Clo et tu t'es assuré qu'elle déterrerait jamais le cadavre en le changeant d'place. Où, mon oncle ? s'impacienta Francis en repoussant sa bière.

— Ici, en bas.

— Pardon ?

— En bas, confirma Réjean d'une voix éteinte. Dans' cave. Ça fait trente-quatre ans qu'est' dans cave.

Francis regardait son oncle, inquiet.

— Elle est pas... Tu l'as pas coulée dans l'béton, au moins ? Lucie l'aurait su...

— Non. Je l'ai mise dans l'vieux chauffe-eau. Dans' journée, j'étais allé r'virer à Nottaway pour acheter d'la chaux. J'ai déterré Hortensia... criss que j'ai vomi... Je l'ai déterrée, je l'ai enroulée dans une couverture pour pas la... pour pas la toucher. Je l'ai sacrée dans un sac à poubelle. Rien qu'un, pis y restait d'la place en masse... J'ai comblé l'trou tout d'suite pis j'suis rentré en dedans avec mon sac à poubelle. On venait d'changer le chauffe-eau pis j'avais gardé l'ancien, pour au cas qu'on s'achète un chalet, éventuellement... J'ai toujours voulu un chalet, mais Lucie, 'était pas ben ben portée sur la nature...

Tu aurais quand même pu t'en acheter un, argua Francis pour lui-même. Avoir ton repaire, prendre du recul, t'isoler... Non : tu préférerais te morfondre près de ta Lucie qui te menait à la baguette, ton whisky à portée de main.

— J'ai... vidé l'sac dans l'chauffe-eau, continua Réjean, et j'ai recouvert les restes avec la chaux. J'ai grandi sur une terre. On s'en servait pour l'épandage pis aussi pour enterrer le bétail mort, des fois. J'savais que la chaux vive...

— Ronge les tissus et absorbe l'odeur, je sais.

Réjean déglutit en jetant un bref coup d'œil à ce neveu qu'il devait juger beaucoup trop instruit sur ce genre de choses.

— Et t'as gardé la dépouille d'Hortensia dans la maison tout c'temps-là ?

— Oui, confessa Réjean. Initialement, ça devait être temporaire. J’voyais rien d’autre. J’davais enlever le cadavre d’la portée de ta tante, mais j’pouvais toujours ben pas trimballer ça dans mon auto... Dans l’état qu’la belle-mère était, on l’aurait sentie à trois milles à’ ronde. J’ai été au plus simple. Moi, j’suis pas...

Comme vous autres.

— ... Ça fait qu’j’ai changé l’corps de place sans chercher midi à quatorze heures en m’disant que plus tard, quand la chaux aurait fait son œuvre pis qu’y resterait juste le squelette, j’pourrais en disposer plus facilement.

— Et ? s’enquit Francis.

— Et... ben... de fil en aiguille, le temps a passé pis j’m suis dit qu’la belle-mère était ben là où elle était, que ça risquait rien. Ç’a jamais senti...

— Et Lucie a dormi toutes ces années-là avec sa mère à la cave.

Réjean braqua son regard sur Francis mais baissa aussitôt les yeux, honteux alors qu’il aurait dû bouillir de colère.

— J’vais te débarrasser de ta belle-mère, mon oncle, dit Francis en se levant. Il est temps.

Il consulta sa montre : 3 h 04 du matin. Plus que temps, oui.

Plantés devant la sépulture improvisée d’Hortensia sous l’escalier du sous-sol, les deux hommes contemplaient le chauffe-eau en silence. Désireux de procéder à la suite des opérations avant l’aube, Francis s’approcha davantage et examina le couvercle de métal peint en blanc. Il tenait en serre ; Réjean ne s’était même pas donné la peine de le ressouder.

— Veux-tu ben m’dire c’que tu comptes faire avec ? demanda Réjean en secouant la tête.

— Tu veux vraiment le savoir, mon oncle ?

— Non.

— Y m’semblait bien, aussi, dit Francis en agrippant la partie supérieure de la longue cuve cylindrique.

Progressivement, il en testa la pesanteur et la maniabilité. Enfin, il consulta Réjean du regard et, ne rencontrant aucune objection, fit basculer le chauffe-eau sur le côté. Le couvercle sauta en heurtant le plancher de ciment. Réjean recula et Francis, sans attendre, souleva la partie inférieure de l’appareil et en vida le contenu sur le sol. Des ossements qui s’entrechoquaient ; un crâne laissant échapper un dentier encore fiché dans le maxillaire supérieur l’instant d’avant...

— J’vais aller chercher un sac et une pelle, annonça Francis en regagnant l’escalier.

— Et des gants, suggéra Réjean sans quitter l’ouverture béante des yeux. Prends-toi des gants d’jardinage, pour la chaux...

Quand il revint à la cave, Francis trouva son oncle exactement là où il l’avait laissé, livide. Il ne s’en formalisa pas et attaqua à la pelle le tas de chaux en le répandant afin d’en dégager plus facilement les os. Francis avait l’intention de n’en laisser aucun derrière lui.

— C’était pas un accident, l’empoisonnement alimentaire de ta tante, lâcha soudain Réjean dans son dos.

Francis tourna la tête de quelques degrés dans sa direction sans cesser d’étendre la chaux sur le sol.

— En faite..., reprit Réjean.

— Elle s’est suicidée, acheva Francis pour son oncle. Je sais. J’ai vu les pommes de terre germées. Il leur manque les germes, justement. On les a cassés sur presque toutes les pommes de terre dans l’bol. La solanine qui est contenue là-dedans, c’est poison, mais c’est pas infallible.

— Oui, elle s'en est rendu compte, crains pas... Elle pouvait plus supporter l'idée d'être sans sa sœur. Mais d'un autre côté, elle pouvait pas s' résoudre à t' laisser comme ça en sachant qu'elle s'était...

— Suicidée. Ça devait donc avoir l'air accidentel, ça aussi, ne put s'empêcher d'ajouter Francis.

— C'était pas pareil, protesta Réjean. Elle... c'était pas rien, pour elle. Ça allait contre sa foi. Tu ris ben, mais elle prenait ça au sérieux !

Oui, consentit Francis dans sa tête. Certains bouts, à tout le moins.

— Et toi, mon oncle, est-ce qu'elle t'a mis dans l'coup dès l'début ? À quel moment t'as compris ? À quel moment t'as lu son album-souvenir ?

— Parle pas comme ça !

— Réjean, tu m'connais pas beaucoup, mais tu m'connais suffisamment pour savoir que je n'm'embarrasse pas d'atermolements inutiles.

Le faciès un peu plus rougeaud que de coutume, Réjean ravala son irritation.

— Depuis quand tu sais, mon oncle ? Tu l'as lu quand, son album ?

— Je l'ai surprise à écrire dedans y a deux semaines. En m'voyant entrer dans' chambre, elle m'a dit qu'elle faisait des croquis en fermant son cahier. Mais moi, j'avais ben vu qu'elle écrivait. Qu'elle me mente en pleine face, comme ça, j'ai ben pensé qu'ça devait être important. Le dimanche d'après, pendant qu'était à' messe, j'ai fouillé dans sa malle pis j'ai trouvé l'bon cahier. Je... j'savais déjà tout ça, pour ses parents, évidemment. Mais c'est c'qu'elle a écrit après les articles de journaux... Ça m'a ému, qu'est-ce qu'elle a dit sur moi...

Réjean éclata en sanglots. Francis attendit patiemment la suite.

— ... En lisant ça, j'ai réalisé qu'elle... qu'elle avait l'air pas mal certaine que... ben... qu'elle allait s'en aller dans pas long. Quand elle est rentrée d'l'église, j'm'y suis pris tout croche. J'ai brandi son album en disant que j'la laisserais pas faire. J'me serais attendu à c'qu'elle crie pis qu'elle me reproche d'avoir fouillé dans ses affaires...

Allons donc, pensa Francis. Lucie avait elle-même téléguidé son cher époux, de manière passive-agressive, vers la lecture de ses confessions « éditées ». Elle aurait pu écrire pendant que Réjean n'était pas à la maison ; elle ne l'avait pas fait. Elle aurait pu mieux cacher son album ; elle ne l'avait pas fait. Sans doute une partie de sa tante désirait-elle préparer Réjean à l'imminence de son départ. Et, aussi, lui confirmer qu'elle l'aimait encore, malgré les apparences.

Passons, se dit Francis en regardant son oncle se sécher les yeux comme un enfant abandonné.

— ... mais au lieu d'ça, elle est restée calme, poursuivit Réjean. Elle a accroché son manteau pis son sac à main pis elle est allée s'asseoir à la table d'la cuisine. Je l'ai suivie en attendant sa réaction, debout derrière elle. Je... j'arrivais pas à lui faire face...

Pour changer.

— ... Elle est restée là, assise bien droite, les mains croisées sur la table. Pis elle a fini par parler. Elle m'a dit en regardant droit devant elle que sa décision était prise. Que y'avait rien que j'pouvais faire et que si...

« ... et que si je l'aimais... », compléta mentalement Francis en éprouvant la désagréable impression d'avoir été parachuté dans *Le Voyage de pêche*, version auto-fiction.

— ... je l'aimais encore, j'la laisserais partir. Que, de toute façon, j'pourrais pas l'empêcher. Elle avait tout prévu, je l'voyais ben. C'était comme après sa mère, mais appliqué à elle-même, sauf que là, elle était... comme en paix, j'dirais. Je l'avais pas vue comme ça depuis tellement longtemps... Je... Ça fait que j'ai fait comme d'habitude : je l'ai laissée faire à sa tête. Mais elle voulait pas que j'te l'dise, par exemple, précisa Réjean en détournant le regard de l'amas de poudre

blanchâtre. J'avais promis, ça aussi.

— Alors pourquoi avoir brisé ta promesse ?

Son oncle ne réagit pas tout de suite. Il entrouvrit la bouche mais ne dit rien, puis, enfin, il articula comme si les mots avaient mauvais goût :

— Parce que tu l'as toujours prise de haut pis parce que tu lui as jamais rendu son amour.

Lentement, Francis se redressa et appuya ses avant-bras croisés sur la poignée fixée au bout du manche de la pelle. Les yeux rivés à ceux de Réjean, il rétorqua :

— Parce que tu penses que t'es en position d'me juger ? Tu confonds amour et servitude, mon oncle. Même après sa mort, t'es servile envers elle. Tu lui es servile comme tu l'es à ta bouteille.

Cela sonnait bien, mais Francis savait que, sur le fond, Réjean était dans le vrai. Sauf que comme son oncle n'était guère en état de faire la différence, il se tut et retrouva la position qui lui avait depuis longtemps été impartie, celle de la larve. En voyant les épaules de Réjean s'affaisser, à l'instar de son faciès et du reste de sa triste personne, Francis reprit sa besogne, les lèvres serrées.

À 3 h 38, Francis souleva le sac-poubelle peu pesant et l'envoya par-dessus son épaule, prêt à poursuivre avec la suite du programme. Toujours debout près du chauffe-eau renversé, Réjean ne lui redemanda pas ce qu'il comptait faire des ossements. En retour, Francis ne chercha pas à dissuader son oncle de retirer le nœud coulant qu'il avait noué à l'une des poutres du plafond plus tôt dans la journée et que lui avait feint de ne pas avoir remarqué durant tout le temps qu'ils venaient de passer au sous-sol. Ainsi, c'étaient les préparatifs de son suicide que Réjean traficotait à la cave.

Lucie n'avait pu se résoudre à vivre sans sa petite sœur, et Réjean, après quelques jours sans sa femme, avait décidé qu'une année avant de la suivre, c'était trop long. Et au diable les statistiques !

Son baluchon léger de poids mais lourd d'histoire frottant contre son omoplate droite, Francis longea la pente abrupte qui dominait la Matshi en prenant soin de demeurer à couvert, comme il l'avait fait nombre de fois au cours de sa dix-septième année de vie. L'humidité lui transperçait les os, remarqua-t-il en frissonnant, non sans avoir une pensée pour ceux qu'il trimballait. Au moins, il ne ventait pas.

La distance séparant la maison de Lucie du pont ferroviaire lui parut un peu moins grande que dans ses souvenirs lorsqu'il arriva à proximité du chemin de fer. Mais peut-être était-ce juste la perspective de sa délivrance psychique qui lui faisait momentanément voir ce genre de détails avec des lunettes roses ?

Parvenu aux rails, Francis s'engagea sur la voie ferrée et gagna le centre du pont. Prudemment, il se faufila entre deux poutres de métal biseautées en se tenant à l'un des montants verticaux. Debout face à la rivière qui coulait à ses pieds, en contrebas, Francis ouvrit le sac. Il allait commencer à disperser les ossements dans la rivière lorsqu'il suspendit son geste.

Pas si vite, se dit-il. Lentement, solennellement, il plongea la main dans le sac, duquel il sortit un tibia, non, un fémur. Après l'avoir contemplé quelques secondes, à la fois fasciné par sa minceur et dégoûté par l'évocation de la personne à qui il avait appartenu, Francis frappa violemment l'os contre la poutre verticale, qui résonna à peine. Le fémur émit un bruit de bois sec en se brisant en deux. La partie cassée disparut dans le vide opaque avant que Francis ne lâche l'autre.

Il était déjà plongé dans un état second.

Il réserva un sort similaire aux tibias ainsi qu'à l'autre fémur. Humérus et cubitus subirent le même traitement tandis que les hanches et les omoplates furent lancées comme des frisbees. Les

côtes, il les cassa d'une seule main, avec ses doigts. Farfouillant à tâtons, il finit par trouver le crâne au fond du sac. Délicatement, Francis l'en extirpa puis le posa sur la poutre latérale d'à côté.

En se redressant, il prit le sac par les deux coins inférieurs et disposa d'un coup des osselets : ceux des mains et des pieds, des vertèbres et autres rotules. Enfin, il ouvrit les mains en abandonnant le sac à la brise.

Le sac tourbillonna vers le bas un moment, puis Francis le perdit de vue, sa couleur se confondant avec celle de la rivière. Reportant son attention sur le crâne, Francis attendit un peu. S'il avait pu se voir, son air grave l'aurait fait sourire même si, pour l'heure, il n'en avait nulle envie.

Finalement, il se pencha de nouveau et reprit le crâne. Il n'était pas lisse comme ceux des films. La chaux avait rendu sa surface rugueuse. Après avoir pris une grande inspiration, Francis le plaça devant lui, à la hauteur de son visage. Tenant le crâne à deux mains, bien serré, une paume contre chaque tempe, il commença à exercer une pression de plus en plus forte.

Francis sentit les lobes temporaux s'enfoncer alors que l'occipital se détachait, derrière, et que le pariétal remontait en saillie, sur le dessus. Fissurées de toutes parts et produisant une fine brume de poudre d'os en se désagrégeant, les plaques osseuses latérales et postérieures tombèrent dans la rivière.

Les yeux rivés aux orbites creuses, Francis referma lentement ses mains sur la face du crâne, qu'il broya, tous ses muscles tendus.

Les petits morceaux d'os allèrent rejoindre le reste du squelette d'Hortensia. La Matshi la garderait pour toujours en son sein avec les autres morts qui tapissaient son lit. Tous ceux qu'elle avait gardés... Tous ceux qu'elle n'avait pas rendus...

Immobile, Francis regarda le nuage blanc que créait son souffle sur le fond noir du cours d'eau aux murmures entêtants. Et il attendit. Francis attendit ainsi quelques minutes, instants d'abord euphoriques, puis incertains.

Qu'espérait-il ? Devenir quelqu'un d'autre sitôt ce rite accompli ?

Non, se dit-il, pas « devenir quelqu'un d'autre ». Mais ressentir quelque chose, en tout cas. Juste... une impression qu'il s'était... comment dire ? Défait d'un bagage encombrant ? Oui, d'un bagage encombrant. Un bagage génétique dont il avait su découvrir l'origine et la localisation et dont il ne voulait pas. Ce cérémonial en valait bien un autre, non ? N'était-ce pas plus fondamental et significatif que toutes les séances bidon avec le docteur Barbeau, jadis ?

Comment Francis pouvait-il savoir si cela avait fonctionné ou pas puisqu'il ne ressentait rien de spécial ?

— Rien de spécial...

Troublé, il secoua ses vêtements afin de balayer la poudre d'os qui s'y était logée au cours dudit cérémonial. Une légère brise se leva alors, froide, piquante. Francis tourna la tête dans sa direction, celle de son ancien quartier, du vieux cimetière...

À l'extrémité du pont, les ténèbres furent percées par une petite tache blanche qui se précisa à mesure qu'elle se rapprochait de lui.

— J'savais que j'te trouverais ici, dit Geneviève en venant le rejoindre au milieu du pont, mais en prenant toutefois soin de demeurer derrière les remparts. J'ai... su, pour ta matante. Toutes mes sympathies.

Francis reporta son regard sur la rivière sans mot dire.

— R'viens de c'côté-ci, Francis, dit Geneviève. C'est dangereux.

— Tu penses que j'pourrais tomber, Geneviève ? Je t'ai connue moins peureuse.

— Ça fait longtemps qu'on s'est vus, éluda-t-elle.

Regardant obstinément devant lui, Francis s'adossa contre la poutre verticale.

— Pour une fois, on dirait bien qu'mon plan a pas fonctionné, dit-il.

— R'viens de c'côté-ci, commanda Geneviève sur ce ton qu'il en était venu à haïr l'été ayant précédé son départ pour Montréal.

— Plus jamais, annonça-t-il après un silence.

Brusquement, Francis se jeta dans le vide.

— NON !!! cria Geneviève dans son dos, loin, très loin...

1995

1. Bâtir maison

Francis ouvrit les yeux brusquement, sursautant dans sa tête sans que son corps n'accusât le moindre soubresaut. Un regard à la ronde, sans bouger la tête, lui rappela où il se trouvait. En bâillant, il décolla sa joue rugueuse de la fenêtre du passager chauffée par le soleil d'après-midi.

À côté de lui, Réjean n'avait rien remarqué, concentré sur sa conduite et, peut-être, sur le bulletin de nouvelles radiophonique qui égrainait son chapelet de manchettes. Pour Francis, la seule nouvelle digne d'intérêt du lundi 31 juillet 1995 était le fait qu'il célébrait en ce jour la date officielle de son affranchissement.

Demain, il prendrait possession de son premier appartement. Montréal après Saint-Clovis : une vie exempte du moindre stigmat, enfin. Demain commencerait à se créer un univers bien à lui ; un lieu où personne ne viendrait interférer avec sa soif d'intimité.

Roulant à bonne vitesse dans la voie du centre de l'autoroute, son oncle se rangea dans celle de droite à l'approche d'une sortie qui, Francis le comprit en repérant l'immeuble niché non loin d'une pléthore de chaînes de restauration rapide, les conduirait jusqu'à leur hôtel, un Machin-Inn comme il en pullulait à l'approche de la métropole.

Après leur enregistrement, ils gagnèrent leur chambre double dans un silence de monastère, la moquette épaisse qui tapissait le corridor étouffant jusqu'au bruit de leurs pas. Réjean arriva devant la chambre 237 le premier, Francis traînant volontairement de la patte, et enfonça la carte magnétisée dans la fente de la partie supérieure de la serrure. Un faible cliquetis se fit entendre et Réjean tourna la poignée en se dépêchant d'entrer.

Francis le suivit, en sachant d'avance ce qui se produirait. Pendant que lui posait son sac de voyage sur le lit (le reste de ses effets demeurerait dans la voiture) puis allait jeter un coup d'œil par la fenêtre, Réjean, pour sa part, se dépêchait d'extirper de son propre bagage l'une des deux bouteilles de whisky qu'il avait apportées avec lui. Support technique.

Francis ne passa aucun commentaire et son oncle lui fit grâce de toute amorce de conversation. Au dehors, l'autoroute et ses environs affichaient un manque désolant d'urbanisme.

Confortablement calé dans l'un des deux fauteuils qui meublaient la chambre, Francis était absorbé par la lecture de *Dolores Claiborne*, le plus récent Stephen King. Et jusque-là, le roman ne se révélait pas l'un des meilleurs crûs du maître de l'horreur. Francis avait repris le temps perdu en lisant toute l'œuvre de son auteur fétiche au cours de la dernière année scolaire. Avachi sur le lit voisin, Réjean roupillait après de longues heures passées derrière le volant sans pouvoir ingurgiter d'alcool. Il s'était repris avec sa bouteille au cours des deux dernières heures.

Alors que Dolores était mise en examen pour le meurtre de son employeuse Vera Donovan, Francis posa le roman ouvert sur le bras du fauteuil et s'étira en poussant un petit couinement engourdi. Il avait faim. Devait-il réveiller son oncle ?

Dans l'incertitude, il opta pour l'approche indirecte et passa à la salle de bain, où il fit bruyamment sa toilette. À son retour dans la chambre, il trouva Réjean assis sur son lit, les paupières alourdies plus par l'alcool que par le sommeil.

— Veux-tu aller au restaurant de l'hôtel ou dans un des casse-croûte autour ? demanda-t-il sans regarder Francis.

— Comme tu veux, mon oncle.

Puis, se souvenant que Réjean et les prises de décisions ne faisaient pas bon ménage, il trancha :

— Le restaurant de l'hôtel, tiens. J'ai envie d'une salade plus que d'un burger.

— Ils doivent avoir du steak, dit Réjean en approuvant. Vas-y, j'vas aller t'retrouver dans quèques minutes.

Francis quitta la chambre en laissant à son oncle le loisir de boire une dernière rasade de whisky avant le souper. Manger seul en compagnie de son cher neveu était-il si terrifiant ?

Apparemment, oui. Feignant peu après d'avoir oublié que Francis ne consommait pas d'alcool, Réjean commanda une bouteille de vin rouge pour accompagner leur repas. Ce n'est qu'après que le serveur l'eut débouchée qu'il s'exclama, dans une piètre performance d'acteur :

— Ah, ben oui, c'est vrai qu'tu bois pas, toi. Bon, ben on perdra pas ça, c'te bon vin-là...

À n'en pas douter, Réjean n'en gaspillerait pas une goutte.

— Tsé que t'es chanceux en pas pour rire d'avoir mis la main sur un appartement à Montréal à c'prix-là. Y'a été ben *blood*, mon chum Pilote.

Pilote était son futur propriétaire, un vieux comparse de Réjean du temps de l'école Normale. Francis observa ce dernier avec une distance amusée alors qu'il descendait la bouteille à un bon rythme. Son oncle en avait déjà consommé la moitié lorsque le serveur revint avec les plats. Une salade César au poulet grillé pour lui et un t-bone pour Réjean.

Le bruit de leur mastication fut le seul à rompre la monotonie du repas du soir.

Réjean couché pour la nuit, Francis termina sa lecture. L'auteur se rachetait à la fin, et le personnage central demeurait jusqu'aux trois quarts assez antipathique, un choix rafraîchissant. Cela étant, le découpage de l'intrigue et son rythme ne le convainquaient pas. Dommage. Quoiqu'il y avait indiscutablement là matière à tourner un bon film.

Chassant de son esprit une bien bénigne déception, Francis se leva de son fauteuil et alla à la fenêtre, dont les rideaux étaient restés ouverts. En bas, tout était immobile dans le stationnement. Soudain, Francis repéra un mouvement non loin d'un des lampadaires.

Une silhouette féminine sortit du côté passager d'une voiture garée aux phares éteints. Plutôt que de se diriger vers l'hôtel, elle quitta le stationnement et s'engagea dans le terrain vague qui bordait celui-ci et au-delà duquel se dressait un quartier résidentiel délimité par des bretelles d'autoroute.

D'où il se trouvait, Francis ne pouvait se faire une représentation très précise de la fille. Elle portait un jean moulant foncé, un blouson et des cheveux sombres plus courts que longs. Impossible de discerner ses traits.

Ramenant son regard sur la voiture, il vit le propriétaire du véhicule en descendre à son tour. Après avoir rajusté sa chemise claire dans son pantalon, il se mit en marche vers l'entrée de l'hôtel.

Dans la pénombre du soir, Francis essaya de deviner la silhouette de la fille dans le champ parsemé de roches et de bosquets. Il se retrouva plutôt à contempler son propre reflet dans la vitre de la chambre très éclairée.

Sans réveiller Réjean, il alla éteindre puis revint à la fenêtre. La fille s'était volatilisée dans le terrain vague. Peut-être l'y retrouverait-on morte au matin, à demi dissimulée dans le foin ? Ou tombée au fond d'un trou ? Un trou d'homme ?

Rêveur, Francis déplaça son regard jusqu'à une grande tache lumineuse constituée d'une myriade de petits points brillants. Les yeux perdus dans la contemplation des lumières de Montréal, toute proche, il tira à regret les lourds drapés fleuris.

Lucie était parvenue à dominer ses instincts « contrôlants » et avait laissé sa sœur faire les achats du déménagement avec son fils.

En route vers le seul grand magasin de Saint-Clo, Francis éprouvait des sentiments mitigés à la perspective de cette séance de magasinage. Si le fait de partager un rare moment d'intimité avec sa mère lui plaisait, les regards fuyants ou, à l'inverse, trop insistants qu'ils devaient dorénavant affronter dans chacun de leurs déplacements lui pesaient. Plus pour sa mère que pour lui.

Lui, il s'en fichait, mais elle... elle y était sensible. Quand elle se sentait trop observée, sa mère devenait anxieuse et, craignant de commettre une gaffe sous le coup de la nervosité, finissait généralement par provoquer exactement cela. L'emmener à Nottaway était en outre impossible, car Nottaway demeurait pour elle synonyme d'internement. Bref, le magasinage à Saint-Clo constituait le moindre de deux maux.

Justifiant les craintes de Francis, elle réussit à mettre une vendeuse en déroute sitôt qu'ils arrivèrent à destination.

Mère et fils examinaient les différentes batteries de cuisine offertes lorsque, montrant les cernes de poussière sur un chaudron placé en démonstration, la première apostropha une jeune commis. Celle-ci tenta de lui expliquer, poliment, que les ensembles de chaudrons étaient vendus dans des boîtes scellées et que, de toute façon, il était préférable de les laver une première fois avant de s'en servir, mais ces précisions, loin de rasséréner la mère de Francis, eurent au contraire pour effet d'accroître son degré d'anxiété.

Devant une employée médusée, Francis prit gentiment sa mère à part et lui promit le plus naturellement du monde qu'il choisirait une batterie de cuisine à la propreté irréprochable.

Sa mère lui passa une main sur le visage, un sourire attendri aux lèvres, comme si elle le voyait pour la première fois.

Ce genre d'épisodes survenait rarement, mais il survenait encore.

Francis tourna la tête sur son oreiller en ouvrant les yeux. La chambre était plongée dans une obscurité relative. Dans le lit d'à côté, Réjean ronflait à s'en faire exploser les poumons. Sans bruit, Francis se leva puis retourna se poster devant la fenêtre en écartant légèrement le double rideau.

Si loin, si proche, le cordon lumineux des phares de voitures sur l'autoroute s'était considérablement relâché à cette heure tardive. Ni le bruit de la circulation nocturne, ni ceux de la ville ne parvenaient à ses oreilles. Seuls les ronflements de Réjean et le ronron de la climatisation faisaient obstacle au silence.

Sous la fenêtre, une lumière halogène blanc-bleu éclairait le stationnement. Francis demeura là un moment, surveillant les voitures garées pour la nuit.

La fille ne se manifesta pas.

*

Quand la voiture de Réjean quitta l'autoroute le lendemain et qu'elle s'engagea dans la rue Saint-Denis, Francis fut envahi par une impression avec laquelle il s'était familiarisé la veille : la reconnaissance. Non pas la gratitude, mais plutôt le sentiment de reconnaître un lieu ; de... d'arriver chez soi, même si l'on n'y avait jamais mis les pieds auparavant. C'était ce qu'il ressentait.

Ils descendirent Saint-Denis jusqu'à la rue Cherrier, dans laquelle Réjean tourna, direction est. Ils roulèrent ainsi jusqu'à la rue Sherbrooke. Au passage, Francis repéra une bibliothèque qui logeait

dans un immeuble imposant d'inspiration temple grec, avec énormes colonnes et tout ça.

— On est presque rendus, annonça Réjean.

Parfait, pensa Francis.

Deux feux de circulation plus tard, ils arrivèrent en vue de l'obélisque en l'honneur du Général De Gaulle. En face, un vieil hôpital, l'hôpital Notre-Dame, une immense construction carrée, accusait un certain état de vétusté. Le bâtiment était sis à l'angle de Sherbrooke et de Édoin, dans laquelle s'engagea Réjean après avoir activé son clignotant droit.

— Bon, astheure, ça s'appelle « trouver un stationnement », ronchonna l'oncle de Francis en se penchant au-dessus de son volant, comme si cela allait lui donner une meilleure vision.

— Juste là, dit Francis en désignant une place. Le panneau indique que tu peux te stationner jusqu'à trois heures.

— Mais ça dit pas le mardi pis le jeudi pis on est mardi, objecta Réjean, apparemment content de contredire son neveu.

— En période de déneigement, répartit Francis en pointant le deuxième panneau que son oncle ne s'était pas donné la peine de lire jusqu'au bout.

L'air morose, Réjean se gara. Il devrait trouver un autre motif de lamentations. Francis crut bon lui épargner la peine d'en chercher un :

— On va visiter et on vide la voiture ensuite ? proposa-t-il en forçant la note enjouée.

L'immeuble brun, carré aussi mais de format modeste (et sans style architectural reconnaissable), comptait quatre logements identiques. Celui qu'occuperait Francis était situé à l'étage. La façade était percée de quatre fenêtres en haut et de deux au rez-de-chaussée. Les deux appartements du bas avaient chacun leur porte mais les deux du haut partageaient la même.

Un bonhomme à l'air prospère – bon ventre, bonne bouille – les attendait devant l'édifice flanqué de constructions similaires. Plus haut dans la rue en pente, l'une d'elles avait été convertie en mini complexe de condos de luxe tandis que plus bas, non loin d'où résiderait Francis, un HLM occupait une bonne partie du pâté.

— Monsieur Pilote est là, dit Francis à son oncle en verrouillant sa portière avant de la refermer.

Réjean et lui attendirent une trouée dans la circulation relativement dense puis traversèrent la rue Édoin afin d'aller à la rencontre du proprio.

— Réjean, Réjean ! s'exclama l'homme en levant les bras au ciel. Comment c'tu vas, mon Réjean ! ?

— Pas si mal, pas si mal. Pis toé ? Tes blocs te tiennent occupé en masse ?

— Comme tu peux voir, mon Réjean, comme tu peux voir ! Pis ça, c'est l'neveu, comme de raison ? s'enquit Pilote en désignant Francis du pouce.

Les présentations faites, le propriétaire déverrouilla la porte du centre et invita Réjean et Francis à le précéder à l'intérieur. Un escalier de bois à la peinture grise et pelée menait, à gauche, à la porte de Francis et, à droite, à celle de ses voisins de palier.

Objectivement, tout cela s'annonçait moche, mais Francis était ravi.

Francis se trouvait dans sa cuisine semi-meublée – cuisinière et réfrigérateur –, mais exempte de table, en compagnie de son oncle et de monsieur Pilote. Le plancher de la pièce était constitué de tuiles carrées noir et blanc en linoléum disposées en damier. Le reste de l'appartement était sur le bois franc. C'était beaucoup mieux que ce à quoi Francis s'attendait au moment de gravir les marches pour la première fois, une heure plus tôt. Dans l'intervalle, ils avaient vidé la voiture des effets de

Francis et le proprio avait eu la bonté de leur donner un coup de main, eu égard à son amitié pour Réjean.

Sa main gauche tenant le document légal en aplat sur le mur, sa main droite le paraphant, Francis ne cherchait même pas à dissimuler son contentement. Derrière lui, il sentait la présence impatiente de son oncle, pressé qu'il devait être de rentrer chez lui après une nuit trop chère passée à l'hôtel.

Réjean était pingre, avait eu l'occasion de constater Francis en le voyant laisser un pourboire de trois dollars sur une facture de quarante-deux, la veille au soir. Mais cela ne le concernait plus ; cela ne l'avait en fait jamais concerné.

Hormis son propre bien-être, seul celui de sa mère comptait. Et il la savait en sécurité auprès de sa grande sœur, auprès de Lucie, cette tante envers qui Francis se sentirait toujours redevable à défaut de pouvoir la supporter. Cette tante grâce à qui, contre toute espérance, sa mère avait connu un second épanouissement, une sorte de renaissance tardive.

Certes, comme lui, sa mère était encore et toujours abonnée aux cachets d'ordonnance, mais elle allait bien, elle allait mieux. Toutes deux étaient d'ailleurs restées derrière, dans la maison familiale, car elles préféreraient probablement se consoler mutuellement du départ de Francis, en privé et sans qu'il eût à subir leurs déferlantes lacrymales conjointes. Oui, elles avaient abandonné à Réjean le soin du déménagement pour cette raison, savait Francis.

Et lui, il venait de signer le premier bail de son existence en cette fin d'avant-midi du mardi 1^{er} août 1995. Il emménageait par le fait même au 2161, rue Édoin, à Montréal.

Une bouffée de fierté lui rosissant les joues, Francis tendit le document contresigné à Pilote, qui jaugea une dernière fois son nouveau locataire en lui prenant le bail des mains. Ne trouvant rien à redire sur l'allure très comme il faut du beau et grand jeune homme, le propriétaire se tourna vers Réjean en y allant d'une moue approbatrice.

— Tsé que t'es chanceux en pas pour rire de mettre la main sur un appartement d'même à Montréal, entonna l'oncle de Francis à l'intention de ce dernier. Pis passé l'premier d'juillet, à part de ça. C'est Centre-Sud, mais t'es proche de toute...

Cette rengaine, à quelques détails près, Réjean la lui servait depuis leur départ de Saint-Clo en la bonifiant un brin, d'une fois à l'autre, au fil des nouvelles informations qui s'ajoutaient au dossier. Ainsi avait-il appris un peu plus tôt la géographie des quartiers ; que le Centre-Sud n'était pas particulièrement prisé, mais que c'était collé sur le Plateau Mont-Royal, et que le Plateau, ça, c'était la fin du monde, etc. Et l'hôpital Notre-Dame tout à côté, et les parquets de bois franc, et *tutti quanti*. Pour un peu, Réjean se serait émerveillé de ce qu'il y avait l'électricité et l'eau courante.

Une arrière-cour étonnamment vaste mais laissée à l'abandon donnait sur une ruelle étroite et peu engageante ponctuée de touffes d'herbes folles, de ronces et d'arbustes sauvages. Contrairement aux autres cours, celle-ci n'était pas fermée par une clôture au fond. Francis envisagea une seconde de faire une blague à son oncle en lui demandant d'y remédier, lui qui avait passé les quinze dernières années sinon plus à promettre une clôture à sa femme, mais il s'en abstint. Réjean n'avait pas le sens de l'humour et, à bien y penser, Francis non plus.

Bah ! Pour ce qu'il comptait y aller, dans la cour... Même le peu profond mais long balcon qui la surplombait ne lui disait trop rien.

C'était pourtant joli, avec le feuillage d'un immense bouleau planté au centre du terrain qui venait créer l'impression qu'on baignait en pleine nature, mais la nature, Francis en avait fait le plein pour un bout de temps. Il appréciait cependant à l'avance le surcroît d'intimité que les branches entrelacées lui procureraient par rapport aux immeubles situés de l'autre côté de la ruelle, du moins dans une partie de la cuisine, puisque le mur est de la pièce, celui où se trouvait la porte d'en arrière,

était essentiellement une grande fenêtre à carreaux. Il y en avait en fait deux, mais la division les séparant était si mince qu'on eût dit que la porte et la fenêtre voisine ne formaient qu'une seule baie vitrée. C'était la portion gauche qui se trouvait masquée par la végétation. La droite, qui surplombait la cuisinière et le comptoir de cuisine, devrait éventuellement être habillée d'un store ou d'un rideau. Éventuellement.

— C'est pratiquement l'Plateau, protesta Pilote en fourrant sa copie du bail roulé dans la poche intérieure de son veston clair en polyester.

— ... l'hôpital Notre-Dame juste à côté, poursuivait Réjean par-dessus l'autre sans s'interrompre, comme dans les films de Robert Altman. Le parc Lafontaine en haut d'la côte... Trois cents piasses par mois, c'est rien pour un grand trois et demi d'même !

— C'est quasiment un quatre et demi, précisa encore Pilote.

— Quasiment un quatre et demi, renchérit Réjean.

À cet instant, Francis comprit que si son oncle avait tellement hâte de repartir, c'était peut-être parce que, justement, il aurait préféré rester et mener la vie de son neveu à sa place. Ou en vivre une autre et, surtout, retrouver sa jeunesse. Et peut-être, encore, était-ce pour cela que Réjean buvait comme il le faisait, écourtant davantage ce qu'il aurait au contraire dû chérir, ou changer, s'il en avait eu le courage : sa vie, celle qui lui avait échu et dont il était trop lâche pour admettre qu'il l'avait choisie.

Francis saurait pour sa part jouir des lieux, et Réjean était quand même dans le vrai quand il signalait les avantages de l'emplacement. Francis serait effectivement près de tout. La station de métro Sherbrooke n'était qu'à quelques minutes de marche, Beaudry, sur l'autre ligne, la verte, guère plus loin, en plein cœur du Village gai.

Francis s'y aventurerait-il dès ce soir ? En avait-il seulement envie ?

Une chose était certaine, il ne ramènerait personne ici. Il ne le souhaitait pas. En outre, l'ameublement spartiate ne prêtait pas vraiment à recevoir : Francis n'avait pas encore reçu livraison de son lit neuf. Pour le genre de rencontres – éventuelles – qu'il comptait faire, c'était tout ce dont il aurait besoin.

Sauf qu'il ne ramènerait personne, se répéta-t-il. Il ne le désirait pas. Il ne voulait pas voir quelqu'un examiner son nouvel univers avant que lui en connût les moindres recoins par cœur.

Ledit univers était constitué, comme son oncle l'avait fait remarquer, de trois très grandes pièces et demie, la demie étant une salle de bain, au demeurant spacieuse mais pas du dernier cri, et située au fond de la cuisine à droite avec une haute et étroite fenêtre donnant elle aussi sur la cour arrière, panorama toutefois presque complètement obstrué par les branches touffues du bouleau.

Le sol de chaque pièce était jonché des quelques sacs et cartons que Francis avait trimbalés avec lui, effets modestes une fois mis en contexte ; des trucs de première nécessité pour la plupart : des vêtements, de la literie, des serviettes, de la coutellerie... une batterie de cuisine.

À cette pensée, Francis chassa les images du rêve de la nuit précédente.

Ainsi le « trousseau » de Francis, comme disait Lucie, était-il éparpillé aux quatre coins et demi de l'appartement dans lequel on entrait par la cuisine. Le salon était situé à gauche et fermé au moyen d'une large porte si on le désirait. Il s'agissait de loin de l'espace le plus vaste. Devant Francis, la porte de sa chambre, pièce qui aurait pu être comptée en double (d'où le presque quatre et demi) du fait d'une ouverture en arche qui s'y trouvait pratiquée. On pénétrait ainsi dans ce qui se voulait peut-être un boudoir, un espace somme toute exigü, avant de traverser du côté de la chambre proprement dite qui, étrangement – oui parce que stratégiquement, ce n'était pas l'idée du siècle –, donnait sur la rue. La première partie de la chambre ne lui servirait pas à grand-chose puisque trop sombre pour

s'en faire un atelier.

— Y m'a l'air tranquille, ton filleu, mon Réjean, décréta Pilote en prenant la série de chèques que l'oncle de Francis lui tendait, mais on va quand même s'entendre sur deux-trois affaires...

Le laïus d'usage prononcé (pas de party, pas de drogue, pas de bruit pas de chichi pas de vie), les deux hommes abandonnèrent Francis à son nouveau royaume.

Réjean allait refermer la porte quand il parut se souvenir de quelque chose.

— T'as l'adresse du comptoir d'la compagnie de téléphone, pour demander ton branchement. Attends pas trop parce que Lucie veut qu'tu l'appelles dès qu't'es branché, pis ça s'fait pas nécessairement l'jour même.

Réjean eut un regard entendu en direction de son neveu, l'air de dire « tu sais comment elle est ». Francis le savait, et mieux que lui de surcroît.

— Ah, pis y faut pas qu't'oublies ton rendez-vous avec...

Réjean se tut soudain en se souvenant de la présence de Pilote près de lui.

— J'oublierai pas, mon oncle. Merci de m'avoir amené. Bon retour, conclut Francis en guise d'au revoir.

Une fois seul, il prit une profonde inspiration. Il y avait tant à faire ; tellement de choses manquaient, tout, ou presque. Une table de cuisine.

*

Debout au milieu du salon désert, Francis contemplait le mur nord. Mitoyenne avec sa chambre, la cloison blanc cassé accusait un plâtrage hâtif dont les zones de relief saillaient discrètement, ça et là, au milieu de taches plus claires ayant accueilli les affiches ou les tableaux des précédents locataires. Francis n'avait rien à y accrocher, surtout pas ses dessins. Ceux-ci lui rappelleraient beaucoup trop ses années passées au Centre Normande-Carle. Non merci. Et Lucie, sentimentale, avait tenu à garder la plupart de ceux-ci. Et puis la pièce n'était pas entièrement exempte d'éléments de décoration. En effet, le mur ouest, celui percé d'une fenêtre donnant sur Édoin, avait été recouvert d'un imprimé représentant une forêt luxuriante, dont la gamme de verts tendres et croquants avait pâli au fil des ans. Vestige d'une époque où pareille tapisserie témoignait d'une certaine sophistication, l'espèce de photo grandeur nature conférait une profondeur accrue au salon, quoiqu'elle l'assombrissait aussi, le soleil filtrant peu dans le panorama immortalisé en série.

Francis s'approcha de la fenêtre qui offrait une vue imprenable sur... la salle des fournaies de l'hôpital Notre-Dame. Rien de très pittoresque, mais la lumière du jour entraînait néanmoins à flots, aspect non négligeable considérant l'effet assombrissant produit par le mur de papier peint.

Il allait s'éloigner lorsqu'un détail sur le mur en question attira son attention, à un mètre du plancher environ. Francis s'accroupit et passa une main inquisitrice sur la surface de papier, dont un lambeau pendait au niveau du joint entre les deux feuilles qui constituaient l'intégralité de la tapisserie. Il plaça son index sur la languette de papier déchiré et le fit glisser en un geste ascendant. Parvenu au bout de son mouvement, le lambeau retomba en reprenant sa forme légèrement recourbée vers l'extérieur. Songeur, Francis l'observa un moment puis ses yeux remontèrent peu à peu. L'étroite zone dénudée, qui devait mesurer au plus dix centimètres de long sur un et demi de large, révélait une peinture beige foncé dessous.

Il se redressa en se disant qu'un peu de colle suffirait. Sous ses pieds, il sentit les larges lattes du plancher de bois franc s'enfoncer imperceptiblement alors qu'il transférait son poids d'une jambe à

l'autre en un lent mouvement de balancier jusque-là inconscient. Il accentua un peu la pression et le plancher émit un faible craquement.

Perdu dans ses pensées, Francis ramena son regard sur la fenêtre et sur l'artère secondaire, en contrebas. La rue Édoin n'était pas une des voies les plus achalandées de la métropole, loin s'en fallait, mais elle l'était tout de même relativement et les voitures qui l'empruntaient filaient largement au-dessus de la limite permise, eut-il l'occasion de relever après une dizaine de minutes d'observation attentive.

Las de l'exercice, Francis consulta sa montre : 12 h 30. Évidemment, son oncle ne lui avait pas offert de casser la croûte en sa compagnie avant de reprendre sa longue route vers Saint-Clo. Francis aurait poliment refusé de toute façon, mais ç'aurait été gentil de le proposer. Sauf que Réjean n'était pas gentil et Francis se demanda soudain pourquoi diable il se souciait des manières, ou de leur absence, de son oncle. Qu'en avait-il à foutre ! ? Rien.

Son ventre émit un gargouillement contrarié. Francis chassa Réjean de son esprit et se dirigea vers la porte d'entrée car, bien entendu, il n'avait pas encore eu le loisir de faire sa première épicerie. Et maintenant qu'il y pensait, il ignorait totalement où se trouvait la plus proche. Voilà pour son programme de l'après-midi, décida-t-il en refermant derrière lui : pause lunch dans un restaurant du coin à déterminer et vadrouille subséquente dans le quartier et ses environs afin de repérer les commerces essentiels, tels supermarché et dépanneur. Pour le club vidéo, il savait déjà où aller, et ce n'était pas dans le quartier Centre-Sud...

La porte d'entrée consistait en un épais panneau de bois massif dans lequel on avait fiché pas moins de deux verrous et une chaînette de sûreté. Sur la droite, vissé au bout de la cloison où était percé l'accès au salon, un petit moniteur rectangulaire doté d'un interphone permettait à Francis de déverrouiller la porte d'en bas à d'éventuels mais improbables visiteurs en appuyant sur un gros bouton blanc (jaunasse). Dans un monde idéal, il n'aurait jamais besoin de le presser.

Après s'être assuré que les verrous de sa porte s'étaient bien enclenchés d'eux-mêmes, Francis tâta la poche droite de son jean afin de vérifier sur le tard que ses clés s'y trouvaient. Ce faisant, son attention fut attirée par une musique étouffée en provenance de l'appartement d'en face. Rassuré quant à la présence de ses clés au creux de sa poche, il écouta plus attentivement, désireux de découvrir ne serait-ce que le genre musical. Ce serait un premier indice de ce à quoi il pouvait s'attendre concernant ses voisins.

Du country, à en juger par le style de violon privilégié... oui, et la chanteuse traînait un peu la voix en fin de couplet...

Conscient qu'un œil magique était percé dans cette porte-là comme dans la sienne, Francis ne s'attarda pas davantage et descendit l'escalier peu éclairé.

Lorsqu'il ouvrit la porte extérieure, la lumière blanche l'aveugla.

2. Le quartier des spectacles

Une fois dehors, il prit à gauche, vers la rue Ontario. En direction opposée, c'était Sherbrooke, très passante et, pour ce qu'il en avait vu, pas très garnie rayon restos dans ce secteur-ci. Il aurait plus de chances sur Ontario.

Alors qu'il s'en approchait, Francis constata que la faune des environs s'annonçait des plus colorée : sur le coin nord-ouest de l'intersection, devant un bar de quartier pas très ragoûtant, un petit groupe de prostituées faisait discrètement, enfin, de manière pas trop racoleuse, le tapin.

À mesure qu'il avançait, Francis s'aperçut qu'il ne s'agissait pas de prostituées, mais bien de prostitués. Et pas que travestis ! Un coup d'œil plus attentif à leurs boutiques lui révéla des poitrines dégagées généreuses et bien réelles. Les traits, eux, en dépit d'un maquillage outrancier, étaient indubitablement masculins.

— Des *chicks with dick*, dit Francis en souriant.

Loin de le traumatiser, la chose, au contraire, lui plut. C'était pour cela qu'il était venu s'installer à Montréal. Pas pour s'envoyer des travelos à grosses boules, mais pour habiter dans une ville où ceux-ci avaient droit de cité. À l'instar de toutes les autres minorités, fussent-elles sexuelles, ethniques ou même politiques.

Non que Francis eût entrepris de prêcher l'ouverture d'esprit. Pas du tout. Ses motifs pour rechercher la variété urbaine étaient tout à fait égoïstes. Pour lui, l'équation était simple : arrière-plan bigarré composé d'une multitude d'éléments les plus divers, souvent exubérants, égalait facilité accrue à se fondre dans ledit arrière-plan. À l'avant-plan, ceux qui regardaient ou scrutaient ne parvenaient pas à isoler un élément précis puisque, devant pareille mosaïque, un examen trop minutieux ne pouvait qu'engendrer un mal de tête. C'était comme ces livres pour enfants dans lesquels on devait repérer un petit personnage à lunettes, Charlie, dans un tableau surchargé de gens et de détails, sauf qu'ici, le tableau contenait deux millions de personnages à éliminer avant de pouvoir isoler Francis.

Bien sûr, personne n'avait plus guère de motifs de le rechercher, il en était conscient, mais il avait été tellement longtemps le centre d'attention (de son père, du docteur Barbeau, de Saint-Clo, de Geneviève) qu'il ne désirait plus qu'une chose : disparaître dans la masse.

Arrivé à la hauteur d'Ontario, sur le coin nord-est de Édoin, Francis prit soin de ne plus regarder à sa droite afin de ne pas laisser croire à ces presque dames qu'il s'intéressait à eux/elles autrement qu'à titre anthropologique.

Sur la gauche, un immeuble mal en point et, plus loin, une station-service doublée d'un comptoir McDonald. En face de celle-ci, un restaurant français d'allure chic : Le petit extra. Du même côté de la rue, plus près de Francis, une sorte de friperie... coin sud-ouest, un restaurant de type casse-croûte : l'Euro snack. Ça ferait l'affaire, décida-t-il en traversant la rue Édoin et en rejoignant du coup les putes, une fois le feu passé au vert.

Les prostitués-ées faisaient le pied de grue en un quatuor relâché. Elles prenaient la pose en affichant un air indifférent surfait, suggérant par là qu'elles n'étaient pas en train de faire ce qu'il était pourtant manifeste qu'elles faisaient. Elles exposaient leurs longues jambes habillées de résilles, leurs pieds trop grands chaussés d'escarpins voyants ou de bottes montant à mi-cuisse ; du rouge, du vert, criards contrastes. Elles agitaient leurs chevelures, fausses, avec ostentation, d'un geste de la main calibré pour produire le meilleur effet.

En le voyant venir dans leur direction, les catins enguirlandées, par réflexe plus qu'autre chose, bombèrent le buste et se dessinèrent une moue à la Bardot – sans trop de succès.

— Allô mon beau, fit la plus grande du quatuor qui, avec ses bottes que lui auraient enviées les membres du groupe *Kiss*, mesurait comme Francis, soit un peu plus de six pieds. Moi, c'est Suzie. Comme Suzie Lambert, fit-elle en faisant voleter sa tignasse noire synthétique.

Francis eut un sourire embarrassé en les saluant discrètement du chef avant de leur tourner le dos en attendant que le feu suivant passât au vert à son tour.

— Ah ! croassa une des putes derrière lui. Tu vois ben qu'tu pognes pu, ma Suzie.

— À part des condylomes ! ajouta une autre en riant.

— Mes ostie d'bitch, m'a vous arracher à tête pis m'a vous chier dans l'corps ! Pis après ça, m'a vous...

Au changement de lumière, Francis traversa la rue Ontario, et la querelle, mi-spectacle, mi-règlement de comptes, ne fut rapidement plus qu'un écho perdu parmi la pléthore de sonorités urbaines.

Le resto empestait la friture. En gagnant le comptoir de commande, Francis sentit son appétit décroître. Le snack en question se voulait belge d'inspiration, avec frites, hotdogs faits d'une myriade de variétés de saucisses, et mayonnaises à l'avenant. Francis, qui n'était pas très porté sur le gras et les condiments, commanda une saucisse de Toulouse et une portion de choucroute. Avec une bouteille d'eau.

Il enfourna son assiette et prit l'eau « pour emporter », pressé de quitter l'établissement propre mais décidément pas à son goût. De retour sur le trottoir, il porta la bouteille à ses lèvres et but une longue rasade. Le soleil plombait.

Bon... dans quelle direction courait-il le plus de chances de trouver une épicerie ? À l'est ? À l'ouest ? Et pourquoi pas au sud ?

S'il avait tout son temps, Francis n'avait en revanche pas la patience d'errer sans but pendant une période indéterminée. Idéalement, il aurait voulu régler la question des courses et, une fois le tout rangé chez lui, remettre le nez dehors, cette fois pour une promenade digne de ce nom au cours de laquelle il se donnerait toute latitude de s'attarder où bon lui semblerait au gré des découvertes qui ne manqueraient pas de ponctuer sa route.

Après s'être tâté quelques secondes, il poursuivit en direction ouest, vers Saint-Denis, s'il ne se méprenait pas. En chemin, il nota mentalement de l'autre côté de la rue l'emplacement d'un dépanneur et, plus loin, d'une petite quincaillerie.

Le quartier était pauvre. Plusieurs locaux affichaient « à louer » et les magasins qui avaient pignon sur rue, pour une large part, ne payaient pas de mine. Un édifice, le théâtre du Groupe de la veillée, venait cependant d'être rénové : tout n'était pas noir. Un restaurant français, un autre, misait sur la clientèle cultivée. Pour le reste... salons de coiffure aux photos affadies de modèles désuets avec pose d'ongles dont même les pseudo-filles, là-bas, n'auraient pas voulu ; bouquinerie bric-à-brac, bars et restos allant du correct au peu recommandable... Non, Francis n'avait pas atterri dans les beaux quartiers. Et il préférait cela ainsi.

Il faisait vraiment très chaud, réalisa-t-il à rebours en prenant du même coup conscience d'un bruit sourd, comme une vibration dans l'air, qui s'amplifiait depuis un moment et empiétait de plus en plus sur les autres sons. Cela venait de la direction dans laquelle il allait, l'ouest.

À l'approche de ce qui avait toutes les allures d'un chantier de construction, source du bruit en question, Francis ralentit le pas. Devant lui, des hommes portant casques jaunes et bottes à « caps » d'acier se parlaient en gesticulant. Le bruit assourdissant des moteurs d'un bélier et d'une grue, dont le mât amorçait au moment même son ascension, devait rendre difficile tout échange. L'enjeu

semblait être la démolition d'un vaste immeuble de brique aux portes et aux fenêtres placardées. Francis passa son chemin sans s'attarder.

Beaucoup de circulation, tant routière que piétonnière. Au bout d'un moment, il releva la présence de sacs d'épicerie à la main de certains passants. Tous le croisaient, il y avait donc fort à parier qu'un supermarché se trouvait en aval.

Il était sur la bonne voie, se félicita-t-il en essuyant avec la paume de sa main la sueur sur sa nuque. Une gorgée d'eau... la bouteille était vide ; poubelle.

Comme il l'avait escompté, Francis trouva un supermarché quelques rues plus loin. Vers 13 h 30, il en ressortit avec deux sacs doublés et entreprit de rentrer. La température devait avoisiner les trente-deux degrés Celsius ; il faisait très chaud, même en marchant à l'ombre. Peut-être Francis attendrait-il à ce soir, en fin de compte, pour effectuer son grand tour de reconnaissance ? Il verrait une fois chez lui, car pour l'heure, il commençait à ressentir de la fatigue.

L'humidité n'aidait pas. La sueur perlait par tous les pores de sa peau, aux aisselles surtout. Francis n'en fut que plus anxieux de retrouver la fraîcheur relative de son logis.

De retour à la hauteur du chantier, il s'aperçut qu'on avait coupé les moteurs. Ce silence relatif – les voitures étaient loin d'être insonores – avait quelque chose d'irréel après le boucan de tout à l'heure. Soudain, Francis vit les piétons devant lui s'écarter avec dégoût, certains poussèrent même des cris d'horreur.

Surgirent alors des silhouettes frêles, squelettiques, dont la peau ravagée par une sorte d'eczéma avait la blancheur laiteuse des cadavres. Ils provenaient tous de l'immeuble condamné, junkies du bas de l'échelle, toxicos réduits aux ténèbres décaties qui les ravalerait plus tôt que tard. Mais pas aujourd'hui, en avait décidé la ville en envoyant l'artillerie lourde mettre en pièces ce qui était déjà en ruine, peut-être sans savoir, ou peut-être sans vouloir savoir, qu'une piquerie y avait poussé.

À la fois paralysé et hypnotisé, Francis voyait les zombies camés couler dans sa direction. Leurs yeux éblouis, taches aveugles, paraissaient ne pas avoir vu le jour depuis des siècles. Et cette chair mince tendue sur les os saillants, comme une fine pelure de paraffine prête à se craqueler à la première occasion...

Leur odeur les précéda, moites émanations de moisissure, de terre froide et d'humidité. Ils n'avaient plus d'odeur à eux ; ils sentaient leur environnement. Effluve inattendu et familier qui acheva de pétrifier Francis dont la mémoire traîtresse l'avait ramené à Saint-Clo, dans le sous-sol de Richard, le sous-sol trop souvent visité de la maison de pierre voisine de celle de son enfance.

Et eux qui s'approchaient, spectres grossièrement esquissés à la craie, sans finesse et sans espoir, sinon celui, hypothétique, de ne plus devoir exister encore très longtemps. Mais ils s'approchaient quand même, leurs bras émaciés leur servant d'yeux, avec la foule de curieux qui se massait irrésistiblement tout en prenant garde de demeurer hors d'atteinte des junkies hébétés, magma ondoyant. Sur le chantier, des policiers surveillaient le déroulement de leur fuite lente, apparemment décidés à ne pas intervenir à moins qu'il y eût mort d'homme. Or ceux-là l'étaient déjà, en quelque sorte, alors pourquoi s'échiner ?

L'œil fixe, Francis voyait tout cela – les flics impassibles, les badauds, les morts-vivants –, mais était incapable de réagir, de bouger. Il n'était plus dans la cave de la maison de pierre, il était de retour ici, rue Ontario, à Montréal, et il ne parvenait tout simplement pas à convaincre ses membres de battre en retraite. Quelque part, une région primitive de son cerveau, la Bête, exigeait de voir en entier la funeste procession.

Tout bien considéré, sans doute Francis le désirait-il aussi puisqu'il s'était souvent retrouvé en

bien plus fâcheuse posture et que son instinct de survie avait toujours prévalu. Cette prise de conscience le tranquillisa et, alors que la première vague allait l'atteindre, il ferma les yeux. Incongrue, cette impulsion lui sembla malgré tout aller de soi, il n'aurait su dire pourquoi sur le coup, quoiqu'il n'aurait su dire grand-chose à ce moment précis.

On y était... ils passaient près de lui, sans l'effleurer. Francis eut pourtant la sensation que sa propre peau virait au blanc, que les spores crasseuses imprégnant l'air ambiant venaient se coller à lui en une chape invisible et poisseuse, poisseuse comme toutes les souillures qu'il avait endurées.

Il se sentit alors tanguer dangereusement, bien plus que sur son plancher de salon tout à l'heure, mais peut-être ne tanguait-il qu'à l'intérieur ?

Calme-toi, se commanda-t-il. Calme...

Et les chuchotements de la foule se turent en même tant que le bruit des pas incertains des zombies se muait en une sorte de clapotis insolite, comme si le trottoir sec et poussiéreux n'était plus qu'une longue flaque d'eau.

Ne pas ouvrir les yeux tout de suite, ne pas ouvrir les yeux...

Le clapotis s'intensifia et devint clameur mouillée, celle de la Matshi, la rivière qui traversait Saint-Clo d'ouest en est et qui avait accueilli les morts de Francis, recrachant le premier... Éric, son meilleur ami, sa première victime...

La musique familière le réconforta comme au temps de son enfance. Elle lui murmurait des choses, des choses que personne d'autre que lui n'avait jamais pu entendre. Même pas Éric, et encore moins Geneviève.

Il ouvrit les yeux. Ils étaient partis – les flics impassibles, les badauds, les morts-vivants. Tous, la foule avec eux. Combien de temps était-il resté planté là avec ses sacs pendouillant telles deux enclumes ? Trente secondes ? Une minute et demie ? Cinquante ? Il n'en savait rien. Personne n'en savait rien, parce que personne ne lui avait prêté la moindre attention. Personne ne lui prêterait plus la moindre attention, ici.

Francis parcourut le reste du trajet comme à travers un nuage brûlant de brouillard. Il suffoquait. Il avait hâte d'être chez lui. Il ne remarqua même pas les travelos qui gloussaient quand il remonta la rue Édoïn.

Il n'avait plus qu'un désir : retirer tous ses vêtements et prendre une douche froide.

Il dut faire halte au milieu de l'escalier tellement la pression sur ses tempes était forte, tellement la transpiration dans ses mains réduisait sa prise sur les sacs d'épicerie.

Quand il arriva sur le petit palier, il transféra son sac droit dans la main gauche et, avec l'autre, fouilla dans sa poche à la recherche de ses clés. Verrou un, verrou deux, tourne, tourne. La musique country emplissait un peu plus la cage d'escalier. *Coal Miner's Daughter*, de Loretta Lynn. Celle-là, Francis la connaissait. Il avait vu le film sur la vie de la chanteuse. C'était avec Sissy Spacek. Elle avait reçu l'Oscar de la meilleure actrice pour sa performance. Elle avait reçu une première nomination grâce à *Carrie*, qu'il connaissait par cœur.

Au moment de tourner la poignée, il entendit le plancher craquer derrière la porte voisine. De l'autre côté, on devait l'épier par l'œil magique. Francis en ressentit de l'agacement et claqua sa porte avant de remettre les verrous avec humeur. Tourne ! TOURNE !!!

Il retira ses baskets en bloquant son pied droit contre son talon gauche et vice-versa tout en se faisant la réflexion qu'il devrait s'acheter une carpe de tapis. Toujours avec à l'esprit la nécessité de se retrouver au plus vite sous le jet froid de la douche, Francis flanqua les deux sacs de provisions directement dans le réfrigérateur vide sans se soucier pour le moment d'un quelconque tri.

Il laissa choir son jean et son t-shirt sur les lattes claires de la salle de bain, puis, se ravisant, en fit une boule qu'il mit immédiatement dans la machine à laver. Il se tourna vers le lavabo, imbiba un linge d'eau chaude et, se rappelant qu'il avait acheté du nettoyant désinfectant, retourna dans la cuisine et sortit du frigo le pulvérisateur demeuré dans l'un des sacs.

Il revint sur ses pas, frotta la zone du plancher où s'étaient trouvés ses vêtements la minute d'avant et, satisfait, rangea le nettoyant dans l'armoire du meuble-lavabo plus très blanc, la couleur des murs, la couleur de son état.

Après s'être abondamment savonné, Francis abaissa la température de l'eau de la douche jusqu'à ce que la chair de poule recouvrît son corps lardé de cicatrices ; jusqu'à ce que les tremblements qui agitaient ses membres menaçassent de lui faire perdre l'équilibre.

Tanguer au dehors, tanguer au dedans...

Il ferma le robinet et attendit un moment, grelottant mais convaincu de la nécessité de ce coup de fouet. Enfin, il se sécha et ajouta sa serviette humide au monceau de linge qui gisait déjà au fond de la cuve de la laveuse.

En sortant de la salle de bain, nu, il regarda machinalement dans la direction de l'immeuble d'en face, de l'autre côté de la ruelle. Une silhouette se tenait à la fenêtre, immobile. Emmerdé de se savoir épié, Francis retourna dans la pièce voisine, enroula une serviette propre autour de ses hanches et sortit de nouveau. En face, la silhouette s'éloigna de la fenêtre. Au même moment, on sonna à la porte, en bas.

Allongé sur son lit neuf, la serviette abandonnée par terre, Francis rêvassait en toute tranquillité, sachant que dans cette position nul ne pouvait le voir, du trottoir ou de la salle des fournaises de l'hôpital.

Lucie avait procédé à l'achat du matelas et du sommier par catalogue en donnant la nouvelle adresse de Francis comme point de livraison et en arrêtant la date d'aujourd'hui pour ce faire. Dans l'excitation de l'emménagement, il avait complètement oublié. Tout à l'heure, il avait laissé dix dollars aux livreurs en se demandant s'il fallait effectivement leur donner un pourboire et si, le cas échéant, dix dollars suffisaient.

Sans bouger les autres parties de son corps, Francis arquait le cou afin d'être en mesure de voir par la fenêtre. Sous sa tête, la pellicule de plastique qui recouvrait toujours le matelas émit un bruit de froissement collant.

Étendu sur le dos, Francis voyait un paysage inversé. Le ciel dégagé, la haute cheminée de l'hôpital, longue paille crachant des nuages faits de main d'homme... le cadrage de bois épais de sa fenêtre, peint et repeint ; le plafond de sa chambre, incolore, craquelé aux extrémités... le dos de ses paupières closes... lui qui dérivait il ne savait où...

Il n'était pas ressorti. Il n'avait rien fait de ce qu'il voulait faire. Il avait fait l'épicerie. Alors il se retrouvait en soirée sans distraction, sans projet.

Francis se leva en arrachant presque la pellicule de plastique qui avait collé à sa peau nue. Il bâilla si fort qu'il en fut lui-même surpris. Un coup d'œil à la fenêtre de sa chambre, elle aussi dépourvue de tout habillage, lui confirma qu'il avait somnolé tout l'après-midi et la première partie de la soirée. Il ne se sentait pourtant pas particulièrement reposé.

Il gagna la cuisine sombre, puis le salon, également plongé dans la pénombre du soir. Sur le sol reposait un téléviseur neuf encore dans sa boîte, surmontée d'une deuxième, plus petite, contenant un

nouveau magnétoscope. Francis s'était procuré ces deux essentiels-là juste avant le déménagement. Les payer avec son propre argent lui avait procuré beaucoup de satisfaction. Déjà que son oncle et sa tante assumaient le loyer...

Francis, à son plus grand mécontentement, n'avait pas réussi à dissuader Lucie d'agir de la sorte. D'habitude encline à le laisser faire à sa façon, elle n'en avait pas démordu et, une fois n'étant pas coutume, c'était Francis qui avait fini par plier. « T'auras bien assez d'choses à t'acheter comme ça, tu vas voir », avait-elle déclaré avec l'air de celle qui a vu neiger. Or financièrement parlant, entre l'argent de la vente de leur ancienne maison et l'assurance-vie de son père, Francis était à l'abri du besoin pour quelques années.

Même s'il se sentait chez lui, il savait qu'il se serait senti encore plus chez lui en payant lui-même pour le toit au-dessus de sa tête et le bouleau devant la fenêtre de sa cuisine.

Ruminant toujours ses récents souvenirs contrariés, Francis extirpa les deux appareils de leurs boîtes respectives. Après avoir effectué les branchements requis, il entreprit de déplacer les antennes de captation qui venaient avec le poste. Il captait trois chaînes dont l'une, même au meilleur du signal, demeurait un peu floue. Demain, il appellerait le Câble. Non, il devait d'abord se faire brancher le téléphone et ensuite appeler le câblodistributeur.

Réalisant tout à coup qu'il ne disposait d'aucun fauteuil ni d'aucune chaise où s'asseoir, Francis décida de transférer téléviseur et magnétoscope dans sa chambre, où son matelas pourrait faire office de divan. La réception s'y avéra la même ; ça irait.

Rapidement, il retira la housse de cellophane du matelas et la balança en boule dans le coin de la chambre. Il extirpa d'un des sacs verts son ensemble de literie et fit le nécessaire afin de pouvoir dormir dans de beaux draps devant la télé.

S'ensuivit un retour presque immédiat de cet engourdissement physique, puis cérébral, bienheureux.

Francis se réveilla en sursaut à quatre heures du matin. Cauchemar... Après l'avoir confusément consultée, il retira sa montre. Non sans peine, il alla éteindre le téléviseur, dont la lueur parasitée lui faisait mal aux yeux.

Il revint se coucher en marmonnant quelque chose au sujet de stores qu'il devrait installer sans tarder. En effet, le rayon d'action du lampadaire le plus proche incluait sa chambre. En ronchonnant, Francis retrouva avec contentement le confort de ses draps frais et se rendormit aussitôt.

Et comme s'il ne l'avait pas quitté, il replongea sans impression d'interruption dans le rêve qui avait viré au cauchemar l'instant d'avant, entraînant ainsi son réveil...

Il était à Saint-Clo. Pas de retour ; dans le rêve, il y avait toujours vécu. Il errait, seul, dans la maison de Lucie, la maison familiale. Ni elle ni sa mère ne s'y trouvaient... À bien y regarder, les lieux paraissaient inoccupés depuis des lustres. La poussière avait élu domicile sur toutes les surfaces en d'épaisses couches successives créant l'illusion qu'un vernis pâle et mat avait été appliqué un peu partout. Pas de toiles d'araignées ou de défécations de rongeurs ; juste de la poussière, ancienne, tenace...

Francis monta à sa chambre en jetant un coup d'œil à celle de sa mère une fois arrivé en haut des marches. La pièce, comme le reste de la demeure, était vide. Fait intéressant, les deux lits jumeaux datant de l'époque où les sœurs partageaient ladite chambre se trouvaient toujours près des deux fenêtres, comme s'ils n'avaient jamais quitté la pièce. Pourtant, Lucie les avait fait retirer quelques mois plus tôt afin que la mère de Francis disposât d'un matelas double. Sur l'un d'eux, l'album-souvenir de Lucie reposait à la vue de tous, de Francis.

Intrigué, il s'approcha et l'ouvrit mais, plutôt que de retrouver les articles de journaux de différentes époques consacrés aux hauts faits criminels de la famille, il ne trouva que des pages vierges, très minces et d'un blanc grisâtre comme de la cendre.

Au moment même où il se faisait cette réflexion, il vit le papier s'effriter en poudre sous ses doigts. Le vent se leva dans la chambre et la cendre s'en fut à travers le feuillage automnal là où se trouvaient une fenêtre et un mur la seconde précédente. Sans se formaliser du décor en pleine métamorphose, Francis se tourna dans la direction d'où soufflait le vent, là où aurait dû se dresser un autre mur percé d'un placard et, au-delà, la salle de bain, puis son ancienne chambre. Mais il ne subsistait plus aucune trace de la maison. Juste le bruit des feuilles sèches secouées par le vent joueur.

Francis regarda dans toutes les directions, incertain de reconnaître l'endroit où l'avait entraîné le songe. Il n'y avait en réalité pas grand-chose à reconnaître : du feuillage, partout ; autour de lui, au sol, au-dessus de sa tête... il en eut presque le tournis...

Sans trop savoir pourquoi mais certain que cela ne servirait probablement à rien, il se mit à courir, à courir très vite, touchant à peine le sol, comme dans ces rêves où l'on croit être parvenu à voler avant de se rendre compte, justement, que l'on est en train de rêver. C'était un rêve comme ça. Et conscient de cela, Francis se dit que même si cela ne servait à rien, cela ne pouvait lui nuire non plus.

Au bout d'un long moment – ou très court, il ne savait déjà plus –, Francis constata que le feuillage sous ses pieds s'enfonçait. Une impression étrange le gagna alors, comme s'il n'y avait plus de sol sous les feuilles mortes. De fait, il n'y en avait plus.

Il perçut sa chute mais ne sentit rien, ni la morsure de l'air ni le claquement glacé de la rivière quand il s'y enfonça.

Était-ce là ce qui se produisait lorsqu'on se noyait ? Respirait-il sous l'eau ? Pourquoi continuait-il de sombrer, sombrer, sans fin ?

3. Acclimatation désordonnée

Mercredi 2 août. Lorsqu'il ouvrit les yeux, Francis se demanda quels segments de ses souvenirs confus relevaient du rêve. Tous, évidemment, se gronda-t-il dès qu'il se rappela où il se trouvait : chez lui, *son* chez-lui. À Montréal.

Après une douche brève mais pendant laquelle chaque geste relevait de la plus stricte efficacité, Francis retrouva la cuisine partiellement ensoleillée, le feuillage dense du bouleau ayant le désavantage de bloquer une partie des rayons du soleil en même temps qu'il lui assurait un peu d'intimité. Quoique le nouveau locataire se souciait peu du degré de luminosité en général. Et pour le moment, les gargouillements sonores dans son ventre constituaient sa principale préoccupation.

La veille, Francis avait acheté le nécessaire pour le petit déjeuner ainsi que quelques repas. Le tout se trouvait toujours dans les deux sacs de plastique au frigo, produits ménagers compris (moins le pulvérisateur rangé dans le meuble-lavabo des WC). Tiens, il tenait son programme de la journée : ranger ses quelques possessions au bon endroit et se procurer le reste.

Francis ouvrit donc la porte du réfrigérateur, retira les sacs et les posa sur le parquet carrelé. Assis par terre, il en vida le contenu et fit un premier tri : ce qui retournerait au frigo, ce qui irait dans le garde-manger et ce qui serait dispersé dans d'autres armoires. Il retira le contenant de plastique noir de la poubelle de métal beige laissée près de la cuisinière par les précédents locataires et y plaça un sac d'épicerie en guise de sac-poubelle. C'était tout ce dont il disposait pour l'instant.

Francis en était à essuyer sa vaisselle neuve lorsque des bruits de dispute montèrent de l'appartement du dessous. La voix forte et contrariée d'un homme enterrait celle d'une femme qui, à l'évidence, peinait à en placer une.

Sur le coup, Francis pensa aux engueulades quotidiennes de Lucie et Réjean. Sauf que les leurs ne se jouaient jamais ainsi, enfin, pas sur ce ton. Elles n'étaient « violentes » qu'au sens figuré et plutôt mécaniques dans leur inoffensive acrimonie. Ceux-là, en bas, évoluaient dans les ligues majeures. Le son distinctif d'assiettes cassées en attestait.

Francis finit de sécher celle qu'il tenait à la main et la posa sur la pile, près de l'évier. Il s'adossa au comptoir et attendit la suite, patient, concentré. L'homme avait baissé d'un ton mais échappait des jurons plus forts, ici et là. Elle le traitait d'« écœurant » et d'« enfant d'chienne ». Il lui dit alors quelque chose que Francis ne saisit pas, à quoi elle répliqua qu'il pouvait « fesser en masse, depuis l'temps qu'ça l'démangeait ».

Francis n'aurait su dire si ce fut une chaise ou un tabouret qui alla se fracasser contre un mur. Un silence suivit, puis des pleurs, des pas pesants et, enfin, un claquement de porte. Sur la pointe des pieds, Francis traversa la cuisine et le salon et alla voir par la fenêtre donnant sur Édoin de quoi l'homme avait l'air.

Étonnant, fut le premier mot qui lui vint en découvrant son voisin immobile sous sa fenêtre, les yeux rivés à la porte qu'il venait de fermer si violemment. L'homme avait le teint rougeaud des alcooliques de longue date, comme Réjean. À sa voix, Francis se l'était imaginé autrement, plus jeune, plus...

La quarantaine indéfinie, les cheveux gris sans coupe précise, trop longs sur les oreilles, une bedaine entretenue au houblon et des bras potelés qu'une camisole jaunie aux aisselles et au col n'avantageait pas du tout, le type n'avait pas l'air bien méchant. Mais objectivement, Francis non plus n'avait pas l'air bien méchant.

Il fit un pas en arrière alors que l'autre se mettait en route vers la rue Ontario. Fréquentait-il le bar au coin de la rue ? Connaissait-il Suzie ? Aimait-il se faire sucer par des travelos à l'insu de sa femme ? L'avait-elle surpris en position compromettante ? D'où l'engueulade ?

Peu intéressé par les réponses à ces questions, Francis tendit l'oreille afin d'être en mesure de déterminer si la conjointe, fiancée ou autre, était toujours de ce monde. En bas, on poussait un meuble... le ronronnement d'un aspirateur. Elle survivrait.

Sans aller jusqu'à se prétendre soulagé – c'eût été admettre qu'il s'était soucié du bien-être de l'inconnue du rez-de-chaussée –, Francis retourna à sa besogne l'esprit plus léger. Rapidement toutefois, son visage s'assombrit. Il revoyait l'homme, le mari, tel qu'il se l'était d'abord imaginé.

Francis avait spontanément vu son père et, bien qu'il eût immédiatement bloqué l'image, son cerveau l'avait préservée, insidieusement, et la lui offrait maintenant qu'il avait baissé sa garde. Et donnant la réplique à son père, il avait bien sûr vu sa mère, même si les mots ne collaient pas, même si la voix étouffée qui lui était parvenue à travers le plancher ne lui ressemblait en rien. Francis les avait vus, tous les deux, se quereller dans leur ancienne maison, à Saint-Clo.

Et lui, et Francis, où se trouvait-il pendant ce temps ? Dans sa chambre ? À la cave ? Ou alors debout, près de ses parents, mais invisible à leurs yeux d'adultes ? Invisible comme Éric l'était devenu ?

Francis mit deux ou trois secondes à s'en souvenir, à réaliser qu'il délirait, un peu, pas beaucoup, mais qu'il délirait quand même, les deux mains plongées dans l'eau tiède et plus très propre. Ses mains dont il prit conscience qu'elles tremblaient au point de créer une onde fine d'écume savonneuse.

Il avait besoin de se distraire, décida-t-il en quittant son nouveau logis en hâte. Il était à Montréal, et ici se trouvait un club vidéo mythique, un club vidéo dont la réputation s'étendait jusqu'à Saint-Clo : la Boîte noire. Ils avaient tout, affirmait-on. On voyait souvent le nom de cet établissement mentionné dans les génériques d'émissions culturelles, à la télévision.

Ils auraient à coup sûr plein de films que Francis rêvait de voir depuis longtemps, depuis qu'il avait lu sur eux, des films qu'il rêvait de voir dès qu'il apprenait leur existence.

Des ouvrages sur le cinéma, il en avait consulté des masses au Centre Normande-Carle et même à la bibliothèque municipale de Saint-Clo. Sans connaître leur œuvre dans la pratique, il s'était découvert des affinités avec plusieurs cinéastes : Roman Polanski, Joseph Losey, Ingmar Bergman... Au cours des derniers mois, il avait pu se procurer quelques-uns de leurs films grâce à Doris, la propriétaire du club vidéo local, mais plusieurs titres n'étaient pas disponibles à la vente ; élusifs chefs-d'œuvre.

Doris aussi lui avait parlé de la Boîte noire, lieu où, disait-elle, elle « virait folle ». En cette occasion, elle ne s'était pas reprise en prononçant le mot tabou. Elle était à l'aise avec Francis, avec son passé, et lui avec elle, même si, de son point de vue à lui, son passé constituait encore un problème.

Ainsi, dans l'un des cartons posés dans sa chambre se trouvaient enfouis *Rosemary's Baby*, *Le Bal des vampires*, *Secret Ceremony*, *Persona* et *Le Silence*. Cinq films qu'il connaissait désormais par cœur, de thèmes comme de scènes. Mais combien d'autres titres avait-il dû se contenter de découvrir par le biais d'un livre, d'une vague référence, promesse d'une œuvre fascinante qui lui était, nul doute, personnellement destinée ?

Il n'eut aucun mal à trouver un taxi : plusieurs étaient garés à proximité de l'hôpital Notre-Dame. Odeur désagréable ; musc, transpiration, siège crasseux... Direction, 4450, Saint-Denis : Francis

connaissait l'adresse par cœur ; il avait eu plusieurs mois pour la mémoriser. C'était le seul endroit dont il connaissait l'adresse exacte à Montréal, réalisa-t-il en appuyant sur le bouton de la fenêtre électrique.

Alors il était en route pour la Boîte noire. Cette virée lui fournissait une occasion de sortir et donc de se vêtir – t-shirt et shorts de type safari à larges poches –, lui qui se découvrait une inclination à se promener à poil maintenant qu'il disposait d'un endroit à lui, un endroit qu'il ne partageait avec personne. Personne.

Le chauffeur le déposa à la bonne hauteur, mais du mauvais côté de la rue Saint-Denis. Tant pis. Francis voyait la longue enseigne, les boîtes noires dégringolant faussement, retenues par des tiges de métal fixées dans la brique de la façade : il y était presque. Le cœur battant, il se rendit à l'intersection, attendit, traversa et couvrit la distance qui le séparait du commerce en se dépêchant.

Il poussa porte et soupir simultanément et pénétra dans un hall, vide à l'exception d'un ascenseur devant lui et, à sa gauche, d'une cage d'escalier. Francis opta pour l'escalier, qu'il gravit deux marches à la fois. Coude, droite, coude, droite ; deux portes ouvertes : la sortie, près de lui, et l'entrée, plus loin. D'où il se trouvait, Francis voyait déjà les vidéocassettes rangées les unes contre les autres sur des rayons bien garnis. Pour un peu, il aurait salivé. Il se sentait déjà mieux.

Il entra d'un pas respectueux, comme d'autres entraient encore à l'église. Il fut accueilli par un bonjour empreint de bonhomie, de ceux qu'on réservait aux gens qui partageaient quelque chose avec soi, non pas une complicité ou une filiation, mais un lien plus diffus, une compréhension, une passion ; vice ou vertu.

Un film jouait sur un gros téléviseur accroché très haut au mur d'entrée afin que pussent en profiter les cinéphiles qui, comme Francis, venaient nourrir leur dépendance. Sur l'écran, une fillette à la chevelure noire et à l'air courroucé promettait à sa mère, en regardant triompher sa sœur cadette sur scène, qu'elle « n'oublierait pas ». *What Ever Happened to Baby Jane ?* : Francis l'avait vu à la télé, en fin de soirée, quelques semaines plus tôt à peine. On disait qu'il s'agissait d'un film d'horreur, mais c'était une comédie, juste très noire. Noire comme les cheveux de la fillette, et comme ceux du commis qui venait de le saluer, d'ailleurs.

— J vais peut-être avoir besoin d'un peu d'informations, dit Francis. C'est ma première fois...

Il se trouva simplet en entendant sa tournure de phrase équivoque. L'autre esquissa l'ébauche d'un sourire en détachant ses yeux de la télé.

— Ça fait pas mal, j'vous promets, dit-il en s'approchant. Vous connaissez la Boîte noire ?

— De réputation.

— On loue et on vend des films. On se spécialise dans le cinéma étranger et de répertoire, mais on tient aussi les grosses productions hollywoodiennes. C'est possible de passer des commandes aussi, si on n'a pas l'titre que vous cherchez en magasin mais qu'il est disponible chez l'un ou l'autre de nos distributeurs. Pour louer, il faut s'abonner. C'est neuf quatre-vingt-quinze et ça vient avec ce beau guide-là, précisa-t-il en posant une main sur une pile d'épais ouvrages à couverture souple. Là-dedans s'trouve recensé à peu près tout ce qu'on a, mais pas tout parce qu'on peut pas tout mettre. Ça aurait l'air d'une encyclopédie en plusieurs volumes.

— OK. J'vais m'abonner, répondit Francis sans hésiter.

— Vous pouvez aller en haut chercher vos films, proposa le commis en indiquant un large escalier noir qui longeait le mur du fond. On va régler l'abonnement après. Ma collègue qui est en haut va vous expliquer le classement des films à louer. À cet étage-ci, c'est la vente.

Francis remercia le type en opinant du bonnet et se dirigea vers l'escalier. À mesure que la distance entre les films et lui s'amenuisait, son rythme cardiaque s'accélérait.

Lorsqu'il arriva à l'étage, ce ne fut pourtant pas l'abondance de vidéocassettes et de titres qui lui donna le vertige. Ce furent plutôt les dernières notes d'un rire en cascade, qui le pétrifièrent. Un rire unique, merveilleux, associé à de beaux souvenirs, mais à de terribles souvenirs aussi.

Une onde inattendue de nostalgie submergea alors Francis avec une puissance telle qu'il dut prendre appui à la rampe afin d'éviter que ses jambes ne le trahissent, ce qu'elles semblaient tout disposées à faire.

Il était incapable de tourner la tête. Il savait que Nancy se tenait là, tout près. Il avait ardemment souhaité ce moment ; il avait envisagé différents scénarios. Retrouver son ancienne gardienne dans un club vidéo de répertoire de Montréal n'avait jamais été l'un d'eux. Aimait-elle les films tant que cela ?

Avait-elle beaucoup changé ?

Déjà, Francis sentait les muscles de son cou se détendre, la tête suivait, les yeux aussi. La curiosité se chargea du reste.

Nancy était demeurée très belle, l'était davantage. Ses longs cheveux auburn, débarrassés de la permanente jadis à la mode, ondoyaient en une masse brillante et soyeuse à ses moindres mouvements.

La jeune femme reposa le combiné du téléphone au moment précis où Francis essayait de calculer son âge. Cela lui faisait quoi, vingt-cinq ans ? Vingt-cinq ans. Francis serra à nouveau la rampe. Et s'il rebroussait chemin ? Et s'il partait maintenant, à l'instant même ? Ses jointures devaient être blanches. Il ne regarda pas. Il ne détacha pas son regard de Nancy.

Elle s'approchait... non, c'était lui qui allait vers elle. Il avait lâché la rampe ? Lâché prise...

Il ne dit rien. D'une part, il ne savait pas quoi dire et, d'autre part, l'aurait-il su qu'il en aurait été incapable.

— Bonjour, fit-elle en le voyant arriver. Mon collègue vient d'me dire que c'est votre première fo...

Elle se tut ; lui continua de s'approcher. La remarque à double sens que Francis avait involontairement formulée en s'adressant au confrère de travail de Nancy, que celui-ci venait manifestement de lui rapporter, ne la faisait plus rire. Le beau visage de Nancy avait un peu perdu de ses couleurs. Les yeux bleus qui n'avaient plus besoin d'une aide cosmétique pour ressortir le fixaient, le fixaient... Francis s'arrêta.

Il prenait un peu mieux la mesure du chavirement intérieur que ces retrouvailles inopinées venaient de déclencher en lui. Nancy, elle, paraissait n'en être encore qu'à l'étape du raz-de-marée.

— Francis ?

— Je... j'ai pu m'en aller, si tu préfères. Je savais pas qu'tu travail...

Il n'eut pas le temps de finir puisque, entre sa première et sa deuxième phrase, Nancy était parvenue à s'extraire de sa stupéfaction et de son comptoir d'informations et était venue se planter devant lui, le regard toujours fixe.

— Francis...

Puis, sans un mot de plus, elle l'attira à elle et le serra dans ses bras, très, très fort. Les siens demeurèrent ballants un moment, incertains, puis rendirent l'étreinte, maladroitement. Francis n'eut pas conscience d'avoir commandé le mouvement à ses membres mais ne s'y opposa pas. Il en fut de même quand il plongea le nez dans la chevelure de son ancienne gardienne.

Il n'y avait pas un chat à cette heure. Mercredi, à peine midi : personne ou presque ne venait se louer de films. La chaleur moite ne devait pas aider. L'achalandage débiterait vers 15 h, lui apprit

Nancy un peu plus tard, lorsqu'ils se furent à peu près remis de leurs émotions (Francis renonça à nier qu'il en avait ressenti une).

— J'devrais pourtant pas être surprise de t'avoir passer par ici, confia la jeune femme en se séchant les yeux avec la manche de sa chemise de flanelle aux carreaux bleu et gris.

Le vêtement faisait grunge, observa Francis, mais l'ensemble de la tenue n'appartenait à aucun style précis : minijupe de cuir noir presque cachée par la chemise, bas genre golf du même bleu que les carreaux de celle-ci, chaussures noires en cuir usé, genre bottes de travail. Le look négligé-sexy attirait le regard en dépit d'une palette étonnamment peu tape-à-l'œil. Pas étonnant : Nancy se serait forcée pour être moche qu'elle n'y serait pas arrivée.

Elle n'avait pas quitté Francis du regard, pas plus que lui face à elle. Ils se devinaient sans se reconnaître : un détail physionomique, une mimique... lui avait énormément changé, mais peut-être pas tant que cela, pas pour l'essentiel. L'enveloppe n'était pas tout.

— J'ai tellement repensé souvent à ces yeux-là, souffla Nancy en refrénant de justesse un nouveau sanglot. Ils brillaient... je sais pas... Y avait quèqu'chose dans tes yeux, Francis, je sais pas quoi. Une intelligence...

— Moi aussi, j'ai pensé à toi. On m'a jamais... expliqué ce qui était advenu de toi.

— Oh, ça, mon cher, c'est une longue histoire.

Elle venait de l'appeler « mon cher ». Enfant, il avait plutôt droit à « mon amour ».

— Elles le sont toujours, concéda-t-il afin de lui faire comprendre qu'il n'essaierait pas de la pousser.

— J'sais, renchérit-elle. Ç'a dû être tellement *rough*, pauvre toi. Ç'a été *rough* pour ben du monde, ajouta-t-elle, songeuse. Mike... Tu t'souviens d'mon chum Mike ?

Francis acquiesça.

— Il a pris ça *rough*, mon départ de Saint-Clo. J'ai rompu avec lui tout croche, au téléphone. J'étais pas là à moitié... les anxiolytiques... Mais... ben t'es là, j'suis là : raconte un peu.

— T'as combien d'temps ?

— Jusqu'à 3 h ! lâcha-t-elle en riant. Non, j'déconne. Y a un troisième commis qui va rentrer dans pas long et j'vais avoir ma pause. J'habite pas loin. On peut luncher ensemble, si tu veux. As-tu l'temps ?

— Évidemment qu'j'ai l'temps, Nancy. J'ai tout l'temps.

— Viens, dit-elle. J'vais t'expliquer le classement des films.

— C'est par pays et par réalisateur, c'est ça ? remarqua tout de suite Francis en la suivant.

— C'est en plein ça. Donc ici, t'as Woody Allen, Robert Altman... jusqu'à Hal Ashby plus loin.

Derrière la rangée ça continue avec Robert Benton, Richard Brooks, jusqu'à Fred Zinneman, au bout, là-bas. Plus loin, poursuivit-elle en marchant dans l'allée qui divisait l'étage en deux, c'est les films dont les réalisateurs ont pas de section à eux. T'as les drames, les comédies... Tout au fond, dans l'racoin là-bas, c'est l'horreur et les films cultes, où tu risques de passer un bout d'temps, si j'me méprends pas... Donc tout ça, à ma droite, c'est l'anglo-saxon. À gauche, c'est l'même classement, mais pour l'international. Sur les tablettes des modules, t'as la France, l'Italie, l'Allemagne, ainsi de suite. Les pays sont indiqués sur le haut des modules. Sur tout l'mur, c'est les réalisateurs français : Blier, Chabrol, Clouzot, Godard, Melville, Resnais, Sautet, Téchiné, Truffaut, etc.

— Ça fait longtemps qu'tu travailles ici, Nancy ? Je savais pas que t'étais cinéphile à c'point-là.

— Moi non plus ! C'est une passion que j'ai découvert sur le tard, admit-elle en revenant avec lui vers le comptoir de renseignements. J'ai étudié en arts visuels, mais j'étais plus intéressée que douée...

Nancy, en arts visuels ? Avaient-ils donc tellement de points communs ? Il la revoyait, assise à la table de la salle à manger, elle étudiant, lui faisant ses leçons... il ne se souvenait pas de l'avoir vu faire autre chose d'un crayon qu'écrire.

— ... J'ai lâché avant la fin d'mon DEC, mais une de mes profs m'avait recommandé certains films que j'aurais jamais regardés autrement. Des films avec un traitement particulier d'la couleur. Elle avait remarqué que c'était surtout ça qui m'allumait, la couleur. *Vertigo*, de Hitchcock, *Mishima*, de Paul Schrader, *The Cook, the Thief, His Wife and Her Lover*, de Peter Greenaway... Et j'me suis retrouvée ici pour me louer tout ça et, tranquillement...

— T'es devenue accro.

— C'est en plein ça. Et j'ai fini par apporter mon CV, y a cinq ans.

— J'avoue qu'ça m'étonne, les arts. Je t'aurais plutôt imaginée en administration ou quelque chose comme ça. T'étais tellement dans plein d'comités...

... au temps de l'école secondaire, compléta-t-il pour lui-même en s'en voulant d'avoir si lourdement bifurqué vers leur traumatisme commun.

Avec élégance, Nancy ne releva pas et s'en tint à l'amorce de Francis.

— Tout l'monde me voyait comme ça. Et c'est vrai que ça me venait facilement, la planification, la gestion, tout ça... Mes parents auraient bien voulu que j'aille en actuariat mais...

Assez, se dit Francis, qui ne voulait pas risquer d'assombrir la bonne humeur qui prévalait encore.

— T'as bien fait, coupa-t-il. Les gens ont souvent tendance à mettre les autres dans des p'tites cases préétablies. T'as fait à ta tête. Ça aussi, ça t'resssemble, conclut-il.

Pendant que Nancy s'occupait d'un vieux couple à la recherche d'obscures comédies françaises mettant en vedette Eddy Mitchell, Francis procéda à la sélection de ses premières locations.

Il prit son temps en longeant les rayons garnis de vidéocassettes aux couvertures de carton fichées dans des boîtiers de plastique noir recouverts d'une membrane transparente. Comme l'avait anticipé Nancy, il fit une longue halte dans la section culte.

Francis allait regagner l'avant lorsque, du coin de l'œil, il crut percevoir un mouvement furtif sur l'un des rayons, à sa droite. Pas une souris, quand même ? Il s'approcha et prit une vidéocassette au hasard afin d'en examiner l'état. Nulle trace du festin d'un rongeur sur la couverture de *Suspiria*.

Pourtant, Francis avait bel et bien discerné une tache gris sombre se déplaçant à l'extrémité de son champ de vision... Une illusion créée par l'ombre produite par son propre déplacement, peut-être ? Oui, ce devait être cela.

Satisfait de sa récolte, il regagna le comptoir alors que l'homme et sa femme s'en éloignaient en ronchonnant qu'on ne trouvait rien, ici. Eh bien, tant pis pour eux ! se dit Francis en déposant ses trois vidéocassettes sur la surface noire.

— Prêt pour l'abonnement ? s'enquit Nancy en passant en revue les titres choisis par Francis.

— Oui.

— Super. On va aller s'occuper de ça en bas, annonça-t-elle en regardant vers les rayons du fond afin de s'assurer que le couple était bel et bien parti.

Il l'était.

— Viens, dit-elle, j'veis te l'faire moi-même.

Ils se dirigèrent vers l'escalier, Nancy tenant toujours les films de Francis.

Parvenus au palier inférieur, la jeune femme s'en alla rejoindre son collègue derrière le comptoir tandis que Francis s'y accoudait près d'une des caisses enregistreuses.

— J’vais m’charger de son abonnement, annonça Nancy à l’autre commis. C’est un vieil ami. Je l’ai gardé, imagine-toi donc !

Passons, se dit Francis pendant que son ancienne gardienne pianotait sur son clavier. Sans attendre, il sortit son portefeuille, d’où il tira un billet de vingt dollars.

— As-tu une preuve d’adresse ? lui demanda-t-elle.

— Une preuve de... ? Euh... non. J viens juste d’emménager, en fait. Hier.

— Ah, *wow* ! s’exclama-t-elle. Alors tout est nouveau, hein ? J me souviens comme j’étais soulagée d’arriver ici, à l’époque...

— Ça nous fait tous cet effet-là, assura son collègue en jetant un coup d’œil aux films de Francis.

— Bon, c’est pas vraiment grave, pour la paperasse, continua Nancy en revenant à leurs moutons. Comme j te connais bien, j pense qu’on est couvert ! As-tu fait brancher ton téléphone ?

— Non, pas encore.

— OK. J’vais mettre le mien en attendant et on fera l’changement la prochaine fois, dit-elle en pianotant de plus belle.

Après qu’elle eut inscrit son nom dans son nouveau dossier, il lui donna son adresse.

— Édoin ? *Nice*. T’es dans la côte Sherbrooke, c’est ça ?

— Oui.

— Le parc Lafontaine est pas loin, marmonna-t-elle en finissant d’inscrire les coordonnées. *Beau spot*.

Enfin, elle entra les codes des films sur la première facture de Francis, qui était conscient que Nancy venait de lui faire une fleur en passant outre les formalités.

— Le retour des films, c’est le lendemain de la location, avant la fermeture. On ferme tous les jours à 10 h du soir. Ah ! et il y a une trappe de dépôt, en bas, si t’as pas d’autres films à louer pis qu’tu veux pas monter. Et c’est pas mal ça...

Ravi, Francis repartirait donc avec *The Servant*, de Joseph Losey, *Dawn of the Dead*, de George Romero, ainsi qu’avec *Le Locataire*, de et avec Roman Polanski.

— Polanski fait une folle magnifique, là-dedans, promit le confrère de Nancy en regardant par-dessus l’épaule de cette dernière.

À 13 heures, Francis la suivit à l’extérieur. Escalier, escalier. À présent qu’ils étaient tous les deux sur le trottoir, Francis ne savait plus quoi dire à Nancy. Il ne savait pas vraiment en haut non plus, mais il y avait eu le « *small talk* », puis des choses à faire ; des films à trouver, un abonnement à prendre...

— C’est pas évident, hein ? verbalisa-t-elle la première.

— Non, convint-il avec plus de spontanéité qu’il ne l’aurait voulu.

Nancy faisait ressortir le naturel en lui. Ce n’était pas nécessairement une bonne chose.

— Viens, j’habite à côté, sur Berri, près d’Marie-Anne.

— On est dans l’Plateau Mont-Royal, c’est ça ?

— Oui, mon cher. C’est l’quartier des artistes, y paraît. C’est l’fun, c’est très vivant, mais j me fous pas mal que ce soit hot ou pas. J’ai un bel appart’ pas cher : *good enough for me, darling*.

On se rapprochait de « mon amour ». En anglais, mais quand même.

— T’as pas d’accent, releva-t-il. Quand tu parles anglais, t’as pas d’accent.

— Quatre interminables années dans l’nord de l’Ontario. J’ai failli virer folle. Pour la deuxième fois. Une autre longue histoire.

— La première fois, c’était après ton cousin, après Samuel ?

... Nancy, les yeux rivés au corps inerte et exsangue de la première victime du père de Francis. Nancy, qu'on emmenait loin, à l'hôpital. Nancy, en état de choc.

État de choc. Nancy, disparue. Partie.

— Oui, confirma-t-elle au bout de quelques secondes de marche.

— J'suis content d'avoir que t'es passée au travers.

— Et moi don'. J'veux dire... que toi aussi tu sois passé au travers. J'suis contente que tu sois là, en santé, je sais pas...

— Normal ?

— Ouin, normal, j'imagine.

Lui, normal ? *Don't push your luck, Darling.*

Nancy n'avait pas exagéré : elle habitait un très bel appartement. Vieux, plein de cachet, c'est-à-dire avec du bois partout et ce sacro-saint mur de briques, caractéristique entre toutes d'un logement du Plateau digne de ce nom.

Ici comme sur la maîtresse de céans, la sobriété des couleurs détonnait avec le souvenir éclatant que Francis gardait de Nancy. Non qu'elle se fût assagie complètement de ce côté : bibelots exotiques et peintures abstraites témoignaient d'un anticonformisme somnolent.

Elle lui proposa du déca. Elle ne gardait plus de café ordinaire, cela l'empêchait de dormir.

— T'as du mal à dormir ?

— Juste la nuit, dit-elle en plaçant les tasses sous le bec verseur de sa petite machine à espresso.

— J'ai eu ce problème-là aussi, confia Francis en posant le sac qui contenait les films et le gros guide vidéo sur la table de la cuisine avant d'y prendre place lui-même.

La pièce baignait dans la lumière blafarde d'un jour gris mais très collant. L'atmosphère devait y être chaleureuse, par temps ensoleillé. Pas aujourd'hui.

— T'as eu ce problème-là aussi ? Et qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit-elle avec une note d'espoir dans la voix.

— J'ai fait des cauchemars.

Nancy lui balança un regard faussement fâché mais ne rit pas. Pas tout de suite, le rire. Pas encore.

Tout cela allait trop vite...

Francis était heureux de la voir, de la savoir saine et sauve, et elle devait ressentir la même chose à son égard comme elle l'avait d'ailleurs déjà laissé entendre, mais... Mais c'était trop vite. Il en était conscient et elle devait l'être aussi. Ou peut-être pas. Elle agissait comme une personne normale aurait agi en retrouvant un ami très cher depuis longtemps disparu. Sauf que les souvenirs qui les unissaient avaient été souillés par le sang.

Puis Francis comprit : Nancy agissait comme une personne normale en pareille circonstance parce qu'elle était cela, une personne normale. Lui pas. Ce devait être pour cela qu'il était en mesure de déceler et de comprendre le malaise qui flottait entre eux depuis que sa bien-aimée gardienne avait desserré son étreinte, une heure plus tôt.

Elle lui tournait le dos et faisait semblant de surveiller l'écoulement du café. Un léger tressautement des épaules... Elle pleurait de nouveau, mais pas de bonheur. Elle était de retour dans le champ qui bordait le cinéparc Belvédère. De retour devant la dépouille de son cousin Samuel qu'elle n'était pas contente d'avoir dû trimballer avec eux ; avec Mike, Francis et elle. De retour dans l'horreur d'où elle était parvenue à s'extraire, non sans difficulté, si Francis se fiait à ses allusions et à ses silences. Et lui, par sa simple présence, par sa simple existence, venait de l'y replonger, sans

crier gare, sans se soucier des ravages qu'un tel retour ne pouvait manquer de provoquer. Évidemment, il n'avait rien prémédité, mais il n'avait pas saisi sa chance de rebrousser chemin non plus, dans l'escalier, avant qu'elle l'eût reconnu. Il avait causé du mal à bien des gens, presque toujours sans l'avoir voulu, mais à Nancy, à Nancy il ne souhaitait que de belles choses, de bonnes choses.

— Je suis... Je suis vraiment content de t'revoir, Nancy, dit Francis en prenant sur lui de les sortir de l'impasse émotionnelle dans laquelle ils se trouvaient. Mais c'est... difficile, de t'revoir.

— J'sais, souffla-t-elle sans se retourner.

Elle passa une main nerveuse dans ses cheveux alors qu'elle aurait dû s'essuyer les yeux.

— Tu sais où j'travailles, Francis. Tu sais où j'habite. Tu passes quand tu veux. Quand tu veux.

Il se leva, prit son sac et quitta l'appartement sans bruit.

— Toi aussi, tu sais où j'habite, souffla-t-il après avoir refermé la porte.

Car pour elle, Francis était disposé à presser le bouton de son interphone.

Il ne voulut pas rentrer tout de suite, il ne s'en sentait pas encore capable. Nancy... revoir Nancy avait réveillé des choses. Pas... pas les événements à proprement parler ; ou si, peut-être un peu quand même, mais davantage un état. Un état de manque. Elle lui avait manqué alors et lui manquait à présent. C'était ce qui venait de resurgir en lui.

Francis était habile à déjouer les émotions, à les nier, mais pas celle-là. Celle-là, il ne l'avait pas vue venir, il ne soupçonnait même plus son existence. Il était démuni devant sa réaction et devait... faire le point, calmement, afin de parer à tout contrecoup psychologique fâcheux – ne l'étaient-ils pas chaque fois ?

En descendant la rue Berri vers le sud, il croisa la rue Rachel et poireauta un moment à l'intersection avant de pouvoir poursuivre.

Le sac de plastique contenant les films tant espérés lui semblait peser une tonne, avec le lourd guide. Francis avait du mal à respirer, à focaliser. Le poids du sac n'avait rien à y voir.

Plus bas, rue Duluth, il prit spontanément à gauche. À mesure qu'il progressait vers l'est et que se précisait ce qui se trouvait au bout de Duluth, le cerveau de Francis se calma un peu.

Les yeux clos, ses bras longs et musclés reposant en croix sur l'arête du dossier d'un des bancs qui longeaient le bassin du parc Lafontaine, Francis écoutait les bruits de la ville. Les sons fourmillants – des canards, des voitures filant sur Sherbrooke, leurs klaxons ; des gens passant devant lui, seuls ou accompagnés – parvenaient à ses oreilles à travers un filtre exquis, celui du murmure apaisant de la brise dans le feuillage des grands arbres, nombreux ; poumons urbains ne suffisant pas à la tâche.

Il se sentait mieux. Il avait attendu longuement ainsi, immobile, espérant que le grand air aurait raison du trouble qui l'avait envahi plus tôt. Et cela avait fonctionné. Même le soleil avait percé le voile gris qui tapissait encore le ciel à son arrivée dans le parc. À un certain moment, Francis avait senti la pression se relâcher, là, à l'intérieur. Quelque part dans son crâne, la Bête s'était assoupie et lui respirait enfin normalement, et ce, en dépit de la qualité discutable dudit grand air.

Mais Francis ne se souciait guère du smog, ou de son absence pour ce qu'il en savait ; non, pour l'heure, seule la mélodie métropolitaine l'intéressait. En s'asseyant une vingtaine de minutes plus tôt, il avait commencé à s'en imprégner sans trop s'en rendre compte, à son insu, puis au fur et à mesure qu'il avait pris conscience de la quiétude qui s'était insinuée en lui grâce à elle, Francis avait davantage prêté attention aux manifestations sonores de la ville telles que perçues depuis le parc. Son

immersion était maintenant totale. À sa droite, posé près du sac de la Boîte noire, un pita farci à la salade de thon attendait qu'il le mangeât.

Francis avait encore faim, plus encore que lorsqu'il avait acheté le sandwich dans un dépanneur de la rue Duluth, mais il était tout entier plongé dans une écoute méditative empreinte de quiétude, une transe presque, et la seule éventualité qu'elle prît fin lui pesait.

Alors il ouvrait grand oreilles et imagination, les premières relayant à la seconde de précieuses données que celle-ci se chargeait de mettre en formes, en images. Ainsi, Francis brossait-il un portrait impressionniste de Montréal, un portrait dont il était le seul spectateur, volontairement aveugle au dehors afin de mieux percevoir au dedans.

Et les couleurs se succédaient ; les fulgurances abstraites, belles compositions éphémères...

Un murmure le ramena avec la soudaineté d'une gifle. Il ouvrit un œil déjà ébloui par le soleil encore presque à son zénith juste à temps pour voir s'éloigner trois hommes entre deux âges – et avec ce contre-jour, Francis n'aurait su dire lesquels. Trente-quarante, peut-être davantage... le plus petit du trio avait caqueté après qu'un autre eut dit ce qu'il avait dit, paroles que Francis n'avait pu saisir mais qui l'avaient néanmoins extrait de sa contemplation sonore.

Il les haït sur-le-champ, sans les connaître et sans le souhaiter non plus. Il ferma les yeux qu'il avait à peine ouverts et tenta de retrouver le lieu mental où il se trouvait à l'instant ; les couleurs, les images. Son œuvre l'avait fui. Les trois hommes l'avaient emportée avec eux.

Francis soupira en rouvrant les yeux et en baissant machinalement la tête afin de ne pas être ébloui une fois de plus. Au-delà du chemin piétonnier asphalté, une étroite bande de gazon jauni se terminait par une ligne de béton moussu qui retenait les berges ceinturant le grand bassin enjambé par un petit pont. Tout autour, des collines aux flancs verdoyants accueillaient des hommes et des femmes légèrement vêtus venus profiter des chauds rayons d'un soleil intermittent. Avachis sur des couvertures ou assis dessus, la tête renvoyée vers l'arrière afin de bronzer « égal », ces citadins avides d'été formaient une sorte d'immense courtepoinette multicolore sur les pelouses canevas.

Le regard de Francis, qui avait remonté du bassin au pont avant de s'attarder aux estivants, revint au banc de parc, puis au sandwich intact dans son emballage de cellophane.

Il n'avait plus faim. Il mit le pita dans le sac avec les vidéocassettes et le bouquin, se leva, pas vraiment de mauvaise humeur mais pas serein non plus, puis hésita une seconde : prendrait-il à gauche ou à droite ? Il se décida pour la gauche ; il ne rentrerait pas chez lui tout de suite.

Devant lui, il distinguait nettement les silhouettes des trois hommes de tout à l'heure.

La filature impromptue ne dura qu'une dizaine de minutes. Et puis ce n'était pas vraiment une filature, dans la mesure où Francis se souciait comme d'une guigne de savoir où les trois hommes allaient. Il le savait déjà ; enfin, il en avait une bonne idée.

L'un avait murmuré quelque chose, un autre avait ri. Ils le regardaient. Ils ne s'étaient pas vraiment arrêtés, mais ils avaient ralenti la cadence ; leurs pas, leurs pas avaient changé de rythme, se remémora Francis en fermant les yeux une fraction de seconde, juste assez longtemps pour se souvenir. Ils avaient ralenti afin de pouvoir l'observer et faire une remarque par rapport à ce qu'ils avaient sous les yeux : un jeune et beau spécimen, exposé nonchalamment, sans gêne de leur point de vue, mais sans malice du sien. Et ils étaient passés devant lui. Ils étaient sortis du parc et avaient descendu la rue Saint-Hubert, emportant avec eux son tableau mental. Ils se dirigeaient vers le Village ou y retournaient, c'était couru d'avance.

Et lui les avait suivis, sac de une-deux-trois tonnes à la main, puis les avait laissés le distancer puis disparaître, juste maintenant, dans un bar dont les portes-fenêtres ouvertes laissaient voir une

faune plutôt âgée, plutôt cuir.

Francis ne s'attarda pas, ne fit pas halte. Ils ne durent même pas remarquer que le jeune homme qu'ils avaient reluqué dans le parc Lafontaine les avait à son tour observés de loin avant de se rapprocher et, juste maintenant, de les dépasser.

Les trottoirs du Village gai poseraient un sérieux problème à sa nature curieuse, constata Francis avec embarras en poursuivant sa route vers l'est. Non pas les bandes de béton elles-mêmes, mais plutôt ceux qui les foulaient.

Francis aimait examiner autrui à loisir sans en avoir l'air, sans être repéré. Or, il réalisait qu'ici ce simple exercice s'avérerait ardu. En effet, tous, ou presque, braquaient leur regard dans le sien dès qu'il faisait mine de glaner quelque détail sur la personne d'un badaud, comportement acquis que Francis était habitué d'adopter sans être inquiété et qui était devenu une seconde nature. À Saint-Clo, une fois que les gens s'étaient salués, ils ne se regardaient plus vraiment. Ils se connaissaient tous, il n'y avait par conséquent aucune nouveauté, rien pour attiser la curiosité.

Francis savait qu'à Montréal on ne se regardait pas parce qu'on ne prenait pas la peine de se saluer. Le Village était apparemment l'exception. Les gens ne se saluaient pas, non, ils ne le faisaient pas, mais ils se regardaient, ils se... jaugeaient.

Et lorsque la personne observée observait Francis en retour, un malaise naissait immédiatement en lui. Il l'expérimentait en ce moment même, douloureusement. Ici, contact visuel rimait avec offre ou demande.

Pourquoi, au juste, n'aimait-il pas qu'on le regardât en retour ? se demanda Francis en prenant à gauche après avoir suivi Sainte-Catherine jusqu'à Édoin, prêt à rentrer chez lui. Pourquoi n'en était-il pas simplement flatté ? Susciter le désir d'autrui constituait un atout non négligeable ; cela pouvait suffire à asseoir son ascendant sur l'autrui en question. Francis savait cela, comprenait cela. Alors, pourquoi cette gêne inopinée ?

Parce que, justement, ces regards-là étaient connotés. Ils étaient lourds de sous-entendus ; intéressés, sans vergogne, concupiscent...

Francis s'immobilisa un instant, assailli par un soudain accès de nausée ; une légère chute intérieure... Il prit appui contre un mur de brique couvert de graffitis criards qu'il vit à peine. Il sentit sous ses doigts la texture rugueuse et friable de la peinture écaillée. Cela lui déplut. Était-il comme cette peinture, friable ?

L'épisode passé, il se remit en marche en s'interdisant de repenser à ce qu'il avait visualisé juste avant de décider de rentrer. Il s'interdit de se souvenir que dans chacun des regards des hommes qu'il venait de croiser, il avait décelé une parcelle de celui de son père. Le monstre terrassé mais jamais détruit que Nancy venait de réveiller, sans le vouloir, juste parce qu'elle était ici et que Francis l'avait revue.

— ... par sa simple présence, par sa simple existence, murmura-t-il, l'œil fixe.

Dans un champ jouxtant un cinéparc planté au milieu de nulle part, planté aux abords de Saint-Clo, le cadavre d'un petit garçon ouvrit les yeux.

En arrivant à proximité de son immeuble, Francis remarqua que la porte de droite, celle de l'appartement du rez-de-chaussée situé à l'oblique du sien, était entrouverte. Lorsqu'il passa devant, il dirigea discrètement son regard vers l'embrasure et rencontra celui, ridé, d'une vieille dame assise dans le mètre carré faisant office de vestibule. Elle épiait les passants, le seul paysage s'offrant à elle étant le stationnement de l'hôpital.

Francis détourna la tête, embarrassé alors qu'il n'aurait pas dû l'être, inséra la clé neuve dans le trou de la serrure et la fit tourner d'un mouvement sec. Le mécanisme bien huilé n'opposa aucune résistance, mais Francis poussa néanmoins la porte un peu plus fort que nécessaire, pressé de regagner le calme de son appartement.

Son appartement. Son appartement...

Il serrait les poignées du sac de plastique de la Boîte noire trop fort, constata-t-il sans relâcher son emprise pour autant. Une main sur la rampe, il remonta l'escalier une marche à la fois, craignant de se trouver mal de nouveau s'il fournissait un trop grand effort.

Rien de tel ne survint, mais Francis se passa tout de même un peu d'eau froide sur le visage après avoir tourné les deux verrous. Penché au-dessus de l'évier de la cuisine, il ferma d'une main le robinet et saisit de l'autre un linge à vaisselle posé sur le comptoir, tout à côté, près du sac et du sandwich qu'il en avait sorti afin de ne pas oublier de le mettre au frigo.

En se séchant, Francis tendit l'oreille, intrigué. Il cessa son geste et écouta plus attentivement, le chiffon collé au visage, la main et le regard figés. Il avait cru entendre un murmure derrière lui. Il était conscient de se l'être imaginé – il l'était ! –, mais il ne parvenait pas pour autant à se résoudre à se retourner. Parce que ce murmure, ce murmure qu'il avait cru entendre lui soufflait ce que plus jamais il ne voulait entendre : *Frannn-ciiiiissssss...* le murmure caressant mais venimeux du prédateur.

Quand, enfin, Francis parvint à vaincre sa paralysie et qu'il se retourna, il trouva sans surprise sa cuisine vide. Il ne devait pas laisser le spectre de son père regagner sa conscience et la gangrener. Ce fantôme-là, il avait toujours (presque toujours !) réussi à le maintenir bien au fond de sa mémoire, sous clé. Francis se souvenait de tout, bien entendu. Sept années de thérapie à temps plein avaient au moins eu le mérite de lui permettre d'apprivoiser puis de disposer de son enfance violée.

Ainsi, Francis ne craignait plus les souvenirs *comme tels*. Cela dit, leur évocation conjurait des images glauques, douloureuses, qui, à la longue et de par leur nature exponentielle – une image en faisait naître deux autres –, l'affaiblissaient psychologiquement. Admettre que son père l'avait battu et violé et qu'il avait violé et tué des enfants était pénible mais, dorénavant, pour Francis, inoffensif.

— *Menteur !*

Revoir les images rattachées à ladite admission demeurerait en revanche problématique. Parce qu'en les revoyant il les revivait, un peu.

— *Et tu les vois tout l'temps ; elles sont là !*

Cela, les images mentales, son pédopsychiatre, le docteur Barbeau, n'avait pas réussi à en atténuer la force destructrice. Sans doute parce que cela, seul Francis en avait le pouvoir, la science. Une science qui, il l'espérait, ne tarderait plus à se manifester.

— *Tu pourrais t'arracher les yeux...*

Car outre le fait qu'il lui permettait de mettre une distance physique bienvenue entre Saint-Clo et lui, cette relocalisation montréalaise se voulait, à la base, une première étape vers une indépendance totale. Dans les circonstances, Francis avait très peu considéré l'aspect scolaire, pourtant important. Son portfolio impressionnant et varié lui avait permis d'être admis au Collège Agnès-de-Dieu, l'établissement doté du programme en Arts le plus contingenté de la province. Dans deux semaines...

Il aurait pu pavoiser mais n'en voyait pas la raison. Il avait beaucoup plus important à gérer que son *ego*.

Il devait juste... s'éloigner. De tout, de Saint-Clo, de tout ce qui s'y rattachait. Mais c'était bien sûr impossible. Envisager une rupture totale relevait de l'utopie puisqu'il était maintenant évident que sa mère ne bougerait plus de chez sa sœur. Même si elle se portait bien, elle demeurerait

instable. Et cette... vulnérabilité à fleur de peau, oui, c'était de cela qu'il s'agissait, nécessiterait pour toujours qu'il prît soin d'elle, même à distance. Le savoir solide et en pleine possession de ses moyens devait être pour l'équilibre mental de sa mère au moins aussi important que ses pilules.

En fait, elle était son talon d'Achille. À cause d'elle, Francis ne pourrait jamais mettre complètement Saint-Clo derrière lui, prit-il conscience pour la première fois. Et il lui en voulut. Depuis des lustres, depuis la petite enfance... Il en voulut à sa mère, vainement, injustement. Il s'en sentit aussitôt coupable, presque sale. Mais la pensée avait bel et bien effleuré son esprit, accompagnée d'une seconde, plus choquante mais tout aussi vraie : au visage de sa mère se substituerait pour toujours, fugacement, celui de son père. Tous trois demeureraient à jamais liés, même si le dernier était mort. Même si, parfois, rarement mais parfois, Francis entendait encore son appel lancinant.

Pourvu que tout cela reste souvenirs aveugles, se dit-il, et que les images ne reviennent pas le hanter ; pourvu que son père ne revienne pas le visiter.

Le stress du déménagement, de la ville et de ses aléas et, surtout, le fait d'avoir revu Nancy sans y être préparé, contraignirent Francis à faire ce qu'il n'avait que très rarement fait. Après s'être enfermé dans la salle de bain – il avait verrouillé avant même de pouvoir songer que c'était inutile –, il prit un des deux flacons posés près du lavabo et fit passer un cachet avec un peu d'eau bue à même le robinet. « Matin et soir » serait aujourd'hui « matin, après-midi, soir ».

Quand il releva la tête, Francis prit soin de ne pas se regarder dans la glace de l'armoire à pharmacie. Il demeura immobile un instant, ses mains serrant les rebords du lavabo, prit une longue inspiration, expira lentement, recommença puis s'assit par terre en s'adossant contre la baignoire. Il leva les yeux en direction de la poignée verrouillée puis baissa la tête, confus.

Pourquoi s'était-il attendu à la voir tourner ?

Francis écouta les trois films en rafale, pas certain de se trouver dans les meilleures dispositions pour les apprécier à leur juste valeur. Il y plongea néanmoins sans difficulté. Cela, cette immersion, ne lui avait jamais posé problème, même qu'elle survenait autrefois trop facilement.

Demain, Francis rendrait les trois vidéocassettes et peut-être discuterait-il avec Nancy, si elle travaillait. Ou peut-être irait-il frapper à sa porte, si elle ne travaillait pas. Serait-elle vraiment et sincèrement contente de le revoir si vite ? Ferait-elle semblant ? Le cas échéant, serait-il en mesure de s'en apercevoir ? Préférerait-il ne rien voir ? Pouvait-il encore se fier à ses perceptions ?

Ce n'était guère le temps de penser à cela, guère le temps. Francis rencontrerait bientôt le docteur Barbeau, ce que Réjean lui avait rappelé avec embarras avant de le quitter la veille. Barbeau, ce serait après-demain. Cela viendrait vite. Francis devait être prêt. Ou, au minimum, frais et dispos.

Vivait-il à nouveau dans un film ? Était-il redevenu un locataire dans son cerveau, susceptible d'être évincé à tout moment ?

Le lendemain, il achèterait des rideaux, se dit-il en se retournant dans son lit tout en maugréant contre la satanée lumière du lampadaire. Dormir une nuit complète, dormir sans être dérangé par la lumière. Dormir dans le noir. Dans le noir. Noir, noir, noir. Là où il n'avait plus peur de se trouver puisqu'il était dorénavant capable de dormir la porte fermée.

Dans le noir, on ne voyait rien. Rien. Mais n'y imaginait-on pas tout, justement ? Les monstres, le pire, la silhouette ?

Sa mère avait-elle laissé sa porte entrouverte après l'avoir bordé ?

Francis ouvrit les yeux mais ne vit rien, rien que l'obscurité, soudaine, impénétrable. Il ferma les

yeux, très fort, ou pas du tout puisqu'il ne les avait probablement pas rouverts. Probablement pas...

4. Quoi de neuf, docteur ?

Immobilisé à un feu rouge, Francis fixait le bout de ses chaussures de sport. Sous l'une d'elles se trouvait coincé un journal. Lentement, il en défroissa la une avec son pied mais s'arrêta presque aussitôt en fronçant les sourcils.

Non sans difficulté (il se sentait tout groggy, la bouche pâteuse), il releva la tête et chercha du regard quelqu'un qui pourrait le renseigner.

— Excusez-moi..., commença-t-il à l'intention d'un joggeur, qui ne s'arrêta pas. Pardon, essaya-t-il avec plus de succès auprès d'une dame qui attendait comme lui le changement de feu de circulation. Savez-vous quel jour on est, s'il vous plaît ? Le journal dit...

La femme âgée d'une soixantaine d'années tourna la tête vers lui puis, après l'avoir observé une seconde, ses yeux se déplacèrent légèrement, comme si elle regardait quelque chose situé derrière Francis.

À son tour, il tourna la tête et constata qu'il se tenait devant l'hôpital Notre-Dame, à l'angle des rues Sherbrooke et Édoin. Il était à côté de chez lui. Et à côté de ses pompes. On était vendredi ! ?

— Le journal dit vendredi, le 4 août ? voulut-il confirmer pour la forme.

Délaissant l'hôpital d'où elle devait penser qu'il sortait, la dame eut un mouvement affirmatif de la tête en adressant à Francis un sourire indulgent qui lui déplut souverainement.

Vendredi, 4 août..., se répéta-t-il sans remarquer que le voyant piéton venait de s'allumer.

— *Et le jeudi 3 août ? Qu'est-ce qu'y est arrivé au jeudi ?*

Francis eut un léger spasme à la nuque, ses traits se crispèrent pendant une fraction de seconde. Quelqu'un lui avait-il parlé ? La dame ? Non, puisqu'elle était déjà rendue au milieu de la rue. S'était-il parlé à lui-même ? L'avait-il fait tout haut ou dans sa tête ? Est-ce que ça durait depuis un moment ?

Qu'est-ce qui durait ? Ne trouvant pas la réponse, il se sentit aussitôt gagné par la panique.

Respire par le nez, se commanda-t-il en traversant la rue sous le bruit de klaxons fâchés. Il avait trop attendu. Il courut, l'air désolé, et poursuivit sa route vers l'ouest.

Respire par le nez, se répéta-t-il. Ça va te revenir, s'encouragea-t-il encore.

En vain. Il ne parvenait pas à retrouver son équilibre, cette indifférence inductrice de calme. Preuve inquiétante de cette potentielle perte de prise sur le réel, il ne gardait qu'un vague souvenir de la journée précédente. Il l'avait passée à dormir... il avait pris une douche... il se revoyait boire un verre de jus de légumes. C'était tout, mais ce ne pouvait l'être, bien entendu.

Au moins, il était conscient de ne plus se souvenir de la veille. C'était déjà ça de pris. Et il savait où il se trouvait en ce moment : rue Sherbrooke. Il cheminait rue Sherbrooke en direction de la bouche de métro du même nom. Il devait emprunter la ligne orange jusqu'au bout, station Henri-Bourassa, et prendre ensuite place dans un taxi à bord duquel il ferait le reste du trajet. Les numéros et horaires d'autobus lui avaient paru d'emblée complexes et il... il apprécierait la simplicité et la quiétude relative d'un taxi après la balade en métro, la première de sa vie.

Cinq minutes plus tard, Francis arriva en vue d'un haut immeuble, un hôtel. Il longea l'édifice et s'engouffra dans les profondeurs souterraines qui s'ouvraient dans l'un de ses flancs. Un long corridor mal entretenu et dépourvu de toute surveillance le conduisit dans un espace plus vaste où allaient et venaient des tas de gens. Francis poursuivit en ligne droite jusqu'à un guichet et s'acheta une lisière de tickets de métro.

Passé la guérite, il s'enfonça un peu plus jusqu'au quai achalandé en essayant de ne pas penser au poids qu'il avait au-dessus de la tête, à la précarité d'un tel système de transport, aux innombrables

imprévus qui pouvaient survenir et engendrer une catastrophe potentielle, probable, inéluctable ; tôt ou tard, le béton se fissurerait, quelque part.

L'eau s'infiltrerait... et la mort avec elle.

Assis dans le wagon de queue aux deux tiers vide, Francis contemplait son reflet brouillé dans la vitre sale d'en face. Son visage s'estompait puis disparaissait à l'approche d'une station... un-deux-trois... puis reparaisait une fois que l'engin regagnait la noirceur du tunnel.

Francis s'installa sur la banquette arrière du véhicule gris, relativement propre, en annonçant l'adresse de sa destination. Le chauffeur démarra sans mot dire. En chemin, l'attention de Francis fut retenue par un chapelet de plastique bleu pâle enroulé autour du rétroviseur. Le propriétaire de la voiture prêtait-il vraiment quelque pouvoir bénéfique à un tel objet ? Et Lui, là-haut, s'Il existait (Francis était convaincu du contraire, mais il débattait pour la forme), se formalisait-Il de ce qu'on le personnifiât par l'intermédiaire de pareille camelote ?

Le taxi s'immobilisa devant l'entrée principale du Centre Normande-Carle. Terminus.

Francis força un sourire en réglant la course et descendit du véhicule en ayant au passage un bref acquiescement du menton à l'endroit du chauffeur qui se confondait en remerciements. Vingt dollars et trente-cinq sous (il avait laissé vingt-cinq) le séparaient du métro Henri-Bourrassa.

Vingt dollars et trente-cinq sous. Cela représentait quoi ? Dix-sept minutes ? Dix-sept minutes, plus une quinzaine d'autres en métro qui, il y avait encore à peine plus d'un an, le séparaient de son lieu de résidence actuel. Ce constat emplît Francis d'un ressentiment aussi stérile qu'incontrôlable. Il s'en voulut d'y avoir cédé tout en comprenant que cet état ne se dissiperait pas.

Le moment était mal choisi pour contempler l'abîme puisque dans un instant, il devrait faire face au bon docteur Barbeau pour une de leurs rencontres trimestrielles. La dernière avec lui, en fait, puisque le pédopsychiatre serait obligé d'envoyer Francis à un confrère à l'occasion de sa majorité prochaine, fin octobre. Mais peut-être procéderait-il à un rendez-vous supplémentaire, ultime, à l'automne ?

En réalité, Francis ne savait trop quoi attendre de Barbeau, et de se retrouver ainsi dans l'expectative, et pas au mieux de ses capacités cognitives de surcroît, ne faisait qu'accroître son anxiété. Tout à l'heure, dans le bureau du pédopsychiatre, il devrait manœuvrer en douceur afin que les séquelles inattendues et plutôt embêtantes de son récent déracinement passent inaperçues.

Stoïque, il observa le taxi qui s'éloignait, le laissant là, contraint d'entrer dans le Centre Normande-Carle. Contraint de donner le change une fois de plus et, surtout, de se montrer convaincant. Particulièrement convaincant.

Incapable de s'y résoudre tout de suite, Francis regarda à la ronde ce stationnement qu'il avait observé de loin durant ses sept années de réclusion forcée. De là, on ne voyait pas la grande cour intérieure qu'il avait arpentée jusqu'à connaître par cœur chaque dénivellation du terrain fermé.

Non loin du centre se dressait un hôpital « normal » pour gens « normaux », un voisin pratique pour tout établissement accueillant le genre de clientèle qui constituait le fonds de commerce du Centre Normande-Carle. Quoique lui ne s'y était jamais retrouvé. Francis avait pratiqué l'automutilation, mais jamais sur ses poignets. Jamais à l'intérieur des cuisses, près des artères.

Jamais sur sa gorge.

Dans la cour de récréation, à Saint-Clo, au temps de la petite école, Olivier, le grand frère de Sophie, avait déjà menacé Francis de lui dessiner un « deuxième sourire » dans la chair de son cou.

Francis en avait eu des cauchemars, même si Olivier n'était jamais passé à l'acte. En la matière, le père de Francis avait fait mieux ; enfin, pire.

— *Va pas là, Francis !*

Donner le change, être convaincant... Dans le passé, l'exercice ne lui avait jamais posé trop de problèmes. La nature vaniteuse du pédopsychiatre le rendait hautement perméable à la suggestion, un domaine dans lequel Francis excellait.

Aujourd'hui, il aurait de la chance s'il parvenait ne serait-ce qu'à masquer son trouble croissant. Ce malaise qui enflait en lui depuis... depuis son départ de Saint-Clo, dut-il admettre.

Entrer dans le Centre Normande-Carle s'avérait, sans surprise, plus facile que d'en sortir. Pour son plus grand soulagement, les rencontres entre le docteur Barbeau et lui ne se déroulaient pas à l'étage où résidaient les patients, où lui résidait il n'y avait pas encore si longtemps ; à peine plus d'une année, se répéta-t-il. Les bureaux de consultation se trouvaient au second avec les salles de conférences, de réunions, etc. Moins intimidant. Plus bureaucratique.

Ils s'étaient vus à la mi-novembre, puis à la fin du mois de mars. Tout allait alors pour le mieux. Les meurtres commis par Chantal Létourneau avaient été élucidés et on avait d'office imputé à celle-ci, de manière tacite faute de preuves et surtout de cadavre, celui de Yoland Filiatreault. Disparue depuis la fin du carnage, sa dépouille n'avait jamais été retrouvée. Grâce, entre autres, à cela, tout allait alors pour le mieux pour Francis.

— *Et tout va encore pour le mieux ! Enweye, ressaisis-toi !*

— Qui dit ça ! ? cria soudain Francis à l'intention de cette voix insistante qu'il avait jusque-là fait de son mieux pour ignorer.

Silence radio.

Francis traversa le hall désert sans être inquiété par le gardien. Ce dernier, forcément rompu aux manifestations névrotiques les plus diverses, ne leva même pas le nez de son journal. Parvenu à l'accueil, Francis déclina son nom. Celui-ci figurant sur le registre, il put passer.

Francis gagna l'ascenseur d'un pas confiant. Il appuya sur le 2 et attendit. Lorsque les portes coulissantes se refermèrent sans bruit, il laissa s'échapper une profonde expiration. Sur la surface de la paroi de métal brossé, il capta son reflet déformé, amoindri ; petit. Avec un peu d'imagination, bien moins que ce dont il disposait, il pouvait facilement se revoir, enfant, debout dans ce grand ascenseur vide en route vers l'inconnu.

Enfant, il avait la couenne autrement plus dure, songea-t-il. Il s'imaginait déjà des choses, mais il les contrôlait mieux. En tout cas, il parvenait à les dissimuler aux adultes sans sombrer pour autant dans les affres du désarroi.

— *Barbeau est pas pire qu'les autres, Francis. T'as bien réussi jusqu'ici à naviguer malgré les huit morts que t'as sur la conscience ! Barbeau voudra pas qu'un confrère par définition inférieur en compétence puisse dire qu'il s'est trompé ; qu'un de ses anciens patients a été mal suivi. Ou, pire : mal diagnostiqué. En ce moment, Barbeau, c'est ton allié, pas ton ennemi. Calme-toi, Francis. Respire. Calme-toi. Calme...*

Ce n'était pas faux, convint-il.

Ting ! Les portes s'ouvrirent. Francis émergea de la cage la mine non pas conquérante, mais à tout le moins rassérénée. Devant lui, la réception bondée résonnait de ce silence hospitalier qu'il exécrait ; le bourdonnement des tubes fluorescents, l'occasionnelle toux, les raclements de gorge relevant du réflexe plus que de la nécessité, le froissement collant du papier glacé de revues périmées... et pas un mot ; personne pour se risquer à engager la conversation avec son voisin. Pour

quoi faire ? Parler du malheur qui les avait amenés là, patients ou parents de patient ? Non, le silence, même factice, même insupportable, était encore préférable.

Francis s'avança vers la réceptionniste, dont la teinture prune de ses cheveux ne faisait que révéler davantage un cuir chevelu clairsemé. Il lut dans le regard furtif de la femme qu'elle le reconnaissait mais, comme d'habitude, elle s'enquit de son nom et de celui du médecin avec qui il avait rendez-vous. Elle pianota le tout sur son clavier et releva la tête, l'air contrarié.

— On indique ici qu'on a tenté d vous joindre sans succès.

— C'est tout à fait possible. Je viens de déménager à Montréal et je...

— On a votre nouvelle adresse, mais pas votre numéro de téléphone. La personne à qui on a parlé...

Agacé par l'attitude gratuitement revêche de la réceptionniste, Francis décida de lui servir sa propre médecine en la coupant et en employant le même ton réprobateur :

— Ce qui est tout à fait normal puisque ma ligne n'a pas encore été branchée. Je n peux malheureusement pas être tenu responsable de la fiabilité, ou de son absence, de la compagnie de téléphone. Nous avons fait toutes les démarches le mois dernier mais, comme je m'apprêtais à vous l'expliquer avant que vous ne m'interrompiez aussi cavalièrement (le teint de la femme menaçait de se confondre avec la couleur de ses cheveux), je viens à peine d'emménager. Je devrais avoir un nouveau numéro d téléphone d'ici l'début d la semaine prochaine au plus tard, mentit-il, car il ne s'était pas encore donné la peine de faire les démarches nécessaires. Maintenant... pour quelle raison le docteur Barbeau cherchait-il à me joindre ?

— Pour annuler l rendez-vous ! Évidemment !

— Évidemment, répéta Francis d'une voix posée. J'aurais dû deviner pareille évidence, ajouta-t-il, sarcastique. Il va bien ? J'veux dire, il lui est rien arrivé de fâcheux ? Il a jamais annulé d rendez-vous avant.

— C'est privé.

— Mais il est pas...

— Ben non ! Franchement. Il a eu un accident d voiture en venant travailler, consentit-elle de mauvaise grâce. Il sera absent deux semaines.

— Et à ce moment-là, quand devrai-je...

— On va vous rappeler dans la journée, l'interrompit-elle de nouveau. Demain au plus tard. On a plusieurs patients à communiquer... à déplacer. Votre nouveau rendez-vous devrait pas être plus tard qu'à la fin du mois. Le docteur Barbeau a insisté là-dessus.

Tiens donc. Y avait-il autre chose que Francis aurait dû savoir et que madame Pimbêche jugeait plus utile de garder pour elle ?

— *Connasse ! Ostie d'conne de criss !*

Elle pianota sur son clavier de plus belle, pour aucune raison précise, il l'aurait parié, sinon pour se donner une contenance. Elle ouvrit un grand tiroir-classeur à sa droite et y farfouilla sans motif apparent puis le referma aussi arbitrairement qu'elle l'avait ouvert. Quand leurs regards se croisèrent, elle parut déçue de le trouver encore devant elle.

— *Câliss de vache !*

— Et comment allez-vous vous y prendre ? demanda Francis en essayant de freiner l'amorce d'un autre spasme dans sa nuque.

Elle l'observait sans comprendre, les sourcils froncés.

— Je reformule : comment allez-vous vous y prendre pour m'appeler dans la journée puisque vous n'avez pas mon numéro de téléphone ?

— On va... euh...

Elle soupira avec ostentation, l'air de se demander ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter cela.

— Moi je sais, dit Francis tout à fait disposé à mettre fin à ce désagréable passage obligé. Vous n'aurez qu'à rappeler au numéro qui figure toujours dans mon dossier. Ma mère... ma tante prendra en note l'heure et la date du nouveau rendez-vous, et moi, je communiquerai avec elle dès que j'aurai l'téléphone. Comme ça, vous n'aurez pas à attendre après moi et vous pourrez... distribuer les rendez-vous sans complications additionnelles. Ça vous va ?

Son interlocutrice rentra les joues mais ne trouva rien à redire.

— Bon... j'en déduis que oui, conclut Francis. On fait comme ça. Et une bonne journée à vous aussi, ajouta-t-il en s'éloignant.

L'ascenseur, le hall, le stand de taxis, non loin de l'entrée... Il en coûta cette fois vingt et un dollars et cinq sous à Francis, qui en laissa à nouveau vingt-cinq au chauffeur. Lequel ne se confondit pas en remerciements, peut-être du fait qu'il ne ressentait pas le besoin d'exprimer sa gratitude, besoin qu'aurait pu exacerber la présence d'un crucifix pendu à un chapelet, ici absent. Francis s'en souciait peu et ne s'en formalisa pas.

Il allait descendre du véhicule lorsqu'une idée jaillit dans son esprit.

— J'ai changé d'idée, dit Francis en se rasseyant. À l'hôpital. À L'hôpital du Saint-Martyr, à côté du Centre Normande-Carle d'où j'arrive, précisa-t-il en anticipant tout commentaire.

Devant pareille aubaine, le chauffeur ne broncha pas et appuya de nouveau sur le bouton du compteur.

Tout impulsive fût-elle, la manœuvre de Francis relevait néanmoins du plus élémentaire esprit stratégique. Rendre visite à son pédopsychiatre diminué par un accident de la route lui ferait marquer des points. Et Barbeau devait s'être débrouillé pour être hospitalisé à proximité de son lieu de travail, convaincu qu'il devait être que la Terre, à savoir le Centre Normande-Carle, cesserait de tourner sans lui. En outre, si Barbeau était prêt à remonter en selle dans les deux semaines, il ne s'agissait sûrement pas de blessures bien graves. Francis pourrait donc, selon toute logique, voir le patient même s'il n'était ni un parent ni un ami.

« Ni un ami ». Les mots flottaient toujours dans sa tête lorsqu'il se présenta au comptoir de la réception de l'hôpital. À l'extrémité gauche de son champ de vision, il devinait un bout de vitrine coloré de la boutique de cadeaux. Pousse pas, se dit-il en retroussant les lèvres en un faible sourire.

— Bonjour. Je viens voir le docteur Adrien Barbeau. Il a eu un accident de voiture...

— Vous êtes un parent ou un ami ? s'enquit le réceptionniste d'une vingtaine d'années qui venait de mettre successivement trois appels en attente.

— Ami. J'aimerais pas être à votre place, commenta Francis en désignant le large téléphone du menton.

Le réceptionniste, content qu'on reconnût l'ampleur de sa tâche, lui consentit l'information sans autre forme d'examen.

— Chambre 302. Évitez ces trois ascenseurs-ci et continuez tout droit devant vous. Vous arriverez plus vite à destination avec l'ascenseur qui s'trouve près de l'urgence.

— Merci beaucoup.

— Au plaisir, dit le réceptionniste en récupérant le combiné sans pour autant lâcher tout de suite des yeux le derrière ferme que Francis fit exprès de tremousser un peu.

En chemin, il dénombra sans le vouloir les caméras de surveillance, plus par habitude que par intérêt. À ce jour, il n'avait encore rencontré aucun lieu plus étroitement gardé que le Centre Normande-Carle. Cet hôpital ne l'était pas non plus.

À mesure qu'il progressait dans le large couloir, Francis entendait s'amplifier la rumeur de l'urgence. Lui s'arrêta avant d'y arriver. Le contour du bouton ascendant de l'ascenseur s'illumina de rouge quand il le pressa. Francis attendit. Pas très longtemps. Les portes s'ouvrirent et deux médecins en sortirent sans lui prêter la moindre attention. Ici comme (presque) partout à Montréal, personne ne s'amusait à trouver Charlie, ou plutôt Francis.

Le visiteur s'engagea dans l'habitable embaumant le désinfectant et le parfum bon marché. À sa droite, deux femmes âgées énuméraient leurs bobos. À la gauche de Francis, une jeune mère à l'air préoccupé tenait sa fillette par la main. Celle-ci, faisant fi de la bienséance, entreprit de dévisager Francis dès son arrivée dans l'ascenseur. Les grands yeux bleu clair de la gamine semblaient le sonder.

Sa mère et elle descendirent au premier. Francis se retint de justesse d'adresser un doigt d'honneur à la petite au moment où les portes se refermaient de nouveau. Parvenu au troisième étage, il abandonna sans regret les deux pies absorbées par l'état de leurs côlons respectifs et décida de prendre à gauche. Choix heureux : 308, 306, 304...

Il s'immobilisa devant la porte 302 et, après une hésitation, y frappa doucement.

— Entrez ?

Francis poussa la porte alors que l'assaillait un léger doute quant à la perception qu'aurait de sa démarche le pédopsychiatre alité.

— Francis ! ? Eh bien !

Ce dernier avait machinalement interrompu son avancée face à l'air franchement surpris de Barbeau.

— Mais entre, Francis, je t'en prie.

Bien installé dans un lit mécanique dont la partie supérieure avait été inclinée afin que fût redressé son dos, le pédopsychiatre invitait le jeune visiteur, de sa main libre d'entrave, à s'approcher.

Francis procéda à un examen furtif : jambe droite fracturée à la hauteur du fémur (le plâtre montait jusqu'à la hanche) ; un bras cassé, le gauche. Le droit n'était pas en reste : bien que non plâtré, il reposait dans une écharpe. Un collet d'immobilisation, une minerve, complétait les parures hospitalières.

— Vous êtes certain d'être en mesure de revenir à votre pratique d'ici deux semaines ? demanda Francis qui, devant l'état du patient, trouvait ce pronostic plus qu'improbable.

— Ça reste à débattre, concéda Barbeau de mauvaise grâce. Mais dis-moi, que me vaut ce plaisir inattendu ?

Au moins, il ne lui servirait pas un truc bidon sur l'éthique et la distance docteur-patient.

— Je trouverais difficile de croire que tu t'ennuyais, ajouta-t-il d'un air espiègle en grimaçant aussitôt sous le coup d'un éclair de douleur.

— Vous souffrez beaucoup ? demanda spontanément Francis d'un ton plutôt neutre.

— Ça peut aller. J'essaie de mettre la pédale douce sur la morphine. On devient vite accro. Mais tu n'as pas répondu à ma question ?

En effet, il n'avait pas répondu.

— En fait, je... je n'sais pas trop, commença Francis. Au Centre, ils m'ont juste dit que vous aviez eu un accident d'voiture et que vous seriez de retour dans deux semaines. Je voulais juste...

m'assurer que ça allait, j'imagine.

Depuis l'inconfort relatif de sa couchette, le docteur Barbeau observa Francis un moment. Un mélange d'étonnement et... et d'émotion, oui, traversa son regard de lynx. Un bref coup d'œil circulaire avait déjà révélé à Francis qu'aucune fleur, aucune carte de prompt rétablissement n'agrémentait la chambre individuelle. Voilà une jolie brèche dans laquelle s'infiltrer.

— J'ai failli rebrousser chemin, révéla Francis avec une sincérité qui le surprit lui-même, mais j'ai décidé de venir quand même. Ça vous dérange pas, j'espère ? Comme j'veous dis, c'était juste pour voir si...

— Tu as très bien fait, Francis, répondit Barbeau. C'est...

Il se racla la gorge – émotion contenue ici, pensa Francis – avant de poursuivre :

— ... très aimable. En fait, se reprit-il, cela témoigne d'une belle capacité d'empathie.

Voilà : le pédopsychiatre était de retour en mode consultation. Et Francis était un être « empathique », donc pas un sociopathe. Merci, docteur.

Francis quitta la chambre en faisant le tri mental de l'information recueillie. *Primo*, Barbeau n'avait que très peu, ou pas, d'amis. *Deuzio*, son narcissisme se trouvait amplifié par son état du moment. *Tercio*, il était physiquement impossible qu'il reprît le travail dans deux semaines ; deux mois, peut-être, ce que manifestement Barbeau se refusait encore à admettre. *Quarto*, le blessé aurait bientôt consolidé une dépendance aux antidouleurs, son auto-mise en garde en ce sens ayant davantage sonné comme un constat d'échec que comme une promesse de lutte.

Et tout cela conforta Francis dans la certitude qu'il avait eu raison de rendre visite à Barbeau. Il avait, comme on dit, mis de l'argent à la banque. De fait, les précieuses minutes qui venaient de s'écouler avaient servi à consolider la nature sensible et généreuse de Francis telle que mise au jour par le toujours perspicace docteur Barbeau.

Par ce stratagème tout simple, Francis avait adouci encore le portrait que son médecin se faisait de lui et qu'il décrirait aux autorités compétentes. Pour demeurer dans les analogies picturales, Francis était arrivé jadis au Centre Normande-Carle comme une acrylique sombre, épaisse et raboteuse, il s'était ensuite mué en une huile aux nuances et reliefs plus harmonieux puis, à l'instant, avait révélé une plane et paisible aquarelle.

Francis sourit, autant devant la ringardise de ses images que par rapport à la situation elle-même. Savoir son pédopsychiatre en si fâcheuse posture physique et psychologique lui procurait une immense satisfaction. Pas très « empathique », tout ça.

Francis se garderait de faire état de ses élans sadiques au patient de la chambre 302.

Le métro se révélait au final beaucoup moins intimidant qu'il ne l'avait anticipé l'été durant, à Saint-Clo. Une impression confirmée lors de son second passage dans les galeries souterraines de la métropole, au retour de l'hôpital.

Là, contrairement au tronçon de la rue Sainte-Catherine inclus dans le Village gai, personne ne tentait de le hameçonner du regard. Personne. Chacun demeurait concentré sur son livre, son journal, son champ de vision à œillères ouvert sur du vide. Tout contact visuel était proscrit, voire dangereux. À ce chapitre, Lucie l'avait bien mis en garde contre les périls du métro et, surtout, contre les « ethnies » qui y sévissaient. Au moins, se consolait Francis, elle s'abstenait désormais de dire « races ».

De son point de vue, et il conservait le même qu'à son arrivée quelques jours plus tôt, plus le tissu social était chamarré, mieux lui s'en porterait, n'en déplaise à sa tante. S'effacer, s'effacer ;

disparaître.

Complètement ?

Son regard tourné vers l'intérieur, au figuré en tout cas, Francis accusa sans bouger le virage du wagon tout en poursuivant son examen discret de la faune qui l'entourait. Hors de question qu'il ratât si belle occasion d'en apprendre un peu plus sur la bête humaine.

Au bout d'un moment, il s'amusa à prédire, avec une exactitude ultimement lassante, que des adolescents et des messieurs céderaient leur place aux dames âgées et autres femmes enceintes qui ne manqueraient pas d'aller et venir au cours du long trajet. Un seul, un jeune, en plus. Un « pouèle », comme les appelait Réjean avec mépris : cheveux longs, jean troué. Comme l'adolescent avait exactement le type dont on se serait attendu qu'il ne possédât aucune notion de civisme, Francis paria qu'il devait prendre un malin plaisir à faire mentir les idées reçues. C'était encore de son âge. Francis, lui, avait rarement agi ou raisonné en fonction du sien. Il n'en avait jamais vraiment eu l'occasion.

Il descendit à la station Sherbrooke et emprunta la même sortie secondaire qu'à son arrivée. Il traversa du côté sud de la rue qu'il remonta vers l'est sous un ciel où les éclaircies étaient rares. Le métro, le Centre et la visite à Barbeau l'avaient vidé, il en prenait conscience à mesure qu'il déambulait rue Sherbrooke, le pas peu pressé.

Fatalement, il arriva en vue de l'hôpital Notre-Dame et, juste à côté, de la rue Édoin. Il la descendit sans enthousiasme, résigné à regagner ses pénates. Ce malaise, qu'il aurait voulu pouvoir nier et dont il savait à présent qu'il le ressentait depuis son départ de Saint-Clo, le taraudait toujours, perfidement.

La porte du couple querelleur était close et celle de la vieille dame, entrouverte un peu plus grand que l'avant-veille.

Et la veille, jeudi ?

— *Qu'est-ce que t'as fait, hier, Francis ?*

Il enfonça sa clé dans la serrure du milieu.

Quand il referma derrière lui, les notes étouffées mais reconnaissables d'une autre ritournelle country lui parvinrent. Oui, le genre était reconnaissable. Pour ce qui était du titre, Francis n'aurait su dire, cette fois.

Il posait le pied sur la quatrième marche quand la musique se tut. Il poursuivit son ascension et ressentit un serrement dans la poitrine. Des pas venaient, indice supplémentaire que l'un de ses voisins au moins désirait « socialiser », ce que lui ne désirait absolument pas. Et la chaînette qu'on faisait glisser... Plus que deux marches ; sa clé à lui... et le verrou qu'on tournait en face... Vite, les siens... la poignée voisine qui émettait un faible clic en libérant le loquet... Et Francis qui s'adossait à sa porte close, sueur au front, alors que s'ouvrait celle d'en face.

Il demeura là un moment, percevant les tergiversations silencieuses de celui ou celle qui avait voulu le rencontrer mais qui ne le souhaitait pas assez ardemment pour venir frapper à sa porte. Francis colla l'oreille contre le panneau de bois peint et attendit. Le plancher craqua, le loquet regagna son trou, le verrou aussi, et la chaînette, son support coulissant.

Francis soupira et, après s'être convaincu qu'il ne serait plus enquiquiné, retira ses baskets et alla directement à sa chambre. Il aurait dû avoir faim, se fit-il remarquer. Oui, il aurait dû. À ce compte, il aurait dû bien des choses.

Il sortit de sa torpeur ; dehors, ciel d'ardoise. Il s'étira mollement en se demandant combien de temps il était demeuré là, étendu sur son lit, sans dormir mais sans être réveillé pour autant. Il

n'aurait su dire avec exactitude puisqu'il n'avait pas consulté sa montre en rentrant de son équipée. Quelques heures, certainement : il était 16 h 47. Et son ventre lui intimait, à grand renfort de crampes, l'ordre de se sustenter.

Francis se confectionna un sandwich au jambon en prenant acte des trois films qu'il avait placés près du sac de plastique sur le comptoir en prévision de leur retour au club vidéo. Il avait du retard. Il ne savait pas trop ce qu'il avait fichu la veille, mais il savait en tout cas qu'il n'avait pas rapporté les vidéocassettes à la Boîte noire. Il devrait présenter de plates excuses à Nancy et ne plus recommencer. Il devrait...

Le pita de l'avant-veille était resté là aussi, sur le comptoir, près du sac. Il aurait dû le laisser dans le parc à l'intention des pigeons, se dit Francis. Eux auraient su en profiter. Oui, il aurait dû...

Il vaudrait mieux le jeter sur-le-champ, se dit-il encore sans que cette pensée n'engendrât d'action conséquente. Francis se versa plutôt un verre de jus de légumes en remarquant qu'il faudrait déjà qu'il en rachète. Donc, il en avait effectivement bu la veille. Cet hier dont il ne se souvenait pas.

Demain. Il en rachèterait demain. Avec une table et des chaises. Ou tout à l'heure, après avoir rapporté au club vidéo les films qu'il aurait dû ramener la veille ?

Demain, se souviendrait-il d'aujourd'hui ?

Il passa au salon, l'assiette dans une main, le verre dans l'autre, et se dirigea vers la fenêtre. En contrebas, les voitures défilaient à intervalle régulier entre son immeuble et l'hôpital. De l'appartement du dessous lui parvenait l'écho étouffé d'une autre dispute. Une pièce d'ameublement – tabouret, chaise – en fit les frais, une fois de plus, annonçant que la porte située juste sous les pieds de Francis s'ouvrirait à la volée d'un instant à l'autre. Ce qu'elle fit.

Il demeura coi devant ce qu'il vit. Sur le trottoir, planté là comme l'entonnoir d'une tornade faisant du surplace, ce fut son père que Francis crut reconnaître pendant quelques secondes. Quelques secondes beaucoup, beaucoup trop longues...

Et la vision... perdurait ? Elle aurait dû s'estomper, s'effacer, puis se révéler pour ce qu'elle était : une vulgaire projection mentale déclenchée par le stress et l'anxiété provoquée par la nouveauté, les associations mémorielles, les...

Mais non. Planté là comme une tornade qui prenait des forces, aspirant la vie alentour en attendant l'heure de frapper, se tenait bel et bien son père.

Incapable de s'éloigner de la fenêtre ou de juste tourner la tête, Francis attendit, attendit que son père braquât sur lui ce regard qui ne manquerait pas de le faire basculer de nouveau. Ce regard maudit que Francis était jadis parvenu à enfermer à l'intérieur d'une vague silhouette noire, menaçante mais inconnue, et terrifiante justement pour cela, pour son mystère, plus que pour ce qu'elle pouvait lui infliger. Avoir peur d'un monstre, d'une chimère, était tellement plus simple que de craindre son propre père... autant alors redouter son nouveau voisin, Richard, feu la silhouette de substitution.

Son père allait lever les yeux vers lui, c'était entendu. Il allait... et Francis n'y pourrait rien changer. Il se recroquevillerait, lui à présent si grand et costaud. Il redeviendrait tout petit, tout petit, et il...

Un grattement, dans le mur, le fit sursauter. Francis reporta son attention sur la rue et vit le voisin s'éloigner d'un pas chancelant en direction de la rue Ontario. Bide, camisole souillée, bras flasques : rien pour lui rappeler son père. Pourtant...

Le grattement reprit, très net. Francis colla l'oreille contre le mur, exactement comme il l'avait fait en rentrant, appuyé sur la porte, puis écouta en retenant sa respiration.

Il perçut le travail clandestin de petites pattes qui tentaient de se frayer un passage à travers la cloison derrière le papier-peint à la luxuriance affadie. Manquait plus que ça ! Demain, en plus du reste, il achèterait du poison et des trappes : il entendait bien être le seul locataire de l'appartement. À ce propos...

Assiette et verre toujours en main, Francis regagna la cuisine et, après avoir enfourné son sandwich et avalé son jus, s'enferma dans la salle de bain, prit ses deux flacons chacun son tour et en retrancha autant de cachets. Gloup, gloup. Pas de visite imaginaire intempestive tant qu'il respecterait sa posologie.

— T'es ben niaiseux, Francis !

Ce dernier se retourna, interloqué. Tournant le dos à la porte fermée, Éric le dévisageait en hochant la tête comme s'il venait d'être témoin d'une action particulièrement stupide.

— T'es pas..., commença Francis.

— Pas censé être là, j'sais, le coupa Éric en enfonçant les mains dans les poches de son jean. T'as encore grandi, toi, j'pense.

— Éric, j'ai pris mes pilules, je les prends, fit Francis en désignant vainement les flacons.

— Francis, tu m'décourages, des fois. Qu'est-ce que ça change que t'aies pris tes pilules vu que t'es en train d'rêver ?

— Je... t'es certain ?

— Faut ben, sinon j'serais pas là, t'es ben placé pour le savoir, Francis.

— Mais c'est tellement réel.

— Tu rêves que tu fais un rêve super réel. Ça s'peut. De toute façon, c'est d'même pis c'est toute.

— J'avais oublié qu'tu disais tout l'temps ça, pour me boucher. C'est ton père qui disait ça.

— Ben non, t'avais pas oublié, sinon j'aurais pas pu te l'dire. Où est-ce qu'il est, mon père ? s'enquit alors Éric en sautant du coq à l'âne, apparemment décidé à faire un brin de causette.

— J'en ai aucune idée, Éric.

— Ouin, j'sais.

— Comment ça ?

— J'veux dire que je l'sais pas parce que toi non plus, tu l'sais pas, expliqua patiemment Éric. J'sais juste c'que toi tu sais.

— Mais des fois, t'en sais un peu plus que moi, Éric.

— Des fois, mais c'est rare. En faite, c'est des affaires que tu sais, dans l'fond, mais qu'tu veux pas savoir. Ça aussi, tu l'sais. Pis tu t'es remis à penser à ces affaires-là, surtout depuis qu'tu veux pu m'voir.

— Mais là, on est dans mon rêve, et si j't'ai fait venir dans mon rêve, c'est parce qu'une partie de toi voulait m'voir.

— Francis, tu recommences à être mélangé. T'as dit « une partie de toi voulait m'voir » mais t'aurais dû dire le contraire, qu'une partie de *toi* voulait m'voir *moi*.

— C'est toi qui essayes d'me mélanger, rétorqua Francis avec humeur.

— C'est pas juste, répondit son ami outré. C'est toi qui décides qu'est-ce que j'dis pis comment je l'dis ! Pis tu l'sais, ça aussi ! T'es pas fin !

Francis devait-il s'excuser dans son rêve ? Putain que c'était réel, se répéta-t-il en s'appuyant contre le meuble-lavabo, dont il sentit nettement la matérialité, les contours lisses et froids. Un signal de son cerveau en restituait-il la présence ?

— Ben non, pas besoin d't'excuser, Francis. De toute façon, tu t'excuses jamais, ajouta Éric avec une pointe d'amertume dans la voix.

— Pourquoi j'ai voulu t'voir, Éric ? Le sais-tu ou... t'en souviens-tu ? Parce que moi, non.

— J'étais venu t'dire de faire attention.

— Attention à quoi.

— Tu l'sais.

— Attention à quoi, Éric ! ?

— À ton père !

Éric se tut parce que Francis aussi.

— Je l'entends, reprit le premier, quand tu dors plus profond, pis dans l'jour, aussi, quand tu t'occupes à penser à d'autre chose.

Francis était pétrifié. Il aurait voulu se réveiller, mais le réalisme ambiant contribuait justement à rendre cela difficile, se réveiller. Alors il écoutait, craintif, fasciné...

— Je l'entends, poursuivit Éric. Comme toi tu m'entends maintenant. Moi, je suis enfermé dans toi, et lui, dans moi, plus creux. Tsé, comme les poupées, là...

— Russes.

— Ouin, des poupées russes.

— Raison d'plus pour que j'veuille plus t'voir, Éric. J'peux pas, tu comprends ? Dis-moi qu'tu comprends. S'il te plaît.

Son ami demeuré prisonnier de ses huit ans serra les mâchoires et garda le silence, l'œil dur.

— Chaque fois que j'te laisse sortir, Éric, lui est un peu plus proche de sortir aussi. J'avais pas réalisé ça jusqu'à maintenant. C'est pour ça que Yoland Filiatreault est mort ; c'est parce que... lui...

— Ton père.

— ... mon père était tout proche dans ma tête, à ce moment-là. C'est quand mon père est trop près que moi j'deviens... dangereux. Pis quand t'es là, toi, ça facilite cet état-là. Et c'est pour que j'me dise ce que j'viens d'me dire que je t'ai fait venir, Éric. Pour que tu m'dises ça.

— C'est toi qui dis ça, Francis.

— C'est la même chose, Éric. Et j'te remercie. Mais il faut plus qu'tu reviennes, maintenant. OK ?

— C'est ça. Pis quand Geneviève va venir s'installer, vas-tu la r'virer d'bord, elle avec ?

— Geneviève emménagera pas ici, Éric.

— Elle a décidé qu'elle viendrait habiter avec toi, Francis. Y a rien qu'tu peux faire contre ça. Elle a une tête de cochon, tu l'sais.

— Arrête, Éric. Tais-toi. Fais juste... tais-toi.

— Pourquoi tu m'demandes ça si tu penses toute contrôler ? s'enquit l'autre en affichant un air boudeur. Si tu m'avais pas jeté en bas d'l'arbre, j'aurais pas tombé pis j'm'aurais pas cassé l'cou pis j'aurais pas fini dans' rivière. Même si elle m'a recraché.

... Le petit corps d'Éric retrouvé sur la berge ; son petit jean ; ses petites chaussures de course boueuses...

— C'était un accident ! cria Francis en se bouchant les oreilles de toutes ses forces.

Il perçut la force de son cri. Il comprit alors qu'il l'avait poussé dans son sommeil, et donc qu'il dormait effectivement, et que sans doute son vain plaidoyer avait raisonné inutilement fort dans le vaste appartement vide.

Avait-il réveillé ses voisins ? S'il les entendait, eux aussi devaient l'entendre.

Quelle heure était-il ?

Il dormait encore. Noir... Sa mère avait dû fermer la porte complètement... Dans l'obscurité, il

crut discerner la silhouette de Sylvie, au loin, comme éclairée par un projecteur invisible. Sylvie, la meilleure amie de Geneviève, morte empalée dans un conteneur de tiges d'acier à la gare de triage de Saint-Clo. Une autre victime de son père, son père qui se rapprochait de lui, inéluctablement...

Le visage couvert de sang de la fillette se perça de deux taches blanches qui fixèrent Francis, inflexibles.

Quelqu'un marchait, dans la pièce voisine, dans le salon. Lui était dans sa chambre. Il s'était endormi... Quand s'était-il couché, puis levé, la dernière fois ?

À côté, le plancher craqua de plus belle... Était-ce réel, cette fois ?

Les craquements devinrent plus sourds, gommés par un autre son...

Le bruit de pas lourds dans l'escalier mitoyen qui menait aux deux appartements du haut acheva de sortir Francis de sa torpeur. Il faisait nuit : 22 h 34. Il se leva, à la fois parce qu'il avait envie de pipi et parce qu'il voulait voir la tête de celui qui gravissait les marches en ce moment même.

La plante de ses pieds adhérait au plancher de bois franc ; l'effet lui déplut. Il sentait les petites particules de saleté et autres grenailles coller à sa peau. Un hochement de tête spontané, incontrôlé, un autre de ces spasmes involontaires, accompagna le frisson de révolulsion qui le parcourut.

Sa pupille se contracta légèrement lorsque Francis approcha l'œil du judas optique juste à temps pour voir arriver sur le palier un jeune Asiatique, Malais, assez mignon et qui transportait une caisse de vingt-quatre.

La voisine, car c'était une femme, d'un âge difficile à cerner, mettons cinquante, vint aussitôt ouvrir. Elle prit la caisse des mains du livreur et alla la poser quelque part hors du champ de vision de Francis, puis elle revint d'un pas engourdi, régla et, ce faisant, tenta maladroitement d'engager la conversation. Le jeune homme, l'air contrit, baragouina quelques mots dans un anglais approximatif. « No flench. So soly. »

La femme le laissa filer à regret, un regret lisible dans la manière dont elle referma la porte comme si elle s'apprêtait à regagner sa cellule ; un regret perceptible même après qu'elle eut refermé la porte.

— Ostie d'gouine, marmonna le livreur en redescendant l'escalier.

Francis gagna la salle de bain et, après s'être soulagé, alla voir du côté du frigo. Soif, soif... jus ? Orange ou légumes ? Il opta pour le second ainsi que pour un abreuvement au goulot. En racheter. Il devait racheter du jus de légumes. Et rapporter les films.

Il porta le liquide rouge et onctueux à sa bouche, surpris de se trouver soudain si déshydraté. Cette pensée eut toutefois une très courte durée de vie puisque Francis sentit quelque chose lui passer sur le pied. Il avala de travers et faillit échapper la bouteille de jus en l'éloignant de sa bouche. Il sentait encore le pelage fin de la souris – pourvu que ce ne soit pas un rat, pria-t-il – glisser sur ses orteils en une caresse malvenue.

Excédé, Francis alluma le plafonnier afin de chasser de la pièce la pénombre nocturne. Agenouillé devant le réfrigérateur, il tenta de voir si le satané rongeur ne se trouvait pas caché dessous. N'y voyant pas grand-chose, il se poussa un peu sur la gauche afin de laisser passer plus de lumière, en vain.

Francis allait abdiquer lorsqu'il crut apercevoir deux petits points luisants. Des yeux ? Pourquoi n'avait-il pas pensé acheter une lampe de poche ? Réfléchissant à toute vitesse – l'idée d'une souris errant à sa guise suscitait en lui une profonde répugnance –, il se releva et alla farfouiller dans un des tiroirs situés sous le comptoir. Il revint à son poste, un carton d'allumettes à la main. Il en craqua une et fit un peu reculer les ténèbres sous le frigo. La souris était juste là, à un millimètre de ses doigts.

Spontanément, Francis retira sa main, son corps secoué d'une onde de dégoût.

En se consumant, l'allumette lui brûla le bout de l'index.

— Ouch !

La souris en profita pour filer sur les tuiles noires et blanches et fonça vers le salon. Francis tenta maladroitement de lui barrer le chemin de ses bras en s'allongeant sur le plancher en une manœuvre à moitié déterminée : qu'aurait-il fait s'il l'avait attrapée ? Sans être inquiété, l'animal disparut de sa vue dans la pièce adjacente.

Francis se releva prestement et courut à la suite du rongeur en fermant vivement la porte du salon derrière lui. Il trouva la pièce déserte. Étrange. En effet, le salon ne contenait ni meuble ni placard et, pour ce qu'il pouvait en voir, les larges moulures clouées au bas des murs n'étaient percées d'aucun trou de souris.

À croire que le rongeur s'en était allé dans les sombres bosquets de la forêt bidimensionnelle appliquée sur le mur en face de Francis.

De retour dans la cuisine, les films, le foutu pita et le sac de plastique grossi par le bouquin lui sautèrent aux yeux. Il fallait rapporter les films au plus vite afin de ne pas mettre Nancy dans une situation embarrassante. Il devait même être déjà trop tard pour cela. Jusqu'à quelle heure pouvait-on rendre les films ? Nancy le lui avait pourtant dit... Francis ne se rappelait plus. Juste avant, le gars avait dit quelque chose par rapport à Roman Polanski. Ou par rapport à Francis ? Pour cela non plus, il ne savait plus...

Les films étaient attendus le jour suivant la location, avant la fermeture, à 22 h : voilà ce que Nancy lui avait expliqué. Francis s'en souvenait, maintenant. Ensuite, son collègue avait évoqué les considérables talents d'acteur de Roman Polanski en recourant à une boutade. Et il y avait une trappe à l'extérieur de l'immeuble, pour le retour des films... Nancy n'avait-elle pas également mentionné cela ?

Francis jeta le pita malodorant – du thon ! – à la poubelle et remit les films dans le sac après en avoir retiré le répertoire.

Il sortit dans la nuit tiède, le sac à la main, l'air absent, et remonta la rue jusqu'au parc Lafontaine, qu'il n'hésita pas à traverser malgré l'heure et son peu de connaissances de ce qu'il pouvait y croiser. Beaucoup de promeneurs affamés de chair, mais pas du type zombie. Ou alors d'un autre genre, ceux-là.

Voués à subir une lente décrépitude enclenchée dès la naissance, n'était-on pas par conséquent tous un peu morts-vivants ? se demanda Francis en s'engageant sur le petit pont qui enjambait le bassin au milieu du parc.

Sur l'eau calme, les canards dormaient, le bec enfoncé sous l'aile. Point de lune à voir, trop de nuages. Pas d'étoiles.

Francis parvint à la limite du parc Lafontaine, à la hauteur Duluth, sans avoir été inquiété par un congénère en mal ou en manque d'une fellation.

Les commerces étaient fermés, mais il y avait de la lumière partout, à plusieurs fenêtres d'appartements, de condos ; à tous les lampadaires.

En ville, on ne pouvait pas imaginer des silhouettes noires à l'orée des bois, même la nuit.

Heureusement qu'il y avait cette trappe de dépôt, se répéta Francis en traversant du côté ouest de Saint-Denis après avoir suivi la rue Duluth durant quelques minutes. Remontant l'artère marchande

jusqu'à Rachel, puis Marie-Anne, il vit bientôt poindre l'enseigne stylisée de la Boîte noire.

Arrivé à proximité de la devanture de brique, Francis eut tôt fait de repérer la trappe en question, une plaque de métal d'un pied carré peinte en noir et munie d'une robuste poignée soudée. Prêt à rendre ses films, il tira dessus et laissa tomber le sac à l'intérieur.

Content de s'être prévalu du dispositif ni vu ni connu, Francis rouvrit la trappe, question de s'assurer que le sac avait bien glissé jusqu'au fond. Ça semblait être le cas. Il aurait un retard à payer la prochaine fois, mais au moins les films étaient de retour et Nancy ne se ferait pas emmerder davantage par sa faute. Et lui n'aurait pas à la revoir tout de suite, même si au fond il l'aurait voulu ; même si, au fond aussi, il savait qu'il eût mieux valu qu'il ne la revît jamais.

Francis s'apprêtait à rentrer lorsque l'atmosphère autour de lui se figea. Les voitures ralentirent, la lumière de leurs phares traînant derrière celles-ci comme de longues traces de crayons feutres. Les passants, eux, s'estompèrent telles des ombres à peine discernables dont seul l'éclairage des lampadaires parvenait à découper les contours fuyants.

L'air n'entrait plus dans ses poumons. Tout à coup, Francis comprit qu'il avait oublié comment on faisait pour respirer.

Sortant de la Boîte noire comme un diable de la sienne et affichant une insouciance détestable, son père passa devant lui sans le regarder, le nez plongé dans son sac de films. Soudain, Francis sut que, cette fois, il n'était pas victime d'une hallucination. À preuve, deux badauds – à quel moment étaient-ils reparus ceux-là ? – s'écartaient en ce moment même pour éviter d'entrer en collision avec le père de Francis, toujours distrait par le contenu de son sac.

Francis le regardait s'éloigner, s'éloigner... Pourtant, il le sentait encore près de lui ; foutu temps dilaté. Il voyait ses traits...

Non. NON !!!

Et il avait vieilli. Le plus effrayant était que son père avait vieilli. C'était lui, Francis ne pouvait le confondre avec quelqu'un d'autre, mais ses traits s'étaient fissurés de quelques rides comme si... Comme s'il n'était jamais mort et avait vécu une vie... normale.

Lorsque son père fut assez loin, Francis avala une douloureuse goulée d'air et parvint à détacher ses pieds du trottoir. Sans réfléchir, il se précipita dans la rue.

Beaucoup de phares, encore ; beaucoup. Une voiture faillit le renverser ; un conducteur klaxonna rageusement dans la voie inverse en le laissant passer. Pourquoi n'arrêtait-on pas de le klaxonner ?

Francis courut jusque chez lui. Il courut à travers le parc, faillit trébucher, se redressa sans stopper sa course. S'était-il tordu la cheville ? Non, la douleur était dans sa tête, pas dans sa cheville.

— *C'est dans ta tête, Francis !*

— C'était pas dans ma tête ! cria-t-il en faisant sursauter un randonneur nocturne qui opéra un détour en courbe afin de ne pas passer près de lui.

Reprendre son souffle, le reprendre. Reprendre sa vie.

Calme...

Adossé contre un arbre, Francis prit de longues inspirations en essayant de chasser les derniers relents de panique qui l'habitaient encore. Rien de bon ne pouvait découler de cet état-là. S'en défaire. S'en délester, comme d'une envie de pisser. L'évacuer.

— Ton père est mort, ton père est mort, ton père est mort...

Le mantra finit par l'apaiser un peu, surtout parce qu'il était bien conscient de le dire à voix haute.

Il passa la demi-heure suivante à arpenter le parc Lafontaine, méditant ce qui venait de se

produire, et essayant de comprendre comment cela avait pu survenir.

Francis se souvint alors de son rêve tout récent et des avertissements d'Éric. Coïncidence ? Non. Cela prouvait que Francis pensait à son père, ces temps-ci. Au point de l'imaginer en bas de chez lui ? Au point de coller ses traits vieilliss sur ceux d'un passant, tout à l'heure ?

Soit. Mais la question demeurait : pourquoi le souvenir de son père le hantait-il à ce point, maintenant ? N'aurait-il pas dû s'estomper avec les années plutôt que de se rappeler à Francis avec tant de violence ? Le dépaysement-déracinement, seul, pouvait-il expliquer le phénomène ? Les retrouvailles avec Nancy étaient-elles vraiment à blâmer ou s'agissait-il d'un leurre, d'une explication trop commode ?

Francis devait-il craindre une résurgence homicide ?

Il rentra chez lui comme un somnambule, la tête pleine de questions auxquelles il ne trouvait aucune réponse. Il n'eut même pas conscience de tourner sa clé dans la serrure de la porte extérieure de l'immeuble. Au moins, se dit-il en la refermant, il était encore en mesure de se poser les bonnes questions, signe qu'un espoir subsistait.

Il gravit les marches d'un pas lent puis s'arrêta net devant l'entrée de son appartement. Son cœur bondit dans sa poitrine : sa porte était entrebâillée.

Pas maintenant, pensa-t-il. Pas aujourd'hui !

Avant d'entrer, Francis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, s'attendant presque à voir surgir sa voisine désespérée de parler à quelqu'un.

Prudemment, il poussa la porte de son appartement et regarda à droite. Sa cuisine était vide. Il glissa sa main à l'intérieur, rapidement, et alluma le plafonnier avant d'entrer en trombe, un poing fermé avec la pointe de la clé qui ressortait entre les phalanges de son index et de son majeur.

Rien, personne, ni dans le salon ni dans la cuisine. Francis courut jusqu'à sa chambre, comme pour montrer à celui qui venait de s'introduire chez lui qu'il n'était nullement intimidé.

— *Qu'est-ce que tu fais s'il a un gun, Francis ?*

— Chut ! intima-t-il.

Nul intrus dissimulé dans sa chambre. En revenant dans la cuisine, Francis remarqua qu'il y avait de la lumière sous la porte close de la salle de bain. Il fit alors ce qu'il aurait dû faire en rentrant et alla prendre un couteau dans le tiroir à ustensiles.

Avec mille précautions, il tenta de tourner la poignée mais celle-ci ne bougea que de quelques millimètres. Verrouillée.

— J'ai un couteau ! cria Francis en reculant pourtant.

La montée d'adrénaline avait atteint son sommet mais redescendait, il le sentait. Prenant la pleine mesure de la situation, Francis se précipita sur le palier et tambourina contre la porte de la voisine.

Celle-ci ne tarda pas à venir ouvrir et, manifestement, il ne la réveillait pas.

— Appelez la police, vite, ordonna Francis avant que son interlocutrice eût pu en placer une. Quelqu'un s'est introduit chez moi pendant que j'étais parti.

Prenant aussitôt un air grave, la femme le fit entrer chez elle, verrouilla et se précipita sur son téléphone posé sur un guéridon, près d'une causeuse en velours bleu usé.

— Dans l'coin icitte, y'arrivent vite, d'habitude, fais-toi-z'en pas, dit-elle en composant le 911.

Francis ne sut trop s'il était ou non content d'apprendre cela.

Les policiers arrivèrent effectivement très rapidement. Et repartirent avec presque autant d'empressement.

— Pouvez-vous venir ? demanda un des deux agents à Francis après que celui-ci les eut entendus, depuis l'appartement voisin, enfoncer la porte de sa salle de bain.

Il s'exécuta docilement et suivit le flic dans son propre appartement où personne, hormis l'autre flic, ne les attendait.

— Mais y avait quelqu..., commença Francis en se disant du même souffle que toute tentative d'explication, de justification, s'avérerait non seulement vaine, mais incriminante.

— C'est possible, consentit le premier policier, l'autre se contentant de prendre des notes. Vous aviez l'air d'avoir peur pour vrai, on remet pas ça en doute...

J'avais pas peur d'un voleur, pensa Francis par-dessus l'agent qui parlait toujours.

— *T'avais peur de quoi, Francis ?*

— *J'avais peur que mon père m'ait retrouvé.*

— ... Sauf que la porte d'en arrière, poursuivait le flic, juste ici, 'est barrée...

— Et la voisine et moi, on l'aurait entendu sortir par en avant, compléta Francis de mauvais gré. Mais la porte de la salle de bain...

— Barrée de l'intérieur. Vous pourriez pas... avoir actionné l'verrou d'la poignée en sortant, sans vous en rendre compte ? C'est juste un bouton... des fois, on appuie sans s'en apercevoir...

— Non, dit Francis avec une conviction coupable.

— Je sais que votre porte d'entrée était ouverte, mais y a pas d'traces d'effraction. En bas non plus.

— Celle d'en bas se verrouille automatiquement, plaïda Francis.

— Est-ce qu'il vous manque quelque chose ? éluda le policier.

— Non. Ma télé et mon magnétoscope sont encore dans ma chambre. C'est tout ce que j'ai qui a un peu d'valeur. J'viens juste d'emménager.

— Ça serait important d'vous faire brancher l'téléphone, en tout cas, suggéra le second agent en levant le nez de ses notes.

— Oui, acquiesça Francis. J'suis censé faire ça demain. Y a plein d'choses à penser...

— Pas tant qu'ça, répondit le même policier sans cette fois quitter des yeux son calepin. Se faire brancher l'téléphone...

— Pis acheter une couple de meubles, compléta son collègue en se préparant à prendre congé. Une table de cuisine, ajouta-t-il en désignant du menton l'espace vide au centre de la pièce.

La voisine, qui avait profité de la commotion pour venir fureter chez lui, se tenait maintenant tout près de Francis. L'odeur de houblon rance qu'elle dégageait n'émanait pas que de son haleine, constata-t-il. Toute sa personne exhalait ce parfum de taverne cheap. Il l'aurait préférée très loin de lui.

— Bon ben on aura eu plus de peur que d'mal, dit-elle en les regardant s'engager dans l'escalier sans un bonsoir. Merci ben, là.

Quand la porte extérieure se fut refermée, elle ajouta :

— Gang de bozos. Y t'ont pas cru, j'cré' ben.

— Non. Ils m'ont pas cru.

— On est dans Centre-Sud, icitte. Des vols, y en a en masse. Pis c'est pas nos p'tites serrures qui doivent être ben ben difficiles à crocheter pour quelqu'un qui connaît ça. Eux autres, y voulaient probablement juste pas s'donner du trouble, suggéra-t-elle en montrant du pouce la porte par où les deux agents venaient de sortir.

De quoi se mêlait-elle, celle-là ? Francis n'avait pas besoin d'être rassuré. Il n'avait pas verrouillé la porte de la salle de bain par mégarde. On n'appuyait pas sur une poignée en la tournant

juste ce qu'il fallait pour actionner le mécanisme sans s'en rendre compte. Non !

— Veux-tu traverser prendre une bière ? Ça t'calmerait peut-être, après toutes ces émotions-là.

Ces émotions-là n'étaient rien comparées à celles qu'il avait vécues juste avant de rentrer chez lui.

— Non, merci, déclina Francis. Je suis calme. Il faudrait que j'dorme, en fait. Merci beaucoup, pour le téléphone. Bonsoir.

— Bonsoir, là, bonsoir, dit-elle en retournant sur le palier. Ça m'a fait plaisir de t'aider. Tu viens faire ton tour quand tu veux, là. Chu pas sorteuse. Ah ! Au faite, moi, c'est Louisette.

— Ah, euh... Francis. OK. Bye, là, ajouta-t-il en s'appropriant à refermer la porte sur une Louisette qui serait volontiers restée passer un moment. Ah ! pendant qu'j'y pense, se souvint-il. Avez-vous vu des souris, chez vous ? Parce que chez moi, y en a au moins une qui s'promène.

— Non, non, pas depuis l'année passée, répondit-elle en faisant un pas vers lui et en menaçant de franchir de nouveau le seuil de chez Francis. Le propriétaire a fait venir un exterminateur, l'année passée. J'en ai pas revu depuis c'temps-là.

— Bon, merci, dit-il. J'vais m'occuper d'ça, si c'est pas généralisé. Bonsoir.

La porte se refermait, la largeur de l'embrasure s'amenuisait, s'amenuisait. Une lueur d'espoir vacillait dans le regard triste de Louisette ; le visage prématurément flétri demeurait là, un peu moins visible... en partie... plus du tout.

— *Grosse ostie d'vache de sangsue d'crisse de pas d'vie.*

L'épisode du mystérieux intrus, étonnamment, ne l'empêcha pas de dormir. Celui de la souris, en revanche, le tint sur le qui-vive. Francis revoyait sans cesse le faciès effilé, gris, le museau noir dont la truffe suintait à la lueur de la flamme de l'allumette. Les petits yeux rouges, luisants... Cette image l'écœurant.

Elle flotta dans sa tête jusqu'à tard dans la nuit, tôt le matin...

5. Vortex

Samedi 5 août, possiblement. Francis prit soin de ne pas regarder l'heure en se levant. La veille, il avait retiré sa montre en se mettant au lit. Elle traînait par terre, près du sommier, près de la boule de cellophane qui avait recouvert son matelas... Ne pas regarder. Francis ne désirait pas que son cerveau disposât de cette information. Les élancements dans son corps éreinté trahissaient une grande fatigue ; il ne pouvait avoir dormi bien longtemps. En fait de données, c'était largement suffisant. Si son cerveau savait combien de temps il avait dormi, ou n'avait pas dormi, il serait en mesure de déclencher la machine à angoisse car, sans l'ombre d'un doute, Francis n'avait pas suffisamment dormi.

Il remit les mêmes vêtements que la veille : t-shirt et short de type safari avec larges poches latérales. Ou avait-il dormi avec ? Pouvait-il se voir les revêtir, à l'instant ? Depuis combien de jours les portait-il ?

— *Va donc manger, à 'place, Francis.*

Les rôties passèrent mal. Il crut même qu'il allait les rendre, mais le mal de cœur se dissipa. L'idée qu'il souffrît du même genre de nausées matinales qu'une femme enceinte le fit sourire, un peu. Arrivé de sa province dans la vaste métropole, un jeune homme impressionnable est engrossé par le Diable. *Francis' Baby* : une parodie *queer* du classique de Polanski.

Francis eut beau regarder sous le frigo, dans les armoires : pas traces de festin ou d'excréments de rongeur. Il l'aurait pourtant, la peste, se promit-il en quittant son appartement après son déjeuner ingurgité il-ne-savait-à-quelle-heure.

— *Essaye pas !*

Direction : la quincaillerie. C'était bien là qu'on vendait ce genre de choses : poison à rat et autres trappes ? Et une lampe de poche ; ne pas oublier la lampe de poche.

Aurait-il dû l'écrire ?

— Bonjour, dit la voisine en ouvrant sa porte au moment même où Francis refermait la sienne.

— Allô, lâcha-t-il en vitesse en s'engageant dans l'escalier.

— Bonne journée, là.

— Merci. Vous aussi, ajouta-t-il en atteignant la porte du bas.

Il savait qu'elle demeurait plantée sur le palier. Il le devinait parce qu'elle n'avait pas refermé sa porte, parce qu'il était évident qu'elle voulait jaser, parce que son isolement sautait aux yeux. Probablement reconnaissait-elle celui de Francis, d'où sa persistance à l'emmerder, sans toutefois avoir la perspicacité de comprendre non seulement que lui s'en accommodait très bien, mais qu'il le recherchait au surplus.

— *Conne !*

Dehors, le soleil était déjà haut. On pouvait le déduire grâce à la tache claire qui empêchait les cieux lourds d'être uniformément gris.

Francis marcha en direction de la rue Ontario et, parvenu à l'intersection, parvenu aux *chicks-with-dick*, prit à droite. Elles gloussaient derrière lui ; virevoltent les tignasses, remontent les implants mammaires.

Il se souvenait d'avoir repéré une quincaillerie lors de son périple au supermarché du coin, au moment de son arrivée. Il eut tôt fait de retrouver le commerce situé non loin du bar miteux.

Un carillon automatisé signala son entrée. La caissière lui adressa un sourire idoine avant de

retourner à sa lecture d'une revue à potins. Dans l'une des rangées, Francis croisa un employé : Gilles, pouvait-on lire en lettres brodées sur sa veste.

Francis souhaitant aller au plus court, il omit volontairement le bonjour d'usage. Il avait localisé les lampes de poche, près du comptoir-caisse, ne lui manquait plus que le poison à rats. Où se trouvait-il ?

— Deuxième rangée, en haut. Les trappes sont là aussi. Y s'fait un *stuff*, astheure. Les souris mangent ça pis ça les fait sécher. Ça élimine le problème des odeurs de décomposition. Y sèchent dans les murs. C'est c'qui s'fait de plus prop'.

Francis aima l'idée et prit le chemin de la deuxième rangée en essayant de s'imaginer ce qui arriverait à un humain ayant malencontreusement ingéré ledit produit. Un être humain pouvait-il malencontreusement ingérer ledit produit ou devait-on nécessairement l'y avoir contraint, par la force ou par la ruse ?

Il vit un visage se ratatiner à la manière d'un raisin sec, comme aspiré de l'intérieur. Il vit le visage de son père vidé de toute substance, de tout liquide physiologique, rabougri. Il en avait déjà rêvé, gamin. N'en avait-il pas rêvé, gamin ? Rêvait-il encore ?

Non, il était vraiment à la quincaillerie pour acheter du poison. Du poison pour la souris qui l'empoisonnait.

À ce propos, il n'avait pas pris ses pilules, ce matin – en admettant qu'on fût le matin. Tout à l'heure. Il les prendrait tout à l'heure, en rentrant. Dès qu'il rentrerait tout à l'heure, il les prendrait. Ses pilules.

La boîte jaune était difficile à rater. Elle contenait des petits cubes rouges qu'on pouvait sans problème glisser sous le frigo, derrière la cuisinière, mais qu'on devait garder hors de la portée des enfants et des animaux de compagnie. Francis n'en possédait aucun et il n'était plus un enfant ; ne l'avait jamais été, ou si peu. Le problème serait donc réglé... sans problème.

Il avait mal à la tête. Sa tête lui faisait mal. Depuis le réveil. Depuis peut-être avant. Malmal... Éric aurait peut-être su depuis combien de temps, mais Éric n'était pas là. Francis n'avait pas encore pris sa médication du matin, mais ce n'était pas suffisant pour qu'Éric se manifestât aussitôt. Ce n'était pas magique. Les hallucinations n'étaient pas magiques.

Francis posa la boîte de poison sur le comptoir-caisse et s'accroupit un peu afin d'examiner la sélection de lampes de poche proposée.

Il opta pour un modèle « régulier » entouré d'une couche de caoutchouc noir destinée à faciliter l'adhérence et qui venait avec deux grosses piles.

Une poignée de dollars soutirés à même sa carte de débit et un autre sourire mécanique plus tard, Francis reprit le chemin de la maison.

Il devrait sortir davantage, se dit-il en route. Mais pas ici, pas dans cette rue. Par terre, les seringues usagées encombraient les abords du trottoir, encombraient sa vue. Il ne les avait pas remarquées, le premier jour, le jour des zombies. Il n'avait vu qu'eux, pas le reste, pas le vecteur de leur mort annoncée. Mais aujourd'hui, aujourd'hui que le filtre de la nouveauté s'était dissous, Francis voyait cela, voyait tout. Le ciel fâché, les seringues, l'artère commerciale de troisième zone. Il voyait ce qui encombrait le trottoir parce qu'il marchait désormais tête baissée.

Les grues tapaient du pied coin Ontario-Édoin lorsqu'il repassa par là. Gloussent, gloussent, virevoltent les tignasses, remontent les fausses boules. Elles commencent leur service de bonne heure, pensa-t-il sans s'attarder, sans les regarder. À Montréal, il ne fallait pas regarder. C'était aussi pour cela qu'il s'y était installé.

Suzie manquait à l'appel. La géante noireude qui l'avait abordé... Elle était là, tout à l'heure,

non ? Elle n'y était plus. Était-elle en train de faire un client ? Suçait-elle un homme marié (le voisin de Francis ?) dans le stationnement de l'hôpital Notre-Dame, derrière le bar ? Était-elle retournée auprès de Marc Gagnon, son ancienne star du hockey d'amant ? Suzie, comme Suzie Lambert. Suzie Lambert, comme dans *Lance et compte*, série mythique dont Francis avait raté l'âge d'or.

En tournant à gauche dans Édoin afin de remonter la rue jusque chez lui, il aperçut, dépassant de l'étroit passage aménagé entre l'arrière du bar et la clôture grillagée du stationnement de l'hôpital, un pied recouvert d'un bas de nylon noir troué au gros orteil. Un *stiletto* rouge au talon d'une longueur vertigineuse reposait non loin de là, à demi dissimulé par une trouée de mauvaise herbe.

À la fois fasciné et appréhensif, Francis s'approcha de (la dépouille de ?) Suzie. Oui, c'était bien elle, constata-t-il en arrivant vis-à-vis du passage. Elle était affalée là, molle, une main protégeant son sac, l'autre tenant une seringue vide. Elle respirait, lentement, régulièrement. Francis eut un regard en direction des consœurs de Suzie. Celles-ci détournèrent aussitôt la tête en feignant de n'avoir rien remarqué.

Sans réfléchir, parce qu'il n'y arrivait plus très bien de toute façon et parce qu'il lui arrivait d'être déconnecté, comme en ce moment, Francis se pencha et ramassa la seringue souillée. Suzie ne remua même pas l'un de ses faux cils alors qu'il enfonçait la seringue dans la poche latérale inférieure de son short safari.

La première porte de son immeuble était entrebâillée. Ne pas regarder la vieille voisine qui le regarderait en retour. La seconde, la sienne, était fermée comme il se devait, et la troisième était marquée dans sa partie inférieure par des marques sombres laissées par des coups portés avec le pied. Ne pas regarder.

Clé dans le verrou. Monter les marches sans faire de bruit. La voisine, Louisette, qui s'approchait de sa porte. Elle ne l'ouvrirait pas ; pas cette fois. C'eût été embarrassant pour tout le monde. Tout à l'heure, elle devait avoir compris que Francis ne la voisinerait pas malgré les événements de la veille (quels événements, déjà ?). Mais elle s'approchait de sa porte, Louisette, avec son country en sourdine, pas trop fort afin d'entendre tout bruit dans l'escalier, comme juste maintenant. Elle devait avoir compris ; elle devait. N'importe qui aurait compris et c'est ce qu'elle était : n'importe qui.

Francis referma, mit les verrous, la chaînette, soupira. Il avait faim. Il posa ses emplettes sur le comptoir et demeura interdit un instant, surpris de trouver deux rôties dans une assiette près de l'évier. Il approcha le doigt et y toucha avec précaution, comme si le pain allait le brûler, à l'instar de l'allumette, il ne savait plus trop quand. Mais les toasts étaient froids.

Les gargouillis insistants de son estomac tendaient pour leur part à démontrer que Francis n'avait en fin de compte peut-être pas mangé, ce matin, ou ce midi, ou peu importe l'heure qu'il était. Ou plutôt si, cela importait, et c'était justement pour cela que Francis refusait de regarder l'heure à la montre qu'il portait pourtant toujours au poignet.

Quoi ! ? Il leva l'avant-bras à hauteur des yeux et trouva sa montre bel et bien attachée à son poignet alors qu'elle aurait dû se trouver sur le sol de sa chambre, près du sommier. Près de la boule de cellophane.

— *Regarde pas l'heure, Francis.*

Essayant tant bien que mal d'ignorer le léger tremblement qui agitait sa main, il prit une bouchée de rôtie. Le beurre avait ramolli le pain grillé. Francis eut l'impression de mordre dans une éponge humide. Il avala en fermant les yeux.

Il n'eut pas le temps de se rendre à la salle de bain et vomit dans l'évier. Ironique, pensa-t-il en tournant le robinet d'eau froide afin de se rincer la bouche. Plus tôt, il avait *cru* manger en craignant

d'être malade sans l'être pour autant. Maintenant qu'il *avait* mangé, mangé pour vrai – vrai ? –, voilà qu'il était effectivement malade.

Sans réfléchir, d'instinct en quelque sorte, Francis tourna la tête en direction de la fenêtre de la cuisine. Là-bas, par-delà la cour, de l'autre côté de la ruelle, l'espion guettait. S'agissait-il d'un voisin trop curieux ou d'un autre fragment de son imagination ? Des deux ?

Ses pilules..., se souvint-il. Les avait-il prises, ce matin ? Non, non puisqu'il s'était dit tout à l'heure, à la quincaillerie, qu'il devrait les prendre, qu'il ne les avait pas prises. Pas prises.

Or, s'arrêta-t-il pour penser, il était parti certain d'avoir déjeuné, certain d'avoir mangé les deux rôties beurrées qui l'attendaient pourtant sur le comptoir de la cuisine à son retour. Il en était si convaincu qu'il avait même imaginé un souvenir dans lequel il avait eu la nausée alors que cela aussi s'était produit seulement à son retour, là, maintenant, en faisaient foi les grumeaux épars que n'avait pas entièrement chassés l'eau froide, dans l'évier.

Donc. Donc il était logique de croire qu'il avait pris ses pilules en se levant, puisque de cela il ne se souvenait pas. Et comme ce dont il se souvenait ne s'était pas produit, ce dont il ne se souvenait pas ne pouvait qu'avoir eu lieu.

— Arrête de m'regarder !!! cria Francis à la fenêtre avant de tourner les talons et de s'enfermer dans la salle de bain en claquant la porte, qui fermait mal depuis que les policiers l'avaient forcée.

À cause de son état de fièvre croissante, ou peut-être parce que la Bête, son cerveau, désirait jouer un peu, Francis oublia de ne pas se regarder dans la glace de la pharmacie. Des cernes prononcés avaient élu domicile sous ses yeux hagards. Il avait les cheveux gras, la peau huileuse. Il pencha la tête et huma ses aisselles, successivement. À vue de nez, il était plus que temps qu'il prît une douche. Il ne se souvenait pas de s'être lavé, ce matin. Et le jour précédent ?

— *Et jeudi ?*

Francis se revit sous la douche en flashs successifs sans pour autant être en mesure de préciser le jour évoqué.

Il n'avait pas dû prendre ses médicaments, alors. Tout rentrerait dans l'ordre lorsqu'une quantité suffisante de psychotropes aurait recommencé à affluer dans son organisme.

Soulagé à cette simple idée, Francis tendit la main, prêt à saisir ses flacons sur le rebord du lavabo, mais celle-ci se referma sur du vide.

Francis déglutit et, sans bouger la tête, tourna les yeux en direction du lavabo. Brosse à dents, dentifrice, verre taché d'un cerne de dentifrice... pas de flacons de pilules.

Pharmacie, vide.

Armoire du meuble-lavabo, vide à l'exception de la bouteille de nettoyant.

Respiration, trop rapide.

Vision, brouillée.

Il avait regardé l'heure. Il ne voulait pas, mais il l'avait fait, par mégarde. Dans l'agitation. L'agitation de ne plus savoir, de ne plus être certain. 13 h 09.

— *Arrête ! Regarde pas !*

Il avait dû se lever vers midi. Ou 5 h 30 du matin, pour ce qu'il en savait.

— *T'as regardé ta montre. Tu regardes toujours quand y faut pas !*

Hein ? Entendait-il vraiment de nouveau des voix ? Celle d'Éric ?

— J'devrais sortir un peu plus, dit-il tout haut. J'me suis dit ça, tout à l'heure. J'ai pas rêvé ça. J'avais un sac de la quincaillerie. Le sac est sur le comptoir.

Joignant le geste à la parole, Francis montra le sac qui reposait effectivement là, sur le comptoir

tout à côté de lui. Car lui, Francis, n'avait pas bougé de la cuisine. Ou peut-être était-il allé dans sa chambre, pour s'habiller ? Non, il s'était habillé plus tôt. Il était habillé au moment de se rendre à la quincaillerie. Il ne s'y était pas rendu tout nu, quand même ! Il n'était pas fou ! Enfin, si, mais pas comme ça.

Il n'avait pas bougé de la cuisine. Le comptoir, le sac sur le comptoir, l'assiette contenant deux toasts dont l'un avait été entamé d'une bouchée, près de l'évier...

Soupçonneux, Francis voulut examiner de plus près les marques de dents sur la rôtie. C'étaient les siennes, mais il y en avait d'autres, plus petites, minuscules, hypocrites...

Francis ouvrit le sac et en sortit la boîte jaune et la lampe de poche, qu'il déballa. Après avoir mis les piles en place, il alla s'agenouiller devant le réfrigérateur et pointa le faisceau sous l'appareil. La lumière crue ne révéla que des moutons de poussière.

Dépité, Francis revint sur ses pas et ouvrit la boîte de poison. Des gants. Il devait enfiler des gants avant de manipuler les cubes rouges. Dans l'armoire sous l'évier, il trouva, comme il l'espérait, une vieille paire de gants de vaisselle jaunes abandonnée dans le creux du coude du tuyau de renvoi d'eau.

Ainsi équipé, Francis procéda à l'extraction proprement dite de la substance judicieusement solidifiée en petits blocs attrayants pour les yeux de la vermine. Les yeux luisants... le museau suintant, humide, qui avait presque touché ses doigts...

Francis fit glisser un cube sous le frigo, en laissa tomber un derrière la cuisinière, en balança un troisième entre la laveuse et la sécheuse. Enfin, il en déposa un bien à la vue dans un coin de sa chambre, près de son lit. Le sommier posé à même le sol n'offrait guère de cachettes, que ce soit à un monstre de dessous de lit ou à une souris. Et ses couvertures ? Et ses draps ?

En panique, Francis arracha couvre-lit et drap en les secouant violemment. Rien n'en tomba. Le drap de contour, lui, était bien lisse et n'accusait aucune bosse suspecte.

Presque à regret, Francis refit son lit, moins convaincu qu'il ne l'aurait voulu. Puis il eut une idée. Il ramassa la housse de plastique et l'appliqua par-dessus les couvertures en enfonçant les contours sous le matelas. Voilà ! C'était une solution temporaire mais efficace. Lorsqu'il irait s'acheter des meubles, il se procurerait une haute armoire, une armoire haute sur laquelle il pourrait entasser les couvertures chaque matin afin d'empêcher les souris de s'y cacher durant la journée.

Mais d'ici là, il la capturerait sûrement. Oui. Oui, il la capturerait sûrement avec le poison affriolant que même lui n'aurait pas dédaigné de goûter. Ça ressemblait presque à des bonbons. Garder hors de la portée des enfants. Il n'était plus un enfant, ne l'avait jamais été, ou si peu. Si peu, si peu, si peu si peusipeusipeusipeusipeusipeusipeu...

Sa montre indiquait 15 h juste : 15 h. Peut-être sa montre mentait-elle. Dehors, il faisait jour. Peut-être le ciel mentait-il aussi ? argumenta encore Francis en mettant pour la première fois le nez sur le long balcon d'en arrière que se partageaient les deux appartements du haut.

Il remarqua trop tard que Louissette l'avait précédé dehors. Assise sur une chaise de parterre pliante, elle observait le voisinage à l'aide de grosses jumelles noires. Ses jambes lourdes et constellées de varices suggéraient de la rétention d'eau. Elle avait de tout petits pieds, aujourd'hui chaussés de sandales de caoutchouc rose, usées, comme elle.

Pendant une fraction de seconde, Francis crut pouvoir rentrer discrètement mais elle tourna aussitôt la tête dans sa direction en souriant derrière ses longues-vues.

— T'es flou en maudit, d'même, s'exclama-t-elle en riant.

Elle posa ses jumelles sur le rebord de sa fenêtre et les troqua contre une cannette de bière. Elle

était déjà engourdie, à en juger par la lenteur de ses gestes.

— D'habetude, j'sors juss' quand qu'y fait beau, articula-t-elle avec un peu de difficulté, mais vu qu'y fait un temps d'cul depuis quatre jours, ben j'ai dit, Louisette, c'est aujourd'hui qu'tu sors dehors. Ça fait que me v'là à 'gâder les p'tits oiseaux. On en a beaucoup, des oiseaux... J'savais leurs noms, quand j'tais p'tite. J'ai toute oublié ça. J'oublie toute, c'tes temps-icitte on dirait. Y a des périodes de même, tsé ?

— Non, je sais pas, mentit Francis sans bouger.

Elle ne parut pas l'entendre, ni le voir, d'ailleurs, même si elle le regardait.

— J'me sus faite un nœud coulant, tantôt, lâcha-t-elle à brûle-pourpoint. J'voulais voir les oiseaux une dernière fois, avant.

— Avant quoi ? s'enquit Francis en se demandant si elle accepterait de lui prêter ses jumelles afin qu'il puisse mettre un visage sur le voisin d'en face qui passait son temps à le surveiller.

— Avant d'régler mes problèmes d'insomnie, j'imagine, dit Louisette d'un timbre égal, le débit un peu moins pâteux. Damnés cauchemars... Pis dis-moi « tu ». Tu peux m'dire tu.

Une sonnerie retentit.

— Votre téléphone sonne, j'pense, Louisette.

Ils rentrèrent chacun chez soi, lui soulagé, elle, il n'aurait su dire. Elle avait fait état d'insomnies, lui semblait-il. C'était peut-être l'air ambiant puisqu'il en souffrait lui aussi ? Et les pertes de mémoire. Elle oubliait des trucs, comme lui. L'air ambiant. L'air vicié de l'immeuble. L'air vicié de Montréal ? Nancy n'avait-elle pas mentionné des insomnies ?

— Nancy est à Montréal ? s'enquit-il avec surprise.

L'air vicié, oui... Maintenant que Francis y pensait, ça ne sentait pas très bon. Pas bon du tout. N'était-ce pas justement pour cela qu'il était sorti sur le balcon, à l'instant ? Parce que ça puait ?

À propos d'oublier des trucs, il voulait demander quelque chose à la voisine, tout à l'heure. Les jumelles, pour regarder les petits oiseaux une dernière fois. Non, non, c'était pour autre chose. L'espion ! Voilà, il avait pensé emprunter les longues-vues afin de surprendre le voyeur d'en face.

Sans attendre parce que craignant d'oublier de nouveau, Francis rouvrit la porte arrière et retourna dehors.

Il faisait effectivement un temps de cul, se dit-il en avançant une main par-dessus la rambarde. Quelques gouttelettes froides vinrent s'abîmer au creux de sa paume. Francis l'essuya machinalement contre le tissu de son short et s'aventura du côté de chez Louisette. Les jumelles se trouvaient toujours sur le bord de la fenêtre. Derrière la vitre, Francis pouvait voir la cuisine de sa voisine de même que celle-ci, pendue au plafonnier. La silhouette de la femme était un peu à contre-jour mais on percevait très bien les légères contractions de ses jambes qui s'agitaient dans le vide.

Le pied gauche perdit sa sandale. Rose, usée.

Francis cogna doucement à la fenêtre.

— J'vous emprunte vos jumelles, Louisette. OK ?

— *Elle va faire dodo, Francis ?*

— *Oui, elle était fatiguée.*

La pluie devint plus lourde.

— Fatiguée, répéta-t-il, cette fois tout haut.

De retour chez lui, Francis braqua les jumelles sur la fenêtre d'en face. Déserte. Hum ! Il l'attraperait bien. Lui, là-bas, et la souris aussi. Tiens, la souris ! Où en était ce dossier-là ?

Lampe de poche sous la cuisinière, sous le frigo ; rien, rien. Près de son lit ? Rien au cube.

Lucie avait déjà eu des problèmes de vermine. L'automne venu, ces sales bestioles trouvaient toujours à se faufiler à la chaleur. Avec son efficacité redoutable, Lucie avait rapidement eu raison des indésirables. Il devrait lui demander comment elle s'y était prise.

Songeur, il regagna la cuisine afin d'aller consulter les instructions au dos de la boîte de poison. Peut-être un détail lui avait-il échappé ? Peut-être le fabricant dispensait-il des conseils plus pointus ? Ou peut-être encore donnait-il quelque délicieuse recette, comme sur les boîtes de céréales ?

Francis se pencha devant l'évier et ouvrit l'armoire où il avait rangé la boîte avec les produits ménagers.

— Il faut qu't'appelles ta matante de toute façon, Francis, dit Éric en sortant de sous le lavabo de la cuisine.

— Éric, je t'avais demandé...

— Ben oui, ben oui. Tu m'avais demandé.

— J'rêve encore, c'est ça ? Et pourquoi t'as recommencé à m'parler dans ma tête, des fois ?

— Non, Francis, soupira Éric en le regardant avec indulgence, j'ai pas recommencé à t'parler dans ta tête. On s'parle pour vrai. Ben, c'est dans ta tête, mais c'est pour vrai. Tu m'vois pour vrai pis tu fais ma voix pis la tienne. Ah pis tu sais comment ça marche ! J'vas pas t'expliquer en plus ! Pis de toute façon, c'est pas pour ça qu'chu là. Tu rêves pas. Pas c'te fois-citte. Là, t'es en train d'te dire que ça doit faire une couple de jours que t'as pas pris tes médicaments, contrairement à c'que tu pensais.

— Est-ce que c'est vrai, que j'rêve pas ?

— Pince-toi, tu verras ben, proposa Éric.

— Si j'me pince et qu'ça fait mal, c'est peut-être...

— ... juste ton cerveau qui t'niaise ? Peut-être. T'es tellement fucké qu'ça s'pourrait.

— Change de ton, Éric !

— Change de ton, Éric, l'imita son ami en prenant une voix de fausset. Sinon quoi ? Tu vas m'faire disparaître ? Bonne chance ! T'as même pu d'pilules !

Dehors, la pluie virait à l'averse.

— C'est d'la vieille tuyauterie, icitte, remarqua Éric en se redressant alors que Francis refermait la porte de l'armoire. Le système d'aqueduc doit être encore plus vieux.

— Pourquoi tu m'parles de tuyauterie, Éric ?

— Parce que si y continue à mouiller d'même, les égouts vont peut-être ar'fouler. Pis toi, tu vas peut-être patauger dans' marde. Ça serait drôle. Tu pataugerais dans' marde au propre pis au figuré.

— T'es trop jeune pour connaître cette expression-là, Éric.

— T'es trop jeune pour connaître cette expression-là, Éric, l'imita encore ce dernier.

— Pourquoi tu m'haïs tout à coup, Éric ?

— Parce que tu t'haïs tout à coup, Francis. Viens voir.

Francis suivit son ami à la salle de bain.

— Regarde, dit Éric en indiquant le rebord du lavabo où auraient dû se trouver les deux flacons de pilules.

— C'est le voleur, expliqua Francis. Il est entré pendant qu'j'étais parti. Il s'est enfermé ici pis il a volé mes médicaments. Ça devait être un drogué. Y a plein d'drogués ici, Éric. Les gens s'piquent... C'est des morts-vivants.

— J'sais. C'est les zombies qui s'cachent dans les immeubles abandonnés. J'les ai vus quand tu les as vus. T'habites peut-être dans un immeuble abandonné ? Mais ça t'avance pas ben ben, pour tes

pilules. Qu'est-ce tu vas faire ?

— J'peux m'en passer, argua Francis d'une voix chevrotante.

Éric se contenta de rouler des yeux.

— Moi, j'peux pas t'forcer à rien, Francis. Mais j'peux essayer qu'tu sois moins dans l'trouble, par exemple.

— Tu m'haïs plus, là ?

— C'est toi qui décides ça, tu l'sais.

— Comment j'peux être moins dans l'trouble, Éric ?

— Faut qu't'appelles ta matante pis ta mère absolument. T'as pas encore donné signe de vie pis elles doivent être super inquiètes. Tu voudrais pas qu'elles ar'tontissent icitte, hein ?

— Non. Il faut pas qu'elles viennent. Mais j'ai pas encore fait brancher l'téléphone... Attends ! Y a une cabine téléphonique, au coin de Papineau et Ontario, j'pense. C'est juste derrière, ici, vis-à-vis la station-service.

— Les zombies vont peut-être essayer d't'attrapper, si y pensent qu'y t'reste des pilules. Pourquoi tu vas pas chez ta voisine, à place ? Tu devrais pu sortir, Francis. Tu pourrais tomber sur ton père. Y t'cherche. Tu pourrais tomber dans une bouche d'égout, aussi. Ça s'peut, tsé. Tu pourrais tomber avec les p'tites filles mortes... avec les enfants morts. Y a plein d'enfants morts, Francis.

Porte arrière, on longe le mur de brique afin d'éviter d'être mouillé par la pluie ; balcon, chaise de parterre. Toctoc.

— Louiset, j'peux entrer ? Merci. Et merci pour les jumelles, aussi, dit Francis en refermant la porte derrière lui. J'vous les ramène dès que j'en ai terminé.

L'endroit était crasseux. Des bouteilles et des cannettes de bière vides traînaient dans tous les coins.

— Écoutez, Louiset..., dit-il en levant la tête en direction du visage tuméfié dont les yeux exorbités paraissaient prêts à être expulsés de leurs orbites. J'aurais un autre service à vous demander... Non ? Vous trouvez pas que j'ambitionne ? Sérieusement ? Merci, vous êtes vraiment serviable, surtout que je m'suis pas montré trop trop jasant... Non, non, c'est vrai, c'est vrai, ça m'gêne pas de l'admettre. Bon, c'qu'il y a, c'est que j'aurais besoin de faire un appel assez important, à ma famille. C'est un appel longue distance mais... Vous êtes certaine ? Oui, oui, évidemment que j'ferais la même chose. Oui, je m'en souviens : près du divan, dit Francis en gagnant le salon contigu.

— Oui, oui maman, c'est très bien. C'est grand. J'pensais pas que ce serait si grand, précisa Francis en regardant autour de lui tout en essayant de comprendre pourquoi il avait décoré ainsi, avec cette antique affiche de Samantha Fox qui jouait les aguicheuses sur le mur du fond.

— Tant mieux, dit sa mère à l'autre bout du fil. As-tu eu l'temps de t'installer pas mal ? On commençait à s'inquiéter, mais Réjean nous a dit que t'aurais ben des affaires à faire pis... pis que comme t'es un jeune homme, maintenant... Ben que tu voudrais profiter d'la grande ville ! T'as pas tout à fait l'âge de sortir mais tu parais tellement plus vieux...

Sa mère se tut, comme incertaine de la portée de ce qu'elle venait de dire.

— Oui. Tout est rangé, éluda Francis. Désolé de pas avoir appelé avant. J'viens juste de m'faire installer l'téléphone. Là j'arrive de l'épicerie. Y en a une pas loin.

Dire des choses normales. Normales. N'importe quoi. Il fait beau dehors. Non, il pleut.

— C'est bien, ça, dit sa mère. C'est bien d'avoir les choses pas loin.

— Oui. Tout est proche, inquiète-toi pas, maman. Ça va, toi ? Lucie t'fait pas trop suer ?

— Francis ! fit sa mère en étouffant tout de même un fou rire. Non, ça va. Elle continue à peindre. J'te dirais qu'elle s'y est remis un peu plus, même.

— Pas des clowns, j'espère.

— Non. Non, là elle est encore dans ses paysages, j'pense. Comme avant qu'tu partes. Pis on lit. On lit beaucoup, toutes les deux. On doit avoir l'air de deux vieilles filles, même avec Réjean dans' maison.

Dans cette maison-là, mieux valait avoir l'air d'une vieille fille que d'une petite fille, non ? Dans quelle maison, déjà ?

— T'es pas vieille, maman.

— Un peu, quand même. Mais... ça va, tsé. Je... c'est tous les jours un peu mieux, depuis que j'suis sortie.

— J'suis content, dit Francis qui, en fait, éprouva un soulagement immense en l'entendant dire cela.

— Mais assez parlé d'moi, décréta-t-elle. Parle-moi d'toi, mon beau. Heille ! Montréal, pis en appartement... mon Dieu...

Et pendant ce bref instant où elle laissa sa phrase en suspens, Francis sut qu'elle se disait qu'il s'en était fallu de peu pour que jamais il ne se rendît là. Que jamais ils ne fussent tous deux réunis, même dans des villes différentes. Mais Francis avait survécu à tout, au pire et au reste, et elle aussi. Et lui vivrait désormais à Montréal pour toujours, pour un temps. Et tout allait bien.

Tout va bien, maman.

— ... pis le cégep qui va commencer bientôt, poursuivait-elle en balayant d'un rire fébrile une subite note d'émotion. Es-tu nerveux un peu ?

— Non, pas vraiment. J'ai surtout hâte de voir si ça va être aussi stimulant que c'que promettait leur dépliant.

— J'suis certaine que oui. C'est tellement contingenté ! J'suis tellement fière ! J'te l'ai dit, que j'étais fière, hein ?

Il n'eût servi à rien de lui répondre « oui, huit ou neuf fois », car elle posait la question sérieusement. Elle ne s'en souvenait pas. C'était un des effets secondaires de ses médicaments : elle avait parfois des pertes de mémoire à moyen terme. Elle pouvait soutenir une longue conversation et s'y montrer presque aussi vive qu'autrefois, mais n'en gardait qu'un souvenir très diffus la semaine suivante. Peut-être l'air de Saint-Clo était-il également vicié ?

— Est-ce que ça pue, à Saint-Clo ? demanda-t-il spontanément.

— Qu'est-ce que tu dis, Francis ?

— J'disais que oui, je sais que t'es fière de moi, maman.

— Pis ton rendez-vous avec le docteur Barbeau, comment ç'a été ?

— Bien. Il est satisfait.

— Juste satisfait.

— Très satisfait.

— Tant mieux, c'est important. Y a ta tante qui va t'donner des informations. Ils ont appelé pour un autre rendez-vous. Vu qu't'avais pas encore le téléphone à c'moment-là...

— Oui, ils ont dit qu'ils devaient donner les nouveaux rendez-vous plusieurs mois à l'avance étant donné qu'on est plusieurs patients, patina-t-il afin de camoufler son mensonge.

— C'est normal, approuva sa mère. C'est une sommité, ton docteur. Bon, on va s'en garder pour la prochaine fois, là, parce que ça va t'coûter trop cher, sinon.

— Ça va, maman. J'ai pas à m'en faire pour l'argent, tu l'sais.

— Ben oui, ben sûr. Mais quand même, t'appelleras à frais virés, la prochaine fois, OK ? Ça nous donnera l'impression de t'gâter un peu, Lucie pis moi. Tiens, j'te la passe, là. Bye, mon bébé. J't'aime, là.

— Moi aussi. Bye, m'man.

— Francis ! ?

La voix reconnaissable entre toutes de Lucie.

— Salut, ma tante. Ça va ?

— Ah, nous autres, ça va toujours numéro un. Hein, ma sœur ?

Francis n'en attendait pas moins, Lucie flottant sur un nuage en permanence depuis que sa petite sœur était revenue vivre dans la maison de leur enfance. Lucie qui avait bien des fois prouvé sa valeur et envers qui Francis éprouvait *presque* de l'affection en la quittant. Et pour cause : savoir sa mère hors des murs de l'asile et à peu près complètement saine d'esprit représentait pour lui une épée de Damoclès en moins à lui pendouiller au-dessus de la tête. Et comme quelques-unes s'y entassaient déjà, pouvoir en retirer une représentait un luxe inespéré. D'où l'essentiel de sa gratitude vis-à-vis de sa tante ; cela, et aussi qu'elle se fût débrouillée afin que son neveu ne pût être mis en cause dans la disparition demeurée inexpiquée de Yoland Filiatreaut, le père de Geneviève.

— Es-tu bien installé dans ton chez-vous, là ? Ben non, qu'est-ce que j'dis-là, moi. T'arrives à peine. C'est comment ?

— Chez moi ?

— Non, j'veux dire, c'est comment d'avoir ta place à toi ?

— C'est... c'est l'fun, fut tout ce qu'il trouva à dire.

Il ne ressentait pourtant pas de plaisir, non parce qu'il était en train de parler à Lucie, quoique la chose ne pût être qualifiée de plaisante, mais plutôt parce que, justement, il ne se sentait pas vraiment chez lui, en ce moment.

— J'en ai un bon bout de fait, reprit-il.

— Ah oui ? C'est bien, ça. As-tu trouvé des beaux meubles ?

— Oui, j'ai trouvé des trucs, répondit-il en essayant de se rappeler où il avait pu dénicher un canapé aussi horrible. J'me suis fait livrer un bel ensemble de salon. J'suis assis dans l'divan, là. Très confortable.

Pantoute ! se dit-il en se contorsionnant l'arrière-train sur le coussin dont il sentait les ressorts.

— Bon, bon. J'suis contente. Ça fait au moins une bonne nouvelle c'te semaine ! Avec les policiers qui enquêtent encore... Ils ont mis des affiches un peu partout, jusqu'à Nottaway...

La ligne se brouilla alors, hachant la communication.

— ... à croire que ça aura jamais d'fin, se désolait Lucie lorsque cessa le parasitage. Mais j'devrais pas te... excuse-moi, mon grand. Tu dois vraiment pas avoir envie d'entendre parler d'ça.

— Ça va, dit-il.

Et qu'est-ce qui allait ?

— Les gens doivent commencer à s'dire qu'y a une malédiction sur Saint-Clo, continua-t-il d'une traite.

— Francis ! On rit pas avec ces affaires-là ! Ça existe, tsé !

Bon, bon, autant arrêter maintenant avant de remonter définitivement tante Lucie. Quand elle se prenait les pieds dans ses bondieuseries, ce pouvait être long.

— Va falloir que j'te laisse, ma tante. J'attends une autre livraison.

— Parfait, parfait. J'vais t'laisser à tes affaires. T'es ben fin d'avoir appelé, surtout qu'tu dois

avoir encore plein d'magasinage à faire... Pis t'retrouver dans c'te grand-ville-là ! Heille ! Montréal !

Eh oui, Montréal. Bon, on prend un autre appel, songea-t-il.

— Ah ! Francis ! J'veais noter ton numéro. Pis j'ai la date de ton rendez-vous, aussi. C'est le samedi 30 septembre à trois heures et demie. T'as d'quoi pour écrire ça ? Samedi 30 septembre à trois heures et demie.

— Oui, dit Francis en consignant l'information sur un des feuillets du carnet à messages posé près du téléphone.

— Ah pis Francis ?

— Quoi ?

— T'as oublié ta nouvelle ordonnance ici, que ton docteur t'avait signée, pour Montréal. T'en as besoin pour renouveler ta prescription à la pharmacie. T'as une pharmacie pas loin ?

— Oui, j'ai tout ça, mentit de plus belle Francis. C'est pas grave, pour l'ordonnance. J'ai suffisamment d'médicaments jusqu'à mon prochain rendez-vous. Le docteur Barbeau pourra m'en signer une autre à ce moment-là.

— Bon, parfait. Pis c'est quoi ton numéro, mon grand ?

— Euh...

La question fut accueillie par un autre trou de mémoire. Sans se démonter, il examina l'appareil et énuméra le numéro inscrit sur un rectangle de carton blanc protégé d'une plaquette de plastique transparent.

— OK, c'est dans mon carnet d'adresses, astheure.

— Bonne journée, ma tante. Et remercie Réjean de m'avoir emmené et aidé à emménager.

— Moi qui pensais qu'ses retrouvailles d'école aux dix ans, c'était juste une excuse pour partir sur une baloune... Ça lui aura au moins permis d'être en contact avec c'te Réginald Pilote.

— L'appartement est vraiment très bien, ma tante. Tu l'mercieras pour ça aussi. À la prochaine.

— Bye, mon grand. Prends soin d'toi, là.

— Promis, dit-il en ramenant à sa bouche le combiné qu'il s'apprêtait déjà à reposer sur le socle.

*

Il avait laissé la télé fonctionner. Il avait dû dormir tout l'après-midi, et le soir aussi. Quelle heure pouvait-il être ? Sa montre... 22 h 34, lui révéla le bouton de la veilleuse intégrée : 22 h 34, mais de quel jour ?

Francis se leva en massant son bras droit sur lequel il avait dormi trop longtemps et alla éteindre le téléviseur neuf. Il ne se souvenait pas de l'avoir allumé aujourd'hui, pas plus qu'il ne se rappelait avoir écouté une émission. Ou s'être mis au lit, tant qu'il y était.

Il avait rêvé. Un rêve extrêmement... vrai. De ceux dans lesquels les personnages de la série de films avec Freddy Krueger trouvaient la mort parce qu'incapables de différencier leurs cauchemars de la réalité. Le rêve que Francis venait de faire exsudait ce réalisme sournois destiné à déjouer le cerveau.

Mais à présent qu'il se remémorait le contenu du songe, qu'il en saisissait le sens et l'essence, Francis prenait également conscience de ce qu'il avait lui-même commandé cet hyperréalisme afin que son subconscient, personnifié peu subtilement par Éric, fût en mesure de lui livrer jusqu'au bout le message auquel lui-même s'appliquait à faire la sourde oreille en état de veille. À savoir que maintenant plus que jamais, de par la nouveauté de sa situation et du manque de repères inhérent à un

tel contexte – la nouveauté absolue – et de par le vol de ses médicaments et de par sa rencontre avec Nancy – ça faisait beaucoup –, Francis se trouvait en position de faiblesse psychologique. Et tout le déni qu’il mettait des trésors d’énergie à déployer n’y changerait strictement rien.

Or, s’il ne voulait pour rien au monde se rendre une fois de plus responsable de la mort d’un innocent, même d’un innocent coupable de choses n’ayant rien à voir avec lui, Francis devait s’astreindre à une discipline de fer.

— C’est mal parti, commenta Éric derrière lui.

Les yeux exorbités, Francis fit volte-face. Là, couché à l’endroit même où il se trouvait un instant plus tôt, reposait un double de lui-même, endormi, paisible, prisonnier sous la pellicule de plastique que Francis avait remise il ne savait plus quand sur le lit. Mais c’était indéniablement lui, là-dessous, il se reconnaissait sans peine à la faveur de la lumière du lampadaire tout proche.

Un double, comme dans le rêve qui hantait les nuits de ses huit ans. Un double de lui-même endormi sur un lit en pleine forêt et dont Francis craignait alors toujours qu’il ouvrît les yeux...

— Éric ? fit Francis en s’approchant prudemment. T’es-tu... déguisé en moi ?

— Tu sais même pu quand tu rêves pis quand t’es réveillé, reprit avec la voix d’Éric le double de Francis sans remuer les lèvres ni ouvrir les yeux.

— Mais... je... Dans la cuisine, quand Éric... quand t’es sorti de sous l’évier ? J’ai rêvé ou pas ? Et là, je suis réveillé ou pas ? J’étais certain que j’m réveillais après avoir rêvé tout ça, toi, la voisine...

— J’avais pas fini, expliqua Éric qui continuait de revêtir l’apparence de Francis.

Ce dernier, le vrai, attendit, debout à côté de son lit.

— Ben ! Quoi ? Qu’est-ce que t’avais oublié, Éric ? Qu’est-ce que j’avais oublié ?

— Reviens t’coucher pis j’vas te l’dire. J’m’endors, moi. Ça fait longtemps qu’m mon heure est passée.

— Ça fait neuf ans qu’tu devrais dormir, précisa Francis en regrettant aussitôt sa remarque mesquine.

Éric ne parut pas s’en formaliser. Francis reprit place dans son lit, mais sur la housse transparente, pas dessous, tout en prenant garde de toucher son... double. Il avait lu quelque part que, dans l’éventualité où aurait existé le voyage dans le temps, le même objet issu de deux époques ne pouvait cohabiter dans le même espace, le plus ancien ayant préséance et détruisant l’autre. Il n’était évidemment pas question de voyage dans le temps, mais en se voyant ainsi dédoublé, Francis eut soudain peur de... d’être absorbé. Ou annihilé.

— Bon, commença-t-il en essayant de parler d’un ton confiant, qu’est-ce que t’avais oublié d’m dire tout à l’heure ?

Il fixait le plafond en essayant de faire fi de la vague de malaise qui fluait et refluaient en lui depuis qu’il s’était recouché.

— J’avais oublié d’t dire qu’à partir de maintenant, répondit la voix d’Éric, vu qu’t’as pu de « repères », comme tu les appelles...

— Ça, je l’ai pas dit, je l’ai pensé.

— Ça change rien pour moi, Francis, que tu l’dises ou que tu l’penses.

— Bon. Mais oublie pas qu’il y a aussi les pilules. Je m’suis fait voler mes pilules.

— Tu voulais pas arrêter d’en prendre de toute façon ?

— Pas comme ça, Éric ! Juste de penser que quelqu’un est entré ici, dans mes choses...

— Pourquoi ça t’énervé tant qu’ça ? De toute façon, t’es jamais vraiment tu’ seul. Pas dans ta tête, en tout cas.

— Éric, qu'est-ce que tu m'veux ? Accouche, qu'on baptise ! Pis laisse-moi dormir, après !

Francis se tut mais reprit presque aussitôt.

— S'il te plaît, Éric. Il faut... il faut que j'dorme. Qu'est-ce que tu veux ?

— *Wow !* S'il te plaît ?

Si Francis avait pu voir le visage d'Éric, il y aurait sûrement décelé un sourire en coin. Mais le visage moulé par la cellophane appuyé sur l'oreiller voisin du sien était toujours celui du double de Francis, assoupi sans l'être.

— Donc, reprit Éric sans le laisser au supplice plus longtemps, étant donné qu't'as pu tes repères, que toute est nouveau pis que toute était un peu nouveau pendant l'année, à Saint-Clo, ben là, ton cerveau, la bête comme tu l'appelles...

— La Bête, Éric.

— Ouin, la bête, ben elle est comme sortie d'sa cage. Tu t'en es rendu compte, j'imagine ? Ça fait que la partie d'toi encore lucide, pis 'est pas grosse, laisse-moi t'dire ça, ben elle a décidé de faire un *shutdown*. On arrête toute pis on r'part la machine. Y faisaient ça, des fois, à' shop où mon père était camionneur. C'est ça qui est l'mieux, parce que là, t'es sur le bord de faire un court-circuit, Francis. En faite, on a essayé, *t'as* essayé, jeudi passé, le 3 août. Ç'a pas marché. C'est pour ça qu'tu t'souviens pas d'ce jour-là. C't'un trou noir.

— Un trou dans l'mur, Éric ? Un trou dans la forêt ?

— Francis, essaye de suivre, là. C'est important.

— Pis j'imagine que j'ai pas l'choix ?

À côté de lui, Éric soupira. La pellicule de plastique se souleva puis revint presque aussitôt adhérer au visage d'un peu plus près encore.

— Heille, Francis, j'te dis que pour un gars qui s'pense si smatt', t'es pas toujours vite vite ! Tu l'avais, le choix ! C'est toi qui l'as *câlé*, c'te *shutdown*-là. C'est toi qui m'as fait venir pour te l'dire ! C'est toi qui m'gardes en dedans pis qui m'sors une fois d'temps en temps quand ça *feel* pas !

— Fâche-toi pas, Éric.

— C'est pas d'ma faute si tu t'sens coupable, Francis.

— Voulais-tu m'dire autre chose ?

— Ben oui ! J'te l'ai pas encore dit, qu'est-ce que j'étais venu t'dire.

Éric prit une profonde inspiration avant de poursuivre. La pellicule moula tout le corps inerte, mais c'était plus facile pour Francis de percevoir la présence de son ami à côté de lui s'il ne regardait pas son double.

— C'est à propos d'tes repères. Ç'a toujours été super important pour toi. Ben là, avec ce qui s'en vient dans ta tête, ça risque de toute se mêler, pour un bout, avant que chaque affaire se replace pis que les affaires inutiles s'en aillent.

— Toi, vas-tu t'en aller ?

— C'est c'que t'espères, mais je l'sais pas si ça va marcher parce que tu peux pas l'savoir toi non plus. Pas tout de suite. Pas encore.

— Mais je... comment ça va s'produire ce... ce redémarrage-là ? Je suis pas un ordinateur !

— Ben oui, t'es comme un ordinateur. Pis en c'moment tu t'adresses à un d'tes programmes préférés.

— Éric...

— S'cuse. Mais c'est sérieux, c'que j'te dis là.

— J'te crois, mais j'voudrais juste comprendre ! Comment ça va se... ben... se produire, j'vois pas d'autre mot.

— J’peux pas te l’dire.

— T’es obligé d’m l’dire, Éric ! J’t l’demande !

— Je peux pas ! Pis là, écoute parce que j’ai pu beaucoup d’temps parce que tu vas t’éveiller pour de vrai dans pas long pis ça fait longtemps qu’ça t’est pas arrivé pis ça va pas être le fun. Avec ce qui va s’produire dans ta tête, tsé, pour que ton cerveau fasse le ménage, ben... ça s’peut qu’tu voyes passer des affaires que t’aimes pas, que tu voulais pas t’appeler. Des affaires qui t’font peur. Mais faut qu’elles passent, comme de l’eau d’pluie qui s’écoule vers l’égout. Ça s’peut aussi que...

Éric hésita à partager cette information-là ou, plutôt, à la mettre en lumière.

— ... Ça s’peut, aussi, que tu mélanges d’autres affaires. Que tu penses que tu vois une chose mais qu’en faite c’est une autre. C’est à cause que t’as pu d’repères pis que tu sais pu où pis quoi regarder, pis comment regarder. T’as de plus en plus tendance à tout confondre. Ça t’est arrivé, quand qu’on était p’tits en même temps. Sauf que là, vu qu’tu peux pas t’accrocher à un univers pis à des objets qu’tu connais, ça va rempirer. Pis en même temps, faut qu’tu passes à travers. T’as pas l’choix d’faire du ménage dans ta tête, sinon tu penses que tu pourrais devenir fou pour de vrai, pour de bon. Tu comprends-tu ?

— Je devrais pas, mais oui, j’comprends.

— Tant mieux. Ça veut dire qu’à partir de maintenant tu t’fies pu à rien.

— Sauf à toi, Éric ?

— Éric ? Non. Y’a fallu qu’ton ami aille faire dodo, *Fran-ciiisssss...*

Francis hurla puis cligna des paupières, hébété. Depuis combien de temps se tenait-il debout dans sa cuisine, surveillant la fenêtre d’en face avec les jumelles ? Sa montre indiquait 16 h 08. À quelle heure avait-il entamé sa surveillance ? Quand était-il revenu de chez Louissette ? Aucune importance : avec cette pluie, on ne pouvait voir à plus d’un mètre devant le balcon d’en arrière.

À force de fixer le panorama, le leitmotiv de la pluie avait dû induire en lui une sorte d’hypnose, de transe... comme un rêve éveillé. Il avait rêvé qu’il avait rêvé, c’était aussi simple que cela. Éric en double de lui-même, ses mises en garde renouvelées... Un redémarrage, un... « shutdown »...

De mauvaise grâce, Francis abandonna les longues-vues près de la cuisinière et quitta son poste de guet. Louissette ne verrait pas d’inconvénient à ce qu’il les gardât quelque temps ; elle gagnerait au change un voisin plus... voisinant. Cela mettrait un baume sur sa solitude galopante. Erh ! Il devrait peut-être accepter de prendre une bière avec elle, la prochaine fois qu’elle le lui proposerait.

Peu stimulé par cette idée, Francis allait gagner sa chambre lorsqu’il remarqua que sa porte d’en avant était ouverte. Circonspect, il risqua un œil sur le palier désert. La porte de Louissette était également ouverte. En bas, leur porte commune était, elle, bien fermée.

— Louissette ?

Il poussa doucement la porte de l’autre appartement.

— Louissette ? demanda-t-il un peu plus fort.

Il entra, sur ses gardes. Droite, salon désert, gauche...

— Ah ! vous êtes là, dit-il en se détendant. Désolé d’être entré comme ça. Je... eh bien j’m suis demandé pourquoi nos portes étaient ouvertes. Comment ? Ah ! Ah... ben oui, vu comme ça. Vous êtes certaine de préférer ça ? Bon, OK. C’est très gentil. C’est certain que ça va être plus pratique si j’peux entendre le téléphone sonner. Ma tante risque d’appeler. C’est son genre. Elle est... bien intentionnée mais envahissante. Vous savez c’que c’est. Mais elle m’a aidé quand j’en avais vraiment besoin. Et elle s’occupe de ma mère, alors j’la laisse faire, vous comprenez ? Oui, c’est ça. Comme vous dites : j’achète la paix. Vraiment ? Non, non, quand même : j’peux pas partir avec votre

téléphone ! Si vous vouliez appeler quelqu'un ? Ou si quelqu'un voulait vous appeler ? Jamais ? Jamais personne ? Bon, si vous y tenez...

Reconnaissant, Francis s'accroupit, débrancha le fil de la prise murale, tira dessus et l'enroula autour de l'appareil plutôt léger, un modèle couleur crème relativement récent mais pas pourvu d'un afficheur. Bah ! À cheval donné...

— Comment vous dites, Louissette ? s'enquit-il en se retournant vers la pendue. Non, c'est gentil. J'suis pas supposé boire d'alcool. J'prends des médicaments. Ah, et puis une fois n'est pas coutume, céda-t-il en s'avançant dans la cuisine avec le téléphone. Une bière, alors. Pourquoi j'prends des médicaments ? C'est une longue histoire. Elles le sont toujours... Mais vous m'faites penser qu'il faut que j'aille voir mon médecin pour ça, pour qu'il me signe une nouvelle ordonnance. Ben oui, parce que vous savez, la personne qui s'est introduite chez moi, elle m'a volé mes pilules, en fin d'compte ! Eh oui. J'ai pas fait attention quand les policiers étaient là. J'ai juste pensé à la télé et au magnétoscope. Oui, moi aussi, j'pense que ça doit être un junkie. Vous m'en voudrez pas si on remet la bière à plus tard ? OK, j'me sauve. Et merci encore pour le téléphone !

De retour chez lui, Francis alla brancher l'appareil à la prise murale qui se trouvait dans le salon, près du sol. À ce moment précis, c'était la chose logique à faire, comme si de brancher un appareil dans la prise suffirait à rendre possible la communication malgré l'absence de tonalité. Mais peut-être, à l'inverse, agissait-il ainsi afin de se couper du monde davantage, de manière inconsciente ? Se couper du monde en rendant inutilisable le seul mode de communication avec l'extérieur dont il disposait ?

Pourquoi voudrait-il se couper du monde ? se demanda-t-il en vérifiant que la languette du fil s'était bien enclenchée dans la prise. Inutilisable ? N'importe quoi ! Il était presque neuf, ce téléphone...

Après une hésitation, Francis décida de laisser sa porte ouverte afin que Louissette eût accès à l'appareil, puisque c'était quand même le sien. Elle devait pouvoir y avoir accès, amis ou pas. Maintenant que tout était clair entre eux, Francis ne croyait plus qu'elle essaierait de l'envahir. Une impression.

Pourquoi était-il revenu sans s'attarder, déjà ? Ah, oui : il fallait qu'il demande une nouvelle ordonnance à Barbeau, sur-le-champ. Il était impératif que Francis profite de ce moment de lucidité pour accomplir la chose logique. Il devait de toute urgence recommencer à prendre normalement ses médicaments, faute de quoi, les visites d'Éric ne cesseraient de se rapprocher. Heureusement qu'il avait mentionné en prendre à sa voisine, des médicaments, autrement, il aurait peut-être oublié de nouveau.

Elle n'était pas si emmerdante, au bout du compte, cette Louissette. Bon, si, peut-être un peu, mais elle disposait d'un téléphone et, pour un peu de compagnie, elle semblait encline à tout lui donner. Ça pourrait s'avérer utile. Ce l'était déjà, dut admettre Francis en descendant leur escalier commun.

En ouvrant la porte extérieure, il reçut l'averse en plein visage. Il tombait toujours des cordes et son t-shirt était déjà détrempé sur le devant, mais pas encore à l'arrière. Se promener en short n'était peut-être pas très indiqué, mais Francis n'avait pas envie de retourner se changer. Il comptait courir jusqu'au métro ; ce n'était jamais que de l'eau.

Il allait entreprendre de remonter la rue Édoin jusqu'à Sherbrooke au pas de course quand, en provenance de derrière, le grincement d'une porte lui parvint.

Le voisin du dessous sortit de chez lui ; même camisole sale, même air renfrogné. Il demeura sous la pluie de longues secondes, comme insensible à la morsure des gouttes froides. En le regardant depuis une distance polie de quatre ou cinq mètres, Francis prit pour sa part conscience de celles-ci

en frissonnant. De l'eau froide, et du fait que lui aussi devrait songer à changer de vêtements.

Émergeant de sa torpeur induite par l'alcool ou autre chose, le type braqua soudain son regard sur Francis. Quand leurs yeux se croisèrent, les traits du voisin changèrent graduellement, comme dans ces mauvais fondus enchaînés, dans les vieux films, lorsque l'on superposait en transparence un visage plus âgé sur un plus jeune afin de marquer une ellipse narrative tout en évoquant le passage du temps. Sauf qu'il ne s'agissait pas de cela, pas tout à fait. Ici, maintenant, c'étaient les traits de son père qu'arborait une fois de plus le voisin du dessous.

Francis détala, ses chaussures de course adhérant au trottoir mouillé, lui se cramponnant à ce qu'il lui restait de lucidité. Malgré cela, malgré qu'il se sût lucide, il ne se retourna pas, même s'il était à peu près certain que le voisin était redevenu le voisin et qu'il se dirigeait vers la rue Ontario, en direction opposée. Non, Francis ne se retourna pas, juste au cas.

Parvenu en haut de la côte, il profita de ce que c'était son tour de traverser pour gagner la lisière nord de Sherbrooke où il s'engagea, direction ouest. Il atteindrait la station de métro éponyme sous peu, après avoir longé l'hôtel.

Il ralentit la cadence. Inutile de courir. Pourquoi courait-il ?

— Parce qu'il pleut.

Effectivement, il pleuvait. Il aurait dû s'habiller autrement, enfiler son blouson. Et où s'en allait-il, comme ça, au fait ?

— Occupe-toi pas d'ça, Francis. Tu vas t'appeler une fois rendu.

— Éric ?

— Non.

— À qui j'parle ? Je parle pour vrai, là ?

— Oui, pis t'as l'air d'un débile mental. Grouille !

La circulation était dense. L'heure du retour à la maison ? Pas pour lui. À sa droite, le parc Lafontaine était envahi de morts-vivants. Francis n'avait pas regardé, mais il les devinait. Il savait qu'ils étaient là, immobiles sous l'averse. La pluie s'infiltrait par tous les pores de leur peau morte et desséchée, la réhydratait jusqu'à ce que les chairs devinssent bouffies et flasques ; jusqu'à ce que les lambeaux de peau putride se muassent en un liquide foireux lavé par l'averse ; jusqu'à ce que les squelettes se dressassent, nus, anonymes.

N'était-ce pas pour cela qu'il était venu s'installer à Montréal ? Afin d'être parmi d'autres morts-vivants anonymes ?

Francis grelottait lorsqu'il poussa la lourde porte tournante de la station de métro. Il récupéra son portefeuille dans sa poche arrière droite et inséra un des tickets de sa lisière dans l'une des bornes. Le tourniquet céda.

Francis descendit la volée de marches et alla se planter sur le quai bondé de monde. Il fit quelques pas en se frictionnant les bras avant de s'appuyer contre la paroi de béton. Un abstrait mouvement de masse l'entourait.

Soudain, Francis perçut un changement dans les degrés de flou de son champ de vision périphérique. Quelqu'un s'approchait. De lui, spécifiquement, il en éprouva la conviction. Sans bouger la tête, il roula les yeux de quelques degrés sur la gauche. Un type marchait effectivement dans sa direction d'un pas lent, plus vieux que jeune, la mine abrutie. L'inconnu, qui ne le regardait pourtant pas, en avait contre lui, Francis en était certain.

Quand l'homme le dépassa et rejoignit l'extrémité du quai, Francis attendit puis, l'air badaud, s'éloigna. Le type se remit presque aussitôt en mouvement dans sa direction. Francis s'arrêta net en

feignant d'attacher ses lacets. La rumeur du métro enfla à ce moment et, rapidement, les wagons s'immobilisèrent devant eux. Francis prit soin de monter dans une voiture séparée sans que l'autre ne lui eût ne serait-ce que jeté un coup d'œil.

— *Lui, il te voit. Il a trouvé Charlie.*

Laurier, Rosemont... Jarry, Crémazie... Son « poursuivant » demeurait immobile dans le wagon de tête ; Francis pouvait l'apercevoir par la vitre du second wagon à l'intérieur duquel il se trouvait.

Descends, pensa-t-il. Descends donc !

Quand la voix robotique annonça « Henri-Bourassa, terminus », Francis se précipita sur le quai dès que s'ouvrirent les portes coulissantes. L'homme bizarre fut plus rapide et, sans manifester d'agressivité, passa devant lui et le regarda avec des yeux un peu trop grands et en le saluant avec aux lèvres un étrange sourire un peu trop prononcé.

— *Lui, il t'a vu, Francis. Parce qu'y doit être aussi fou qu'toi. 'Takes one to know one, comme y disent.*

Francis était trop perturbé pour prêter attention à la voix insistante. Il suffoquait un peu, comme s'il avait échappé de justesse à la noyade. Ces yeux, ce regard... Il avait l'impression d'y avoir croisé la Mort en personne.

Durant la course en taxi subséquente, il ne cessa de se demander pourquoi le rétroviseur de la voiture n'était pas agrémenté d'un chapelet coloré. Un crucifix, un crucifix de plastique : il aurait dû y en avoir un... Et il aurait dû être bleu.

Avec rien à examiner, Francis garda la tête baissée ; ses cheveux dégoulinants lui tombaient par-dessus les yeux. Au moins, il n'y avait pas de seringue sur le sol de la voiture. C'était dangereux, les seringues. À Montréal, il y en avait beaucoup. C'était dangereux, Montréal, en fin de compte. Trop de seringues. Trop d'yeux. L'individualisme urbain, c'était une arnaque. N'importe qui pouvait le voir, en fin de compte. N'importe qui.

— Vingt-deux et soixante-et-quinze, annonça le chauffeur en se garant devant l'entrée de l'hôpital du Saint-Martyr.

Le montant de la course aurait dû s'élever à vingt dollars et trente-cinq sous. Comment Francis savait-il cela ? Et que venait-il faire ici ? Il n'avait pourtant mal nulle part...

Comment s'était-il retrouvé dans ce taxi ? Il avait pris le métro. Le métro... Le métro n'était pas si terrible, quoiqu'en pensât Lucie, il avait eu l'occasion de le constater...

Non, ce n'était pas vrai. Ce n'était plus vrai. Le métro avait été terrible, juste là, maintenant.

Terrible comment ?

— *Paye, Francis.*

Il laissa vingt-cinq dollars au chauffeur, même si celui-ci s'était trompé de montant et même s'il n'avait pas accroché de chapelet de plastique bleu à son rétroviseur.

Le hall de l'hôpital fourmillait de monde. Des imperméables, des parapluies fermés dégoulinants ; des gens qui attendaient que la tempête se calmât avant de sortir, d'autres qui entraient en trombe, comme les trombes d'eau tombaient dehors. Certains bousculèrent Francis sans lui prêter attention, lui ne se pressant pas afin de mieux se mêler à la foule. Reconquérir cette invisibilité relative lui fit plaisir.

Au fond, derrière le comptoir d'informations, une femme entre deux âges – pas les mêmes âges que les voleurs de tableau mental du parc Lafontaine – ne fournissait pas à la tâche. Les requêtes

pleuvaient de partout, comme le reste, comme dehors. Ç'aurait dû être un jeune homme avenant, assis derrière ce comptoir, mais c'était une femme qui ne vit pas Francis et à qui lui ne demanda aucun renseignement.

Il se faufila plutôt parmi la masse colorée – cirés rouges, cirés jaunes, imper beiges, parapluies multicolores – et s'engagea dans un large couloir, théâtre, lui aussi, d'une étonnante frénésie. Sarraus blancs, uniformes blancs ou bleu clair ; personnel en marche.

— *Docteur Dolan est demandé en traumatologie*, appela une voix féminine à l'interphone.
Docteur Dolan.

Francis rejoignit l'ascenseur qui le conduirait au troisième étage, chambre 302. La porte s'ouvrit et deux médecins émergèrent de l'habacle d'un pas pressé.

— ... attendent encore quatre ambulances qui viennent de quitter le site du carambolage, disait le premier.

— À quoi ils pensent de tous nous les amener ? rétorqua l'autre alors que les deux s'éloignaient en direction de l'urgence.

Francis les laissa passer et se glissa dans l'ascenseur en se disant que le docteur Barbeau serait ravi de le voir. Il s'ennuyait forcément, avec ses plâtres et ses collègues qui se réjouissaient de son malheur dans son dos ; pas de cartes, pas de fleurs. Francis, lui, ne s'en réjouissait pas. Cela ne l'attristait pas non plus, mais il ne retirait aucun plaisir sadique de savoir son pédopsychiatre immobilisé dans un lit mécanique. Rien, néant. Indifférence.

— Bullshit ! *Ça t'fait super plaisir !*

Mais comme Francis avait besoin de lui ou, plutôt, qu'il avait une faveur à lui demander, autant se composer un air compatissant.

Et avec tout le personnel réquisitionné par ce carambolage que l'autre venait de mentionner, l'*ego* surdimensionné de Barbeau devait être en train de crier famine. Un peu d'attention lui ferait le plus grand bien. Un peu d'attention le rendrait sympathique à la cause de Francis.

Mais qu'est-ce qu'il racontait là ? se sermonna-t-il en appuyant sur le 3. Il venait simplement demander à son médecin traitant une nouvelle ordonnance. Il n'y avait là rien de bien extraordinaire ! Rien, en tout cas, justifiant pareil stratagème... stratégique... affectif, machin.

Il avait tendance à se casser inutilement la tête, parfois. La force de l'habitude, conclut-il en contemplant le mur blanc du couloir que vinrent masquer les portes de l'ascenseur en se refermant.

Francis croisa peu de gens, mais ceux qu'il croisa semblaient tous en état d'alerte, pressés de rejoindre le front. Lui marchait d'un pas confiant. Il savait où se trouvait la chambre 302 de la même manière qu'il savait que la course de taxi de tout à l'heure aurait dû s'élever à vingt dollars et trente-cinq sous.

Il poussa la porte en se disant qu'il eût peut-être été préférable d'hésiter une seconde ou deux avant de faire cela, pousser la porte. Mais déjà, il voyait le docteur Barbeau étendu dans son lit, dont la partie supérieure avait été un peu relevée afin de lui offrir une posture plus confortable. Les traits crispés du pédopsychiatre suggéraient que cette initiative s'était soldée par un échec.

— Francis ? Grand Dieu, tu es trempé !

— J'ai été surpris par l'averse, expliqua-t-il en s'avancant.

— Tu avais peur que je m'ennuie ? Eh bien, tu as raison : je m'emmerde royalement, si tu me passes l'expression.

Non, j'avais pas peur que vous vous ennuyiez. J'm'en crisse.

Avait-il dit cela tout haut ? Non. Non, ça allait.

— Vous sortez quand, déjà, docteur ?

— Pas assez vite à mon goût ! fit Barbeau en éclatant d'un rire aussitôt court-circuité par un éclair de douleur.

— Aimeriez-vous des magazines, des livres ?

La réponse serait négative, il ne risquait rien : une pile de bouquins et de revues trônait sur la table de chevet en lieu et place d'un bouquet de fleurs.

— Ma secrétaire m'a déjà apporté ce qu'il faut, merci, Francis. Mais tu vas attraper la mort, avec cette pluie ! Va dans la salle de bain, juste là. Tu y trouveras des serviettes. Dans l'armoire près de toi, c'est juste des draps de rechange.

Francis s'exécuta et sécha ce qu'il put. Il fit une grosse boulette avec les essuie-mains humides et la laissa tomber dans la corbeille de plastique blanc placée près de la toilette.

— Merci, dit-il en revenant vers le lit.

— Mais je t'en prie. Tu joues aux échecs, Francis ? Veux-tu que je t'apprenne ?

Je sais jouer !

— Pourquoi pas. Je bougerai vos pièces, docteur.

— Oui, il faudra bien, se désola le pédopsychiatre en ayant une moue exaspérée à l'intention de son bras plâtré et de l'autre qui reposait toujours dans une écharpe.

— Avant qu'on s'y mette, attaqua Francis, je dois vous faire part d'un petit problème que j'ai eu récemment.

— Je t'écoute.

— Quelqu'un s'est introduit chez moi en mon absence. J'suis arrivé avant qu'il ait pu prendre la télé et le magnétoscope. C'est tout c'que j'ai qui a un peu d'valeur pour le moment.

— Je suis sincèrement désolé d'apprendre ça, Francis.

Il ne l'était pas. Il semblait plutôt se demander en quoi cela le concernait. Francis n'aima pas ce manque d'empathie. Que lui n'en éprouvât pas pour autrui – pas *vraiment* –, c'était logique, c'était dans sa nature de fou contrôlé, mais ce n'était pas dans celle de Barbeau. Barbeau était normal, tout brillant se crût-il. Il se devait de manifester des émotions de base sincères. C'était... logique. Logique.

Connard de mangeux d'marde !!!

— J'ai été chanceux dans ma malchance, sauf que l'voleur est parti avec mes médicaments. Y a pas mal de junkies dans mon coin. J'habite le quartier Centre-Sud.

— Quelqu'un est entré chez toi et a pris tes médicaments, Francis ?

Pourquoi ce doute dans la voix de Barbeau ? Francis disait pourtant la vérité ! Ça lui arrivait si peu souvent avec le pédopsychiatre que celui-ci ne savait plus reconnaître la bonne foi lorsqu'il l'avait sous les yeux !

— Oui. J'm'en suis aperçu seulement après l'départ des policiers.

— Les policiers sont allés chez toi ?

— Oui. Le voleur s'était enfermé dans ma salle de bain, quand j'suis rentré.

— As-tu... vu cette personne, Francis ?

— Non, la porte d'la salle de bain était barrée. J'ai...

— L'as-tu entendue ?

Les narines de Francis se dilatèrent quand il inspira.

— Non, concéda-t-il. Mais il y avait quelqu'un. Il faut qu'vous m'signiez une nouvelle prescription, docteur.

— C'est une ordonnance. On signe une ordonnance et on renouvelle une prescription. Et ta diction

n'est plus ce qu'elle était, Francis, remarqua Barbeau en évitant de répondre.

Surpris par le commentaire, Francis demeura coi.

— C'est Saint-Clovis, j'imagine, dit enfin ce dernier. J'ai de l'oreille. J'absorbe et j'm'adapte.

— T'as pas à t'justifier à c't'ostie de snob-là, Francis !

— Éric ? s'enquit Francis en regardant autour de lui, l'air désorienté.

Depuis son lit, le docteur Barbeau n'avait rien manqué de ce curieux échange entre Francis et lui-même.

— Francis, dit le pédopsychiatre. Francis ! Regarde-moi.

Francis focalisa son attention sur son médecin, mais il avait du mal à se concentrer. Le mal de tête était de retour. Migraine fait toctoc derrière l'orbite droite, puis la gauche... tocTOC, BANG BANG !

— Francis, reprit Barbeau. Parlais-tu à ton ami Éric, à l'instant ?

— Éric est mort, bredouilla Francis.

— Oui, il est mort. Est-ce qu'il te parle encore ? Est-ce qu'il te parlait à l'instant ?

— Je sais pas, confessa Francis en baissant la tête, soudain prêt à rendre les armes.

— *Francis, come on ! C'est pas l'temps d'faire le bébé. Perds-le pas d'vue !*

— *Est-ce qu'il nous entend, là ?*

— *Ben non ! Là, on s'parle dans ta tête. Des fois, t'oublies, pis tu parles à voix haute.*

— *C'est pas Éric, hein ? Est-ce qu'Éric aussi parle à voix haute, dans c'temps-là ?*

— *C'est la même affaire, Francis ! C'est toi qui parles pour lui. 'Faut qu'tu nous gardes dans ta tête ! Pis là, fais c'que j'dis pis watch-le, l'autre !*

Francis releva aussitôt la tête, un peu plus confiant.

— Il m'est arrivé une drôle d'histoire tout à l'heure, dans l'métro, docteur. J'ai croisé la Mort. Elle était déguisée, mais c'était elle, je l'ai reconnue, et elle aussi m'a reconnu. Elle m'a regardé. Je m'suis senti... vous savez, quand on est p'tit et qu'on joue à la tag ? Colin Maillard pour vous, peut-être. C'est pas comme ça qu'on appelle ça, en Europe ? Bref, quand on attrape la tag, il faut la passer à quelqu'un d'autre en le touchant, sinon, on perd. Je m'suis senti comme ça. J'ai attrapé la mort et je dois la passer à quelqu'un d'autre sinon...

Francis se tut une seconde.

— Vous savez à quoi j'pense, juste maintenant, docteur ? reprit-il presque aussitôt. À la p'tite fille dans la bouche d'égout. Ma gardienne m'avait raconté cette histoire-là pour me faire peur. J'aimais vraiment avoir peur, dans c'temps-là. Cette histoire-là était très épeurante. Peut-être que c'est moi qui l'ai inventée, je sais plus. En gros, c'était l'histoire d'une petite fille, Julie, qui allait rejoindre sa meilleure amie, Josée, un fantôme, au fond d'une bouche d'égout, parce que le grand frère de Julie avait tué Josée sans faire exprès et, plutôt que de se dénoncer, il avait caché l'corps là, dans la bouche d'égout d'un terrain vague devant lequel ils passaient tous les trois, chaque jour, en rentrant de l'école. J'vous épargne les détails, mais là encore, c'est quand le regard de la morte a croisé celui de son amie que la vie a quitté l'corps de la p'tite sœur... Et tout à l'heure, dans l'métro, c'était un regard comme ça. C'était un inconnu qui m'regardait, mais ç'aurait pu être le fantôme de Yoland ou de Richard... C'était peut-être mon père, maintenant que j'y repense. Est-ce que c'était lui ? Ma tante croit aux malédictions. Peut-être que moi aussi. Appelez ça le mauvais œil...

— Francis, annonça Barbeau, je vais appeler un ami médecin qui travaille ici...

— Ils s'occupent tous d'un carambolage.

— Quelqu'un va venir, Francis, expliqua Barbeau en essayant d'atteindre le bouton d'appel de sa main droite engoncée dans l'écharpe de toile.

Francis profita de la lenteur du patient pour se saisir du dispositif relié à un fil.

— Francis, donne-moi ça, s'il te plaît. Ou appelle toi-même, si tu préfères. Depuis combien de temps as-tu arrêté de prendre tes médicaments ?

— Depuis combien de... ? Mais de quoi parlez-vous, docteur ? Je prends mes pilules matin et soir !

— Francis, tu as besoin de soins. Appuie sur le bouton, s'il te plaît. Moi aussi, j'ai besoin de soins. J'ai même très mal, en ce moment. S'il te plaît, Francis, articula Barbeau d'une voix calme dans laquelle perçait toutefois une pointe d'angoisse.

— *Pourquoi vous avez peur de moi, docteur ?*

Il attendit la réponse, en vain. Barbeau était lui aussi dans l'expectative.

— Pourquoi vous répondez pas ? demanda-t-il encore.

— Francis, qu'est-ce que... ? Pose-moi toutes les questions qu'tu veux et j'vais y répondre, dit-il précipitamment.

— Toutes les questions que-tu-veux et je-vais y répondre, surarticula Francis, qui n'avait toujours pas digéré de se faire reprendre. Où avez-vous mal le plus ?

— En ce moment même ? Au dos. Ce lit-là vaut rien.

— Attendez, dit Francis en déposant le bouton d'appel au pied du lit. J'vais vous aider à vous replacer. J peux faire descendre le haut d'votre matelas, si vous voulez, proposa-t-il en s'approchant.

Il était maintenant tout près. Il voyait les pores, les rides, la sueur sur le front du blessé.

— Non ! répondit aussitôt Barbeau. Ça va, je t'assure.

— Mais vous venez de dire que...

Le pédopsychiatre eut un regard désespéré en direction de la porte. Francis aligna son regard sur le sien et, trouvant la porte close, revint au patient.

— *Francis, grouille ! Y va s'mettre à crier !*

— *Éric, t'es sûr que c'est pas toi ?*

— *Francis ! Occupe-toi d'Barbeau. Grouille !*

Et comme Francis l'avait anticipé, le médecin ouvrit la bouche dans le but manifeste d'appeler à l'aide. À la vitesse de l'éclair, Francis retira l'oreiller de sous la tête de Barbeau et, l'appuyant sur son visage, étouffa le cri.

— *Tu peux pas l'étouffer. Ça va paraître.*

— *C'est un peu tard pour la stratégie !* objecta-t-il en dirigeant son poids sur sa main droite et en maîtrisant le bras dans l'écharpe de la gauche tout en se tenant face à la porte.

— *Y'est jamais trop tard pour la stratégie. Fouille dans ta poche de bermuda, su' l'côté droit. Non, l'autre droite.*

Francis enfouit sa main gauche dans la même poche.

— *Fais super attention pour pas t'piquer !*

— *Me piquer ?* répéta Francis en tâtant délicatement le tissu.

Quand ses doigts rencontrèrent le tube de plastique, il se souvint de la seringue. L'avait-il eue sur lui tout ce temps ? Portait-il les mêmes vêtements depuis le lendemain de son emménagement ? Cela avait-il la moindre importance ?

— *Non, on s'en crisse, Francis. Remplis la seringue d'air, vite.*

Francis obéit.

— *Là, tasse un peu l'oreiller mais garde-le sur sa bouche. OK, comme ça. Replie l'oreille. Check en arrière du lobe, les plis dans' peau. Pique l'aiguille dans un pli profond...*

— ... pis vide la seringue, termina Francis avec une voix qui n'était ni la sienne ni celle d'Éric.

OK, là, r'commence, pour être sûr. Remplis d'air, pique dans l'pli, pis vide. Enlève l'oreiller, astheure.

Francis retira l'oreiller et prit soin de placer la partie mouillée par la transpiration et la salive de Barbeau sous sa tête, afin qu'on ne s'étonne pas de trouver sur la taie de tels résidus, le cas échéant. Et là encore, Francis suivit ses propres conseils énoncés par quelqu'un d'autre.

Il en alla de même lorsque, après avoir rangé la seringue dans sa poche, il effaça ses empreintes digitales du dispositif d'appel en s'aidant du drap et qu'il essuya l'eau qu'il avait fait dégoutter sur le sol avec, en guise de guenille, une taie d'oreiller prise dans l'armoire.

Toujours prisonnier d'une sorte d'état second dans lequel il avait toutefois conscience de se trouver, d'une certaine façon, il retourna dans la salle de bain exiguë, ramassa la boulette d'essuie-mains, y enfouit la seringue après avoir cassé l'aiguille dans le renvoi du lavabo et fourra le tout dans la taie d'oreiller humide, qu'il dissimula sous son t-shirt déjà presque sec. Il en disposerait plus tard, loin d'ici. Dans l'intervalle, cela lui ferait une petite bedaine qui n'attirerait pas l'attention.

Après de légères manipulations, l'illusion fut plus réussie encore.

La prochaine infirmière qui ferait sa ronde trouverait le patient de la 302 assoupi. Si toutefois il lui prenait l'envie de venir y voir de plus près, elle constaterait que le docteur Barbeau était plongé dans un sommeil sans retour, la main droite posée sur le bouton d'appel. AVC fulgurant.

Cirés jaunes, cirés rouges. La pluie tombait encore dru. Ciel noir ; on aurait cru le soir venu. Francis quitta l'hôpital à 18 h tapantes. Lorsqu'il prit place dans le taxi, son t-shirt était à nouveau complètement détrempé.

Le docteur Barbeau avait eu tort de lui refuser une nouvelle ordonnance. Et lui qui s'était donné la peine de se déplacer en dépit du temps plus que maussade ! Qu'allait-il pouvoir faire, maintenant ?

Changer de médecin, conclut Francis en refermant la portière du véhicule.

Arrivé à destination et après avoir réglé la course, il descendit mais garda la main sur la poignée suffisamment longtemps pour sentir le taxi se remettre en mouvement et s'éloigner sous la pluie, direction sud. Francis était rentré directement, sans reprendre le métro. Mais il ne se souciait pas plus du taxi que du métro ou de la pluie, en fin de compte.

Devant lui, adossée à la porte de son immeuble, trempée même si elle se collait à la façade afin de demeurer à couvert, se tenait Geneviève, mains dans les poches, regard satisfait.

— Qu'est-ce que tu fais là, Geneviève ? Ta mère voulait pas qu'tu viennes hab...

— Ma mère a pu rien à faire avec moi, Francis. Tu l'sais. Ciboire, t'es rendu avec une bédaine ?

— Ça ? Euh, non. C'est juste...

Il soupira en espérant aussitôt que sa contrariété ne fût pas trop apparente.

— Bon, ben maintenant que t'es là, j'vais pas t'laisser dehors.

— Tu pourrais pas de toute façon, insinua-t-elle en le précédant dans l'escalier après qu'il eut déverrouillé.

Du coin de l'œil, Francis vit la porte de droite se refermer et le visage ridé de sa vieille voisine retourner à l'obscurité.

— Lui as-tu au moins laissé la lettre dont tu m'avais parlé, Geneviève ? À ta mère ?

— Voyons, Francis, railla l'adolescente, qu'est-ce que t'as à t'inquiéter pour ma mère, tout à coup ?

— Je sais pas, admit-il en la suivant jusqu'au palier.

— C'est qui, qui habite là ? s'enquit-elle en désignant la porte close de Louise.

— Ma voisine.

— Mais encore ? Ça pue en criss !

— Voyons, Geneviève, qu'est-ce que t'as à t'intéresser à ma voisine, tout à coup ?

— Très drôle, dit-elle en s'écartant afin qu'il ouvrît.

— J'ai pas eu l'temps de vraiment... emménager, s'excusa Francis en poussant la porte.

— Ben là, j'imagine. Ça fait juste deux jours que t'es arrivé.

— Un peu plus que ça, quand même. Réjean m'a laissé ici mardi, précisa-t-il en tournant les deux verrous.

— C'est ça j'dis, Francis. T'es arrivé mardi, pis là on est jeudi. Jeudi l'3 août. T'es *weird*. Tu disais qu'tu continuais d'prendre tes pilules. T'as-tu changé d'idée ?

— Geneviève ?

— Quoi ?

Francis fixait le plancher de la cuisine, incrédule.

— Ben, quessé qu'y a, Francis ?

— Il est revenu.

— Qui, ça ?

— Le voleur. Il a volé les tuiles blanches, souffla Francis en contemplant, médusé, le plancher de linoléum noir uni.

Geneviève examina le plancher en silence puis releva la tête en tournant les yeux vers Francis. Elle ne dit rien et passa au salon. Enfin, ce qui serait le salon une fois que Francis y aurait mis un canapé.

— En tout cas, ça va m'faire une belle grande chambre, ça, c't'un faite. C'est pratique, un salon fermé d'même, dit-elle en regardant du côté de la porte de la pièce que Francis laissait ouverte en permanence, sauf lorsqu'il essayait d'y piéger une souris.

Geneviève était-elle une souris ?

— Ça s'transforme plus facilement en chambre de même, poursuivit-elle. Ouin... j'vas être ben, icitte. J'trouvais ça quétaine, avant, ces espèces de tapisseries-paysages-là, dit-elle en s'approchant du mur du fond. Pu astheure. Aimes-tu ça, toi ?

— Je sais pas encore. Écoute, Geneviève... je sais pas si tu peux venir habiter avec moi. C'est compliqué. Ici, c'est l'salon. C'est mon premier salon à moi. Y a l'téléphone, juste là... C'est la seule prise de l'appartement...

— Francis, j'pensais qu'on s'était compris, à Saint-Clo. J'vas rester avec toi, un point, c'est toute. T'as besoin d'moi, tu vois ben, argua-t-elle en ayant un geste vague en direction du plancher de la cuisine. T'as besoin d'moi. Moi qui connais toutes tes p'tits secrets pis qui les comprends, en plus.

— Le chantage te mènera nulle part, Geneviève. Va falloir que j'rappelle la police... Il a dû laisser des empreintes digitales sur le prélat...

— Francis, prends-tu tes médicaments ? demanda à nouveau Geneviève d'un ton calme, inaccoutumé chez elle.

— Il me les a volés ! Est-ce que tu comprends ça aussi ?

— OK, Francis. OK. Quelqu'un est venu ici pis t'a volé tes pilules pis ton plancher.

— Juste les tuiles blanches !

— Juste les tuiles blanches.

— Tu m'crois, Geneviève ?

— Ben oui, Francis. J't'ai toujours cru, tu l'sais. Bon, astheure qu'on a réglé ça, me donnerais-tu

une serviette ? Chu comme tout trempe, là.

— Euh... oui. Excuse-moi, dit-il en se dirigeant vers la salle de bain.

— Y'a une p'tite déchirure dans' tapisserie, icitte, dit-elle un peu plus fort derrière lui. On voit l'mur en arrière...

— J'sais. 'Faudrait que j'recolle ça, se souvint-il.

En allumant dans les toilettes, il souhaita, l'espace d'une seconde, que ses deux flacons eussent retrouvé leur place sur le lavabo. Dans l'intervalle, infime, où l'obscurité côtoya la lumière, il crut même les y voir. Il crut que tout cela n'avait été qu'un très long cauchemar. Un très long cauchemar hyperréaliste.

Mais les flacons n'étaient pas là.

— Tiens, Geneviève, dit-il en sortant de la salle de bain, une serviette blanche à la main, un plancher carrelé noir et blanc sous les pieds.

Il s'immobilisa, bouche bée.

— Geneviève, as-tu vu ça ? demanda-t-il en allant la rejoindre au salon. Geneviève ?

La pièce était vide. L'eau sur les lattes de bois attestait pourtant de la présence de la jeune fille...

Francis gagna sa chambre même si, en son for intérieur, il avait la conviction qu'il n'y trouverait pas Geneviève.

Vacante et déjà un brin poussiéreuse, la pièce double était telle qu'il l'avait laissée au réveil.

— *Et c'était quand, ça ?*

Il n'avait pas pris la peine de faire son lit, d'en retirer la housse de plastique. Il n'avait pas pris la peine de sortir ses vêtements des grands sacs-poubelles dans lesquels il les avait entassés avant de quitter Saint-Clo. Portait-il le même t-shirt et le même short depuis le lendemain de son arrivée ici ? Cela avait-il la moindre importance ?

Le regard vacillant, Francis baissa les yeux et observa sa tenue. Il était complètement trempé ; une traînée d'eau lui faisait un cortège. Comment cela... Pourquoi ? La pluie... la pluie, comprit-il en regardant par la fenêtre.

Fasciné, il contempla l'ombre des gouttelettes d'eau s'abattant sur la vitre et s'étirant sur le plancher de bois, un spectacle rendu possible grâce à la lumière du lampadaire.

Un instant... Les lampadaires étaient déjà allumés ? Il était pourtant tôt : 19 h, tout au plus... Sa montre indiquait plutôt 23 h passées. Las de ne plus rien comprendre, de n'être plus sûr de rien, Francis s'assit sur le coin de son lit, la tête entre les mains. Une forte odeur de transpiration le fit grimacer, même s'il s'agissait de la sienne.

Il devait se laver, au minimum, pensa-t-il en essayant de se donner le coup de fouet nécessaire pour se relever. Comme si la chose revêtait une dimension surhumaine, il tourna la tête en direction de la porte. Assise sur ses pattes de derrière, en plein sous l'arche délimitant la chambre du pseudo-boudoir, une souris grise le fixait, le narguait.

D'abord ébaubi, Francis jeta un coup d'œil vers le cube de poison rouge placé dans le coin de sa chambre. Il ne s'y trouvait plus. Francis revint de sa surprise et entreprit de se lever, lentement, très lentement afin de ne pas effrayer le rongeur.

Soudain, de l'autre côté de la cloison, les lattes du salon se mirent à craquer sous les pas de...

— Geneviève ? demanda-t-il en se dressant aussi sec.

... quelqu'un. Entre-temps, la souris avait profité de ce qu'il l'avait quittée des yeux pour déguerpir.

Les bruits de pas reprirent en provenance de la pièce attenante. Francis quitta sa chambre, traversa la cuisine et se précipita dans le salon. Immobile au centre de la pièce autrement vide, la

souris eut un regard pour Francis et trotta jusqu'au mur du fond.

T'es coincée, pensa Francis en fermant la porte derrière lui.

Cherchant du regard quelque chose susceptible de l'aider à attraper le rongeur, ses yeux se posèrent sur le téléphone, seul objet contondant, et seul objet tout court à se trouver dans le salon.

D'un geste lent, Francis se pencha et débrancha l'appareil, qu'il ramassa en le tenant de façon à ce que le combiné ne se décrochât pas. D'un pas décidé, il s'approcha de la souris qui s'était arrêtée, comme pour voir ce que le maître du logis comptait faire.

— T'écraser, tiens, dit Francis en levant le téléphone, prêt à l'abattre.

Ne faisant ni une ni deux, la souris grimpa au mur avec adresse, ses petites pattes griffues s'accrochant au papier de la tapisserie, puis disparut dans le trou...

Ôla ! se dit Francis en laissant tomber l'appareil avec fracas. Qu'est-ce que ce trou foutait là ? Dans la zone où le papier peint avait pelé et déchiré, ce n'était plus le mur derrière, qui se trouvait révélé, mais juste du vide. Un creux. Un trou noir.

— Un trou noir. Un trou dans la forêt.

Circonspect mais intrigué, Francis s'accroupit et y enfonça l'index droit, prêt à le retirer à tout moment. Il ne rencontra que de l'air, tout autour. Les sourcils froncés, il appuya son doigt contre la partie inférieure de la cavité afin d'en tester la résistance. Le papier se déchira comme s'il n'était collé sur rien. D'un geste large et violent, Francis se redressa en tirant de toutes ses forces sur la tapisserie.

Interloqué, il contemplait le même panorama, le même bout de forêt ; image dédoublée de la précédente, si ce n'était que, cette fois, elle était en relief, tridimensionnelle. Réelle.

— Palpable, murmura Francis en effleurant de la main le feuillage d'un arbuste planté devant lui.

Pourtant, juste à gauche, il pouvait toujours voir la fenêtre suspendue dans le vide qui donnait encore sur la rue Édoin. Et le salon, de part et d'autre, juste derrière lui...

Le fait qu'il était en mesure de sentir la fraîcheur du feuillage demeuré à l'ombre constituait-il une garantie suffisante qu'il ne rêvait pas ? Rêvait-il qu'il percevait ces sensations, une fois de plus ?

Tant pis, décida-t-il en s'avançant dans le tableau vivant.

5.1. Métempsychose

Il se tenait à présent le dos à la tapisserie qu'il venait de franchir. À sa gauche, les bruits de la rue lui parvenaient en un écho étouffé par la fenêtre close. Les chauds rayons du soleil d'après-midi créaient un délicieux picotement sur sa nuque.

Affalée sur un futon bourgogne, Geneviève lisait, l'air absorbé. Perplexe, Francis s'assit dans un fauteuil de velours beige, d'occasion constata-t-il, sans quitter l'adolescente des yeux. Elle ne réagissait pas à sa présence, ou ne s'en formalisait pas.

Ainsi, il avait fini par meubler son appartement ?

— La fenêtre est à droite..., remarqua-t-il en tournant soudain la tête vers la tapisserie. Elle était pas à gauche ?

Pas de réponse.

Longeant le mur sud, une étagère de bois accueillait le poste de télévision, le magnétoscope et quelques vidéocassettes. Sans quitter le fauteuil où il s'était installé, Francis se pencha en avant afin d'avoir une meilleure vue des boîtiers disposés debout, l'un à côté de l'autre : *daeD eht fo nwaD*, *tnavreS ehT*, et *eriatacoL eL*. Pourquoi avait-on imprimé les titres à l'envers ? En l'occurrence, c'était le premier, *Dawn of the Dead*, qui jouait en ce moment avec sa poignée de survivants de l'invasion de morts-vivants coincés dans un centre commercial.

— Faudrait tu penses d'les ramener, les films, dit Éric, tapi contre le chambranle de la porte du salon. Tu vas avoir une maudite grosse amende. Peut-être que Nancy t'laissera pu en louer, même.

— J'les ai déjà ramenés à la Boîte noire. Va-t'en !

En se recalant dans son fauteuil, Francis eut un regard nerveux en direction de Geneviève. Elle était toujours plongée dans sa lecture, *La Chambre verte*, de Henry James, décrypta-t-il en lisant le titre à l'envers. Elle n'avait pas eu connaissance du bref échange. Peut-être celui-ci était-il survenu dans la tête de Francis ? C'était parfois difficile de savoir...

L'important était qu'Éric ne restât pas parmi eux, qu'il ne gâchât pas le nouvel équilibre de Francis. Lui qui était à présent bien, qui était à présent heureux. Oui... tous ses maux l'avaient abandonné ou, plus précisément, lui les avait semés. Ils étaient demeurés derrière. Derrière lui, derrière la tapisserie. Ou devant, attendant qu'il en ressortît ?

Il n'en ressortirait pas, alors. Même si, ici, tout était à l'envers. Ce qui aurait dû être à droite se trouvait à gauche, et vice-versa, mais il s'y ferait. C'était peu cher payé.

— Tsé que t'es chanceux en pas pour rire de mettre la main sur un appartement d'même à Montréal ! insista-t-il pour sa propre gouverne. C'est Centre-Sud, mais t'es proche de toute !

Francis allait bien, il allait mieux, comme sa mère. Cela se voyait, cela s'entendait lorsqu'il passait un coup de fil à cette dernière, à Saint-Clo, et qu'il prenait même un moment pour discuter avec sa tante Lucie.

— Francis, demanda Geneviève sans quitter son roman des yeux, est-ce que t'es certain qu'ça t'dérange pas que j'sois venue habiter avec toi ?

À quoi aurait-il servi de lui dire la vérité ? À quoi aurait-il servi de lui dire ce qu'elle savait déjà ? Mais peut-être qu'en ces lieux ce qui le rendait autrefois furieux lui faisait désormais plaisir ?

Non, force était d'admettre qu'il n'était pas content de la voir.

— T'as pas l'air *full* content d'me voir, dit-elle en plantant pour la première fois son regard dans le sien.

Pas *full*, non.

— J'ai pas l'impression d'avoir beaucoup eu l'choix, Geneviève, se contenta-t-il de répondre en

reportant son attention sur l'écran de la télé.

Francis se tapait *Dawn of the Dead*, l'édition spéciale non censurée sur vidéocassette double qu'il s'était empressé de louer à la Boîte noire. Oui, ça lui revenait... Éric ne lui avait pas dit quelque chose à ce sujet, à l'instant ? Francis devait se rappeler autre chose, mais quoi ? Quelqu'un d'autre, peut-être ? Un visage ami, un vrai ? Pas celui de Geneviève. Gentille Ge, obsessive Geneviève. Dangereuse Geneviève...

— On a toujours le choix, fit-elle avec une note de suffisance dans la voix.

Francis soupira, conscient des implications réelles de ce que Geneviève se fût installée à demeure.

Lorsque le générique de fin roula, Francis chercha des yeux la télécommande du magnétoscope, en vain. Il explora les plis du coussin avant de se lever à contrecœur et d'appuyer sur le bouton *rewind* de l'appareil.

Il allait regagner son trône quand on frappa à la porte de l'appartement. Francis jeta un regard intrigué à Geneviève qui, toujours prise par sa lecture, répondit en soupirant :

— C'est sûrement encore la voisine qui veut récupérer son ostie d'téléphone.

— J'ai pas encore redonné ? s'enquit-il, surpris.

Et de fait, il aperçut l'appareil, toujours posé par terre près de la prise murale du salon.

— J'vais lui ramener, annonça-t-il en le ramassant.

— Pis comment tu penses qu'on va faire pour téléphoner, nous autres ?

Elle avait de nouveau les yeux rivés sur son bouquin, le ton condescendant, l'attitude maîtresse d'école. Elle l'aurait frappée. À cet instant, il l'aurait frappée. Avec le téléphone, ou autre chose.

— J'ai faim, décréta-t-elle en changeant de sujet, le précédent étant vraisemblablement clos. Va m'chercher d'quoi dans l'frigidaire, Francis, veux-tu.

Il ne s'agissait pas d'une question.

On frappa de nouveau, ni avec plus de force, ni avec plus d'insistance. Quelle était cette mélodie ?

— ... *sittin' on the front porch swing*...

— Francis ! J'ai faim.

Sans rouspéter mais le teint dangereusement pourpre, Francis quitta la pièce et se rendit au réfrigérateur.

— Elle te laissera jamais tranquille, lui souffla Éric.

— Regarde qui parle, répliqua Francis.

— Oui mais elle, 'est dangereuse, Francis. Tu t'souviens, à l'hôpital ? Le docteur Barbeau, c'était elle ! C'est elle qui t'commande des choses, c'est elle qui t'bosse ! Pis c'est elle qui sait des affaires, trop d'affaires. Elle sait toute ! Elle s'en sert pour t'avoir pour elle toute seule, pour te garder.

Francis ne pouvait nier qu'il avait ressassé cette idée-là une bonne partie de l'été, à Saint-Clo.

— Francis, dit Geneviève du salon, t'es-tu encore en train d'parler à Éric ?

— Ben non ! dit-il en ouvrant la porte du frigo.

Là, sur la tablette centrale, bien disposés dans une assiette de service blanche, les cubes de poison rouge avaient été érigés en une appétissante pyramide.

— On dirait du dessert, Francis, dit Éric. Tout l'monde aime ça, le dessert. Geneviève aime ça.

— Elle sait trop d'choses, marmonna Francis. Elle sait tout.

— Tiens, Geneviève, dit-il en lui tendant l'assiette. Prends-en autant qu'tu veux. C'est une recette de famille.

L'œil sur la page, la main tendue, l'adolescente prit l'assiette et la posa près d'elle.

— C'est quoi ?

— C'est comme du sucre à la crème, mais aux fraises, dit Francis en l'observant attentivement.

— Est-ce que c'est bon pour le bébé ?

Levant son roman, elle révéla un début de grossesse.

— C'est sans danger pour les taies d'oreiller bourrées d'essuie-mains, répliqua Francis.

Geneviève sourit puis, enfin, se décida à prendre l'un des cubes, celui qui trônait sur le dessus de la pyramide.

Profitant de ce qu'elle était concentrée, Francis se pencha discrètement, ramassa le téléphone et regagna la cuisine.

On commençait à frapper une troisième fois à la porte lorsqu'il l'ouvrit. Le palier était désert, mais la porte de Louise était entrouverte. Francis regarda par-dessus son épaule afin de s'assurer que Geneviève ne l'avait pas suivi, puis poussa la porte de la voisine.

Tout était tel qu'il s'en souvenait : le vieux divan de velours bleu, le poster de Samantha Fox, la musique country, le guéridon où il posa le téléphone, qu'il rebrancha.

— Louise ? chuchota-t-il. Louise ? J'veus ai ramené votre téléphone...

Il s'avança vers la cuisine.

— J'suis désolé de l'avoir gardé aussi longtemps.

Pendue au plafonnier, la voisine ne pipa mot. Sa peau avait bleui. La chair de son cou et de ses pieds était d'un violet presque noir. Sa sandale gauche – non, ici, c'était la droite – traînait par terre. Toujours rose. Toujours usée.

— En fait, poursuivit-il, je sais pas combien d'temps je l'ai gardé. Mais merci.

Soudain, il perçut comme une distorsion dans la musique. La voix de Dolly Parton devint plus grave, plus lente.

— ...*why did I paint the nail... when the finger had no ring...*

— Qu'est-ce qui s'passe ? demanda-t-il avec un début d'appréhension dans la voix. Comment vous dites, Louise ? Ils vont se chicaner ? Qui ça, « ils » ? Le couple d'à côté ? Vous voulez dire le couple en dessous de chez moi. Non ? Mais à côté, c'est moi. On n'est pas un couple, Geneviève pis moi. Quoi, le salon ? Oui, j'ai un salon. Comment ça, où elle dort ? Elle doit dormir avec m... avec moi ? C'est ça qu'elle voulait, tout c'temps-là ? Coucher avec moi... ? Faire venir la police ? Pourquoi la police ? Parce qu'elle est morte ? Êtes-vous certaine que Geneviève est morte ?

La poitrine oppressée, Francis regagna son appartement.

— Où t'étais ? attaqua Geneviève depuis le salon.

Francis y pénétra, ne sachant plus s'il devait être reconnaissant ou fâché qu'elle fût toujours en vie.

Mais la pièce était vide. Vide de Geneviève, vide de meubles. Au fond, la forêt était balayée par l'averse en dépit du soleil qui filtrait toujours par la fenêtre.

— Elle s'est encore sauvée, dit Éric en allant remettre l'assiette de poison au frigo.

Seul le cube du dessus manquait à l'appel.

— Penses-tu qu'elle l'a mangé, Éric ?

— Sûrement pas. 'Est trop smatt' pour ça, Geneviève. Tu l'sais. 'Est plus smatt' que nous autres.

— Parle pour toi, intima Francis, ulcéré.

— Non, j’ parle toujours pour toi.

Francis allait répliquer lorsqu’un gargouillement sonore lui fit prendre conscience combien il avait faim.

— Y t’ reste du jus d’ légumes, Francis. Faut qu’ tu fasses attention. Ça fait un bout qu’ t’ as pas mangé.

— Pour vrai ? Combien de temps ? Une journée ?

Éric ne répondit pas.

— Deux jours ?

— Un bout d’ temps, se contenta de répéter son ami.

Sans se formaliser du manque de coopération de l’hallucination opiniâtre, Francis se saisit de la bouteille de jus de légumes dans le frigo et but une longue rasade tomate au goulot.

Un grumeau mou et froid vint alors s’écraquer contre ses dents. Le jus avait un goût atroce. Sur le coup de la surprise, Francis lâcha la bouteille de plastique, qui alla heurter le plancher. Il baissa les yeux et vit le liquide rouge s’étendre sur le linoléum d’un blanc immaculé.

Ce coup-ci, personne n’avait volé les tuiles noires pour les remplacer par des blanches, constata Francis en y regardant de plus près. Le sol était juste recouvert d’une fine pellicule de neige. Et les flocons tombaient, de plus en plus gros, de plus en plus drus. Comme ce soir-là...

Ce soir d’Halloween 1986 duquel son ami Sylvain n’était jamais revenu. Sylvain qui, par quelque caprice tordu de son imagination débridée, se tenait au milieu de la cuisine de Francis en ce moment même. Sa tenue était floue... Était-ce le fait de la neige ? Non, c’était plutôt sa mémoire qui peinait à tout reconstituer convenablement.

— Il était déguisé en Capitaine Crochet, dit Francis à voix haute.

Et devant lui se tenait Sylvain, huit ans, tout fier dans son costume de flibustier. Fier et insouciant, oui, car ne voyant pas l’ombre menaçante qui se dessinait derrière lui. La main du père de Francis qui se posait sur sa bouche, la lueur brillante de la lame du couteau de pêche à la hauteur de son cou, son petit corps soulevé du sol... Quelques gouttes de sang à peine, aussitôt masquées par la neige grasse. Et le rideau blanc qui retombait, voilant la scène tragique, voilant la mémoire de Francis.

Avait-il vu cela ? L’avait-il vu ? Venait-il d’en inventer le souvenir ?

— Pourquoi t’as rien dit avant, Francis ? demanda Éric. Pourquoi t’as rien dit, dans l’ temps ?

Francis chercha son ami des yeux.

— Éric ?

La neige tombait toujours. Francis avait froid, mais c’était encore supportable. Il fit quelques pas dans la neige. Il serait quitte pour une bonne engueulade avec le proprio lorsque tout cela fondrait. Les locataires du dessous en feraient, une tête !

Un rai de lumière apparut sous la porte de la salle de bain. Le voleur était-il revenu ?

Francis se fraya un passage dans la neige, non sans mal, et tourna la poignée.

Il demeura interdit sur le seuil, les traits crispés. Soudain, il plaça sa main devant ses yeux et, de l’autre, referma violemment la porte. Il laissa passer une, deux, trois secondes avant de retirer sa main.

Dans la cuisine, il ne neigeait plus.

— As-tu déjà essayé de traverser la cuisine en marchant juste sur les tuiles d’la même couleur ? demanda Geneviève, adossée à la porte de la chambre de Francis.

— T’étais où ? questionna-t-il.

— J’étais fatiguée. J’ai faite un somme dans... not’ chambre.

— C'est MA chambre ! cria Francis en serrant les poings.

— Astheure, c'est la nôtre, pis y a rien qu'tu peux faire contre ça, Francis. Y a rien qu'tu peux faire contre moi, ajouta-t-elle en sortant la langue en une grimace obscène.

— Tu penses ça ? insinua Francis en faisant un pas.

— J'prends les noires, dit Geneviève en sautillant d'une tuile à l'autre.

Francis la prit en chasse en ne posant les pieds que sur les blanches.

Bien entendu, elle atteignit le salon la première, la distance à parcourir étant plus courte. Il aurait dû protester, pensa-t-il en entrant dans la pièce presque tout de suite après elle.

— Tu penses que tu peux t'débarrasser d'moi ? le défia Geneviève.

Les muscles de la mâchoire de Francis se contractèrent. Geneviève détala dans la forêt, au fond. Francis l'y suivit, l'air mauvais. Il pleuvait toujours, mais rapidement la pluie cessa. Les feuilles étaient sèches, par ici.

Sans cesser de courir, il regarda derrière lui et chercha la fenêtre du regard. De l'autre côté de la vitre, l'averse faisait rage.

Ils coururent sur un sentier pendant un temps puis, sans crier gare, Geneviève prit à droite et s'enfonça dans la nature, très dense par là. Francis ne la perdit pas des yeux. Au bout d'un moment à zigzaguer entre les arbres et les bosquets, ils débouchèrent dans une petite clairière où se trouvait un immeuble de taille modeste en tous points semblable à celui qu'occupait Francis, mais laissé à l'abandon. Geneviève s'y engouffra après avoir enfoncé la porte du centre d'un coup de pied.

Francis gravit les marches pourries à sa suite en se demandant s'il pourrait redescendre par là. Parvenue au palier, Geneviève prit à gauche, Francis aussi.

Il se trouvait dans une pièce inoccupée depuis des lustres : une cuisine. La peinture crayeuse pelait des murs en de grosses cloques éventrées. Dans un coin, un réfrigérateur rongé par la corrosion prenait l'air, portes ouvertes, et dans un autre, une cuisinière recouverte d'un monceau de détritus attestait de ce que personne, depuis fort longtemps, n'avait eu recours à ses services. Et pas trace de Geneviève. À moins qu'elle fût...

Francis tourna sur lui-même : la pièce ne comptait aucune issue, pas même celle, volatilisée, par où il était entré. Rien, ni porte ni fenêtre.

— La sacrament, pesta-t-il à l'intention de celle qui venait littéralement de le mettre en boîte.

Il devait trouver le moyen de sortir de là. Il y en avait sûrement un. Elle ne pouvait que le ralentir, pas le bloquer indéfiniment. Elle n'avait pas ce pouvoir-là. Si ?

Sans attendre la réponse, il alla inspecter les armoires sous l'évier, vides, exception faite de gants de vaisselle en caoutchouc jaune coincés dans le creux du coude du renvoi d'eau et maculés de taches graisseuses non identifiées. S'y trouvait aussi une boîte de carton de la même couleur que les gants et enduite de la même substance peu ragoûtante. Au-dessus, l'évier était bouché par une masse noirâtre d'aspect organique et spongieux (des vieilles tranches de pain ?) que Francis ne se risqua pas à examiner lorsqu'il se redressa.

En désespoir de cause, il consentit à accorder son attention à l'amas de déchets qui maculait la cuisinière. Après avoir reconsidéré ses options, il alla ramasser les gants sous l'évier, les enfila, non sans broncher, et entreprit d'inventorier le tas de débris poisseux.

Parmi les bouteilles de plastique vides et les aliments en décomposition, il trouva une paire de jumelles. Après les avoir essuyées sur son t-shirt, il les approcha de ses yeux, là encore, non sans broncher, et les braqua sur le mur lui faisant face.

D'abord diffuse, l'image se précisa. Francis se vit, chez lui, de l'autre côté de la ruelle, de

l'autre côté de la cour, tenant lui aussi des jumelles et jurant contre l'importun qui l'épiait sans cesse.

Francis baissa les jumelles et ses yeux ne rencontrèrent alors que le mur nu. Il vissa de nouveau son regard aux longues-vues et vit son double – ou peut-être était-ce lui, le double ? – poser les siennes, en face, et s'enfermer dans la salle de bain en écumant.

Francis regarda plus bas, dans la cour de son immeuble, où se déroulait un bien curieux spectacle. Planté à l'ombre du grand bouleau, le voisin du dessous, vêtu de sa sempiternelle camisole sale, faisait sauter à la corde une Geneviève riant aux éclats. L'autre extrémité de la corde était attachée au cou de Louissette, elle immobile, debout, et toujours aussi cadavérique. La vieille dame du rez-de-chaussée les épiait depuis sa fenêtre, mal dissimulée derrière un rideau de mousseline. Des pleurs de femme émanèrent alors de l'appartement de l'homme à la camisole ; Francis les entendit nettement. Sans s'émouvoir, le type fit danser Geneviève plus vite et celle-ci n'en rit que davantage.

De qui se moquait-elle ?

Les yeux toujours rivés aux jumelles, Francis tourna sur lui-même et trouva cette fois sa prison transformée. Devant lui, une pièce s'était ajoutée. Un salon ? Il y courut sans décoller les jumelles de son visage. Une fois dans la pièce, il craignit un instant d'être de retour à la case départ. En effet, il se trouvait bel et bien dans un salon : le sien. Sur le mur du fond, la tapisserie-paysage avait été recollée mais on voyait nettement les marques de déchirures là où Francis avait tiré. La fenêtre avait été condamnée et habillée du même papier peint, mais on discernait toujours les contours du cadre en dessous.

L'œil fébrile toujours collé aux jumelles, Francis chercha le trou, la déchirure par où Geneviève, ou plutôt la souris, était passée, sans succès. Puis, prenant son courage à deux mains, il baissa les jumelles, ne sachant absolument pas ce qui se produirait et où il se retrouverait. Face à un autre mur nu d'une autre pièce exempte d'issue ?

Dans le même salon, constata-t-il en soupirant de soulagement et en posant les jumelles par terre avant de retirer les gants avec plaisir. Le même salon, donc, si ce n'était que la tapisserie, une fois de plus dans ce jeu de mises en abyme orchestré par le cerveau de Francis, avait repris vie.

Francis allait s'y engager afin de rattraper Geneviève avant qu'elle ne fichât tout en l'air quand il se ravisa et retourna à la cuisine pour y quérir la boîte de cubes de poison à vermine sous l'évier. Il sortit puis revint dans la pièce sans encombre. Il était venu à bout du traquenard de Geneviève.

De retour dans le salon, il marcha droit vers la forêt, qui l'enveloppa bientôt. Une lueur malicieuse dans le regard, Francis ouvrit la boîte jaune et laissa tomber un premier cube rouge sur le sol. Il en sèmerait autant qu'il en faudrait pour qu'il pût retrouver son chemin si jamais Geneviève essayait encore de le rouler, de l'entraîner dans il ne savait quels méandres de son imaginaire dans le but de l'y perdre à jamais.

Mais cela n'arriverait pas, trancha-t-il en serrant la boîte contre son cœur.

Il ne mit pas longtemps à retrouver le sentier, et pas beaucoup plus avant de voir poindre devant lui la silhouette insouciante de Geneviève.

— Geneviève ! cria-t-il lorsqu'il fut tout près d'elle.

Surprise, elle se retourna, prête à déguerpir.

— Tu t'débarrasseras pas d'moi comme tu t'es débarrassé d'mon père, promit-elle en faisant mine de piquer par les sous-bois.

— On reste sur le sentier, commanda Francis d'une voix forte. Si tu vas par là, considère que tu restes dans la forêt pour toujours.

— J'sors quand j'veux, dit-elle sans toutefois s'y engager.

— C'est moi qui décide, ici, Geneviève. C'est ma tête.

— Ha ! Pis depuis quand tu décides de c'qui s'passe dedans ?

— J'te conseille de courir, se contenta-t-il de répondre en avançant.

Cette fois, elle le prit au sérieux et détala. Sur le sentier, là où Francis la voulait. Et bien qu'il sût où il se trouvait, bien que le sentier parût s'en aller droit et franc, Francis sema un autre cube rouge.

Ils coururent, coururent longtemps, si longtemps que l'été céda la place à l'automne et les verts devinrent ocre et orangés. Devant eux, le sentier s'étirait à l'infini, la voûte végétale qui le recouvrait percée çà et là de trouées par lesquelles Francis aurait pu apercevoir le ciel s'il avait quitté Geneviève des yeux un instant. Ce qu'il ne fit pas.

En cours de route, il crut entendre des rires, des rires d'enfants, lointains. Entre ses mains, la boîte jaune était vide. Ses poumons, eux, avaient du mal à se remplir.

— Tu t'souviens, Ge, de l'histoire du sentier ? cria-t-il à bout de souffle en ralentissant la cadence.

Plus loin, Geneviève ralentit aussi, puis s'arrêta.

— Oui, dit-elle. Tu nous l'avais contée dans ta cave, avec Éric. J'avais eu peur, y m'semble.

— Oui, t'avais eu peur, confirma Francis en réduisant subrepticement la distance qui les séparait. Les entends-tu rire, les enfants... Ge ?

Elle ne répondit pas mais il la sentait gagnée par la paralysie.

— Les entends-tu ? murmura-t-il quand il fut encore plus près.

— Oui, admit-elle d'une voix éteinte.

— Éric fait dire bonjour, susurra-t-il à son oreille en la poussant par terre.

Elle tomba avec raideur, bien droite dans le lit de feuilles mortes qui s'étendait à leurs pieds. Et dessous se trouvait de l'eau, là où lui-même s'était déjà retrouvé piégé, en rêve, s'enfonçant dans les feuilles, s'enfonçant dans l'eau noire, s'enfonçant toujours...

Empêtrée dans les feuilles et l'eau croupie, Geneviève parvint tout de même à se retourner. Francis lut dans son regard une déception infinie.

— Va-t'en, articula-t-il avec peine en essayant de détourner le regard. S'il te plaît : va-t'en.

Samuel, le cousin de Nancy, le petit inconnu de Nottaway aussi, et Sylvie l'amie de Geneviève, et Sylvain... deux bras chacun... quatre et quatre qui font...

Du coin de l'œil, Francis vit les huit petits bras blancs et décharnés des victimes de son père surgir du borborygme et y entraîner Geneviève.

— Va-t'en, répéta-t-il en fermant les yeux, une larme douloureuse lui déchirant la joue.

Quand il les rouvrit, il espéra découvrir les murs blancs de son appartement avec les aspérités laissées par l'enduit de plâtre sous la peinture, les taches claires des tableaux décrochés. Mais devant lui comme derrière s'étirait le sentier. Du côté de la ligne d'horizon, loin mais atteignable, Francis reconnut l'ancien cimetière, puis le pont ferroviaire de Saint-Clo au-delà duquel il pourrait retrouver le confort relatif du cocon familial et, surtout, sa mère.

Pourrait. Tout était dans le conditionnel.

— Non, décida-t-il en baissant les yeux sur la boîte qu'il avait vidée de tous ses cubes rouges. Pas tout de suite. Pas encore.

Pour l'heure, il devait trouver le moyen de rentrer chez lui, son chez-lui, et de... et de sortir de sa tête. La Bête le tenait sous son joug. Les rôles avaient été inversés, réalisait-il avec amertume. L'avait-il jamais dominée, ne serait-ce qu'un peu ?

Francis suivit donc la piste qu'il avait tracée et se retrouva sans encombre à l'orée de son salon. Il était épuisé. Il avait faim. Il avait soif.

Lorsqu'il franchit la ligne de démarcation, les paroles prophétiques d'Éric lui revinrent : « Tu

vas t'éveiller pour de vrai dans pas long, pis ça fait longtemps qu'ça t'est pas arrivé, pis ça va pas être le fun. »

Francis tomba à genoux en se tenant le ventre. Par la porte ouverte du salon, il pouvait apercevoir des ombres danser dans la cuisine. Péniblement, il se traîna en rampant. La transpiration lui piquait les yeux, les brûlait. Les rayons d'un soleil d'après-midi (ou peut-être n'étaient-ce que des projecteurs qu'on avait installés au-dessus de ses fenêtres ? Peut-être évoluait-il désormais dans un décor de film ? Peut-être n'était-il qu'un personnage de fiction ?) qui entraient par les fenêtres de la cuisine ne firent qu'empirer le mal.

Ça ne pouvait être le soleil, se dit Francis en progressant avec peine. Cette lumière du jour qui se déversait à flots dans la cuisine n'était pas conforme à l'orientation des lieux. Ses fenêtres de cuisine donnaient à l'est et jouissaient d'un éclairage matinal. L'immeuble avait-il tourné sur lui-même ? Sa cuisine donnait-elle dorénavant à l'ouest ? Peut-être... Après tout, il ne voyait plus trace du grand bouleau qui aurait dû maintenir la pièce dans une certaine pénombre. L'avait-on coupé ? Pourquoi couper un si bel arbre ? C'était injuste, tellement injuste...

La lumière blanche, trop forte, l'aveuglait, mais elle se mit soudain à décroître. L'ombre des branches apparut, jumelée à d'autres, animées, celles qu'il avait repérées en s'extrayant de la tapisserie.

Francis s'arrêta à mi-chemin, la tête et le torse dans la cuisine, les jambes dans le salon. Devant lui, Samuel, le cousin de Nancy, Sylvie, l'amie de Geneviève, et Sylvain, son ami à lui, formaient une sorte de ronde désordonnée dans leurs vaines tentatives pour attraper la souris qui leur filait à tous entre les pattes. Un quatrième enfant s'intégrait à la chasse, mais son visage à lui n'était pas au foyer ; impossible de distinguer ses traits. Il devait s'agir du garçon de Nottaway, la seconde victime du père de Francis que lui ne connaissait pas. Tous avaient la gorge tranchée, ce qui expliquait sans doute pourquoi, malgré leurs rires apparents, Francis ne les entendait pas.

— Allez-vous-en, supplia-t-il en essayant de se relever.

Il ne parvint qu'à s'asseoir en s'adossant au large chambranle, les paupières maintenues fermement closes par une migraine carabinée dont il prenait à l'instant conscience.

Ses narines se dilatèrent sous le coup d'émanations fétides en provenance de sous la porte d'entrée, tout à côté de lui. Francis rouvrit les yeux, sourcils froncés. La cuisine vide vint cependant faire diversion et il en oublia l'odeur. L'information fut relayée dans une zone pour l'heure inactive de son cerveau, celle de la logique selon toute vraisemblance, et il n'y repensa plus.

Où étaient passés les enfants ? voulut-il savoir. D'où avaient-ils surgi, auparavant ?

De son imagination, oui, mais encore ? Pourquoi maintenant ?

— À cause du redémarrage, dit-il à voix haute en imitant celle d'Éric avec toutefois moins de succès que d'habitude.

Peut-être s'en rendit-il compte, quelque part en lui-même, car cet air inquiet, jumelé à la crispation de ses traits causée par la migraine, ne l'abandonna pas.

— À cause du *shutdown*, se reprit-il de façon un peu plus convaincante.

Il aurait voulu se lever et aller prendre un grand verre d'eau fraîche. Il aurait tant voulu... Et il se vit faire, comme désincarné, marchant jusqu'à l'évier, glissant un doigt sous le jet d'eau jusqu'à ce qu'elle eût atteint la température la plus basse possible. Mais il savait que cette vision n'était qu'un leurre ; cette fois, il en fut conscient. Il comprit à ce moment qu'il avait dû être victime de leurre hallucinatoires semblables au cours des dernières heures, voire des derniers jours. Cela concordait avec la privation de médicaments, de nourriture... avec la déshydratation.

Oui, il comprenait, maintenant. Il avait une chance de renvoyer la Bête dans son cachot sans aide

psychotrope, aide dont il ne disposait pas de toute manière pas pour l'instant. Il sentait poindre un début de solution, un début de plan. Il devait juste... parvenir à assembler ses idées de manière pas trop incohérente, juste un peu, juste assez longtemps. Il vivait en ce moment un de ses élusifs instants de lucidité, un instant qui pouvait s'évanouir d'une seconde à l'autre. Et il s'agissait peut-être du dernier.

Soudain, Francis sentit le souffle d'une brise sur sa nuque, un vent frais gorgé d'humidité ; la pluie revenait. Plein d'appréhension, il tourna la tête vers la tapisserie. De violentes bourrasques secouaient les arbres. Il en reçut les contrecoups au visage mais apprécia la sensation mouillée.

C'est alors que des profondeurs de la forêt, naissant de la tempête comme si elle émanait d'elle ou en était à l'origine, Geneviève reparut, la mine particulièrement courroucée.

Elle était trempée, couverte de vase et de feuilles mortes qui adhéraient à ses vêtements, à son jean, à ses baskets, à ses mèches de cheveux plus courts que longs collés à son visage renfrogné.

— T'aurais pas dû m'pousser, Francis.

— Je sais, fut tout ce qu'il parvint à répondre, déjà résigné qu'il était à la voir revenir.

Il détourna la tête, las.

— Elle t'a pas gardée, toi non plus, souffla-t-il en réalisant combien sèche était sa gorge.

— Qui, ça ? s'enquit Geneviève en arrivant tout près de la zone où le sol herbeux devenait terre battue avant de se muer en plancher de bois franc.

— La Matshi, dit simplement Francis, le regard aveugle.

Geneviève ne bougeait plus. Pourquoi ?

— Dis-moi pas que tu t'souviens pas, Geneviève, reprit-il avec un certain étonnement.

— Elle se souvient pas parce que tu voulais pas t'souvenir toi non plus, Francis, intervint Éric, ramassé sur lui-même contre la paroi opposée du chambranle, face à son ami.

— Et pourquoi j'm'en souviens maintenant ? C'est... c'est horrible... Pourquoi j'ai fait ça ?

— Parce qu'elle voulait t'garder pour elle, entonnèrent Geneviève et Éric de concert.

— Te garder pour elle, reprirent en chœur les enfants dans la cuisine, non que Francis eût pu les entendre, ni même les voir.

— Ma tante m'appelle, dit alors Francis.

Et de fait, le téléphone sonna derrière lui. À tâtons, sans se retourner, Francis souleva le combiné.

— Allô, ma tante ? J'suis content qu'tu rappelles : la ligne était mauvaise, l'autre jour. Qu'est-ce que t'as dit ?

— Tu veux que j'te répète toute notre conversation, Francis ? demanda-t-il en imitant la voix de Lucie, l'œil fixe.

— Juste le bout parasité, s'il te plaît, précisa-t-il en reprenant sa propre voix.

— OK. Ça allait comme ça, y'm'semble. Bon, bon, reprit-il en retrouvant les modulations du ton surenjoyé de sa tante, la dernière fois. J'suis contente. Ça fait au moins une bonne nouvelle c'te semaine ! Avec les policiers qui enquêtent encore... Ils ont mis des affiches un peu partout, jusqu'à Nottaway. La belle Geneviève, Seigneur ! Ta meilleure amie... Tu nous l'dirais, si elle allait te rejoindre à Montréal ? Elle a pas écrit à sa mère où elle allait, mais comme vous étiez proches... Faire une fugue après tout c'qui s'est passé, voir si ç'a du bon sang ! Pis juste quèqu'jours avant qu'tu partes ! Je l'aime bien, tu l'sais, mais me semble qu'elle aurait pu penser aux autres un peu. À sa mère ! Penses-tu que c'est parce que son père... À croire que ça aura jamais d'fin. Mais j'devrais pas te... excuse-moi, mon grand. Tu dois vraiment pas avoir envie d'entendre parler d'ça. Oui, ça finissait comme ça, dit Francis/Lucie avec conviction. J'pense que c'était tout, conclut-il sur un timbre plus neutre.

Francis ne l'écoutait plus, ne s'écoutait plus. Il avait reposé le combiné. Il était de retour à Saint-Clo, dans sa tête, sur le pont, en cette nuit de la fin du mois de juillet où tout avait basculé, encore, à commencer par Geneviève. Francis se souvenait de s'être fait la réflexion, inaboutie, qu'à force de chavirements et de chute, il finirait bien par retomber sur ses pattes, à l'endroit du monde, et plus à l'envers, comme maintenant, comme trop souvent.

La gifle du vent qui venait de la tapisserie devint morsure. Lui s'obstinait à regarder dans l'autre direction mais à ne rien voir ; rien voir, pour une fois : ni voisine pendue – pendue ? –, ni enfants morts dans sa cuisine, ni vermine à deux ou quatre pattes.

Sous ses mains posées à plat sur le sol, l'une contre la surface de bois vernie du plancher du salon, l'autre contre celle de tuiles de linoléum de la cuisine, Francis sentit comme un frémissement. Et tout autour, le décor – tu vois, c'était juste un décor ! – se métamorphosa.

S'appuyant plus fermement au chambranle, Francis regarda en direction du cœur de la transformation : la tapisserie, matrice changeante. Geneviève n'avait toujours pas bougé ; elle était en attente. Son immobilité avait quelque chose d'irréel, d'inhumain. On aurait dit une image de film mise sur pause sur un écran tressautant très légèrement au gré des modulations cathodiques régulières. Si elle avait pu rester comme cela...

Après la fin des classes, Geneviève avait semblé prendre conscience pour la première fois que peut-être Francis et elle seraient de nouveau séparés. Pour lui, il ne s'agissait là que d'un détail anticipé, compris et accepté. Pour elle, la réalisation tardait à engendrer l'acceptation. Alors elle l'avait talonné. Plus que de coutume.

Et elle s'était mis en tête de le suivre à Montréal. C'était à prévoir, mais Francis avait espéré, très fort, qu'elle y renoncerait avant de lui faire part de ses projets, avant d'admettre avoir déjà écrit la lettre à l'intention de sa mère, avant de rendre manifeste sa déraison...

Non, Francis n'était plus chez lui, son chez-lui, à cheval entre la cuisine et le salon. Le plancher se dématérialisait sous ses jambes qui se déplaçaient conséquemment ; elles pendouillaient à nouveau dans le vide, au-dessus de la Matshi. Le ciel s'assombrissait, tout comme le soleil, celui-ci se colorant d'une teinte bleutée, nocturne. Pas le moins du monde déconcerté, Francis se tenait à la poutre de traverse qui supportait les rails, l'épaule appuyée contre l'une des poutres verticales, tout son être à l'écoute de la musique de la rivière, de ses murmures, ces mots abstraits connus et entendus de lui seul.

Il avait fermé un œil, l'avait rouvert, il avait fermé l'autre. La lune avait paru toute proche, ainsi. Comme un enfant étranger à la notion de perspective, Francis avait placé sa main droite devant son visage et avait fait mine de gratter quelque chose.

— Qu'est-ce tu fais là ? s'était enquis Geneviève.

— Je gratte les nuages pour voir la lune, avait-il répondu sans se soucier de l'étrangeté de l'entreprise.

— Tu vas pas... recommencer à être *weird*, hein Francis ? J'veux dire... avec tes médicaments, t'es supposé être correct...

Un sourire, vague, indécis, s'était fait jour sur les lèvres de Francis, cette fois parce qu'il savait pertinemment que c'était exactement cela qui adviendrait.

— Tu m'as pas répondu, tantôt, était revenue à la charge Geneviève. Es-tu content qu'j'aille habiter avec toi ?

— Est-ce que j'ai vraiment l'choix, Ge ? (Ou avait-il dit « Geneviève » ? Il ne l'appelait plus guère « Ge », elle ne le méritait plus.)

— On a toujours le choix, avait-elle répliqué avec rancœur.

Et Geneviève était venue prendre place sur la traverse voisine. Et Francis avait cessé de gratter la lune, de gratter sa plaie. Il avait tourné le torse vers son amie en passant une main réconfortante sur son joli minois contrarié. Elle s'était détendue ; un sourire avait à nouveau éclairé son visage si sensible aux moindres fluctuations de l'humeur de Francis.

Apaisée, et rassurée aussi, possiblement, elle avait appuyé sa joue diaphane contre la paume de Francis, qui avait caressé son autre joue de son autre main.

D'un mouvement sec qui ne cherche à infliger aucune souffrance mais plutôt à la prévenir, il faisait tourner la tête, brisait la nuque, tuait son amie.

— C'est toi qui l'as tuée ! ? scandaient les enfants muets, au loin.

L'année durant, après qu'on eût enterré les derniers cadavres et fait le deuil des disparus, Geneviève avait pris Francis comme centre de son univers. À ce moment-là, lui n'y avait vu aucun inconvénient, avait même trouvé prévisible, compte tenu de la nature fidèle de son amie, qu'elle voulût entretenir avec lui la proximité essentielle au bien-être de la plupart des gens normalement constitués. Francis avait bien entendu abandonné l'idée d'appartenir un jour à cette caste trouvant le bonheur dans la norme, mais il s'était montré tout disposé à laisser Geneviève nourrir l'illusion qu'il faisait une exception pour elle.

Il avait ainsi entretenu une illusion nécessaire car, à la vérité, il avait cessé d'apprécier la compagnie de Geneviève le jour où il avait réalisé que la prétendue discrétion de celle-ci concernant tous ses secrets n'était en réalité qu'un piège patiemment tendu. Elle l'avait suivi pratiquement depuis son retour à Saint-Clo. Elle l'avait suivi alors que lui était occupé à se méfier de Yoland, le père de Geneviève. Elle l'avait bien eu – il grimaça à ce constat –, elle l'avait baisé de la seule manière qu'elle le pourrait jamais.

Mais il n'y avait d'exception possible pour personne. Personne, s'était-il répété, à lui, à Éric, à Geneviève aussi, en retirant ses mains du beau visage de l'adolescente qu'il découvrait plus détendu qu'il ne l'avait jamais vu.

Et la dépouille de Geneviève s'inclinait lentement au-dessus du vide avant d'y choir. Et Francis se demandait pourquoi il n'avait pas choisi de plonger lui-même plutôt que de faucher une vie de plus.

— Pas tout de suite, reprirent en chœur les enfants défunts. Pas encore.

Ainsi sa meilleure amie était-elle devenue sa pire ennemie.

Or dans un instant, le corps de Geneviève s'abîmerait dans l'eau ; de l'eau noire, vaseuse de par le fond.

Et dans l'instant subséquent, lui prendrait conscience qu'il avait agi en vain, que Geneviève, comme Éric, reviendrait. Parce que Geneviève et Éric, sans doute, ne devaient pas mourir. Mais alors, pourquoi l'existence les avait-elle mis sur la route homicide de Francis ?

Il s'était dit tout cela, dans sa tête, avec sa voix à lui et pas celle d'un autre – la seule voix appartenant aux vivants.

Et à présent que les lattes de bois verni et les tuiles de linoléum se reformaient sous lui et que l'épaisse moulure du chambranle revenait combler le sillon de son dos, Francis comprenait et acceptait qu'il avait toujours agi par calcul et que tous ces actes épouvantables qu'il imputait à la Bête, à son père ou à quelque double maléfique, étaient le fruit de son seul et redoutable instinct de survie, un instinct qu'il laissait sciemment – oui, sciemment, mon cher ! – dominer tout le reste.

Et c'était bien là la nature de la Bête, qui n'était justement que cela, un instinct de survie dépourvu de la moindre parcelle de compassion, voire d'humanité. Francis avait essayé de la dompter, la Bête, de l'affubler de masques – celui de son père, celui de son double – visant à le

rassurer, lui. Et où tout cela l'avait-il mené ? Aux confins de la folie, au bout du sentier.

— Non, pas tout de suite, souffla-t-il. Pas encore.

*

Il se réveilla en poussant un cri étouffé. Il gisait sur le carrelage de linoléum de la cuisine. Il avait apparemment réussi à s'y traîner. Il avait la gorge à vif, comme s'il avait hurlé toute la nuit, en rêvant. Or il faisait jour, et il avait halluciné – décompensé aussi, fort probablement. Il pleuvait encore.

Après avoir considéré la fenêtre un instant, Francis se pinça l'avant-bras et grimaça aussitôt de douleur. Une douleur brûlante, franche, mais pour cette même raison, lénifiante.

Boire. Il devait boire. Il avait l'impression de s'être dit cela cent fois ; se l'était dit, certainement.

Dans un ultime effort, il parvint à se hisser jusqu'à l'évier et but directement au robinet.

— Faudrait qu'tu manges, aussi, dit Éric derrière lui. Y a une pomme, dans l'frigidaire.

— J'ai pas acheté d'pommes, Éric, répondit Francis en reprenant son souffle après de longues goulées d'eau.

— Parce que tu vas m'dire que tu t'souviens d'ça avec certitude ? Parce que tu viens pas d'halluciner des tapisseries qui bougent, peut-être ?

— Fâche-toi pas, Éric, dit Francis en se dirigeant docilement vers le frigo.

Vrai qu'il avait l'estomac criblé de nœuds tellement il avait faim.

Comme il l'appréhendait au moment d'ouvrir la porte, Éric avait dit vrai. Reconnaisant malgré tout, Francis prit la pomme bien rouge et y mordit à belles dents.

Surpris, il ouvrit les yeux, réalisant du même coup qu'ils étaient fermés l'instant précédent, et contempla avec horreur le cube de poison à vermine qu'il venait d'entamer.

Derrière lui, le rire d'Éric se changea en un ricanement féminin.

— Bon appétit, dit Geneviève en l'enserrant de ses bras couverts de vase et d'algues malodorantes.

Un vif éclair de douleur dans son ventre lui confirma qu'il avait bel et bien ingéré du poison. Il sentit ses entrailles se retourner, comme prêtes à jaillir par sa bouche.

Ce fut un peu ce qui se produisit, mais à ce stade Francis était inconscient, la face contre terre, le nez dans son vomi bileux.

*

— Francis ! ? Francis !

Il reconnut la voix de Nancy, lointaine, et s'efforça d'ouvrir les yeux. Elle le devisageait par la fenêtre de la cuisine. Lorsque leurs regards se croisèrent, elle se précipita sur la porte du balcon et, après avoir testé la poignée, entra.

— Francis ! Ça va pas ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Combien de temps depuis l'arrivée de Nancy ? Combien de temps depuis l'absorption du poison ? Quelques heures ? Une journée ? Deux minutes ?

— Francis ? Qu'est-ce qui s'est passé ? M'entends-tu ? Veux-tu qu'j'appelle une ambulance ?

— Poison..., articula-t-il avec difficulté. Poison... cube de poison...

— Quel cube de poison, Francis ? Où, ça ? C'est quèqu'chose que t'as mangé ?

— ... juste un peu... le cube rouge, insista-t-il en le cherchant du regard après qu'elle l'eut aidé à se redresser un peu.

Rien ne traînait sur le plancher, hormis une embarrassante flaque de régurgitation de bile.

— J'ai eu un malaise, balbutia-t-il en sentant ses cordes vocales à vif.

Il fit mine de se relever mais elle l'en empêcha.

— Attends, Francis. Repose-toi, là. J'vais appeler une ambulance.

— Non ! J'ai soif, ajouta-t-il d'une voix éraillée en regrettant aussitôt d'avoir crié, sa gorge ne le supportant pas.

— OK, attends un peu, plaida Nancy.

Elle se leva et, sans le quitter des yeux, alla lui verser un verre d'eau et revint s'installer près de lui afin qu'il prît appui sur elle.

— Tiens, dit-elle en le lui tendant. Mais bois lentement, OK ? des p'tites gorgées...

Après qu'il en eut pris quelques-unes, Nancy voulut savoir s'il se sentait un peu mieux.

— Oui, répondit-il. J'ai eu un malaise.

— Francis..., commença-t-elle, j'voudrais pas... On dirait qu'ça fait un bout de temps qu'tu t'es pas lavé.

— Je sais pas combien d'temps j'suis resté là, avoua-t-il en évitant son regard. Je l'sais pas, Nancy. OK ?

— Y a comme une odeur... plus forte. D'où ça vient ?

— *Louissette la toute seule, Louissette la pendue !* susurrèrent les enfants.

— C'est la voisine. Va pas voir, Nancy.

— Francis... qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Mes médicaments. J'en ai plus.

— Et c'est fort, comme *stuff* ? voulut-elle savoir.

— Assez pour que j'aies d'la difficulté à départager le vrai du faux quand j'les prends pas.

— Comme...

— C'est ça. Comme quand j'étais p'tit. C'est jamais revenu à la normale, Nancy.

— Mais pourquoi t'en as plus ? Ton médecin devrait...

— *Barbeau est mort, Barbeau est mort, Barbeau est mort...*, chantèrent-ils de plus belle.

— ... s'arranger pour pas qu'ça arrive ! poursuivait-elle sans les entendre. Ç'a pas d'allure de...

Francis abaissa mentalement le volume de la voix de Nancy et se tâta le ventre par-dessus son t-shirt. Qu'est-ce que...

Il tira sur la taie d'oreiller bourrée d'essuie-mains qui ressemblait maintenant à une galette blanche. En dépit des protestations de Nancy, il se leva, chancelant mais confiant, et se dirigea vers la poubelle afin de se débarrasser de cette preuve gênante qu'il aurait préféré avoir imaginée, comme le reste – quel reste ? Vrai, faux ? Qu'est-ce qui était quoi ?

— C'est quoi, ça, Francis ? demanda Nancy en se relevant à son tour.

— Je m'étais fait une bouillotte improvisée, mentit-il en posant le pied sur la pédale à levier de la poubelle.

Avant qu'elle ne l'eût rejoint, il ajouta :

— Irais-tu ouvrir la fenêtre du salon, et celle de ma chambre, aussi ? Ça sent tellement mauvais...

— C'est quoi, Francis, cette odeur-là ?

Il avait eu le temps de se remettre un peu les esprits en place ; pas beaucoup, mais un peu, suffisamment.

— J'étais sur le balcon. Je l'ai vue, par sa fenêtre... elle s'est pendue dans sa cuisine, acheva-t-il.

— Oh mon Dieu ! fit Nancy en portant la main à sa bouche.

— C'est l'choc, j'imagine... Je suis revenu ici mais après, j'me souviens pas... Ça m'est arrivé de perdre connaissance, comme ça, plus jeune. C'était de l'épilepsie juvénile. J'peux pas être certain, mais j'pense que j'ai eu un épisode, patina-t-il de plus belle. Le fait que j'suis pas lavé, l'odeur... ça devait faire une couple de jours que j'étais inconscient. J'me sens déshydraté...

Il attendit la réaction de Nancy, espérant avoir été convaincant. Tout cela n'était que foutaises, mais foutaises, du moins le souhaitait-il, organisées en un agencement crédible. Il devait refocaliser la conversation sur Nancy.

— Au fait, reprit-il de sa voix écorchée, pourquoi tu...

— Pourquoi j'me suis inquiétée au point de passer par la ruelle quand j'ai vu que ça répondait pas en avant ? le devança-t-elle en entrant dans le salon afin d'aller ouvrir la fenêtre.

Francis en profita pour jeter la taie d'oreiller. Il allait retirer son pied de la pédale à levier quand il se ravisa en comprenant à rebours ce qu'il venait de voir au fond de la poubelle. Il se pencha en s'appuyant sur le rebord du comptoir, encore faible, et récupéra les trois vidéocassettes qu'il avait laissé choir là par étourderie.

— ... Mettons que quand on a reçu un vieux pita puant dans la boîte de dépôt, continuait Nancy en revenant dans la cuisine, accompagné de la facture de location à ton nom... Heureusement, c'est moi qui ai vidé cette boîte-là. Mais comme les films revenaient pas, je m'suis dit que quelque chose clochait. J'ai attendu pis... Eh bien, sachant que tu prenais des médicaments et tout ça... tu m'l'avais dit... j'ai voulu m'assurer que tout était correct. L'année après la mort de Samuel, j'ai décidé de lâcher mes antidépresseurs sans prévenir mon médecin. Un peu plus pis j'étais pas ici à t'parler. J'sais ce que c'est, tu comprends ? J'les ramènerai avec moi, si tu veux, conclut-elle en désignant les films qu'il tenait à la main.

Nancy lui adressa un sourire las mais empreint de chaleur puis, sans attendre de réponse, elle alla ouvrir la fenêtre dans la chambre de Francis.

Il posa les trois vidéocassettes sur le comptoir, près du guide vidéo, alors que le couvercle de la poubelle se refermait en claquant. Il devrait disposer rapidement de ces « déchets » homicides. Une des poubelles du parc Lafontaine ferait l'affaire...

— J'vais t'faire couler un bain, décréta Nancy en revenant dans la pièce. Bien chaud et bien savonneux, précisa-t-elle.

— C'est pas nécessaire, protesta Francis. J'veux dire, le bain l'est, mais je vais m'en occuper. Tu peux...

— Je peux, mais je vais rester jusqu'à ce que j'sois certaine que tu vas mieux. Pour ta voisine, il faut absolument appeler la police. Tu comprends que c'est c'qu'il faut faire ?

— Oui, je sais, admit-il. Tu peux demander à la femme qui habite en dessous d'elle. Elle a pas l'air ben ben sorteuse, acheva Francis en passant à la salle de bain.

Assis sur le rebord de la baignoire, il fit tourner les robinets. La sensation de l'eau plus chaude que froide sur sa main lui procura un engourdissement agréable.

— Ça sent l'humidité, dit Nancy en entrant à sa suite.

— J'ai laissé une serviette humide dans la cuve, expliqua Francis en pointant la laveuse dans un geste fatigué.

Nancy prit sur elle de fermer le couvercle de l'appareil mais le tint plutôt ouvert dans une attitude de surprise. Enfin, elle le repoussa complètement et plongea le bras dans la cuve, d'où elle ressortit

les deux flacons de pilules portés disparus.

Francis se contenta de secouer la tête en levant les yeux au ciel, gêné et épuisé. Nancy ne dit rien et alla au lavabo. Là, elle rinça le verre, l'emplit d'eau et le tendit à Francis. Elle déboucha ensuite les flacons à tour de rôle et plaça une pilule de chacun dans le creux de sa main avant de les laisser tomber dans celle de Francis.

Il avala d'un trait et termina le verre d'eau qu'il posa par terre. Vaillamment, il essaya de retirer son t-shirt malodorant mais chaque mouvement, aussi minime fût-il, lui demandait un effort qu'il comprenait ne pas être en mesure de fournir.

Avec délicatesse, Nancy lui prit les mains et les écarta en lui levant les bras afin de lui retirer elle-même le t-shirt. Comme à un enfant. Francis n'avait d'autre solution que de se laisser faire.

Le haut enlevé, Nancy attaqua le bas ; short, sous-vêtement. Francis ferma les yeux, partagé entre la honte et la reconnaissance.

Sans passer le moindre commentaire sur le nombre alarmant de cicatrices qu'il arborait, elle l'aida à s'asseoir dans la baignoire. Comme un vieillard. Il but encore un peu d'eau, en évitant le regard de Nancy qui demeurait prudemment agenouillée près de lui, une main appuyée dans son dos.

— La dernière fois que j't'ai gardé, dit-elle en remplissant sa main en coupe et en lui mouillant la nuque, ça s'est pas très bien passé. J'ai pas pu... bien m'occuper de toi. Au cinéparc...

— Nancy..., tenta de protester Francis.

— Non, non, écoute, c'est vrai. Là, on a juste à dire que j'me reprends pour cette fois-là. Que la dernière fois que je t'aurai gardé, j'me serai super bien occupée de toi. OK, mon amour ?

— OK, souffla Francis en se calant dans l'eau jusqu'au cou.

Bientôt, pensa-t-il, les médicaments recommenceraient à faire effet. Bientôt, il serait lavé de tout et la seule odeur suspecte à émaner de son appartement serait celle des premiers stades de putréfaction de la voisine d'à côté. Bientôt, les silhouettes d'Éric et de Geneviève, plantées en ce moment même de part et d'autre de Nancy, cesseraient de l'épier et disparaîtraient. Bientôt...

Bientôt, se répéta-t-il en fermant les yeux. Si seulement il avait pu rester là, les yeux clos, pour toujours.

Pas tout de suite. Pas encore.

Épuisé, il s'immergea complètement. Pendant une fraction de seconde, il se demanda s'il pourrait respirer sous l'eau.

Hors du temps

Briser maison

Là-haut, le cri de Geneviève s'était tu. La dernière pensée qui traversa l'esprit de Francis au moment de frapper la surface opaque de la Matshi fut de se demander si le choc serait très douloureux.

Il pénétra les eaux noires les pieds devant, les bras rivés au corps, chandelle éteinte.

Froid, panique...

Du calme, se dit-il en sentant sa lucidité le désert. Tu l'as choisie, cette mort-là...

Il eut vaguement conscience de valser entre deux eaux, de chercher son souffle puis d'expirer une dernière fois en renonçant à inspirer désormais.

Il vit, peut-être en un ultime songe, mais peut-être vit-il cela réellement, le visage de son père danser devant lui, terrorisé à l'idée d'être absorbé pour de bon par le néant. Ou alors ce fut un miroir de son propre visage que Francis rencontra...

En dépit de tous ses efforts, il n'était jamais parvenu à se débarrasser une fois pour toutes, et surtout sans l'aide de médicaments, de ses défunts amis, morts injustement de sa main – de sa main ?

Toutes ses tentatives infructueuses, toutes ses hypothèses savantes s'étaient soldées par de cuisants échecs. Des échecs qui prenaient la forme culpabilisante d'Éric et, des années plus tard, de Geneviève aussi, à l'occasion. Or s'il ne pouvait pas les renvoyer d'où ils venaient, autant les y entraîner à sa suite. À une existence assistée, Francis préférait pas d'existence du tout.

Disperser les restes de la matriarche indigne dans la Matshi n'avait rien donné. Il ne s'agissait que d'une étape de plus, l'un des nombreux rituels qu'il s'était créé, le dernier étant son propre sacrifice. Le premier, la privation lors de son arrivée à Montréal, ce redémarrage prometteur en théorie, n'avait rien donné non plus, hormis peut-être d'éveiller de douloureux souvenirs. Avait-il vu son père tuer Sylvain ? Et en ouvrant cette porte, qu'avait-il vu... ?

Pas tout de suite... mais très bientôt.

Et ils s'enfoncèrent dans l'abysse avec lui. Et Samuel, et Sylvie, et Sylvain, et ce petit garçon de Nottaway dont Francis avait pris soin de ne jamais chercher à savoir le nom : quatre émanations spectrales leur feraient cortège, à lui, à Éric et à Geneviève.

Où donc étaient Éric et Geneviève ?

Était-ce le faciès convulsé de Yoland Filiatreault que Francis discernait devant lui ? Et plus loin, était-ce celui, grimaçant et fardé, de grand-mère Hortensia ?

Aux ténèbres déliquescentes, retournez tous...

*

Francis reprit conscience sur le rivage, la moitié gauche du visage enfoncée dans la boue. D'abord chancelant, il se leva afin de voir où il avait abouti. Une nappe de brume recouvrait la Matshi, dont seul le murmure humide trahissait la présence.

En tournant sur lui-même, il parvint à se situer. Il ne connaissait que trop bien ce gros cormier noueux poussant sur la ligne de la rive et dont les racines devaient encore être gorgées du sang de son père et de celui de Yoland. Éric, lui, n'avait pas saigné.

Francis avait vraisemblablement remonté le courant, vers l'ouest, ce qui était impossible. Il devait par conséquent être mort. Le purgatoire, ce pouvait être le boisé de son enfance.

Comment était-il arrivé jusqu'au cormier ? se demanda-t-il en réalisant qu'il n'avait plus les

pieds dans la rivière mais se tenait à côté de l'arbre. Avant d'avoir réfléchi au geste, il effleura du bout des doigts la surface rêche de l'écorce. Il en retira une étrange sensation. Lorsqu'il regarda ses doigts, il les trouva enduits de cendre.

Les branches dénudées des arbustes lui éraflaient les flancs. Il avait dû perdre son t-shirt en cours de noyade. Il ne lui restait plus que son pantalon... un pantalon en velours côtelé beige qu'il mit un moment à reconnaître. Puis il se souvint d'avoir jadis porté le même lors de sa rencontre avec Richard le faux vampire, puis avec son père, le vrai monstre.

Et il sut. Il sut à cet instant pourquoi la Matshi lui avait fait remonter le courant et pourquoi il traversait en ce moment le boisé en direction de la maison de son enfance.

Il allait bientôt se remettre à neiger.

Une pancarte « À vendre » avait été plantée devant la maison. À la lueur des lampadaires, Francis constata qu'une pancarte identique avait été plantée devant toutes les maisons de son ancien quartier, du moins devant toutes celles qu'il pouvait voir d'où il se trouvait. Étaient-elles tachées de sang ?

Le terrain avait été laissé à l'abandon. Le gazon était devenu foin. Déjà, Francis se tenait devant la porte d'entrée. Après une hésitation, il tourna la poignée. Verrouillée. Instinctivement, il porta la main à sa poitrine et trouva la clé attachée à son cou au bout d'une cordelette. Comme quand il rentrait de l'école et que...

Lorsqu'il inséra la clé dans la serrure, le battant commença à se désagréger comme de la cendre balayée par une bourrasque. Francis contempla de nouveau le bout de ses doigts puis, conscient de ne pas avoir le choix, s'engagea dans l'orifice sombre ainsi dégagé.

Il avançait dans la noirceur. Il percevait, derrière lui, la lueur lointaine de la télé du sous-sol, quelque part... La voix effrayée d'une actrice ; écho horrifique. Un rai de lumière, au sol...

Il se tenait sur le seuil de la salle de bain, celle de quand-il-était-petit. La porte s'ouvrit d'elle-même. Éric s'y trouvait. Et le père de Francis aussi, tout près. Trop près.

— Pourquoi t'as rien dit avant, Francis ? demanda Éric en tournant la tête dans sa direction. Pourquoi t'as rien dit, dans l'temps ? Pourquoi t'as rien faite ?

— J'ai pas... rien fait, balbutia Francis. J'ai fait quelque chose.

— C'est vrai, consentit Éric en lui tournant le dos. Tu m'as tué. Pis t'as couvert ton père tant qu't'as pu.

Francis aurait voulu crier un « C'est pas vrai !!! » outré. Il aurait voulu le hurler à la face d'Éric, si fort que son ami en aurait été pulvérisé. Mais il ne pouvait pas pulvériser Éric, et il était incapable de le contredire. Il était incapable de se réfugier une fois encore dans le déni névropathe qui avait pris le contrôle de sa conscience quelque part entre le moment où son père l'avait violé et celui où il avait tenté d'abuser d'Éric devant lui.

— Devant moi.

Non, il ne pouvait plus mentir à Éric et se mentir à lui-même.

— T'as raison, Éric. Je l'ai couvert tant qu'j'ai pu. J'm'excuse, Éric. Je m'excuse.

Son ami, ne répondant pas tout de suite, regarda autour d'eux, attentif.

— Ton père est parti, dit-il. Y reviendra pu.

— Non, il reviendra plus, sut alors Francis. Les monstres, quand on les voit en pleine lumière, ils disparaissent.

— Tu savais ça, toi, Francis ?

— Non, fit ce dernier avec émotion. Ça, c'est toi qui l'savais. C'est pour ça que t'es resté mon ami tout c'temps-là.

— Il va recommencer à neiger, Francis.

— Je sais, dit celui-ci en voyant un premier flocon atterrir sur l'épaule d'Éric. J'aime la neige. Tu t'souviens comment on aimait ça s'creuser des forts pis des tunnels, Éric ?... Éric ? répéta-t-il. Éric ?

La tempête l'empêchait de voir devant lui. D'abord d'une blancheur aveuglante, le panorama s'obscurcit graduellement jusqu'à ce que la noirceur prévalût de nouveau. Puis, alors que Francis se croyait mûr pour un au-delà constitué d'opacité et de silence, une voix familière s'éleva.

*

— Qu'est-ce tu fais là ? demanda Geneviève.

— Je gratte les nuages pour voir la lune, répondit Francis pour la énième fois.

Ou était-ce la première ?

— Tu vas pas... recommencer à être *weird*, hein Francis ? J'veux dire... avec tes médicaments, t'es supposé être correct...

Francis sourit car, pour une fois, il était certain que cela n'advierait pas. Oui, il en éprouvait la certitude.

— Tu m'as pas répondu, tantôt, rajouta Geneviève. Es-tu content qu'j'aille habiter avec toi ?

— Est-ce que j'ai vraiment l'choix, Geneviève ?

Il ne l'appela pas Ge.

— On a toujours le choix, Francis ! lâcha Geneviève en venant prendre place sur la traverse voisine.

Francis cessa de gratter la lune, de gratter sa plaie. Il tourna le torse vers son amie en passant une main réconfortante sur son joli minois contrarié. Elle se détendit ; un sourire éclaira à nouveau son visage si sensible aux moindres fluctuations de l'humeur de Francis.

Apaisée, et rassurée aussi, possiblement, elle appuya sa joue diaphane contre la paume de Francis, qui caressa son autre joue de son autre main.

L'année durant, après qu'on eut enterré les derniers cadavres et fait le deuil des disparus, Geneviève avait pris Francis comme centre de son univers. Blablabla...

Francis avait entretenu l'illusion qu'il appréciait la compagnie de Geneviève même s'il avait réalisé que la prétendue discrétion de celle-ci concernant tous ses secrets n'était en réalité qu'un piège patiemment tendu ; une toile dont chaque nouvelle information se rattachant à lui constituait un fil gluant additionnel. Elle l'avait suivi partout, discrètement, depuis son retour à Saint-Clo, araignée de l'ombre.

Elle l'avait suivi alors que lui était occupé à se méfier de son père, le sergent détective Yoland Filiatreault. Elle l'avait bien eu, mais elle ne l'avait pas baisé, ni comme ça ni autrement.

— J'ai rêvé tellement souvent que j'te tuais, Geneviève, laissa tomber Francis sans détacher son regard du visage qu'il tenait toujours entre ses mains ; un visage si vulnérable, et d'autant plus qu'il était jusqu'alors inconscient de l'être.

Il sentit Geneviève se raidir.

— Aie pas peur, poursuivit-il en retirant ses mains et en retournant le haut de son corps vers la lune. J'te ferai pas mal. Pas parce que c'est toi, mais juste pour me prouver que j'en suis capable.

Choquée, Geneviève demeurait immobile et silencieuse à côté de lui. Elle devait se demander à quel moment le vent avait tourné.

— J'ai été naïf, Geneviève, mais toi, tu l'as été encore plus. Penses-tu vraiment qu'tu vas pouvoir déballer tout c'que tu sais sur moi impunément ? T'as assisté à tout sans réagir, Geneviève. Plusieurs fois. T'es coupable de complicité d'meurtre, point à la ligne. Moi, j'peux plaider la folie n'importe quand, j'ai les antécédents pour soutenir cette défense-là. Et en m'forçant un peu, j'peux même mettre la police dans la marde. Vice de procédure, genre. J'suis à peu près certain qu'ils sont allés fouiner dans mon dossier confidentiel de mineur. Toi, t'as quoi ? Tes beaux yeux ? Tes beaux yeux qui ont regardé sans cligner ton père se faire tuer ? C'est comme ça qu'tu penses t'attirer la sympathie d'un jury ? Mais t'as jamais eu l'intention de t'rendre là, je l'sais, maintenant. J'comprends sur le tard, mettons. Pas fort de ma part, je l'admets. T'as cru que j'm'écraserais. Mauvais calcul, Geneviève, conclut Francis en tournant la tête vers elle.

L'adolescente le regardait avec dans les yeux un mélange de rage et de désespoir. Il ne connaissait pas cette fille-là, songea-t-il. Il ne l'avait jamais connue.

Et elle ne l'avait jamais possédé, en fin de compte. Et à cet instant, les illusions de Geneviève volaient en éclats. Plus de rêves malades pour elle ; plus de domination malsaine. Plus de chantage tacite. Elle comprenait tout cela ; ses yeux témoignaient de ce qu'elle comprenait tout cela.

— Tu t'penses ben smatt', hein, dit-elle sur un ton qui aurait pu être celui d'Éric lorsqu'il était contrarié. Tu penses que tu peux toute prévoir pis toute contrôler, hein ?

N'était-ce pas plutôt sa névrose à elle, se dit Francis, de vouloir tout contrôler ? de vouloir le contrôler ?

— Avais-tu prévu ça ? demanda-t-elle en se jetant brusquement dans le vide.

Stupéfié, Francis ne bougea pas. Le corps de Geneviève allait frapper la surface de la Matshi. Incessamment... mais Francis ne le verrait pas s'y enfoncer, malgré la lune.

Oui, en cette fin d'été 1995, le corps de Geneviève était sur le point de soulever des gerbes d'eau gourmandes ; griffes affamées, bras décharnés. Dans la Matshi, Geneviève irait retrouver son père qu'elle avait tant détesté ; triste fin ou dénouement poétique.

Francis attendit, puis une bourrasque de vent faillit lui faire lâcher prise en sifflant violemment à ses oreilles.

Un vent frais gorgé d'humidité ; la pluie revenait...

Il manqua ainsi le bruit de l'entrée dans l'eau de son ancienne amie. Triste fin ou dénouement poétique ?

— Non, Geneviève, dit enfin Francis comme si elle se trouvait toujours assise près de lui. J'avais pas prévu ça. Pas du tout. Me croirais-tu si j'te disais que j'avais rien prévu ? Si ça peut t'faire plaisir, faut qu'tu saches que ta présence va continuer d'me hanter longtemps, comme celle d'Éric. Parce que toi, je t'ai pas vue mourir, pas complètement. Je t'ai pas entendue frapper l'eau...

Il fit une pause, songeur.

— Je t'ai tellement haïe ces derniers mois, Geneviève, que t'es imprimée dans ma conscience. Je m'suis tellement vu souvent te tuer que des fois, dans l'futur, mon cerveau va y croire, et moi aussi. Et puis au fond, c'est un peu moi qui t'ai tuée. Je t'ai pas poussée, mais c'est tout comme. Je t'ai enlevée ta seule raison d'exister : moi. Mais pour tout l'monde, et pour moi aussi, des fois, tu vas avoir fait une fugue pas longtemps avant que j'parte pour Montréal. Ta lettre à ta mère va être interprétée comme ça. Et moi, j'vais rêver de toi. J'vais t'halluciner. Ça va m'prendre beaucoup de

temps à comprendre pourquoi t'es restée dans ma tête tellement fort même après que j'aurai bien compris que je t'ai rien fait et que toi, tu pouvais rien contre moi. Ça m'a pris du temps...

Il se tut de nouveau, l'air un peu plus absent.

— La vérité, Geneviève, c'est qu'inconsciemment tu représentes ma face cachée. Tu représentes ma face cachée parce que tu sais tout ; tu savais tout. Tu connais, connaissais, presque tous mes secrets. Et je déteste ma face cachée. Je déteste toute cette partie d'moi sur laquelle j'ai aucune emprise. Et tu représentes ça. Mais je t'ai pas tuée. Pas parce que j'me suis dit que c'était pas nécessaire de te tuer, mais parce que je devais m'prouver que j'suis capable de pas tuer quelqu'un qui me menace. Même si j'avais établi que tu pouvais pas m'causer de trouble sans t'incriminer, tu continuais de savoir les choses que tu savais. Même morte. Parce que tu continuais d'exister, quelque part, dans ma tête. T'es restée dans ma tête, Geneviève. Et tu vas y rester longtemps, peut-être parce que j'ai jamais entendu ton corps frapper l'eau. L'image de toi que j'ai haïe est restée dans ma tête parce que ça' a rien réglé de t'laisser vivre puisque t'es morte de toute façon. Ma face cachée va continuer d'exister, même avec toi partie. Tu viens de partir de corps mais pas d'esprit. Pis quand j'vais revenir pour une dernière fois dans ce câliss de Saint-Clo à' marde, j'vais comprendre d'où elle était issue, cette face cachée dont toi tu savais tout, trop. Elle me vient pas d'mon père mais d'ma grand-mère. Alors ce soir, maintenant, hier, je te relève de tes fonctions, Geneviève. Tu es renvoyée.

Les enfants ne murmurèrent pas « Renvoyée dans la rivière », parce que les enfants n'étaient plus là, n'y seraient jamais plus.

— T'existeras dorénavant juste dans les souvenirs de ta mère que tu méritais pas. Là, tu vas m'excuser, mais j'suis en train d'me noyer. J'vous ai tous noyés, mes chers fantômes, et ça aura valu la peine. Ma place est au fond d'la Matshi avec tous les autres. C'est mon châtiment. C'est ma prison. Et toi, Ge, t'es libre. C'est ça la tienne.

*

Francis revint brutalement à lui en vomissant de l'eau et du limon. Sa gorge lui faisait un mal de chien. Il grelottait. Sa peau blanche était presque aussi livide que celle d'un cadavre, d'un mort-vivant aux chairs boursouflées par l'eau. Sauf qu'il était bel et bien en vie. Il ne rêvait pas. Le cauchemar était fini.

Péniblement, il se releva en prenant appui sur les rochers qui bordaient la berge. La Matshi l'avait traîné en aval, vers l'est, sur environ cent mètres, comprit-il en regardant autour de lui. Et elle l'avait recraché. Elle n'avait pas voulu de lui. Elle s'était repue de tous les fantômes de Francis et, en échange, l'en avait libéré.

Il s'était purgé. À preuve : auparavant, il se serait dit à voix haute que c'était n'importe quoi, qu'il délirait. Mais il s'était tu.

Il ne se parla même pas dans sa tête. Car, pour la première fois, il éprouvait l'intime conviction qu'il ne délirait pas. Qu'il ne délirerait plus. Et que, oui, il s'était délesté d'un poids invisible, d'un poids... fantôme.

Arrivé vis-à-vis du terrain de son oncle et de sa tante, Francis entreprit une ultime ascension en direction du cordon jaune, en sachant que jamais il ne remettrait les pieds à Saint-Clovis. Au loin, une mince ligne rouge lézardait un horizon encore indigo.

Francis entra dans la maison sans chercher à cacher sa présence, mais sans faire de bruit non

plus. Il monta directement, se doucha puis se changea. Un bruit de frottement sourd l'accompagna alors qu'il revenait vers l'escalier. En se plaçant devant et en la faisant glisser sur l'arête des marches, Francis descendit la malle de Lucie jusqu'au rez-de-chaussée.

Parvenu en bas des marches, il contempla le gros coffre une seconde puis l'ouvrit. À l'intérieur se trouvaient rangés les tubes de peinture, les pinceaux et les brosses, les canevas... Francis en refit le compte en silence puis, une lueur inédite dans le regard, une lueur ressemblant à quelque chose comme de la joie qui essaie de passer pour de l'indulgence, il dit tout haut, mais en sachant très bien qu'il ne le disait qu'à lui-même :

— « Ce qui te donne de la force. Ce dans quoi tu es bien. » OK, ma tante. OK.

Il effectua un dernier aller-retour à l'étage, très rapide, afin d'y récupérer ses bagages ainsi que la boîte à chaussures contenant la correspondance de Geneviève. Sciemment, il laissa ses médicaments derrière lui. Il n'y aurait plus jamais recours, pas plus qu'il ne reviendrait à Saint-Clo.

De retour dans la cour arrière, le carton à chaussures sous le bras, Francis se dirigea vers le cabanon dont les battants étaient restés entrouverts et il examina sommairement le dessous de l'établi. Un ouragan semblait avoir balayé l'autre moitié de la remise, mais il n'y prêta aucune attention. Dès qu'il le repéra, il ramassa un seau de métal et ressortit sans même prendre la peine de refermer derrière lui.

Il regagna les marches de la galerie et s'y assit. Il fouilla dans sa poche de pantalon et en sortit un carton d'allumettes qu'il avait pris dans la cuisine, dans le « tiroir à cossins » de Lucie, puis il ouvrit la boîte dans laquelle il sélectionna quelques enveloppes décachetées. Il gratta une allumette et mit le feu au coin inférieur des enveloppes, qui ne tardèrent pas à s'embraser. Francis les laissa tomber dans le seau et, quand il jugea la flamme suffisamment forte, il y jeta deux autres lettres, puis trois autres...

La chaleur qui irradiait du petit brasier lui chauffait le visage. Il regarda avec une sérénité totale les bouts de papier se racornir et les parcelles carbonisées s'envoler dans la fraîcheur d'une matinée encore assoupie, noirs flocons.

Le soleil était sur le point de se lever quand Francis en eut fini de détruire les derniers liens qui l'unissaient encore à Geneviève.

Avant que ne mourût la flamme, il récupéra dans la poche de sa chemise la photo d'Hortensia et, sans même lui consentir un ultime coup d'œil, il la balança au feu. Il vit avec plaisir la membrane de plastique fondre en produisant de grosses pustules bouillonnantes. Il observa avec bonheur le reliquat maudit alors que celui-ci disparaissait en fumée.

L'exorcisme ne s'était pas déroulé comme prévu, mais il avait fonctionné, Francis le ressentait dans tout son être. Il le ressentait dans ses os. Quelque chose de nouveau se faisait jour en lui, quelque chose n'ayant jamais pu se manifester auparavant parce que le mal hérité d'Hortensia, de son père et des choix subséquents de Francis, avait jusque-là pris toute la place.

Après avoir bu son café du matin, Francis se levait de table afin d'appeler le taxi qui le conduirait jusqu'à l'aéroport de Nottaway lorsqu'il aperçut, par la fenêtre de la cuisine, un Land Rover hybride argent qui se garait dans l'entrée. Son oncle Robert en sortit en jetant un coup d'œil à la propriété.

Repérant son neveu à la fenêtre, il lui envoya la main. Moins surpris qu'il n'aurait dû l'être, Francis lui rendit sourire et geste puis alla l'accueillir à la porte où ses bagages ainsi que la malle l'attendaient déjà.

— Salut, mononc', dit-il en ouvrant.

Robert se tenait bien droit dans la matinée naissante, visiblement fier de son coup.

— C'est pas que j'm'inquiétais, rassure-toi, précisa-t-il d'entrée de jeu. Mais j'me suis dit que t'aurais peut-être besoin d'un lift pour l'aéroport. Ou que ça te tenterait peut-être de prendre le chemin le plus long, histoire de passer quelques heures avec ton oncle préféré.

— T'as conduit toute la nuit ? demanda Francis.

— *Night bird*, tu m'connais.

Francis aurait dû être agacé par cette initiative intempestive, mais il n'était plus tout à fait le même, et il était plutôt content de voir Robert. Alors il rangerait ses bagages dans le véhicule de son oncle. Il fermerait la porte de la maison derrière lui sans la verrouiller. Éventuellement, quelqu'un s'inquiéterait de ce qu'il était advenu de Réjean et irait voir à la cave, dont la porte était demeurée ouverte. Mais avant que cela ne survînt, Francis descendrait les marches du perron puis contournerait la voiture de Réjean et verrait peut-être à l'intérieur, assise sur le siège du passager, sa tante Lucie qui lui enverrait la main pour la dernière fois.

Et peut-être verserait-il une larme pour elle, assumée cette fois, car à cet instant où un sentiment inaliénable de liberté l'habitait, Francis se sentait paradoxalement un peu plus humain. Pas complètement, il devait bien l'admettre, mais un peu plus, tout de même. Suffisamment en tout cas pour affronter l'existence avec une lucidité renouvelée. C'était pas si mal.

C'était déjà ça.

— Va pour le chemin le plus long, mon oncle, acquiesça Francis.

Non, Robert ne ressemblait finalement pas tant que cela à son frère.

Épilogue

Installé à la table de la salle à manger, Francis s'appliquait à suggérer une nuance de couleur en frottant le papier avec le bout de son index. Voilà, l'effet était convaincant, décida-t-il en approchant la feuille de son visage.

Dessiner dans la pénombre nocturne, ce n'était pas l'idéal, mais il préférait passer ses insomnies comme ça plutôt que les yeux grands ouverts dans son lit. Et puis il aimait dessiner. Il ne pensait à rien d'autre lorsqu'il dessinait, encore moins que lorsqu'il se plongeait dans un film. Souvent, les films forçaient des parallèles avec sa vie et... parfois, Francis n'avait pas envie de penser à sa vie. Alors que le dessin... Le dessin paraissait évacuer des choses de son esprit plutôt que d'en faire surgir. Bah ! Il aimait les deux quand même, le cinéma et le dessin... mais peut-être un peu plus le dessin ?

Soudain, Francis perçut un changement dans la faible luminosité ambiante, qui s'était accrue presque imperceptiblement. Son œuvre étant achevée, il se leva en tâchant de ne pas faire de bruit avec sa chaise afin de ne pas alerter sa mère endormie dans sa chambre, au fond du couloir.

Curieux, Francis vint se placer juste devant le point de jonction des rideaux de la porte-fenêtre, non loin de la table, et écarta l'un des deux pans. Son visage s'éclaira aussitôt.

Dehors, au loin, en direction opposée du boisé, le soleil amorçait son lent réveil. Devant les yeux éblouis de l'enfant, le feuillage des arbres passa graduellement du noir au vert foncé. Dans la langueur du petit matin, la nature nappée d'un voile vapoureux se colora doucement de tons mauves, puis corail.

Ouvrant davantage le rideau, Francis célébra cette petite victoire. Il y était arrivé. Il était passé au travers de la nuit. Derrière lui, dans le dessin resté sur la table, un jeu de couleurs très réussi créait l'illusion d'une fossette creusée dans la joue droite du portrait naïf mais bien observé. Un regard rieur, un air amusé : Francis avait réussi à rendre le sourire à sa mère.

FIN

Biographie



François Lévesque est né en 1978, en Abitibi-Témiscamingue. Fasciné dès son plus jeune âge par les arts en général et le cinéma en particulier, il se découvre une passion pour l'écriture durant sa Maîtrise en études cinématographiques. Après que plusieurs de ses nouvelles eurent successivement été publiées, notamment dans la revue *Alibis*, sa trentième année voit la parution de deux romans dont le premier, *Matshi, l'esprit du lac*, remporte le prix Cécile-Gagnon 2009. François Lévesque est critique de cinéma au journal *Le Devoir* et à l'agence de presse *Mediafilm.ca*.

Du même auteur :

Matshi, l'esprit du lac. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 162, 2008.

« Les Carnets de Francis »

Un automne écarlate. Roman.

Lévis : Alire, Romans 122, 2009.

Les Visages de la vengeance. Roman.

Lévis : Alire, Romans 133, 2010.

Une mort comme rivière. Roman.

Lévis : Alire, Romans 145, 2012.

L'Esprit de la meute. Roman.

Lévis : Alire, Romans 137, 2011.